HISTOIRE NATURELLE

DU

GENRE HUMAIN.

TOME DEUXIÈME.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,
Successeur de Cellot, rue du Colombier, n. 30.



Mme Migneret sc.

1. Femme malaie de l'Ile Ste Christine.
2. Hottentot. 3. Mallicolois.

HISTOIRE NATURELLE

DU

GENRE HUMAIN,

NOUVELLE ÉDITION,

AUGMENTÉE ET ENTIÈREMENT REFONDUE,

AVEC FIGURES;

PAR J. J. VIREY,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris, Membre titulaire de l'Académie royale de médecine, ancien Professeur d'histoire naturelle à l'Athénée royal de Paris, Membre de plusieurs Académies et Sociétés savantes françaises et étrangères, etc.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

CROCHARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

CLOÎTRE SAINT-BENOÎT, N. 16;

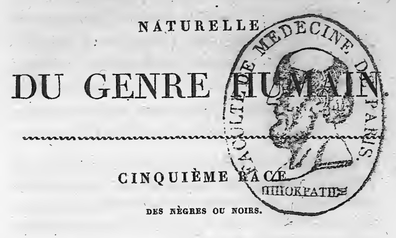
ET RUE DE SORBONNE, N. 3.

1824.

HISTOIRE

NATURELLE

DU GENRE HUMAIN



CINQUIÈME RACE

DES NÈGRES OU NOIRS.

Le nègre se perpétue dans son espèce noire, dans sa figure et ses caractères, sous tous les climats; il ne change point essentiellement, tant qu'il ne se mélange point aux autres races (1).

(1) Les mâchoires des nègres étant plus alongées que celles des blancs, il leur fallait des muscles masticateurs plus puissants, comme l'a remarqué Sam. Thom. Sœmmerring, *uber die korperliche*, etc., Mayence, 1784, in-8. La nuque du cou est moins creuse que chez le blanc, à cause de l'aplatissement de l'occiput et du reculement en arrière du trou occipital; les os zygomatiques sont très forts. Ils ont des fesses moins volumineuses que les blancs (Pechlin, *De habitu et colore Æthiopum*, 1677. Kilon, in-12, p. 23); une peau soyeuse ou huileuse, molle (*ibid.* p. 54); les cicatrices faites sur cette peau sont blanchâtres (*ibid.*, p. 83). Il y a des peuplades nègres dont les dents de devant se trouvent naturellement pointues, comme aux animaux carnassiers. (Paul Erd. Isert, *Voyage en Guinée*,

Il est plus porté aux affections des sens qu'aux pures contemplations de l'esprit; il existe tout entier dans ses appétits corporels; passionné pour les exercices agréables, les jeux, la danse, la pantomime, il sent plus qu'il ne pense. Son intelligence est ordinairement moins grande que celle des blancs, comme nous l'avons dit;

p. 209.) La barbe ne commence à paraître, chez la plupart des nègres, qu'à l'âge de vingt-quatre ans, ce qui est tard pour une race aussi lubrique. (Desmarchais, *Voyages*, tom. 2, p. 131.) Les nègres ont aussi l'humérus plus long proportionnellement que le blanc.

Volney a, le premier, avancé que les Égyptiens étaient des nègres, opinion qui a été soutenue par Bruce et par Héeren; mais Brown, le voyageur au Darfour, a réfuté l'opinion de Volney, et fait remarquer que les momies ont tous les caractères de la race blanche, comme l'a montré aussi Blumenbach.

Les Cophtes actuels paraissent être évidemment les descendants des anciens Égyptiens, et sont regardés comme les plus anciens habitants de l'Égypte; ils ont le teint basané des Arabes, des cheveux frisés, non laineux, noirs, une langue analogue à l'arabe et au syriaque, et non monosyllabique comme la plupart de celles des nègres.

Brown a remarqué de plus que les hommes de couleur noire s'étendent plus loin dans le nord de la partie occidentale de l'Afrique, que dans le nord de la partie orientale. Les habitants du Fezzan sont noirs, sans être des nègres, et les Égyptiens, sous la même latitude, sont de couleur olivâtre; mais les Fezzanais s'allient avec des esclaves négresses, ce qui n'arrive guère aux Égyptiens.

sa conformation se rapproche même un peu de celle de l'orang-outang. Tout le monde connaît cette espèce de museau qu'ont les nègres, ces cheveux laineux, ces grosses lèvres si gonflées, ce nez large et épaté, ce menton reculé, ces yeux ronds et à fleur de tête, qui les distinguent et qui les feraient reconnaître au premier coup d'œil, quand même ils seraient blancs comme les Européens. Leur front est abaissé et arrondi, leur tête comprimée vers les tempes; leurs dents sont placées obliquement en saillie (1). Plusieurs ont les jambes cambrées; presque tous ont peu de mollets, des genoux toujours demi-fléchis, une allure éreintée, le corps et le cou tendus

(1) La forme de l'estomac du nègre est aussi plus arrondie dans la partie appelée le cul-de-sac, comme chez les singes, que dans l'homme blanc, d'après la remarque de Sœmmerring (*Remarques sur l'estomac humain*); ainsi l'estomac du nègre est plus sphérique, et se relève d'une manière plus marquée au-dessus de l'inosculation de l'œsophage que chez l'Européen. Donc, par cet organe essentiel, le nègre est encore plus voisin des singes que le blanc. (Sœmmerring, *Splanchnol.*, § 31.)

Il n'y a rien de semblable annoncé dans Charles White, *Account of regular gradation in man*, London 1793, in-4°; et nouv. édit. avec addit. de Sam. Stanhope, président de New-Jersey; ni dans William Lawrence, *Lectures on physiology, zoology and the natural history of man*, London, 1819, in-8°.

en avant, tandis que les fesses ressortent beaucoup en arrière. Tous ces caractères montrent véritablement une nuance vers la forme des singes, et s'il est impossible de la méconnaître au physique, elle est même sensible dans le moral. L'homme noir est né imitateur, comme le singe; il reconnaît la supériorité intellectuelle du blanc, supporte assez aisément son esclavage, est très insouciant et paresseux. Ces habitudes annoncent une mollesse naturelle ou innée de l'âme. Il faut observer encore que l'avancement des dents et leur inclinaison empêche les nègres de prononcer la lettre R; il en est de même des Chinois; et il est remarquable que tous ces peuples sont extrêmement timides: au contraire, tous les habitants du nord de la terre prononcent cette lettre avec beaucoup de facilité, et on la trouve fréquemment dans leur langage; ce sont aussi des peuples remplis de courage et d'une valeur indomptable. La plupart des jurements qui expriment la colère et la fureur ont également cette lettre, dont l'exacte prononciation dépend de la position verticale des dents et du peu d'avancement des mâchoires; car à mesure que les mâchoires se rapetissent, le front s'avance, le cerveau s'étend et s'agrandit, le na-

turel prend plus d'énergie, et l'âme plus d'activité. Il suit de là que le nègre est en quelque sorte l'inverse de l'Européen, par la forme, la capacité de son crâne, et par la faiblesse et la dégradation de son âme.

L'infortuné Mungo Park, qui, de tous les voyageurs, paraît avoir le mieux vu l'intérieur de l'Afrique et y a pénétré le plus avant, observe qu'il est habité par trois races d'hommes distinctes; ce sont d'abord les *Mandingas*, ou nègres proprement dits; les *Foulahs* ou *Éthiopiens blancs* de Ptolomée et de Pline, qui n'ont ni les cheveux frisés, ni les lèvres épaisses, ni le noir de jai des Mandingues; enfin il y a les *Maures*, natifs d'Arabie, qui ressemblent beaucoup pour les traits et la taille aux mulâtres des colonies. Les nègres ou mandingues sont cultivateurs; plusieurs ont des rois, d'autres se gouvernent en républiques aristocratiques; divisés en petites peuplades, ils n'ont aucune culture des lettres. Les Maures, au contraire, sont errants comme les Arabes bédouins; ils professent le mahométisme, et se montrent très intolérants envers les chrétiens.

Volney, remarquant que la forte chaleur gonfle les joues et les lèvres, a présumé que cette sorte de moue, continuée pendant des siècles

chez les nègres, pouvait être la cause du prolongement de leur museau. Mais il faudrait que cette influence fût bien active pour reculer le trou occipital, et prolonger les os de la face du nègre, rétrécir sa cavité cérébrale, etc. En outre, il faudrait que cette chaleur eût noirci jusqu'à la cervelle et les viscères les plus intérieurs des nègres; on reconnaît en effet cette diathèse noire intérieure en les disséquant, tout comme la chair et le sang du lièvre sont plus noirs radicalement que dans l'espèce du lapin.

Æthiopes maculant orbem, tenebrisque figurant
Per fuscas hominum gentes.

MANILIUS, *Astronom.*, liv. IV, v. 723.

1° L'espèce noire se distingue en deux branches : celle des Éthiopiens ou des nègres proprement dits, et celle des Cafres (1). La pre-

(1) Bruce a remarqué qu'il n'y a des nègres en Afrique que le long des côtes ou sur les terres basses, mais dans les montagnes, même sous la ligne, on y trouve des peuples de race blanche. *Voyage*, trad. fr., tom V, p. 115. Les Mahométans ne sont point devenus nègres en Afrique, dit Adanson, *Histoire naturelle du Sénégal*, Paris, 1757, in-4. Marmol cite aussi plusieurs montagnards de l'intérieur de l'Afrique qui sont blancs et ont des cheveux blonds, *Afrique*, tom. II, p. 125, et tom. III, p. 6

mière famille renferme les Ioloffes, les Foules, les peuplades du Sénégal, de Serre-Lione, de Maniguette, de la Côte-d'Or, d'Ardra, du Benin, de Majombo, de la Nigritie, des Mandingues, de Loango, du Congo, Angola, Lubolo et Benguela, enfin de toute la côte occidentale de l'Afrique, depuis le Sénégal jusqu'au cap Négro, en y comprenant les îles du Cap-Vert. Les nègres Foulahs sont très beaux à Tombouctou, les Bambarrahs ont des lèvres épaisses et le nez épaté. Tous se distinguent des Cafres par la mauvaise odeur qu'ils exhalent lorsqu'ils sont échauffés, par une peau très huileuse, satinée, d'un noir foncé. Leur naturel est assez paisible; ils sont robustes, mais lents et très paresseux. On les préfère, dans les colonies européennes, à tous les autres Africains.

Dans l'Afrique, les nègres vivent d'une ma-

Shaw dit, dans ses Voyages, qu'un peuple montagnard de la Barbarie est blanc et blond, tandis que les Cabyles, ses voisins, ont un teint brun et des cheveux noirs. Lord Kaimes, *Sketch. on man*, p. 12 et 17, demande pourquoi les nègres de la froide Pensylvanie sont restés immuablement noirs après plus de quatre générations successives. Léon l'Africain cite aussi des peuples blancs dans les montagnes de l'intérieur de l'Afrique, si froides qu'on s'y chauffe pendant toute l'année.

nière assez précaire sous des huttes, cultivant quelques champs de mil, de couzcouz, et sont soumis à de petits princes héréditaires qui les tyrannisent. Ils ont pour religion un grossier fétichisme; ils adorent des serpents, des animaux, ou quelque idole de pierre ou de bois. Plusieurs deviennent musulmans, et se circoncisent. Ce sont des peuples très pauvres, qui se vendent pour quelques bouteilles de rum, pour de la toile bleue, ou des barres de fer. Les rois de ces pays se font de petites guerres, ou plutôt tâchent de se piller mutuellement et d'enlever un grand nombre de prisonniers, pour les vendre ensuite aux Européens, qui attisent entre eux des querelles à cet effet (1).

Il n'est pas surprenant qu'adonnés entre eux à ces guerres, à ces pillages et ces dévasta-

(1) Il y a, dit-on, des boucheries de chair humaine dans le pays d'Anzico, et d'immenses dévastations produites par les Muzimbes et les Giagas; de même les éternels pillages des Gallas, les coutumes brutales de nègres semblables à des singes dans le pays de Gingiro (selon Battel, le P. Fernandez et Lobo) établissent la plus stupide barbarie dans l'intérieur de l'Afrique; mais cela paraît faux. On assure que chez les Gallas, *victores, victis cæsis et captis, pudenda excidunt; quæ exsiccata regi in reliquorum procerum præsentiâ offerunt*, etc. Debry, *Collect.* 1599. *De Cafrorum militiâ.* Cette coutume existe encore parmi ces peuplades, selon Salt. *Voyage en Abyssinie*, page 293.

tions, la plupart de ces peuples tombent dans la plus extrême barbarie et s'exercent à se surpasser mutuellement dans de cruelles représailles, comme on en voit de semblables exemples parmi les sauvages des forêts de l'Amérique. On en cite des traits effroyables.

En général, le nègre est presque toujours gai, même dans l'esclavage, et chante sur un air monotone quelque refrain insignifiant. Le son du tam-tam, espèce de tambourin, le bruit rude et sauvage du balafo, etc., suffisent pour le faire tressaillir de joie et bondir en cadence. Alors tout son corps s'agite, frissonne de plaisir; chacun de ses muscles participe à la danse; le sentiment de l'amour anime tous ses mouvements; ses gestes deviennent lascifs; ils expriment l'ardeur qui le consume. La négresse partage ces affections; elle orne sa tête d'un mouchoir rouge, graisse sa peau luisante, et entoure son cou d'un collier de graines rouges (1). Toutes les négresses ont des mamelles grosses, longues et pendantes, ce qui est commun à toute la race noire comme à la lignée mongole; car les Lapones, les Groënlandaises, les Kalmoukes, les Mongales, les Hongroises, les Morlaques, etc., ont aussi leurs mamelles

(1) De l'*erythrina corallodendron*, Linné.

pendantes, avec un mamelon noirâtre. Ce n'est donc pas la chaleur seule qui fait ainsi tomber le sein, quoiqu'elle y contribue beaucoup, mais bien la constitution naturelle de ces races, sous quelque climat qu'elles habitent.

Les négresses sont bonnes nourrices, très fécondes et fort lascives, de même que les nègres. Dès l'âge de dix à douze ans, ils sont en état d'engendrer ; ce qui se remarque aussi dans la tige mongole, soit dans le midi, soit dans le nord de l'Asie ; mais ils sont vieux de bonne heure, et tous polygames.

2° La seconde famille est celle des Cafres, qui habitent dans la partie orientale de l'Afrique, depuis la rivière de Magnice ou du Saint-Esprit jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb. Cette vaste étendue comprend le Monomotapa, les Jaggas, la Cafrerie, les Borores, toute la côte de Zanguebar et du Mozambique, Mongale, Monbaze, Mélinde, le Monoëmugi, les Anzicos, les royaumes d'Alaba, d'Ajan et d'Adel, ainsi que le pays des Gallas. Peut-être l'intérieur de l'Afrique est-il habité par des nations semblables ; mais elles sont féroces, et même anthropophages. Les Jaggas suspendent autour de leur cou les dents et les os des hommes qu'ils ont dévorés ; les Cafres de la baie de

Saldana portent un collier fait des intestins pourris des animaux.

Suivant les observations de l'Anglais Salt, la côte de Zanguebar offre le mélange singulier de trois races africaines distinctes : les *Macacatos*, quoique noirs, ont les cheveux lisses et la physionomie européenne (1). Les *Masseguey os*, qui buvaient le lait de leurs vaches mêlé avec du sang, et faisaient porter à leurs jeunes gens un bonnet pesant, en signe d'humiliation, jusqu'à ce qu'ils eussent tué un ennemi, étaient, selon les Portugais, de race cafre. Les *Muzimbes* ou *Zimbes*, qui vinrent avec une armée formidable détruire Quiloa, étaient nègres. La famille des Cafres se distingue fort bien de celle des nègres par un caractère plus habile, plus fier, plus indomptable et plus guerrier. Elle a un teint moins foncé et moins luisant, une face moins alongée, des traits plus réguliers et plus beaux, un corps très robuste et bien constitué, grand, quoique moins gros que celui des nègres; enfin, lorsque le Cafre est échauffé, sa sueur n'exhale pas d'odeur désagréable. Naturellement pasteurs et nomades,

(1) Alonzo de Sandoval, *Naturaleza de todas Etiopias*, L. I, ch. 26, le dit également.

les Cafres sont des peuples simples, mais plus courageux, plus guerriers que les nègres, et qui forment de grands empires, comme ceux de Tombuctu, de Macoco, du Monomotapa et du Monoëmugi. Les Betjouanes ou Boushouanes, quoique de la même race que les Cafres, à l'est du cap de Bonne-Espérance, ont quelque chose de particulier; les hommes de six pieds (du Rhin) de hauteur sont plus rares chez eux; leur taille, robuste et élancée, est plus élégante que celle des Cafres; la teinte brune de leur peau tient le milieu entre le noir brillant des nègres et le jaune terne des Hottentots; la peau des femmes paraît extrêmement douce et satinée; de beaux yeux, des dents d'une blancheur éclatante, une taille svelte, des formes voluptueuses, dédommagent les femmes betjouanasses de la noirceur de leur peau; les hommes y ont d'assez jolies figures, et même le nez et les lèvres à l'européenne y sont plus fréquents que chez les autres Cafres (1). Ces peu-

(1) Les Cafres ont de cinq pieds un pouce à cinq pieds cinq pouces de hauteur; les femmes sont de très petite taille; le teint est couleur gris de fer, la barbe en flocons isolés; les cheveux sont noirs, laineux, durs au toucher, et en touffes. Les femmes ont les nymphes moins prolongées que celles des Hottentotes, selon Alberti.

La nourriture des Cafres est le laitage avec le millet,

ples sont moins connus que les nègres, parce-qu'on ne fait pas la traite chez eux comme sur la côte occidentale d'Afrique, et que le Cafre est mutin et impatient de l'esclavage. On peut bien le mettre sous l'empire de la domesticité, mais non pas sous le joug de la servitude : aussi les Européens amènent rarement des Cafres dans leurs colonies, et n'en font presque jamais la recherche, tandis que les malheu-

le maïs et des melons d'eau; on y ajoute peu de viande. On fait une boisson enivrante avec la farine de millet. Les hommes sont robustes, surtout des bras, mais non exercés, et ne savent pas nager. Ils dorment profondément, mais peu long-temps. Ils se couvrent légèrement de peaux de bœuf, plutôt pour parure que pour vêtement. Les femmes se font graver des lignes sur le dos, les bras, la poitrine. Les enfants sont allaités jusqu'à deux ans, et corrigés dans leur désobéissance. La circoncision a lieu vers l'époque de la puberté; les enfants reçoivent alors le manteau, signe de virilité; ils ne mangent à table qu'à l'âge de puberté. On croit qu'ils ne vivent que 60 ans à peu près. Ces nomades, pasteurs et chasseurs, ont l'ouïe et l'odorat fort développés. Leur religion est un fétichisme. Les femmes cultivent la terre et sont souvent consultées de leurs maris, quoique exclues des délibérations publiques. Le mari, seul, n'est pas tenu à la fidélité conjugale, et ils disent que *l'homme est fait pour toutes les femmes, et la femme n'est faite que pour son mari.* Le temps des règles et des lochies passe pour rendre les femmes impures; il en est de même dans l'allaitement. La lettre R est inconnue dans les langues des cafres et des nègres.

reux nègres sont opprimés, parcequ'ils sont plus doux, plus tolérants, et d'un caractère moins turbulent; ce qui nous apprend bien qu'il y a de plus grands avantages à être méchant que bon près des tyrans. La côte occidentale de l'île de Madagascar est aussi peuplée de la lignée cafre : ces diverses nations prennent toujours plusieurs femmes en mariage.

Cette grande famille de nomades fait le commerce des bestiaux, des pelleteries, du morfil ou ivoire, de la poudre d'or, etc. Les Cafres voyagent en caravanes ou en hordes, conduisant leurs bestiaux dans les gras pâturages de l'Afrique, construisant des huttes dans chaque canton, vivant du lait de leurs troupeaux, de fromage et de chair boucanée, ne cultivant presque aucun terrain, et portant toujours leurs armes, qui sont des espèces de piques appelées *zagaies*, qu'ils lancent fort loin, avec beaucoup d'adresse et de vigueur. Les femmes sont en très grande majorité de nombre parmi les Boushouanas, selon Lichtenstein; de là résulte la polygamie. Ces peuples, dans leurs guerres, ont soin d'emmener les femmes prisonnières, et aussi des esclaves, qu'ils nomment *moutianka*. Chaque femme revient au mari qui l'achète à une douzaine de bœufs; c'est elle

qui bâtit la case ; chaque femme a la sienne, et le mari, qui va d'une à l'autre, habite ainsi tour à tour ces cabanes. Les femmes sont d'ailleurs très fécondes, et mères dès l'âge de treize ans. Ces peuples ont, en chaque tribu, une sorte de gouvernement aristocratique avec un chef. Leur vieillesse est prématurée; ils ont peu de barbe. On en voit quelques uns anthropophages, et ils mangent le morceau de chair qu'ils peuvent enlever à leurs ennemis. Ils sont beaucoup plus intelligents que la plupart des nègres, moins superstitieux et moins crédules, et cependant fort ignorants et plongés dans l'idolâtrie, ce qui les a fait nommer *Kafr* par les Arabes et les Maures, mot qui signifie *infidèle ;* mais beaucoup d'entre eux deviennent mahométans, car ils aiment le dogme de la fatalité. Quoiqu'ils aient du goût pour la danse et les amusements, ils en sont moins engoués que les nègres, qui oublient tous leurs malheurs au moindre son de quelque instrument ; aussi les esclaves qu'on transporte d'Afrique aux îles d'Amérique mourraient de chagrin si l'on n'avait pas soin de les réjouir par la musique. Cette facilité d'oublier son infortune est un dédommagement que la nature a donné au nègre dans sa misère, et qu'elle

accorde à tous les êtres faibles. Voilà pourquoi l'on s'habitue au malheur de même qu'au plaisir, et à la longue tout devient indifférent.

SIXIÈME RACE. — NOIRATRE.

HOTTENTOTS ET PAPOUS.

On la distingue de la race noire, ou de celle des nègres et des Cafres (1), par un museau encore plus prolongé, un visage triangulaire et qui finit en pointe, un angle facial de 75 degrés environ; par une peau d'un brun noir ou d'une couleur de terre d'ombre, des yeux écartés entre eux, toujours à demi fermés, un nez entièrement écrasé et extrêmement large; par des lèvres plus gonflées que celles du nègre,

(1) Le vrai nègre a le teint de jayet; le Cafre est jaunâtre, cuivré, avec des cheveux laineux longs. Le Diémenois, le nouveau Calédonien, comme le Papou, montre la couleur de la suie et des cheveux frisés. Les Hottentots présentent la couleur marron des Mongoles méridionaux, mais des cheveux laineux. Forster a trouvé le crâne des Mallicolois d'une structure singulière; il est beaucoup plus déprimé que celui de tous les autres peuples; le teint et les traits sont rudes, grossiers, les os des joues et de la face larges, les cheveux laineux, les oreilles et le nez percés, les membres très grêles et le ventre est serré par une corde; toute leur physionomie annonce l'animalité la plus brute. (Forster, *Observations sur l'espèce humaine*, tom. V du 2e *Voyage* de Cook, p. 220, trad. fr. in-4°.)

et des cheveux qui ressemblent à de la bourre en pelotons ; par des pommettes très saillantes, et un front tellement aplati qu'il ne paraît presque point. Au contraire, chez la plupart des crânes de Hottentots que nous avons examinés, l'occiput fuit en pointe, de sorte que le crâne se rétrécit beaucoup dans sa partie postérieure, ce qui est précisément le contraire des crânes d'Européens et de Kalmouks. Les têtes de la plupart des Africains de l'intérieur de la Cafrerie sont aussi fort petites, avec un occiput en pointe, et les *Boschimans* observés par Lichtenstein ont le sommet de la tête aplati; cette diminution de la capacité occipitale est le caractère général de tous ces Hottentots. Les crânes des Papous sont plus larges à l'occiput et montrent une tête plus forte qu'aux Hottentots, quoique avec un front bas et peu de profondeur occipitale. Leur naturel, comme celui des Hottentots, est extrêmement stupide, leur esprit incapable de la moindre conception ; ce sont les plus paresseux et les plus insouciants des hommes : ils sont peureux aussi; néanmoins, ils se battent entre eux avec beaucoup d'acharnement lorsqu'ils s'y sont déterminés. Rien n'égale la simplicité d'esprit de ces peuples; leur cœur est bon et incapable

d'un crime audacieux. Ils se laissent opprimer par mollesse de caractère; mais on ne peut pas en faire de bons esclaves, car ils préfèrent la mort à tout travail long et pénible; et autant ils restent apathiques pour tous les soins de la vie domestique, autant ils sont portés à toutes les voluptés sensuelles, comme la danse, l'amour, la gloutonnerie, l'ivrognerie, le sommeil, etc. Ils semblent être tout corps; à peine ont-ils quelque idée d'un Être suprême; ils ne peuvent s'élever à aucune pensée qui ne tombe pas sous les sens, et n'ont guère plus d'esprit que l'orang-outang; enfin, ils mènent une vie entièrement animale. Cette race a deux variétés ou familles principales dans l'hémisphère austral, où elle semble s'êtrepresque uniquement confinée.

1° La souche ou lignée hottentote s'étend dans toute la pointe du sud de l'Afrique, depuis le cap Négro jusqu'au cap de Bonne-Espérance, et de là jusqu'au Monomotapa. Elle renferme les Namaquois, les Heusaquois, Gonaquois, Chamouquois, Gouriquois, Gassiquois, Sonquois, les habitants de la terre de Natal, les Houzouânas et autres peuplades analogues, qui vivent sauvages, ou qui nourrissent des bestiaux. Ceux qui sont placés à

l'est du cap de Bonne-Espérance ont des qualités physiques et morales bien supérieures à ceux qui habitent l'ouest, quoique ce soit le contraire pour les animaux (1). Il y a des Hottentots très sauvages que les Hollandais nomment *Boshmans*, et qui se tiennent dans les cavernes, les bois, faisant des excursions à l'improviste, vivant de proie, de racines agrestes, n'ayant presque aucun langage, étant toujours nus et aussi peu sociables que les animaux des forêts. L'extrême misère les oblige d'abandonner dans d'affreux déserts ou des cavernes leurs vieillards des deux sexes (2). Les autres Hottentots vivent aussi sans lois, sans règle fixe; mais comme ils sont doux, tranquilles et bons, ils ne se font aucun mal; car il semble que les lois et les gouvernements deviennent d'autant plus perfectionnés et plus coercitifs, que les hommes sont plus capables de s'entre-nuire; de sorte qu'on peut mesurer la méchanceté et la corruption d'un peuple par la multiplicité de ses lois et de ses entraves sociales.

La constitution des Hottentots est extrêmement molle et flasque ou lymphatique; leurs articulations paraissent petites et peu prononcées;

(1) Levaillant, 2e *Voyage*, t. II, p. 5. Paris, an IV, in-4.
(2) Thunberg, *Voyage*, tom. I, p. 240.

ils ont une antipathie invincible pour le travail, et une inertie incroyable; leurs yeux montrent l'iris châtain, des paupières linéaires ou bridées comme les Chinois, quoique leur vue soit excellente et leurs sens parfaits; ils préfèrent la paresse aux jouissances mêmes. Selon les Hottentots, raisonner est travailler, et tout travail est le fléau de la vie (1).

Quelquefois les Hottentots prennent deux femmes, et quoique l'adultère passe chez eux pour un crime capital, il est souvent permis à une femme d'avoir un suppléant à son mari (2). Une Hottentote qui fait deux jumeaux, et ne peut les nourrir, sacrifie le plus faible ou l'individu femelle, comme on sacrifie aussi les enfants estropiés (3).

Rien de plus stupide et de plus malpropre que ces Hottentots; ils sont toujours graissés de suif mêlé avec de la suie, ou couverts de bouze de vache, et portent, en guise de bracelets, des lanières de peaux non tannées, et qui se putréfient sur leur corps. Ils mangent

(1) Peter Kolbe, *Description du cap de Bonne-Espérance*, trad. fr., Amsterdam, 1743, 3 vol. in-12, tom. I, part. 1, c. 6, n° X. Voyez aussi Boëving, *Relation des Hottentots*, p. 8.

(2) Thunberg, *Voyage*, tom. I, p. 239.

(3) *Ibid.*, tom. I, p. 240.

les intestins des animaux sans les laver, mettent leur lait dans des outres de peaux crasseuses et très malpropres; enfin ils sont toujours dégoûtants, toujours encroûtés, toujours stupidement étendus sur le sable, d'un air indolent, et la pipe à la bouche. Le tabac est pour le Hottentot un objet sans lequel il ne peut plus exister; il fume du matin au soir, et on exige tout de lui en promettant de lui donner du tabac. Les Hottentotes fument beaucoup aussi. Elles ont de grandes mamelles pendantes comme des besaces, et donnent à téter à leurs enfants pardessus l'épaule. Elles portent naturellement les lèvres du vagin fort alongées et larges comme un double fanon de bœuf: quelques unes ont même la coutume de découper cette peau en festons; d'autres, comme les Houzouânasses, présentent ces loupes graisseuses qu'on a décrites précédemment. Les voyageurs avaient aussi avancé qu'on enlevait un testicule aux jeunes Hottentots pour les rendre plus vites à la course. Ce fait est bien démenti aujourd'hui (1); mais lorsque les *Boshmans* veulent courir, ils font rentrer leurs testicules dans la cavité abdominale, au rapport de Barrow. Les Hottentots

(1) Levaillant, 2e *Voyage*, tom. II, p. 5, in-4°, Paris, an IV.

n'ont presque aucune religion; ils paraissent seulement rendre quelques hommages à des fétiches, et des devins leur font peur des mauvais esprits. Lorsqu'ils se marient, ces sortes de prêtres répandent leur urine sur les époux en signe de fécondité. Le langage des Hottentots est un clapement, ou plutôt un gloussement singulier de la voix, analogue à celui des coqs d'Inde.

2° L'autre famille, ou variété de cette race, est celle des Papous de la Nouvelle-Guinée, des sauvages de l'Australasie et de ceux de la Nouvelle-Calédonie. Ce sont, en général, des hommes fort bruts. Malgré les portraits flatteurs que plusieurs Anglais ont faits des habitants de la Nouvelle-Hollande au port Jackson et à Paramatta, la vérité est que ce sont les plus laids des hommes et les plus voisins des orangs-outangs; leur tête volumineuse, alongée du menton au sinciput, leurs cheveux crépus, leurs yeux petits, rapprochés, hagards, un nez large et retroussé, portant dans son cartilage percé ou des os ou des plumes, une bouche énorme et bestiale, de larges épaules, un ventre balonné, de longues cuisses et des jambes grêles sans mollets, minces comme les bras et les mains, un scrotum gros et difforme aux mâles;

des mamelles pendantes aux femmes, qui ont en outre la dernière phalange du petit doigt gauche coupée, des parties sexuelles extraordinairement velues; des poils laineux et touffus, courts, compactes, recouvrant l'échine des enfants des deux sexes, une peau d'un brun tanné sans être noire: voilà le tableau de ces tristes peuplades. Que si l'on y ajoute la misère et la famine qui leur font dévorer sans répugnance des cadavres à demi putréfiés, et avaler toutes sortes de coquillages, de racines, de poissons; si l'on se représente la lascivité révoltante que manifestent des femmes et de petites filles déjà infectées de la maladie vénérienne, et cette existence affreuse qui les fait vivre dans des trous d'arbres, des cavernes, sous des cabanes où l'on n'entre qu'en rampant, on trouvera sans doute ces nations bien infortunées. Cependant ces hommes sont agiles à la chasse, à la pêche, dans leurs barques d'écorces liées par des joncs, et contenant à peine trois personnes; ils se servent de massues, d'arcs, de lances avec lesquelles ils frappent juste au but, à plus de trois cents pas; les femmes se peignent le corps en beau rouge ponceau avec le suc d'une espèce de lis (1), et les hommes se tra-

(1) *Xanthorrhea hastilis* de Smith.

cent beaucoup de lignes ou de raies sur le corps par vanité.

Les naturels de la Nouvelle-Galles du sud paraissent au plus bas degré du genre humain. Malgré quarante ans de fréquentation des Européens, rien n'a changé dans toutes leurs habitudes. La couleur de leur peau est chocolat foncé ; leurs traits ont une grande ressemblance avec ceux du nègre d'Afrique, mais leurs cheveux sont moins laineux, excepté toutefois dans l'île de Van-Diemen, où ce dernier trait complète leur ressemblance avec la race africaine. Les hommes de la Nouvelle-Hollande n'ont des rapports de forme qu'avec ceux de la Nouvelle-Guinée qui est voisine. Il est évident que l'une de ces terres a dû être peuplée par l'autre.

Les Papous aiment la guerre sans être braves, végètent en hordes sur un sol fertile, vivent de sagou, de fruits, et font usage des épiceries. Noirs comme des Cafres, et avec des cheveux crépus, ils ont un visage maigre et hâve ; ce sont des êtres bruts et grossiers, traîtres, mais cependant laborieux ; il existe aussi des Albinos parmi eux (1). En général, cette même race nègre, à cheveux laineux, se trouve

(1) Argensola, *Conquête des Moluq.*, t. I, liv. 2, p. 148.

mélangée avec les races malaies blanches dans l'intérieur des îles Moluques, de Formose, de Bornéo, de Timor, comme à la Nouvelle-Guinée, à la Nouvelle-Hollande et à la Nouvelle-Zélande; elle s'est ainsi étendue dans presque tous les parages de la grande mer des Indes et de l'océan Pacifique. Les hommes ont peu de barbe, sont peu amoureux, mais la plupart se montrent féroces et anthropophages. Les habitants noirs de la Nouvelle-Hollande sont très misérables ; ils vont en bandes recueillir sur les rivages de la mer les coquillages, les crustacés et les poissons qu'elle y fait échouer : voilà presque leur seule nourriture, avec quelques fruits acerbes et des racines sauvages. Ils marchent tout nus, et ont toujours les yeux à demi fermés, à cause de la multitude des moucherons qui les fatiguent. Ils font des gravures sur leur peau et nagent fort bien, mais ne sont pas assez habiles pour construire des pirogues et de légères embarcations comme les Malais.

L'intérieur de quelques îles de l'archipel Malais est encore habité par une race de sauvages à tête laineuse frisée, sans gouvernement ni arts : tels sont les *Oran-Caboo*, et *Oran-Gorgoo* de Sumatra, les *Idaans*, ou *Moroots* et *Benjos*, à Bornéo; les *Negros del monte*

des Philippines, des Moluques, des Açores. Ce sont probablement les aborigènes de ces îles, avant que les Malais y aient fait invasion, qui, cachés en des forêts et des montagnes ou repaires inaccessibles, et ainsi refoulés du côté de l'est, ont fui vers les terres des Papous et la Nouvelle-Hollande, ou même jusqu'aux Nouvelles-Hébrides et à la Nouvelle-Calédonie.

Les Papous viennent peut-être de Madagascar; ils existent en effet au centre de cette île, et il est vraisemblable que ces antiques Malgaches ont peuplé les archipels orientaux, secondés par les moussons régulières entre Madagascar et les archipels indiens. Cette émigration paraît très possible : néanmoins les Papous diffèrent, à plusieurs égards, des nègres d'Afrique.

Les anciens habitants de la Cochinchine appelés *Moys*, retirés en des montagnes voisines du Camboye, depuis l'invasion des possesseurs actuels, sont aussi de vrais sauvages fort noirs, avec tous les traits des Cafres. Les Alforès, les Haraforas, sont des nègres qui existent encore dans l'intérieur des îles Moluques, et la Nouvelle-Guinée. Ces hommes, en général, très stupides, semblent incapables de réfléchir, et ne veulent rien faire; ils demeurent accroupis tout le jour comme des singes, et

se construisent des huttes de feuillage, dans lesquelles on ne peut entrer qu'en rampant et en y restant couché. Si on les habille, ils demeurent dans une stupide immobilité jusqu'à ce qu'on les ait déshabillés. Ils n'ont ni règles, ni usages, ni coutumes. Leurs armes sont des piques ou zagaies, qu'ils lancent fort adroitement; mais elles n'ont qu'un os, une pierre pointue, ou une épine au lieu de fer, et ne sont pas dangereuses.

Les naturels de la Nouvelle-Hollande sont très clairsemés sur ce continent, qui est même moins habité que le Labrador et la terre de Feu : ses rivages arides, froids, sont inhospitaliers, par la difficulté de se procurer des subsistances, cause du peu de population, et du peu de vigueur que montrent ces peuples. Il n'est peut-être aucun habitant du globe plus sauvage que ceux de la Nouvelle-Galles méridionale, qui vivent absolument nus, hommes et femmes, et qui sont encore plus stupides que sauvages, car ils ne veulent ni se vêtir ni se loger; on les voit, exposés aux plus horribles famines, traîner leurs membres maigres, leur saleté dégoûtante, en se disputant des nourritures à demi corrompues : aussi les femmes se font avorter faute de

pouvoir souvent nourrir leurs enfants. Cependantrien nepeutarracher ces sauvages à leur vie fainéante et indépendante; avec cette misère, ils sont très courageux, et dans leurs combats ils expriment la fureur par tous leurs membres, en hurlant avec tant de rage qu'ils tombent et se roulent à terre avec des contorsions horribles. Insociables, inquiets, changeant sans cesse de place, sans décence, sans règle ni gêne, exempts de tout supérieur entre eux, ils ne reconnaissent d'autre distinction que celle de la valeur et de la force; leurs sens sont très subtils et leur adresse est remarquable. L'ivresse et les femmes, avec la guerre, voilà leurs passions (1). A la Nouvelle-Calédonie et au Cap austral de la terre de Diémen, ces hommes sont plus courageux et plus méchants que ceux de la Nouvelle-Guinée, parcequ'ils habitent dans un climat plus froid, et se montrent même anthropophages; mais ils n'ont pas plus d'industrie, quoiqu'ils paraissent être, en général, un peu plus habiles et plus actifs que les Hottentots. Leurs cheveux, très crépus, sont cependant moins pelotonnés que ceux des Hottentots, et ils les poudrent avec une terre rougeâtre ou de la chaux de coquilles d'huîtres.

(1) Turnbull, *Voyage*, p. 42-52.

On rencontre aussi quelques unes de ces peuplades mêlées avec celles des Malais dans plusieurs îles de l'archipel indien, mais elles n'y sont considérées par ceux-ci que comme une race fort inférieure; ce qui prouve combien la la nature les a mis au-dessous des blancs d'Europe, puisque les Indiens les plus barbares sont encore supérieurs à eux. Ainsi, l'on a trouvé dans les montagnes les plus centrales des îles de l'archipel indien des nègres de la race des Papous, lesquels paraissent être les plus anciens habitants de ces îles conquises par les Malais, qui y dominent partout. On voit même sur la côte opposée de la péninsule de Malaca, dans les terres du raja de Queda, comme à Pénang, à Perak, et au royaume de Siam, des restes misérables de ces tribus nègres, sans lois, sans gouvernement ni religion, vivant comme des sauvages, maltraités partout, et le rebut de tout l'univers (1).

(1) C'est partout la même race, avec les mêmes mœurs et coutumes, quoiqu'il y ait des dialectes différents, ou des langues et coutumes particulières à quelques peuplades. Leur vie est errante et vagabonde. Tels sont encore les naturels de l'archipel des Papous (aussi ceux de la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Bretagne, des îles de Salomon, et quelques autres du voisinage, dont les habitants ont la tête garnie de laine noire au lieu de cheveux), car les différences

La preuve que les Hottentots diffèrent des autres races dans presque toutes leurs parties, c'est qu'ils reconnaissent, à la seule inspection des traces d'hommes sur le sable, si ce sont des pieds de Hottentots ou d'autres hommes, et y trouvent beaucoup de différence. Il est très rare aussi que le commerce des Européens avec les femmes de la Nouvelle-Hollande devienne fécond. Ces sauvages préfèrent leur vie précaire et chétive, mais indépendante, à notre vie civilisée qu'on leur offre, et même après en avoir goûté, ce qui est commun à tout peuple sauvage.

On manque de renseignements précis sur une *nation rouge* de l'intérieur de l'Afrique, et de laquelle on a cru que descendaient les anciens Guanches, ces fortunés habitants des îles Canaries, avant leur conquête. En effet, ces Guanches n'étaient pas de race nègre, comme on le voit par leurs momies.

ne sont que celles qu'on a droit d'attendre de la diversité du climat, du sol et de la nourriture. Mais les îles des Papous étant bien plus fertiles, en végétaux surtout, que la Nouvelle-Hollande, elles présentent de plus beaux individus.

SECTION TROISIÈME.

HISTOIRE NATURELLE DE L'ESPÈCE NÈGRE EN PARTICULIER.

Sous quelque rapport qu'on envisage les nègres, on ne peut nier qu'ils ne présentent les caractères d'une race distincte de la blanche. On convient généralement de cette vérité, appuyée sur des faits incontestables d'anatomie. Or, ce qui distingue une espèce d'une race, en histoire naturelle, c'est la permanence des traits caractéristiques (1), malgré les influences contraires du climat, des nourritures et d'autres agents extérieurs, tandis que les races ne sont que des modifications variables d'une espèce unique, primordiale. Tous les faits que nous rassemblons concourent à démontrer la persévérance indélébile des caractères physiques et moraux du nègre, sous tous

(1) Il n'est pas inutile de faire voir que les nègres étaient anciennement conformés comme à présent. D'après les sculptures antiques, voyez dans Caylus, *Recueil d'antiquités étrusques, égyptiennes, grecques, romaines et gauloises* (*Supplément*, tom. 7, Paris, 1767, in-4, planche LI, n° 1 et 2, et p. 200, et surtout planche LXXXI, n° 3 et 4), un nègre très bien fait, *Description*, p. 285. Sa figure est bien caractérisée ; et même la forte contraction des hanches, qui fait paraître ces hommes comme éreintés, est représentée très exactement.

les climats, et malgré la diversité des circonstances; il n'y a donc pas lieu, en histoire naturelle, de nier qu'il ne constitue, non pas une race seulement, mais une véritable espèce distincte des autres races d'hommes connues sur la terre.

L'explication de la couleur des nègres, la plus généralement admise dès les temps les plus reculés, est celle qui l'attribue à la lumière et à la chaleur de la torride. On a dit que les habitants de la terre prenaient une couleur d'autant plus basanée, ou plus brune, qu'ils se rapprochaient davantage de la ligne équatoriale. On nous a montré l'Allemand plus coloré que le Danois et le Suédois, le Français plus hâlé que l'Allemand ou l'Anglais, l'Italien et l'Espagnol encore plus basanés que le Français, le Marocain plus brun que l'Espagnol; enfin le Maure, l'Abyssin, se rapprochant par nuances de la couleur noire des habitants de la Guinée (1).

(1) Les Espagnols nés au Chili, de père et mère européens, restent blancs, et même plus qu'en Europe, tandis que les Chiliens restent tous cuivrés ou rougeâtres, plutôt qu'olivâtres, comme sont les mulâtres. (Frézier, *Voyage*, p. 63.) Les noirs restent aussi nègres s'ils ne se mêlent pas (*ibid.*); mais au Brésil et aux îles ou colonies des Européens, ceux-ci deviennent plombés, jaunâtres, créoles (*ibid.*).

Quelque concluante que paraisse cette observation, elle n'est certainement pas suffisante, et d'autres viennent la contredire. Cette gradation de couleurs se remarque aussi chez d'autres peuples dans un ordre tout différent; car, suivant l'explication, il faudrait que tous les peuples de la zone torride fussent noirs, tous ceux des zones tempérées de couleur plus ou moins brunie, et tous ceux des zones froides très blancs : c'est ce qui n'existe pas. En effet, les peuples voisins du pôle arctique, tels que les Lapons, les Samoïèdes, les Esquimaux, les Groënlandais, les Tschutchis, etc., sont fort basanés, tandis que des peuples plus voisins des tropiques, comme les Anglais, les Français, les Italiens, etc., sont beaucoup plus blancs. En outre, tous les hommes n'ont point la même couleur sous le même parallèle et dans un pareil degré de chaleur: par exemple, le Norwégien, l'Islandais, sont très blancs, tandis que le Labradorien, l'Iroquois en Amérique, les Tartares Kirguis, les Baskirs, les Burættes, les Kamtschadales, sont bien plus rembrunis. Auprès des blanches Circassiennes et des belles Mingreliennes, on rencontre les bruns et hideux Kalmouks, et les Tartares Nogaïs au teint basané. Les Japonais sont bien

plus colorés que les Espagnols, quoique leurs pays soient situés à peu près sous la même latitude, et jouissent d'une chaleur assez semblable. Quoiqu'il fasse peut-être aussi froid au détroit de Magellan que dans la mer Baltique, les Patagons ne sont pas blancs comme les Danois. On trouve à la terre de Diémen, vers le cap méridional de la Nouvelle-Hollande, des hommes d'une couleur aussi foncée que les Hottentots; cependant le climat y est aussi froid pour le moins qu'en Angleterre. La Nouvelle-Zélande, placée à peu près sous la même latitude méridionale, est peuplée d'hommes très basanés, et cependant les habitants des îles sont généralement moins colorés que ceux des grands continents (1). Les habitants de la Haute-Asie, situés sous le même parallèle que les Européens, et exposés à une égale température, sont beaucoup plus foncés en couleur. Si la chaleur du climat déterminait les nuances de la peau, pourquoi verrions-nous les habitants des îles de la Sonde, les Malais, les peuples des Maldives, ceux des Moluques, enfin les habitants de la Guiane, et tant d'autres de la zone torride, beaucoup moins colorés que les

(1) 2e *Voyage* de Cook et Forster, *Observations*, tom. V, p. 234, trad. fr.

nègres? et cependant il existe des nègres hors de la zone torride, comme les Hottentots du Cap de Bonne-Espérance. Comment pourrait-il se rencontrer à Madagascar une race d'hommes olivâtres et une race de nègres? Comment se trouverait-il des peuples blancs entourés de peuples noirs, au sein même de l'Afrique, comme le témoignent les voyageurs (1)? Pourquoi les uns demeurent-ils blancs ou seulement olivâtres, sur la même terre que les nègres habitent, et au pareil degré de chaleur? Si le climat noircit le nègre, pourquoi ne noircit-il pas également les animaux, par exemple les singes, les quadrupèdes, les oiseaux, etc.? Pourquoi la semblable

(1) Buffon, *Supplément*, in-12, tom. VIII, p. 271, soutient avec Bruce, *Voyag.*, tom. V, p. 115, qu'il y a des hommes blancs au cœur de l'Afrique; sous l'équateur, d'après Demanet et Adanson. Les diverses nuances des noirs sont loin d'être proportionnées à leur éloignement de l'équateur (Hallé, *Encyclop. méthod.*, tom. I, p. 312): les Arabes sont bruns olivâtres; les Cabyles des montagnes de l'Atlas sont blancs comme ceux des montagnes de Fez; ceux du mont Auress, au royaume d'Alger, sont blancs et blonds de cheveux, au point que Shaw croit y retrouver d'anciens Vandales, même avec des cheveux roux. (Voyez aussi Bruns, *Afrika*, tom. II, p. 119, et Poiret, *Voy. en Barb.*, tom. I, p. 31.)

température colore-t-elle si différemment les hommes du même parallèle terrestre ?

Il y a plus : nous voyons naître parmi nous, dans la même famille, des bruns et des blonds, des personnes à peau très blanche, et d'autres plus basanées, quoique vivant ensemble d'une manière uniforme et sous le même toit. Les nègres se reproduisent dans nos climats, et dans les colonies américaines, sans perdre leur couleur noire. Les colons hollandais établis au Cap de Bonne-Espérance, et vivant presque à la manière des Hottentots, mais sans s'allier avec eux, conservent leur teint blanc depuis plus de deux cents ans (1). Ceux qui ont écrit que les Portugais établis depuis le quinzième siècle près de la Gambie et aux îles du Cap-Vert, y étaient devenus noirs, ne peuvent attribuer ce changement qu'aux mariages de ces Européens avec les négresses. On sait, en effet, que les Portugaises périssent presque toutes en Guinée, à cause de l'extrême chaleur, qui leur

(1) Ovington, *Voyage*, tom. II, p. 196.; Marsden, *Sumatra*, traduction française, tom. I, p. 80; Pechlin, *Æthiop.*; Cook, *Voy. austr.*, tom. II, p. 245 et 325; Hugues, *Barbad.*, p. 14; Cærdenus, *Voy.*, tom. II, p. 262; *Hist. académ.*, 1724, p. 18, soutiennent que jamais les blancs ne noircissent entièrement sous les tropiques.

cause des pertes de sang très dangereuses; et leur grossesse est souvent terminée par des avortements funestes, ou leurs accouchements sont suivis d'hémorrhagies utérines mortelles. Les Portugais n'ont donc pu se propager en ce climat qu'en s'alliant aux femmes du pays; telle est la cause qui les a rendus presque nègres.

Les *négrillons* naissants sont d'une couleur rougeâtre, ou plutôt jaunâtre. Quelques parties seulement, telles que le tour des ongles aux pieds et aux mains, et les parties génitales, tirent sur le brunâtre. Peu à peu ils noircissent entièrement au bout de huit jours, soit dans les pays froids, soit dans les climats chauds, soit qu'on les expose à la lumière, soit qu'on les renferme dans un lieu sombre. Pourquoi ne restent-ils pas blancs dans les pays froids, et lorsqu'ils sont soustraits à l'éclat du jour? Si la noirceur de leur peau était l'effet d'une cause purement occasionelle et extérieure, pourquoi serait-elle donc héréditaire en tous lieux, et constante dans toutes les générations?

Mais cette couleur noire ne se borne point à la peau du nègre. Les anatomistes ont jadis observé, et nous l'avons vu nous-mêmes, que le

sang de cette espèce d'hommes était plus foncé que celui du blanc, que ses muscles ou sa chair étaient d'un rouge tirant sur le brun. La cervelle, qui est grise ou cendrée à l'extérieur ou par sa portion corticale dans l'homme blanc, est surtout noirâtre dans les nègres (1); leur moelle alongée présente une couleur jaune grisâtre; les corps striés sont bruns (2). Des observateurs ont même assuré dès le temps d'Hérodote (3) que ces nègres avaient le sperme noirâtre; toutefois, Aristote a reconnu formellement qu'il était de couleur blanche (4). Leur bile est aussi d'une teinte plus foncée que celle du blanc. Ainsi le nègre n'est donc pas seulement nègre à l'extérieur, mais encore dans toutes ses parties, et jusque dans celles qui sont les plus intérieures.

Ce qui le démontre mieux encore, c'est que sa conformation s'éloigne de la nôtre par des caractères très essentiels. Sans parler des cheveux crépus et comme laineux des nègres, sans détailler tout ce qui distingue leur physiono-

(1) Meckel, *Mém. acad. de Berlin*, tom. XIII, p. 69, an 1757.

(2) *Ibid.*, p. 70.

(3) *Histor. Thal.*, n° 101.

(4) Lib. II, *Gener. animal.*, c. II.

mie de la nôtre, comme leurs yeux ronds, leur front bombé et couché en arrière, leur nez écaché, leurs grosses lèvres, leur espèce de museau, leur allure éreintée, leurs jambes cambrées, ils présentent surtout dans leur intérieur des singularités frappantes. Sœmmerring, Ebel, savants anatomistes allemands, ont fait voir que le cerveau du nègre était comparativement plus étroit que celui du blanc, et que les nerfs qui en sortaient étaient plus gros dans le premier que dans le second. Plusieurs autres observateurs ont remarqué, en outre, que la face du nègre se développait d'autant plus que son crâne se rapetissait, ce qui donne une différence d'un neuvième de plus entre la capacité de la tête d'un blanc et celle d'un nègre, comme nous en avons fait aussi l'expérience. Palisot de Beauvois, qui a voyagé en Afrique, et moi, en comparant les quantités de liquides que peuvent contenir les crânes des blancs et ceux des nègres, nous avons observé que, chez ces derniers, il se trouvait jusqu'à neuf onces de moins que dans les crânes des Européens.

Le crâne des nègres est épais, avec des sutures serrées, et résiste mieux aux coups que celui des Européens; mais leur encéphale a proportionnellement des hémisphères moins

volumineux avec des circonvolutions cérébrales moins multipliées et moins profondes que chez l'homme blanc, de grands tubercules quadrijumeaux, une petite protubérance annulaire, un cervelet à proportion très considérable, une large ouverture du trou occipital, une grosse moelle alongée et épinière, une extrême disposition aux sensations et aux excitations nerveuses, tous signes d'une plus grande animalité que chez le blanc.

Hérodote avait déjà dit que les crânes des Éthiopiens étaient plus durs que ceux des Perses, et l'on attribuait cette différence à ce que ces derniers avaient toujours la tête couverte de leur mitre, *cidaris*, tandis que le soleil frappant à nu sur la tête de l'Éthiopien en durcissait les os. Il est manifeste que tous les os du nègre sont plus compactes et contiennent plus de phosphate calcaire ; ils sont aussi plus blancs que ceux de la race caucasienne. Fernandez Oviédo rapporte qu'il en est de même des crânes des Caraïbes, comparés à ceux des Espagnols. Ces peuples, à crânes durs et presque éburnés, sont en même temps fort peu intelligents, sans doute parceque l'ossification s'opère trop vite et empêche le parfait développement de l'encéphale. La dureté des os,

des autres tissus et de l'encéphale accuse généralement une rudesse intellectuelle analogue à celle des brutes, dont la puberté est précoce.

Ces remarques sur les proportions entre le crâne et la face du nègre, entre la grosseur comparative de son cerveau et de ses nerfs, nous offrent des considérations très importantes. En effet, plus un organe se développe, plus il obtient de puissance et d'activité ; de même, à mesure qu'il perd de son étendue, cette puissance est diminuée. On voit donc que si le cerveau se rapetisse, et si les nerfs qui en sortent grossissent, le nègre sera moins porté à faire usage de sa pensée qu'à se livrer à ses appétits physiques, tandis qu'il en sera tout autrement dans le blanc. Le nègre offre ses organes de l'odorat et du goût plus développés que le blanc ; ces sens prendront donc un plus grand ascendant sur son moral qu'ils n'en ont sur le nôtre ; le nègre sera donc plus adonné aux plaisirs corporels, nous à ceux de l'esprit. Chez nous, le front avance et la bouche semble se rapetisser, se reculer, comme si nous étions destinés à penser plutôt qu'à manger ; chez le nègre, le front se recule et la bouche s'avance, comme s'il était plutôt fait pour manger que pour réfléchir. Ceci se remarque à plus forte

raison dans les bêtes : leur museau s'avance comme pour aller au-devant de la nourriture; leur bouche s'agrandit comme si elles n'étaient nées que pour la gloutonnerie; leur cervelle diminue de volume, et se retire en arrière; la pensée n'est plus qu'en second ordre. Nous voyons à peu près la même chose ailleurs. Ces personnes si adonnées aux plaisirs de la table, ces énormes mangeurs, ces gourmands crapuleux qui semblent ne vivre que pour la bouche, sont comme hébétés; ils ne connaissent que la bonne chère, et, digérant toujours, ils deviennent presque incapables de réfléchir. Caton l'ancien disait : « A quoi peut être bon un homme qui est tout ventre depuis la bouche jusqu'aux parties naturelles? » Il est certain que les organes de la pensée s'affaiblissent d'autant plus que les organes de la nutrition se fortifient davantage; aussi les hommes d'esprit ont tous un estomac débile.

De même, les membres et les sens ne se perfectionnent beaucoup à l'extérieur qu'aux dépens des facultés intellectuelles. Il semble que le cerveau du nègre se soit en grande partie écoulé dans ses nerfs, tant il a les sens actifs et les fibres mobiles : il est tout en sensations. Chacun sait que ces hommes ont une vue per-



Mme Migneret sc.

ESPECES.

1. *Blanche, angle facial.* 90°.
2. *Nègre Eboë* .... 75°.
3. *Orang. (Singe)* .... 65°.

çante, un odorat extrêmement subtil (1), une ouïe très sensible à la musique; leur goût est sensuel, et ils sont presque tous gourmands; ils ressentent l'amour avec de violents transports; enfin, par leur agilité, leur dextérité, leur souplesse et leurs facultés imitatives dans tout ce qui dépend du corps, ils surpassent tous les autres hommes de la terre. Ils excellent principalement dans la danse, l'escrime, la natation, l'équitation; ils font des tours d'adresse surprenants; ils grimpent, sautent sur la corde, voltigent avec une facilité merveilleuse et qui n'est égalée que par les singes, leurs compatriotes, et peut-être leurs anciens frères selon l'ordre de la nature. Dans leurs danses, on voit les négresses agiter à la fois toutes les parties de leur corps; elles y sont infatigables. Ces nègres distingueraient un homme, un vaisseau en mer, dans un tel éloignement, que les Européens pourraient à peine les apercevoir avec des lunettes à longue vue. Ils flairent de très loin un serpent, et suivent souvent à la piste, comme les chiens, les animaux qu'ils chassent. Le moindre bruit n'échappe point à leur oreille; aussi les nègres marrons ou fugitifs savent très bien odorer de loin et entendre les

(1) J. Dan. Metzger, *Die Physiolog.*, etc.

blancs qui les poursuivent. Leur tact est d'une finesse étonnante ; mais parcequ'ils sentent beaucoup, ils réfléchissent peu ; ils sont tout entiers dans leurs impressions, et s'y abandonnent avec une espèce de fureur. La crainte des plus cruels châtiments, de la mort même, ne les empêche pas de se livrer à la fougue de leurs passions. On en a vu s'exposer aux plus grands périls, supporter les plus barbares punitions, pour voir un instant leur maîtresse. Sortant d'être déchirés sous les fouets de leur maître, le son du *tam-tam*, le bruit de quelque mauvaise musique, les fait tressaillir de volupté. Une chanson monotone, fabriquée sur-le-champ de quelques mots pris au hasard, les amuse pendant des journées, sans qu'ils se lassent de la répéter ; elle les empêche même de s'apercevoir de la fatigue ; le rhythme du chant les soulage dans leurs travaux et leur inspire de nouvelles forces. Un moment de plaisir les dédommage d'une année de peines. Tout en proie aux affections actuelles, le passé et l'avenir ne sont rien à leurs yeux ; aussi leurs chagrins sont passagers, et ils s'accoutument à leur misère, la trouvant même supportable quand ils jouissent d'un instant d'agrément. Comme ils suivent plutôt leurs sens

et leurs impressions que la raison, ils sont extrêmes en toutes choses; agneaux quand on les opprime, tigres quand ils dominent. Leur esprit va sans cesse, selon l'expression de Montaigne, de la cave au grenier. Capables d'immoler leur vie pour ceux qu'ils aiment (et on en a vu plusieurs se sacrifier pour leurs maîtres), ils peuvent, dans leur vengeance, massacrer leur maîtresse, éventrer leurs femmes et écraser leurs enfants sous les pierres. Rien de plus terrible que leur désespoir, rien de plus sublime que leur dévouement. Ces excès sont d'autant plus passagers qu'ils sont portés plus loin : de là vient la facilité qu'ont les nègres de changer rapidement de sensations, leur violence s'opposant à leur durée. Pour ces hommes, il n'y a pas d'autre frein que la nécessité, et d'autre loi que la force; ainsi l'ordonnent leur constitution et la nature de leur climat.

Si les nègres ont entre eux moins de relations morales, telles que celles de l'esprit, des pensées, des connaissances, des opinions religieuses et politiques, en revanche ils ont plus de rapports physiques, ils se communiquent davantage leurs affections, ils se pénètrent mieux d'une même âme : plus facilement émus entre eux, ils partagent en un instant les sentiments

de leurs semblables, et épousent leur parti sur-le-champ. Ce qui frappe leurs sens les subjugue, tandis que ce qui frappe leur raison la trouve indifférente; aussi les négresses s'abandonnent à l'amour avec des transports inconnus partout ailleurs : elles ont des organes sexuels larges, et ceux des nègres sont très volumineux proportionnellement; car les parties de la génération acquièrent autant d'activité dans les hommes, pour l'ordinaire, que les facultés intellectuelles perdent de leur énergie (1).

Comme la faiblesse de l'âme est la suite d'une semblable complexion, le nègre a dû être naturellement timide; et l'étroitesse de l'esprit engendre la fourberie, le mensonge, la trahison, vices ordinaires des esclaves et des caractères pusillanimes. Ne pouvant pas agir par la force, ils se dédommagent par de ténébreuses machinations et par des complots. Ils volent, parcequ'ils n'ont pas le droit de jouir de beaucoup de choses; ils sont envieux, jaloux et orgueilleux, rampants dans l'adversité, insolents dans la prospérité; c'est une suite de l'esprit de servitude. Ils aiment aussi le faste, la dépense, le jeu, la bonne chère; ils recherchent surtout les vêtements les plus brillants,

(1) Voyez Jefferson, *Notes sur la Virginie*, etc.

et poussent le luxe jusqu'à l'extravagance quand la fortune les a émancipés. Ces vices sont communs à la plupart des méridionaux et aux esprits faibles. Ce qui le témoigne encore mieux, c'est que les Africains sont très superstitieux; ils n'ont, dans le vrai, aucune religion, si ce n'est une crainte puérile des *mauvais esprits*, des sorciers, des devins; et un culte ridicule de quelques marmousets, appelés *fétiches*, *gris-gris*, ou l'adoration de certains animaux, tels que des serpents, des crocodiles, des lézards, des oiseaux, etc. Quelques peuplades nègres ont reçu la circoncision des Arabes, et se croient de la religion mahométane sans la connaître. Pour une bouteille d'eau-de-vie, on va faire embrasser toute religion possible à un habitant du Sénégal, sauf à l'en faire dédire le lendemain pour la même rétribution : ils ne connaissent pas de plus sûr argument. On ne prouve rien à un nègre de ce qui ne le frappe pas immédiatement; il répètera tout ce que vous voudrez. Son esprit a trop peu de portée pour songer à l'avenir, et trop d'indolence pour s'en inquiéter.

Cette insouciance naturelle est encore une suite de la constitution du nègre; car, bien qu'elle se trouve chez tous les hommes peu ci-

vilisés, elle est cependant plus frappante dans celui-ci. C'est en effet la civilisation qui, en avivant nos désirs et multipliant nos besoins, nous inspire cette inquiétude éternelle, cette démangeaison de l'ambition laquelle nous pousse à nous surpasser tous les uns les autres, et nous rend toujours mécontents de notre destinée présente. Le sauvage, au contraire, désire très peu, et borne ses besoins au seul nécessaire. L'Africain pousse encore plus loin l'apathie et l'imprévoyance de l'avenir. Les vaisseaux négriers qui font la traite des esclaves ont toujours quelques musiciens à bord, pour faire oublier aux nègres toute la misère de leur état. Certainement, qu'un Européen songe si la musique pourrait lui plaire lorsqu'il se verrait enchaîné à fond de cale, maltraité, mal nourri, et exposé à finir ses jours dans l'esclavage et la misère. Il y a plus, c'est que les nègres qu'on emmène sont souvent persuadés que les blancs les doivent manger, et cependant ils s'y résignent. L'avenir n'est rien pour eux, ils ne voient que le présent, et pourvu qu'ils ne soient pas réduits au désespoir, ils supportent leurs maux : heureuse insouciance, qui dérobe aux misérables les tristes pensées de leur malheur! C'est ainsi que le vin, l'eau-de-vie, et quelques

nourritures, font oublier à nos pauvres la plupart de leurs infortunes, tandis qu'il faut de grands efforts de courage aux riches et aux puissants du monde pour soutenir le poids de leurs adversités.

On a beaucoup agité, dans ces derniers temps, la question du degré d'intelligence des nègres; il nous paraît que quelques auteurs l'ont trop exagérée, et d'autres trop dépréciée, dans le système que chacun d'eux avait embrassé. Pour mieux découvrir, à cet égard, la vérité, détachons cette question de tout rapport avec l'esclavage ou la liberté des noirs; et en effet, fussent-ils nés stupides, il ne s'ensuivrait aucunement qu'on dût les asservir, puisque les rangs des sociétés humaines ne sont nullement relatifs au degré d'intelligence de chaque individu, et puisqu'un prince peut tomber dans l'idiotisme ou la démence sans perdre ses titres et ses droits héréditaires. Combien de grands deviendraient petits si l'on devait classer chacun d'après son esprit ou ses mérites!

Les amis des noirs, par des sentiments philanthropiques qui honorent leur cœur, ont pris à tâche de rehausser le génie du nègre; ils soutiennent qu'il est d'une capacité égale à

celui des blancs, mais que le défaut d'éducation et l'état d'abrutissement dans lequel croupissent de malheureux esclaves sous le fouet des colons compriment nécessairement le développement de leur intelligence. Placez de jeunes nègres, disent-ils, dans nos colléges avec tous les secours qu'une fortune et une éducation libérale prodiguent à nos enfants, et vous jugerez ensuite. En attendant, divers auteurs ont recueilli les exemples des nègres qu'un talent naturel avait créés poëtes, philosophes, musiciens, artistes plus ou moins distingués. Blumenbach assure avoir lu des poésies latines et anglaises dues à des nègres, et que des littérateurs européens eussent été jaloux d'avoir produites (1).

Brissot a vu dans l'Amérique septentrionale des nègres libres exerçant avec succès des professions qui réclament beaucoup d'intelligence et de savoir, telles que la médecine; un noir faisait sur-le-champ, de force de tête seule, des calculs prodigieux. Le célèbre évêque Grégoire a composé un *Traité sur la littérature des nègres* (2), et parmi les preuves

(1) *Magaz. für physik und nat. hist.*, Gotha, tom. IV, Band. III, p. 5 et 8; et *Gœtting. Magaz.*, tom. IV, p. 421.

(2) *Traité sur la littérature des nègres*, Paris, 1808, in-8°.

multipliées qu'il offre de leurs travaux dans toutes les carrières du savoir, il cite aussi plusieurs négresses; on remarque surtout dans ce nombre Philis Weathley, qui, transportée dès l'âge de sept ans de l'Afrique en Amérique, puis en Angleterre, y apprit bientôt les langues anglaise et latine. A l'âge de dix-neuf ans, elle publia un recueil de poésies anglaises estimées. Le docteur Beattie (1) ne trouve le nègre inférieur en rien aux blancs, ainsi que Clarkson. Le Suédois Wadstrœm, qui les observa sur les côtes d'Afrique, les reconnut susceptibles de diriger des manufactures d'indigo, de sel, de savon, de fer, etc. Leurs vertus sociales, ajoute le docteur Trotter, sont au moins égales aux nôtres; on les voit constamment hospitaliers et sensibles pour ces mêmes blancs qui les tyrannisent.

Quoiqu'il paraisse toujours quelque air d'injustice à poser la limite de l'esprit, surtout à l'égard d'infortunés que l'on s'autorise à condamner à l'esclavage sous prétexte de cette infériorité d'intelligence, le devoir du naturaliste lui impose cependant l'obligation de discuter une question aussi importante. Hume (2),

(1) *Essay on truth*, etc.
(2) *Essays*, XXI, p. 222, note M.

Meiners, et beaucoup d'autres, ont soutenu que la race nègre était fort inférieure à la race blanche par rapport aux facultés intellectuelles; ils sont en cela d'accord avec les observations des anatomistes déjà cités (1), comme avec les nôtres, puisque la capacité du cerveau chez tous les nègres qu'on a pu examiner se trouve généralement moins considérable que chez les blancs. Blumenbach a reconnu que les crânes de la race kalmouke ou mongole, et ceux des Américains, quoique déjà plus étroits que les crânes des Européens (2), étaient encore plus étendus que ceux des Africains (3).

Mais, indépendamment de ce fait constaté, dont l'empreinte est même manifeste sur le front abaissé du nègre, consultons l'histoire de son espèce sur tout le globe.

Quelles sont les idées religieuses auxquelles il a pu s'élever de lui-même sur la nature des choses? Elles sont l'un des plus sûrs moyens d'évaluer la capacité intellectuelle.

(1) Sœmmerring, et aussi MM. Cuvier, Gall et Spurzheim.

(2) Voyez ses *Decad. cranior. divers. gentium.*

(3) Les nègres sont considérés comme fort inférieurs à notre espèce dans le *Voyage en Amérique* du chev. de Chastelux; et aussi par Jefferson, *Notes on the Virginia state*, London, 1787, p. 270.

Nous le voyons partout prosterné devant de grossiers fétiches, adorant tantôt un serpent, une pierre, un coquillage, une plume, etc., sans s'élever même aux idées théologiques des anciens Égyptiens ou d'autres peuples adorateurs des animaux, comme emblèmes de la Divinité.

Dans les institutions politiques, les nègres n'ont rien imaginé, en Afrique, au-delà du gouvernement de la famille et de l'autorité absolue, ce qui n'annonce aucune combinaison.

Par rapport à l'industrie sociale, ils n'y ont jamais fait d'eux seuls les moindres conquêtes; ils n'ont pas bâti de grands édifices, des villes superbes, comme l'ont exécuté les Égyptiens, même pour se soustraire aux ardeurs du soleil; ils ne s'en garantissent nullement par des tissus légers, comme font les Indiens; ils se contentent de cabanes et de l'ombrage des palmiers. Ils n'ont donc point d'arts, point d'inventions qui charment les ennuis de leurs loisirs sur un sol si riche. Ils n'ont pas même les jeux ingénieux des échecs inventés par les Indiens, ni ces contes amusants des Arabes, produits d'une imagination féconde et spirituelle. Placés à côté des Maures, des Abyssins, peuples de race originairement blanche, les nègres en sont

méprisés comme stupides et incapables ; aussi les trompe-t-on constamment dans les échanges commerciaux ; on les dompte, on les soumet, en présence de leurs compatriotes même, sans qu'ils aient l'esprit de s'organiser en grandes masses pour résister, et de se discipliner en armée ; aussi sont-ils toujours vaincus, obligés de céder le terrain aux Maures. Ils ne savent point se fabriquer d'armes autres que la zagaie et la flèche, faibles défenses contre le fer, le bronze et le salpêtre.

Leurs langages, très bornés, monosyllabiques, manquent de termes pour les abstractions. Ils ne peuvent rien concevoir que des objets matériels et visibles : aussi ne pensent-ils guère loin dans l'avenir, comme ils oublient bientôt le passé ; sans histoire, ils n'avaient pas même une écriture de signes ou d'hiéroglyphes ; les Arabes mahométans ont enseigné à plusieurs l'alphabet ; cependant leurs langues n'offrent presque point de combinaisons grammaticales.

Leur musique est sans harmonie, et, quoiqu'ils y soient très sensibles, elle se borne à quelques intonations bruyantes, sans former une série de modulations expressives. Avec des sens très parfaits, ils manquent de cette attention qui les emploie, de cette reflexion qui

porte à comparer les objets, pour en tirer des rapports, en observer les proportions.

Des exemples particuliers d'intelligence remarquable chez des nègres (comme tous ceux cités par les auteurs) ne prouveront que des exceptions, tant que des nations nègres ne se civiliseront pas d'elles seules, comme l'a fait d'elle-même la race blanche. Le temps et l'espace ne manquent point à l'Africain; cependant il est resté brut et sauvage, lorsque les autres peuples de la terre se sont plus ou moins élancés dans la noble carrière de la perfection sociale. Aucune cause politique ou morale ne peut retenir l'essor du nègre en Afrique, comme celles qui enchaînent l'esprit du Chinois; le climat de l'Afrique a permis un assez grand développement intellectuel aux anciens Égyptiens : il faut donc conclure que la médiocrité perpétuelle de l'esprit, chez les nègres, résulte de leur conformation seule; car dans les îles de la mer du Sud, où ils se trouvent avec la race malaie, également sauvage, ils lui restent encore inférieurs sans en être asservis (1).

Les auteurs qui veulent expliquer cette infériorité par une prétendue dégénération que

(1) Voyez Forster, *Observ. sur l'espèce humaine*, dans les *Voyages* de Cook.

l'espèce humaine aurait subie en Afrique d'un excès de chaleur, et par des nourritures grossières, peuvent contempler des nègres très robustes, très bien constitués, soit en Afrique, soit dans les colonies ou partout ailleurs, sans que la dimension de leur cerveau et leurs facultés d'intelligence y gagnent davantage.

Tout annonce donc que les nègres forment non seulement une race, mais sans doute une espèce distincte de tout temps, comme la nature en a créé parmi les autres genres d'êtres vivants. On a élevé avec soin des nègres, on leur a donné la même éducation dans des écoles et des colléges qu'aux blancs, et ils n'ont pas pu cependant pénétrer dans les connaissances humaines au même degré que ceux-ci. D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, ce n'est point par la force du corps, mais par ses lumières, que l'homme domine sur les animaux (1); et il est manifeste aujourd'hui par l'état de la civilisation que les peuples les plus instruits, les plus habiles, obtiennent, toutes

(1) On en peut voir une preuve aussi en ce que jamais les nègres n'ont rendu domestiques les éléphants, comme le font les Hindous et autres Asiatiques. L'éléphant d'Afrique, plus petit, moins courageux qu'en Asie, n'est pourtant nulle part dompté par les noirs.

choses égales, la prépondérance sur les autres nations du globe: donc les sciences ou les connaissances ont établi le règne et l'empire dans la race blanche plus que dans toutes les autres, parcequ'elle s'est montrée partout la plus intellectuelle et la plus industrieuse.

Les nègres sont de grands enfants : parmi eux il n'y a point de lois, point de gouvernements fixes. Chacun vit à peu près à sa manière; celui qui paraît le plus intelligent ou qui est le plus riche devient juge des différents, et souvent il se fait roi; mais sa royauté n'est rien, car, bien qu'il puisse quelquefois opprimer ses sujets, les faire esclaves, les vendre, les tuer, ils n'ont pour lui aucun attachement, ils ne lui obéissent que par terreur; ils ne forment aucun état, ils ne se doivent rien entre eux. Seulement, comme ils sont glorieux, ils aiment à se distinguer par la parure; ils créent entre eux des rangs, ils recherchent les fêtes, les cérémonies, ils veulent briller, paraître avec éclat; ils sont jaloux de leurs distinctions, et ravis d'attirer sur eux les regards de la multitude. C'est la marque ordinaire des esprits qui n'ont pas d'autre mérite que celui conféré par la richesse ou le pouvoir. Les petites guerres qu'ils se font en Afrique se réduisent à quelques bat-

teries à coups de bâtons, de piques et de flèches; et souvent la campagne commencée le matin est terminée le soir par la paix. Les nègres aiment les appareils guerriers, ils sont fanfarons; mais quand il en faut venir à l'effet, ils sont les plus timides des hommes, à moins qu'on ne les réduise au désespoir, ou que la vengeance ne les rende furieux: alors ils se font hacher plutôt que de céder; ils poussent la férocité à une rage effrénée et inconnue dans nos climats plus tempérés; heureusement c'est un feu de courte durée. Au reste, ils attachent peu de gloire aux conquêtes, parceque le vainqueur est aussi simple, aussi ignorant que le vaincu, et qu'ils croupissent toujours dans la même sottise qu'auparavant.

Un nègre, courtier d'esclaves pendant sa jeunesse, avait fait, dans un âge plus mûr, un voyage en Portugal. « Ce qu'il voyait, dit »Raynal, ce qu'il entendait dire, enflamma »son imagination, et lui apprit qu'on se faisait »souvent un grand nom en occasionant de »grands malheurs. De retour dans sa patrie, »il se sentit humilié d'obéir à des gens moins »éclairés que lui. Ses intrigues l'élevèrent à la »dignité de chef des Akanis, et il vint à bout »de les armer contre leurs voisins. Rien ne

»put résister à sa valeur, et sa domination s'é-»tendit sur plus de cent lieues de côtes, dont »Anamabou était le centre. Il mourut, per-»sonne n'osa lui succéder, et tous les ressorts »de son autorité se relâchant à la fois, cha-»que chose reprit sa place (1). »

Ces peuples des côtes d'Afrique, chez lesquels se faisait la traite, ont divers gouvernements. On y voit tantôt une monarchie absolue, tantôt une sorte d'aristocratie. C'est ainsi qu'au royaume d'Aschantie, placé au nord de la Côte-d'Or, le gouvernement est une espèce d'aristocratie féroce, avec un roi souvent obligé de céder aux grands. Il règne une magnificence barbare dans la capitale, qui compte plus de cent mille habitants (2). De même parmi les Fantées, autre peuplade aristocratique sur les rives du Zaïre, dans une nation également populeuse, on voit les exemples de la barbarie la plus atroce avec des superstitions affreuses ; ainsi l'on empale des victimes humaines, des femmes ; on massacre des individus de tout sexe, pour se rendre les divinités favorables, surtout à la mort des grands (3).

(1) *Hist. philos. des deux Indes*, l. XI.

(2) Bowdich, *Ambassade au royaume d'Aschantie*, Lond., 1819, in-4°.

(3) Cap. John Adam, *Remarks from cape Palmas, to the river Congo*, Lond., 1823, in-8°.

Ainsi les nègres de l'intérieur de l'Afrique ne se civilisent pas d'eux-mêmes. Le pouvoir illimité des chefs a droit sur la vie; mais, dans l'exercice des jugements au criminel, les condamnations allaient plutôt à l'esclavage qu'à la mort, par commutation de peine, à cause du profit qu'ils tiraient des ventes d'esclaves aux Européens (1). Si l'imperfection des nègres empêche l'établissement d'un despotisme durable parmi eux, comme chez les Indiens, c'est encore un bienfait qu'ils tiennent de la nature, puisque la science et la plus grande capacité d'esprit des autres hommes sont employées si souvent à fonder des institutions tyranniques et à ourdir un réseau de lois multipliées pour enlacer plus habilement les peuples.

On ne peut agir sur les nègres qu'en captivant leurs sens par les plaisirs, ou en les frappant par la crainte : ils ne travaillent que par besoin ou par force. Se contentant de peu de chose, leur industrie est bornée et leur génie reste sans action, parceque rien ne les tente que ce qui peut satisfaire leur sensualité et leurs appétits physiques. Comme leur caractère a plutôt de l'indolence que de l'activité, ils paraissent plus propres à être conduits qu'à con-

(1) Edwards, *History of the west Indies*, t. II.

duire les autres, et plutôt nés pour l'obéissance que pour la domination. Il est rare d'ailleurs qu'ils sachent bien commander, car on a remarqué qu'ils se montraient alors despotes capricieux, et d'autant plus jaloux de l'autorité qu'ils étaient plus opprimés. Ce dernier caractère n'est point exclusif aux nègres, puisqu'il est reconnu par expérience que les plus souples esclaves deviennent toujours les plus méchants maîtres en tout pays, parcequ'ils veulent se dédommager en quelque sorte sur les autres de tout le mal qu'ils ont souffert. C'est ainsi qu'on a dit de Caligula, empereur romain, qu'il avait été le meilleur des valets et le pire des maîtres. Ce caractère est donc surtout l'effet de leur oppression, et non pas celui d'un naturel pervers; le propre de la servitude est de dégrader les âmes. Les misérables sont sensibles, généreux, hospitaliers entre eux, mais durs et impitoyables envers les heureux, qu'ils regardent comme autant d'ennemis. Un pauvre nègre partagera son pain, son lit avec son semblable; il s'exposera aux plus grands périls pour sauver la vie à un esclave fugitif; il défendra jusqu'à la mort l'inconnu dont l'infortune l'aura touché: mais ce nègre si sensible deviendra peut-être atroce, impitoyable envers son maître; c'est

l'instinct de tous les malheureux ; il leur semble que le bonheur des autres soit fait à leurs dépens. Au reste, le nègre, lorsqu'il n'est point soumis à cet odieux et avilissant esclavage qui le dégrade, montre un cœur excellent, rempli de générosité, d'attachement sincère et de sensibilité. Ses chaînes ne lui ôtent pas toutes ses vertus. Quand il aime, il ne se borne point à des démonstrations extérieures, il le prouve par les effets ; il est capable de donner son sang pour ceux qu'il chérit (1). Rarement il est avare; au contraire, il partage le fruit de ses travaux avec ses amis ; il a toutes les vertus des âmes simples. Naturellement doux, prévenant, fidèle, quand on ne le révolte point par d'infâmes traitements, il s'attache à ses maîtres, il

(1) Quelque différence qu'il y ait entre le nègre et l'Européen dans la conformation du nez et la couleur de la peau, il n'en existe point dans les sentiments et dans les attachements qui sont le caractère de notre naturel sensible. (Mungo Park, *Voyage en Afrique*, p. 82.)

Les nègres Iolofs, grands et bien faits, ont la physionomie ouverte, sont honnêtes, hospitaliers, généreux, fidèles et doux. Les Foulahs sont intelligents et industrieux; les Mandingues, instruits, pleins d'activité et de grâce, selon Golberry, doux, gais, curieux, crédules, simples, sensibles à la flatterie. Tous les nègres aiment beaucoup leur mère, et les femmes négresses sont extrêmement bonnes.

les soigne, il prend leurs intérêts ; rien ne le rebute ; il chérit leurs enfants comme les siens propres ; il s'exposerait au feu et à l'eau pour les préserver du danger. On a vu des exemples héroïques de leur attachement : plusieurs ont donné leur vie pour sauver celle de leurs maîtres ; plusieurs n'ont pas voulu leur survivre. Quiconque est aimé des nègres peut tout attendre d'eux : il en est même qui ont pratiqué le plus difficile précepte de la morale, celui de faire du bien à ses oppresseurs, de confondre l'ingrat par de nouveaux bienfaits. Combien n'en a-t-on pas vu qui, déchirés sous le fouet d'un barbare colon, venaient encore lui offrir le reste de leur sang et de leur vie pour garantir ses jours ! Combien d'eux n'ont-ils pas payé les tourments qu'on leur fait subir par des preuves d'un dévouement intrépide ! Ils savaient pardonner l'offense et répondre à la dureté du cœur par la magnanimité. Dans la dernière des conditions, ils donnaient aux puissants l'exemple des plus sublimes vertus ; ils montraient que si la fortune les avait privés de ses dons, ils étaient dignes de les obtenir. Contents d'avoir pratiqué le bien sur la terre, ils mouraient pauvres et sans gloire, mais fiers de leur destinée, et ne laissant à leurs enfants

que l'exemple de leur vie, au lieu du pain et de la liberté qu'ils ne pouvaient leur donner.

Tels sont les hommes que les Européens ont toujours opprimés, et qu'ils calomnient, aujourd'hui même encore que les progrès universels de la vraie philanthropie ont fait abolir chez plusieurs nations la traite de ces malheureux. Ils sont paresseux, dit-on ; et de quel droit les forcez-vous à des travaux dont ils n'obtiennent pour profit que des coups? Ils sont intempérants, débauchés ; soit, mais quel mal en résulte pour vous? Ils n'ont point de religion, point de lois chez eux ; est-ce un motif pour les asservir, pour les aller dérober au sein de leur patrie, les arracher des bras de leur famille, pour les enchaîner, et, les traînant dans de lointains climats, les forcer à se courber sous le fouet menaçant, à engraisser de leurs sueurs une terre brûlante, et y multiplier, sans récompense, la canne à sucre, le café, le coton, l'indigo, qui ne sont pas pour eux? Vous abusez de la force pour tyranniser le faible, et l'intérêt invente des sophismes pour justifier cet abus du pouvoir. A peine est-il permis d'élever la voix en faveur du misérable, et c'est devenir presque criminel que de réclamer pour le nègre un peu d'humanité. Sans doute,

en demandant l'adoucissement de sa misère, on est loin de vouloir justifier les crimes horribles qu'une licence effrénée lui a fait commettre, quoiqu'ils n'aient été peut-être que les représailles de ce qu'il avait souffert; mais, du moins, pourquoi ne pas rendre supportable la destinée de ces infortunés? Quelle idée nous donnent de leur cœur ces hommes si sensibles en apparence, qui remplissent le monde de leurs cris quand on les égratigne, et qui ferment les yeux quand on massacre indignement des milliers d'Africains?

ARTICLE PREMIER.

De l'esclavage de l'espèce humaine en général.

Puisque, par toute la terre et chez tous les hommes, il existe une telle différence de rang et de pouvoir que les uns sont maîtres et les autres plus ou moins assujettis ou esclaves (1);

(1) Detoute antiquité les Orientaux ont attaché au mot *blanc*, homme blanc, l'idée de liberté et de supériorité, comme au mot *noir*, nègre, celui de servitude, d'esclavage et d'impôt. Ces termes furent transportés, par métaphore, aux pays; de là vient que la Russie-Blanche, la Valachie-Blanche, ont signifié que ces régions étaient libres et affranchies. Les Huns furent très anciennement distingués en blancs et en noirs par cette raison; et lors-

puisque l'espèce nègre en particulier s'est constamment soumise aux races blanches partout où elle s'est trouvée en relation avec elles, cherchons si la servitude des hommes et celle des animaux peut être conforme à la nature. Une telle question n'appartient pas moins à l'histoire naturelle qu'à la politique si l'on veut l'envisager philosophiquement.

Les partisans de l'esclavage soutiennent, avec Aristote (1), qu'il y a des *esclaves par nature*, des êtres inférieurs en intelligence ou incapables de se gouverner, comme sont les enfants, et, par cette raison, condamnés naturellement à la subordination envers leurs parents ou leurs tuteurs. Solon, dans Athènes, Romulus, à Rome, avaient même donné aux pères droit de vie et de mort sur leurs enfants; il en fut ainsi chez les Perses, bien qu'Aristote flétrisse cette coutume du nom de tyrannie (2). Il en était encore ainsi chez d'autres peuples dont la législation fut estimée (3).

que les czars de Russie eurent enfin secoué le joug des Tartares, on leur conféra le titre de blancs. Schérer, *Annales de la Petite-Russie*, p. 85, note.

(1) *Politique*, liv. I, ch. 1.

(2) *Moral. nicom.*, lib. VIII, cap. XII.

(3) Dion. Prusæus, *orat.* XV.

A quel titre, ajouteront des publicistes, posséderions-nous l'empire sur des animaux, si ce n'était par cette supériorité d'intelligence et d'adresse que nous accorda la nature manifestement, comme à des maîtres, pour gouverner toutes les créatures ? Si notre empire est légitime, si l'ordre éternel a voulu que les faibles, les incapables d'esprit se consacrassent aux plus forts et aux plus intelligents, leurs protecteurs nés ; la femme à l'homme, le jeune au plus âgé ; de-même le nègre, moins intelligent que le blanc, doit se courber sous celui-ci, tout comme le bœuf ou le cheval, malgré leur force, deviennent les sujets naturels de l'homme : ainsi l'a prescrit la destinée (1).

N'est-ce donc pas la nature qui, rétrécissant, comme nous l'avons vu, le crâne du nègre et celui de l'Hindou, soumit l'intelligence de ces peuples à la race blanche, dont l'esprit est plus vaste et le cerveau plus largement développé ? Croit-on que, sans cette diversité de

(1) Il est remarquable que les chiens des nègres, aux îles de France et de Bourbon, se conforment au caractère esclave de leurs maîtres, et cèdent aux chiens des blancs *Voyage à l'île de France, à l'île de Bourbon, par un officier du roi.* (Bernardin de Saint-Pierre.) Amsterdam et Paris, 1773, in-8°, tom. I, p. 195.

structure organique, une nation de près de deux cents millions d'hommes, les Chinois se seraient soumis humblement à une poignée de Tartares, et que les Européens domineraient partout en maîtres sur le reste du monde, comme ils l'ont exécuté avec tant de succès, soit aux Indes, soit en Afrique, soit en Amérique ?

Et ne voyez-vous point, parmi plusieurs espèces d'animaux, les mâles se faire obéir des femelles et de leurs petits ? Mais de plus, chez diverses petites républiques d'insectes, n'y trouvez-vous pas des guerriers, des défenseurs, et en même temps des maîtres, comme chez les termites (*termes fatale*) et les fourmis amazones, dont M. Huber nous a décrit les conquêtes, les victoires ? Leurs nombreux ilotes ou les prisonnières de guerre ne sont-elles pas condamnées à nourrir leurs dominateurs, à leur élever des édifices, ainsi qu'à prendre soin de leur progéniture ? La nature admet donc ou plutôt elle établit l'inégalité des races et des espèces ; elle soumet la brebis au loup, comme elle place au-dessus du chien et d'autres animaux l'homme, leur modérateur suprême. Le monde est une vaste république, où les rangs de chacun sont assignés ; les êtres

finissent nécessairement par s'y caser et s'y coordonner d'après leur valeur relative, leur puissance réciproque; comme dans un mélange d'éléments de pesanteurs hétérogènes, chacun d'eux tombe ou s'élève au degré qui lui appartient.

Que prétendent donc, poursuivront ces mêmes philosophes, les défenseurs d'une égalité chimérique? Que si elle existait, le monde même ne pourrait plus subsister. Otez-nous tout empire sur les animaux, voilà l'agriculture détruite; voilà l'homme réduit à vivre dans les bois de racines sauvages. Otez toute différence entre les individus, partagez également tous les biens, personne ne voudra plus travailler l'un pour l'autre; tout demeure anéanti faute de mobile, soit de richesse, soit de distinction: car qui voudrait exceller, s'il n'était pas possible de jouir des avantages que procure la supériorité de l'industrie et du travail? Ainsi une parfaite et constante égalité est impossible, ou ne promet que l'inertie du tombeau. La nature, plus sage, a donc voulu qu'il existât des faibles et des forts, afin que ceux-ci protégeassent les premiers, ou s'en servissent pour l'utilité commune. Dites-nous si aucun peuple, si aucun homme pourrait s'élever à un degré

de perfection et de civilisation fort avancées, sans le secours de ces instruments animés tels que les bestiaux et la domesticité des hommes ou leur esclavage. Ces merveilleux monuments des Égyptiens, des Romains, et d'autres grands peuples, étaient-ils exécutables sans des milliers de bras esclaves? et l'Europe ne doit-elle pas la splendeur et l'étendue de sa puissance moderne à ces colonies, à ces travaux de tant de nations exploitées par nous dans les diverses parties du monde, pour que le citadin opulent de Paris ou de Londres jouisse de toutes les délices de la vie civilisée (1)?

Sans esclaves, a-t-on dit, point de nobles loisirs, point d'entreprises héroïques et glorieuses; sans l'esclavage, point de possibilité d'une grande liberté physique et de développement intellectuel, avec absence de soucis et de travaux pour les besoins de la vie: la li-

(1) Cependant des terres égales en fertilité et en situation se vendent à un tiers meilleur marché en Virginie, où l'on fait cultiver par des esclaves, qu'en Pensylvanie, où l'esclavage n'est pas toléré; de même en Maryland, les basses terres, cultivées par des mains esclaves, ne peuvent soutenir la concurrence à cet égard avec les terres des lieux montueux, bien mieux cultivées par des hommes libres.

Storch, publiciste russe, dit que tous ceux qui ont voulu faire travailler en Russie des esclaves aux manu-

berté d'esprit et de corps devient nécessaire pour former des philosophes, des héros, des citoyens illustres, comme à Sparte, à Athènes, à Rome, etc.

Qu'un tel arrangement semble injuste, cela se peut; mais est-il moins injuste au lion de dévorer l'innocente gazelle, et à l'homme d'immoler le bœuf laborieux après tant de fatigues pour cultiver nos campagnes? Cependant la nature n'a-t-elle pas sanctionné, pour ainsi dire, ces atrocités?

On voit que nous n'affaiblissons pas les objections qu'on peut élever contre la liberté de l'homme.

Nous devons répliquer que, quoique la nature ait dû établir une hiérarchie d'animaux, l'homme ou la créature supérieure étant la première, la maîtresse d'elle et des autres, se trouve essentiellement libre et souveraine de

factures n'ont pas réussi; ils ont affranchi leurs travailleurs, et ils ont obtenu des succès.

En Caroline, on a renoncé à cultiver avec des nègres l'indigo et le coton lorsqu'il a fallu soutenir la concurrence, dans les marchés d'Europe, avec les indigos et les cotons de l'Inde. Voyez la Pologne, la Russie, dépeuplées avec leurs servitudes, et tous les pays libres très peuplés, la Suisse, les États-Unis, l'Angleterre, qui voient la population s'accroître énormément avec la liberté.

ses volontés. Elle ne peut relever que de la divinité; elle a tout empire sur les brutes, sans doute; mais, par cela seul que rien n'est audessus de nous que Dieu, l'homme ne doit pas naître absolument subordonné ou esclave comme l'est l'animal. Il ne peut naître inférieur à tout autre de ses semblables. En vain l'on allègue quelques modifications dans le développement du cerveau; ces différences sont-elles donc si générales que toujours l'on accuse les peuples opprimés d'avoir moins de cervelle que leurs tyrans? Les Romains, en asservissant les Grecs, rendaient encore hommage à leur génie; les Tartares ont reconnu la supériorité des lumières des Chinois, et le vainqueur s'est soumis aux lois des vaincus. N'est-ce pas dans l'Inde, si souvent conquise, que sont nées la plupart des connaissances humaines, et non parmi les peuples brutaux des climats glacés, dont on vante tant la capacité cérébrale? Certes le sauvage indocile et indompté du Canada présentait aussi une grosse tête, mais la civilisation commençait dans ces empires du Mexique et du Pérou ravagés par le fer espagnol. Au contraire, les animaux qui ont le plus de cervelle, à proportion de leur stature, sont tous pacifiques, témoin les

singes, l'éléphant, le castor, les petits oiseaux granivores, etc.; tandis que les lions, les tigres, les ours, les oiseaux deproie, en ont d'autant moins que leurs appétits sont plus féroces.

Ce n'est en effet que par une fiction, ou par une absurde concession, qu'on a osé dire *servi nascuntur*, ou que des enfants naissent esclaves, leurs parents fussent-ils esclaves de leur propre gré. Quelle contrée barbare que celle où le sein maternel est frappé de servitude! Rien au monde peut-il justifier l'attentat de donner des fers à cet innocent qui en sort? Grotius dit qu'il doit le salaire de la nourriture à son maître, et qu'il ne peut du moins s'y soustraire à l'avenir sans le rembourser (1); mais quelle transaction cet enfant avait-il faite? et doit-il aussi le prix du sang et du lait empruntés à sa mère? car enfin c'est une partie de la possession du maître. Jeune infortuné, aviez-vous demandé la vie? Payez, s'il le faut, par le travail, votre nourriture; mais quelles lois divines et humaines peuvent ensuite vous retenir dans les chaînes?

La guerre, ou la misère, dira-t-on, vont réduire bientôt à la condition servile cet être indépendant, s'il veut conserver sa vie. N'y

(1) *De jure pacis ac belli*, lib. II, cap. v.

a-t-il donc pas d'autre loi entre les hommes que la force? Mais alors la force lui répond, et la parité des périls et des chances exclut toute puissance de droits civils. Le Spartiate, prisonnier de guerre, se dit *captif* et non pas *esclave ;* vaincu aujourd'hui, il peut triompher demain : or l'abus de la force n'imprime aucune validité aux transactions obligées; elles sont cassables par la même violence qui les impose. Ce droit d'esclavage, que tous les anciens faisaient dériver de la guerre, n'a donc aucune autorité légale, comme l'ont remarqué Montesquieu (1) et Blackstone (2).

Mais, enfin, vous naissez sans fortune, il n'y a point pour vous d'existence possible sans travail. J'y consens; le sort de l'homme est de s'occuper. L'on peut louer ses bras : cette servitude est du moins volontaire, c'est l'état de domesticité des modernes; toutefois un maître injuste ne peut me retenir. Chez les Juifs, on s'engageait pour sept ans, ou le jubilé délivrait; un œil crevé, une dent cassée par un maître brutal, valait l'affranchissement à l'esclave.

Il y a des inégalités naturelles entre les

(1) *Esprit des lois*, liv. XV, ch. II, et suiv.

(2) *Comment. on laws*, book I, c. XIV, etc.

hommes, et il en faut d'artificielles dans la société : qui le nie ? mais elles se compensent les unes par les autres : l'homme fort a été un enfant, et la nature lui dicte d'en respecter la faiblesse ; il a été ou peut être malheureux, et la fortune est-elle si constante qu'on doive, en toute sûreté, se montrer insolent dans la prospérité ? Quelle que soit la haute naissance, n'est-ce pas le hasard qui nous y place et qui doit empêcher de s'y enorgueillir ? Que l'esclave Thamas-Kouli-Khan, élevé sur le trône de Perse, nous apprenne s'il fut plus heureux et plus libre au milieu des conspirations et des embûches ; que Sixte-Quint nous dise s'il n'a point assez acheté la tiare pontificale par quarante années d'hypocrisie et de contrainte : pour moi, je trouve préférable le sort de l'esclave Épictète à celui de Néron sur un trône, regorgeant d'or et de pouvoir, mais souillé des crimes les plus noirs et les plus infâmes, qui font sa honte éternelle dans la postérité (1).

(1) Peut-être aussi que les biens et les maux ne sont pas si inégalement compensés entre le maître et le serviteur, le pauvre et le riche, que l'annoncent leurs conditions, puisque les soucis environnent les richesses, et celui qui n'est pas libre de son corps devient souvent le plus libre d'esprit. (Théodoret, *De Providentia*, operum tom. IV, p. 392. Paris, 1642, in-fol.)

L'esclave et le maître vivent dans un état d'ailleurs si peu conforme à la nature, qu'ils se corrompent mutuellement, l'un par l'abus capricieux de toutes ses volontés, l'autre par sa bassesse pour captiver les passions de son dominateur.

Partout où règne le commerce d'esclaves, il y a corruption extrême; voyez en Afrique le mari vendre sa femme, celle-ci livrer son mari, le père son fils, la mère sa fille, pour le misérable appât du gain, et pour satisfaire la moindre animosité. C'est ainsi qu'en Mingrélie le maître vend son propre enfant, le frère sa sœur; aussi les Turcs, les Orientaux, y achètent de belles femmes, mais dont la ruse et le bas intérêt se cachent sous des dehors séducteurs. Au contraire, une plus grande égalité parmi nous retient les actions ou les prétentions des hommes dans de justes limites.

Le christianisme, à cet égard, d'accord avec la philosophie (1), présente la divinité comme égale pour tous les hommes; et, comme dit Sénèque (2), ne sommes-nous pas tous plus

(1) Paul, *Epist. ad Coloss.* IV, 1; et *Ephes.* VI, IX.

(2) Epist. XLVII, *Servi sunt, imo homines; servi sunt, imo contubernales; servi sunt, imo amici; servi sunt, imo conservi.*

ou moins co-serviteurs les uns des autres sur la terre?

Le terme d'*esclave* vient, parmi les modernes, de *Slavus*, Esclavon, peuples originaires de Tartarie ou ancienne Scythie, que Charlemagne, leur vainqueur, condamna à un perpétuel emprisonnement, disent Vossius et Ménage. De même les *servi* des Romains n'étaient que des prisonniers de guerre conservés (*servus*, de *servare*); on les nommait aussi *mancipia* (*quasi manu capti*), pris à la main (1). L'origine de l'esclavage, parmi les hommes, émane ainsi de la captivité dans la guerre; l'Écriture la fait remonter à Nemrod; Abraham avait de nombreux serviteurs; les Hébreux devinrent un peuple asservi par les Égyptiens (2), et le trafic d'esclaves était si commun, que Joseph fut vendu par ses frères (3).

Chez les Grecs et les autres nations maritimes de la Méditerranée, la piraterie fut tou-

(1) *Jure gentium servi nostri sunt qui ab hostibus capiuntur*, dit Justinien, liv. I, tit. v, 5, 1, et Institut., liv. III, IV.

(2) *Genes.*, c. XLVII, et *Levitic.*, c. XXV.

(3) Cependant l'*Exode*, c. XXI, 16, et le *Deutéronome*, c. XXIV, 7, ont prononcé la peine de mort contre ceux qui vendent des hommes.

jours le principal moyen de se procurer des esclaves (1); la fameuse guerre de Troie en donna un grand nombre qu'on vendait en Chypre et en Égypte (2). Chez les Grecs, tout étranger était appelé barbare et considéré comme esclave ou digne de l'être; aussi ce commerce était habituel, et l'on voit, dans une comédie d'Aristophane (3), des marchands de Thessalie qui viennent vendre leurs esclaves. Rien n'était plus dur que l'asservissement des ilotes chez les Spartiates, tandis que la condition des esclaves à Athènes était souvent plus heureuse que celle des citoyens en d'autres contrées, selon Démosthène (4).

Les conquêtes des Romains durent multiplier à l'excès les esclaves dans leur immense empire, comme s'ils avaient pris à tâche d'asservir tout l'univers (5), aussi eurent-ils besoin de les contenir par les lois les plus rigoureuses;

(1) Thucydid., *Histor.*, lib. I.

(2) Homère, *Odyss.*, liv. XVII, vers 448, et l. XXVI.

(3) *Plutus*, act. II, sc. v.

(4) *Philippiq.* II.

(5) Les anciens Germains et Scandinaves avaient pour leur service des *trœles*, ou paysans serfs; les noms d'esclaves, chez les Romains, étaient souvent ceux de leur pays, comme *Lydus*, *Phryx*, *Thrax*, *Geta*, *Davus* (pour *Dacus*), *Mysus*, *Syrus*, *Pœnus*, etc.

ils les punissaient de mort à volonté, et se jouaient de la vie des hommes. De là ces soulèvements redoutables et ces guerres *serviles* qui mirent en péril leur république au temps de Spartacus.

Plus les nations sont opulentes et corrompues par le luxe, plus elles ont d'esclaves et les traitent avec une barbarie atroce; il en est de même de plusieurs peuples conquérants, tels que les Spartiates, les Romains, et, parmi les modernes, les Anglais (1). Au contraire, les Athéniens étaient humains envers leurs esclaves. D'après des recensements cités par les historiens, il y avait dans Athènes trois esclaves pour une personne libre; dans les colonies européennes, le nombre des nègres, par rapport à celui des blancs, est bien plus considérable; il s'élève à six au moins sur un, et parfois à huit ou même douze sur un; mais ces disproportions deviennent d'autant plus dangereuses, que les noirs peuvent mieux connaître le nombre et la force des hommes

(1) Les peuples qui jouissent de plus de liberté en Europe sont aussi ceux qui gouvernent le plus durement leurs esclaves dans les colonies, témoin les Hollandais et les Anglais. Ceux des Français et des Espagnols sont mieux traités.

de leur couleur. Les esclaves blancs, ne pouvant pas autant se distinguer de leurs oppresseurs parmi les anciens, ne se sont pas soulevés autant de fois que leur nombre aurait pu leur promettre la victoire.

Outre la servitude par le fait de la guerre et de la violence, il y avait aussi la servitude volontaire. Ainsi les anciens Germains étaient si passionnés pour le jeu, dit Tacite, qu'après avoir tout perdu, ils allaient jusqu'à jouer leur liberté et leur personne (1). La servitude volontaire fut aussi autorisée à Rome, par décret du sénat, sous l'empereur Claude, mais abrogée ensuite par Léon.

Cependant, à l'établissement du christianisme, les mœurs s'adoucirent ; car cette nouvelle loi considérant tous les hommes comme égaux devant la divinité, tempéra l'esclavage, dont la sévérité avait été déjà bien modérée par l'empereur Adrien : toutefois les vieux Ro-

(1) Les Américains sauvages sont passionnés pour le jeu à tel point, qu'après avoir perdu armes, vêtements, ils se jouent eux-mêmes, malgré leur extrême amour de l'indépendance. (Charlevoix, *Nouv.-France*, tom. III, p. 261-318; Lafitau, *Mœurs des sauvages*, tom. II, p. 338; Ribas, *Triumfos*, p. 13; Brickell, *Voyage*, p. 335.)

mains croyaient voir dans cette nouvelle religion, embrassée en foule par les esclaves qu'elle appelait à un sort meilleur, la ruine de leur empire et le déchaînement de l'anarchie.

Ce ne fut point le système féodal qui eut l'honneur d'abolir l'esclavage, comme on l'a supposé. Sans doute après que les barbares du Nord eurent déchiré l'empire romain, et soumis les habitants de tant de provinces à la servitude de la glèbe, la soif des rapines et de la nouveauté, non moins que le fanatisme religieux, entraîna de nobles barons à la conquête de la Terre-Sainte. Pour ce grand voyage d'outre-mer, il leur fallut de l'argent; ils cédèrent de leurs terres à leurs serfs, qui se libérèrent ainsi au moyen de quelques sommes; mais la servitude de main-morte fut surtout abolie peu à peu par le clergé, qui s'assurait ainsi tout l'appui de la masse des nations.

C'était un acte de piété que d'affranchir des serfs, *pro amore Dei et mercede animæ*, à l'article de la mort; et le pape Alexandre III surtout déclara que la nature n'avait pas créé d'esclaves (1). Si nous voulons toutefois scruter un point si important de l'histoire de notre

(1) Voyez *Hist. anglicanæ scriptores*, de Raoul de Diceton, Lond., 1652, in-fol., tom. I, p. 580.

espèce, nous verrons les ecclésiastiques tirer tellement parti de ces affranchissements, que l'Église lançait ses anathèmes contre les maîtres qui ne permettaient pas à leurs esclaves de disposer de leur pécule, par testament, pour des legs pieux (1); et ce qui démontre surtout que l'intention du clergé n'était pas si généreuse qu'on l'a proclamé, ce sont les différents décrets des conciles, et les règlements ecclésiastiques, en France et en Allemagne, qui prescrivent à tout évêque ou prêtre, voulant affranchir un esclave du domaine des églises, d'en acheter deux autres d'une valeur égale pour les substituer à sa place (2).

L'affaiblissement du Bas-Empire, par les guerres et le luxe, avait déjà porté Constantin à rendre trois édits célèbres pour l'affranchissement des esclaves (3); en quoi il fut imité par Justinien et Théodose. Il fallait repeupler l'empire de citoyens *ingénus* avec les *manu-*

(1) Potgiesser, *De statu servorum*, lib. II, c. XI, § 2.

(2) Voyez les preuves et documents tirés des conciles par Potgiesser, *Statu servor.*, lib. IV, cap. II, § 4, 5.

(3) Constantin rendit une loi par laquelle tous les esclaves qui se faisaient chrétiens devenaient libres; aussitôt tous les grands propriétaires se trouvèrent seuls, sans esclaves. Il en fut de même des colons de Saint-Domingue, par l'affranchissement des nègres.

missi; mais le christianisme, auquel on a souvent attribué la cause de l'affranchissement de l'ancien esclavage, parceque cette religion regarde tous les hommes originairement comme égaux et comme frères, ne s'est point proposé de l'abolir. Saint Paul veut qu'Onésime, malgré sa conversion, reste esclave de Philémon, aussi chrétien (1). Enfin, l'esclavage subsista sous la loi du christianisme durant tout le moyen âge.

Mais il était dans les destinées que la race humaine blanche sortît peu à peu de ses fers, tandis que l'antique anathème prononcé sur la tête des descendants de Cham (selon l'Écriture) ne leur promettait qu'un esclavage éternel.

ARTICLE DEUXIÈME.

De la traite des nègres et de son abolition.

Dès le temps des Phéniciens, et même long-temps auparavant, les nègres ont été achetés, réduits en esclavage et chargés des

(1) Voyez son *Épître à Philémon*, et l'*Épître aux Romains*, ch. XIII; *aux Éphésiens*, ch. VI; *aux Colossiens*, ch. III, § 22 et 1; *à Timothée*, ch. VI; *à Tite*, ch. II; la première aux *Corinthiens*, ch. VII, § 1, etc.

travaux les plus pénibles. Il paraît en effet que les anciens Égyptiens avaient des eunuques noirs à leur service, ainsi que les Assyriens et les Perses ; Tyr et Sidon trafiquaient aussi d'esclaves, selon le témoignage du prophète Joel (1). Mais les Carthaginois les employèrent surtout dans les travaux du commerce, qu'ils entretenaient avec tout l'univers connu, et les firent exploiter leurs mines. Le fameux Périple d'Hannon, navigateur carthaginois chargé de faire des découvertes au sud de l'Afrique, nous apprend que les nègres étaient dans ces époques reculées ce qu'ils sont encore aujourd'hui, de misérables peuplades vivant sans lois sous des cabanes, trouvant difficilement leur nourriture, élevant quelques bestiaux, cultivant à peine quelques champs de mil, et soumises à de petits despotes.

Les conquêtes des Grecs, ensuite celles des Romains, en Afrique, rapportèrent en Europe de l'or et des esclaves, instruments de luxe et de la perte des peuples. Les *Nègres* ou *Éthiopiens* furent fréquents à Rome sous les empereurs, et à Constantinople, au temps même du Bas-Empire. Les invasions des Sarrasins, les irruptions des Maures et des Arabes,

(1) Chap. III, § 3 et 6.

au sein de l'Afrique, à la naissance du mahométisme, disséminèrent dans tous les lieux de la domination musulmane les peuples brûlés de l'Éthiopie ; mais on n'en tirait qu'un service domestique, soit comme eunuques, soit comme hommes de peine. Il paraît que, dès la fin du quatorzième siècle, au commencement du quinzième, les navires portugais ayant découvert quelques îles vers les côtes d'Afrique, en rapportèrent des esclaves qu'on employa ensuite à la culture des terres, soit sur le continent, soit aux îles Canaries. En 1481, les Portugais bâtirent le fort d'Elmina sur la côte d'Afrique, et, quarante ans après, Alonzo Gonzalès fit, l'un des premiers, ce commerce régulier de sang humain, qui a subsisté jusqu'à nos jours. Ce fut en 1508 que les premiers nègres esclaves furent transportés d'Afrique à Saint-Domingue par les Espagnols, dit Anderson (1), de sorte que l'exploitation du sucre et la traite, ou ce qu'il y a de plus doux et de plus amer au monde, commença l'un avec l'autre. En 1510 le roi d'Espagne, Ferdinand le Catholique, envoya le premier, pour son compte, des nègres au Pérou, peu après sa conquête. La découverte de l'Amérique,

(1) *History of commerce*, tom. I, p. 336.

vers la fin du quinzième siècle, ouvrit donc ce nouveau champ de spéculations ; et la canne à sucre, le coton, transportés dans ces climats lointains, y furent bientôt cultivés par les malheureux noirs, qu'on arracha de leur patrie pour engraisser leurs oppresseurs, et pour fertiliser un sol brûlant auquel les Américains eux-mêmes ne pouvaient pas travailler ; car l'habitant du Niger et du Sénégal soutient bien mieux la chaleur que les peuples des autres contrées de la terre, parcequ'il y est habitué dès l'enfance, et surtout parceque sa constitution s'y prête facilement.

On sent combien les peuples d'Europe, se trouvant supérieurs aux nègres, purent aisément les soumettre au joug de la servitude (1). Les blancs sont naturellement plus courageux, plus entreprenants et surtout plus astucieux, plus industrieux que les noirs : ils conçoivent leurs projets d'avance, prévoient les obstacles, parent aux accidents, exécutent avec prudence leurs desseins, les poursuivent avec persévé-

(1) Les Africains nègres disent qu'avant l'arrivée des chrétiens ils vivaient tous en paix, mais depuis ceux-ci on a vu le commerce des esclaves, et on peut observer que partout sur ces plages, où le christianisme se propage, il apporte avec lui des épées, des fusils, de la poudre et des balles. (Smith, *Voyage*, p. 286.)

rance, savent circonvenir peu à peu ce qu'ils ne peuvent entreprendre de force, emploient la violence et la finesse, et profitent enfin des faiblesses de ceux qu'ils veulent soumettre. Le nègre, au contraire, n'a que de l'imprévoyance; il ne forme aucun projet pour l'avenir, ne considère que le présent, s'endort sur les projets de ses ennemis, se laisse conduire par les sens et maîtriser par la crainte. S'il a l'esprit de ruse et de tromperie, il manque d'audace, d'industrie, de persévérance, pour venir à bout de ses desseins. Par toute la terre, la race des tyrans se montre plus habile à opprimer que la race des faibles pour leur résister; et nous voyons, même parmi les animaux, que les carnivores sont plus actifs, plus robustes et plus industrieux que les doux et simples herbivores qui deviennent leur proie. Le nègre n'est qu'un enfant timide près du blanc; lorsqu'il s'agit de combattre, il cherche le plaisir; l'esclavage et la tranquillité lui paraissent préférables à une liberté achetée par la vigilance et le courage, bien qu'elle ne se trouve qu'à ce prix par toute la terre. C'est pour cela que les hommes sensuels, les peuples adonnés aux plaisirs, ne peuvent jamais être libres; aussi tous les méridionaux, voluptueux et délicats, vivent

sous le despotisme, tandis que les hommes austères des pays froids sont plus dignes de l'indépendance.

Les Européens ont fait la traite en Afrique, au nord, au sud de la ligne équatoriale, à la côte d'Angole, qui a trois points principaux, Cabinde, Loango, Malimbe, Saint-Paul de Loando et Saint-Philippe de Benguela. « Ces » parages, dit Raynal, fournissent à peu près un » tiers des noirs qui sont portés en Amérique; » ce ne sont ni les plus intelligents, ni les plus » laborieux, ni les plus robustes. » Parmi les peuplades des nègres jadis exploitées dans la traite, on avait remarqué que les Mandingues étaient les meilleurs, c'est-à-dire les plus dociles. On trouvait aussi les Papaus très patients au travail. Les Eboës ou Ibos sont les plus stupides, et d'une timidité ou d'une lâcheté extrême de caractère; ils se dégoûtent tellement de la vie, par un fonds de mélancolie, qu'ils se tuent la plupart à la moindre contrariété qu'ils éprouvent. Au contraire, les nègres nommés Koromantyns, du royaume de Juida, sont fiers, sauvages et rebelles (1).

(1) Les esclaves *Wangaréens*, amenés par des caravanes, ne sont pas aussi estimés que ceux de *Houssa;* les Wangaréens sont gros, stupides, à grande bouche, à

La Côte-d'Or fournit les meilleurs esclaves et en plus grande quantité. On les achète par échanges, en donnant du fer en barres, de l'eau-de-vie, du tabac, de la poudre à canon, des fusils, des sabres, des quincailleries, telles que couteaux, haches, serpes, scies, clous, etc., et surtout des étoffes de laine rayées et bariolées de diverses couleurs; les nègres aiment beaucoup aussi les toiles de coton des Indes ou d'Europe teintes en rouge, les mouchoirs, etc. Au Congo, un père fait argent de ses enfants; il les cède, à l'instigation des Européens, pour un collier de corail ou pour quelques bouteilles d'eau-de-vie. Les nègres de certains cantons reçoivent comme monnaie des *cauris*, sorte de coquillage appelé vulgairement *pucelage* (1), et qui se trouve aux îles Maldives; sur d'autres

lèvres épaisses, à nez large et plat, aux yeux enfoncés, avec une intelligence peu supérieure à celle des brutes. Les esclaves de Houssa se montrent industrieux, fins, adroits, ont des yeux noirs très expressifs, un nez long, avec un air libre et ouvert. Amenés à Fez, à Maroc, ils ne sont pas si maltraités que les nègres transportés en Amérique; on les fait musulmans; on leur donne alors la liberté, même aussi aux autres, après dix ans de service; car le musulman est miséricordieux, volontairement: mais les Maures, moins doux, cherchent au contraire à faire multiplier leurs esclaves pour en vendre les enfants.

(1) *Cypræa moneta*, Linn.

côtes, on donne en échange des espèces de *pagnes*, ou des tissus de paille larges d'un pied et longs d'un pied et demi. Quarante de ces pagnes valent une *pièce* qui coûte ordinairement une pistole, toutes ces marchandises s'évaluant par pièces ou par pistoles. Un nègre coûtait de trente-six à trente-huit pièces, ou 400 fr., en y comprenant les présents et les droits qui sont d'usage sur les côtes, et les rétributions exigées par les rois du pays, par les courtiers d'esclaves, les comptoirs européens, etc. Dans les derniers temps, un nègre superbe de cinq pieds cinq pouces, à la côte de Guinée, revenait à moins de 600 francs; les jeunes femmes coûtent 400 francs à Axim. Jadis, à Mozambique, on avait jusqu'à deux ou trois nègres pour un beau chien (1). On porte à soixante mille au moins le nombre des esclaves que les Européens enlevaient chaque année des côtes d'Afrique, ce qui coûtait à peu près vingt-quatre millions à l'Europe. Quelquefois on en exportait un bien plus grand nombre; ainsi, en 1768, on tira d'Afrique 104,100 esclaves, dont les Anglais seuls prirent plus de la moitié pour leurs îles, et pour revendre avec

(1) Labillardière, *Relation d'un voyage à la recherche de La Pérouse*, Paris, an VIII, in-4°, tom. I, p. 79.

profit aux autres peuples les plus mauvais et tous ceux dont ils ne pouvaient pas tirer grand parti. En 1786, la traite enleva 100,000 nègres, car la guerre d'Amérique l'avait fait diminuer; les Anglais seuls en avaient enlevé 42,000, sur cent trente bâtiments, cette même année (1).

Il est certain que les colonies dévorent les nègres, et que ceux-ci ne s'y reproduisent pas suffisamment pour remplacer ceux qui périssent; soit que le climat s'oppose à leur multiplication ou qu'ils manquent d'assez de femmes, soit plutôt que la servitude, la misère et les peines dont ils sont accablés les minent insensiblement.

La traite fut légalement autorisée pour l'Espagne d'abord, à l'époque du ministère du cardinal Ximenès et de l'empereur Charles-Quint, sous le pontificat de Léon X; puis sous le règne d'Élisabeth, en Angleterre; de Louis XIII, en France. Tous ces princes l'a-

(1) L'importation annuelle des nègres était de 25,000 pour Saint-Domingue, et de 3000 environ chaque année pour les îles de France et de Bourbon. Celles-ci, très salubres, avaient une population de 40,000 nègres; Saint-Domingue en contenait à peu près 300,000 dans la partie française seulement. Toute l'Afrique fournissait annuellement environ 74,000 nègres valant 111,000,000 de francs.

doptèrent, sous le prétexte que les noirs n'étant pas chrétiens, ils ne pouvaient prétendre à la liberté d'homme. Les étranges barbaries dont on use dans ce commerce n'ont été dévoilées que de notre temps, et l'on en trouve l'extrait dans l'*Essai* de Thomas Clarkson *sur l'esclavage et le commerce de l'espèce humaine* (1). Les détails en font frémir.

Que l'on se représente des compagnies de bourreaux débarquant, avec des armes, des chaînes et quelques marchandises, sur les côtes de la Gambie, ou au Sénégal, à Gorée, à Sierra-Léone, et autres stations. L'on avance, par caravanes, chez des peuples simples, généreux, qui ouvrent leurs cabanes, et offrent des aliments avec l'hospitalité à ces étrangers. Cependant ceux-ci engagent des querelles entre les chefs de tribus; ils excitent de petits rois à faire des prisonniers de guerre à leurs voisins, et à les livrer pour l'appât de quelques aunes de toile, de quelques colliers de verroteries, ou des mousquets, ou de barils d'eau-de-vie. C'est surtout pendant la nuit que se font les expéditions contre les nègres; on attaque

(1) *Essay on the slavery and commerce on the human species.*

des villages à l'improviste (1). On pénètre jusqu'à douze cents milles dans les terres; on enivre quelques malheureux qu'on enchaîne; on surprend des enfants, on capture des individus écartés et sans défiance; on séduit des femmes, ce sont des esclaves de plus; on attaque, on pille de petits hameaux trop faibles pour résister à des armes à feu; on attise mille disputes, pour acheter à peu de frais les captifs; on enlève tantôt une mère pour attirer son fils, tantôt un fils pour avoir sa mère. A-t-on fait une bonne chasse, a-t-on subtilement extorqué des pauvres innocents à leur famille, on les attache à une chaîne, on leur saisit le cou dans une fourche dont la queue, longue et pesante, les empêche de fuir avec rapidité. Ces bandes, semblables à celles des galériens, sont ramenées de deux à trois cents lieues de l'intérieur des terres aux négociants de chair humaine qui les attendent; elles traversent d'affreux déserts, en portant l'eau, la farine, les graines ou racines nécessaires pour subsister (2).

(1) Cap. Lyon, *A narrative travels in northern Africa*, Lond., 1821, in 4°, p. 255.

(2) Il s'est fait long-temps un vaste commerce de nègres, amenés de deux cent cinquante à trois cents lieues de l'intérieur d'Afrique. On traverse pour cela des dé-

Arrivés sur la côte, ces malheureux sont entassés, par bandes ou chaînes, dans les vaisseaux négriers; ils sont jetés à fond de cale, chacun sur des cadres si étroits, qu'il leur est impossible de se retourner avec leurs liens, et qu'ils se gênent l'un l'autre. Ils n'occupent, pour ainsi dire, que le même espace qu'ils auraient

serts immenses; ils arrivent épuisés de fatigues, de faim, de soif, et diminués de moitié par mortalité. Chaque année on exporte de 15 à 16,000 esclaves de Mozambique.

Les plus estimés des marchands traitants, à Mozambique, sont les Macquois, qui, n'ayant fait qu'un voyage de 30 lieues, sont plus gais, mais plus cruels et entreprenants que les autres noirs; ils excitent souvent des révoltes à bord. Ils portent une marque ovale sur les tempes, avec une plus petite entre les yeux, et des lignes en festons sur le dos.

Les Monjavas, nègres les plus communs à Mozambique, se gravent des étoiles sur le corps et les joues, avec des barres horizontales sous les tempes, sont d'humeur douce, mélancolique; ils s'attachent au maître qui ne les maltraite pas, et se montrent mieux conformés que les Macquois, mais moins robustes. Ayant fait un voyage de 250 lieues pour venir à Mozambique, ils sont exténués; aussi périssent-ils souvent en mer. Ils aiment la musique à l'excès; leurs airs sont courts et répétés avec de doux accords.

Les Maravis ont les mœurs des précédents, mais paraissent moins bien faits, de taille plus petite; ils présentent de grandes barres transversales sur le dos et la poitrine; ils aiment la chair de chiens, chats, rats, etc.

Les Jambanes, bien constitués, sont méchants et har-

dans leur tombeau, et ne respirent qu'autant d'air qu'il en faut pour conserver leur douleur et leur vie. On en accumule jusqu'à quinze cents sur un étroit bâtiment. Qu'on juge de la vapeur épaisse de transpiration et d'odeur infecte qui s'exhale bientôt de tant de corps échauffés

dis; on doit s'en méfier comme des Macquois. Leur caste est marquée par une rangée de points depuis le haut du front jusqu'au bout du nez.

Les Sofalas (de Sofala leur pays) ressemblent aux Jambanes, et ont à peu près le même naturel; ils méprisent et haïssent les Monjavas et les Maravis, qui n'osent jamais les approcher. Les femmes de cette caste sont les plus belles, mais se trouent la lèvre supérieure au milieu, avec deux petits trous aussi aux extrémités de la lèvre inférieure; usage commun à tous les esclaves qu'on traite à Mozambique. Les Sofalas portent des lignes courbes descendant du front sur les tempes, avec des points sur les joues et le corps.

Les Macondes, assez bien de figure, et très intelligents, ont les mœurs des Sofalas; ils présentent une ligne de petits points sur la joue, prenant du coin de l'œil, et qui va s'arrondissant se terminer à la tempe.

La langue des Macquois est rude, celle des Monjavas douce et accentuée.

On obtient encore beaucoup d'esclaves du nord de l'Afrique par le Fezzan et le Bornou; les marchands les amènent tout exténués et comme des squelettes, par suite des privations horribles qu'on leur fait éprouver avec inhumanité en traversant les déserts avec trop peu de vivres. Cap. Lyon, *A narrative travels*, etc., p. 120 et 250.

dans l'air méphitique et empesté de ces *soutes*, surtout pendant la nuit, et lorsqu'on ferme les écoutilles ! Aussi ces malheureux hurlent, de toutes parts, qu'ils étouffent ; les femmes se trouvent mal à chaque instant, et il périt sans cesse des individus faute d'air, outre le chagrin, la terreur, et la nourriture insalubre qu'on leur donne avec épargne.

En effet, on ne leur distribue qu'avec parcimonie des haricots, des ignames, du riz et de l'eau ; bientôt la plupart sont saisis d'une dysenterie pernicieuse ; et, pour comble de misère, chaque fois qu'ils ont besoin d'aller à la garde-robe (1), il faut que toute la chaîne de leurs compagnons d'infortune se lève avec eux, de sorte que nuit et jour ces nègres n'ont point de repos ; continuellement occupés à se lever, à se coucher, l'appareil lugubre de leurs fers et de ces marches de galériens dans leurs étroites demeures empêche tout sommeil. Joignez-y les cris effrayants des souffrances, et qu'on pense ce qui résulte des retards, des be-

(1) Le *seringot*, ou la dysenterie putride, est l'affreuse maladie qui fait périr tant de noirs dans les traversées, ou la traite. On l'appelle ainsi parceque le malheureux nègre lâche ses excréments liquides tout-à-coup, et les seringue, pour ainsi dire.

soins pressants de ces malheureux, dont les déjections infectes salissent et leurs voisins et ceux placés au-dessous d'eux ! Bientôt le mal se communique, la fièvre s'allume ; et la contagion, accrue par le croupissement de l'air, par des malpropretés, des excréments putrides, produit une sorte de peste qui moissonne en peu de jours une multitude de ces nègres. Un pauvre moribond, gisant à côté d'un compagnon de sa misère, demande en vain quelques gouttes d'eau pour se rafraîchir ; il faut qu'il se lève avec la chaîne : ne pouvant marcher, on le force, on le frappe ; il périt sur la place, ou de maladie ou de mauvais traitements.

Telle est l'horreur profonde qu'inspirent ces honteuses barbaries ; telle est l'effrayante mortalité causée par l'entassement de ces malheureux au milieu de leurs excréments dégoûtants, des cadavres des mourants, de la sueur fétide de tant d'hommes enchaînés qui se croient traînés à la mort par des blancs anthropophages, qui, haletant à fond de cale, respirant leurs pourritures, voient se développer une contagion maligne qui les décime chaque jour. Des médecins n'ont pas hésité d'attribuer à ces causes réunies d'infection l'origine de la fièvre jaune et du typhus nautique développé surtout

sous les climats ardents, et dont les funestes dévastations ont fait si chèrement payer aux blancs toutes leurs atrocités.

Qu'on ne croie pas que les auteurs, en citant ces faits, les exagèrent; leurs résultats en font foi. Un vaisseau négrier, qui a chargé douze ou quinze cents esclaves sur la côte d'Afrique, met quarante-cinq jours ou deux mois au plus pour le trajet aux colonies d'Amérique. Dans cet espace si court, il en perd plus des deux tiers, et n'amène guère que trois à quatre cents nègres, tant il en meurt en peu de temps à son bord. Aussi est-il plus avantageux de charger moins d'esclaves à la fois : on peut mieux les soigner; ils ont plus d'air et de liberté, et il en périt beaucoup moins.

Frappée de ces pertes d'hommes, qui renchérissaient trop les esclaves, la cupidité des négociants de chair humaine a senti qu'il valait mieux amener moins de nègres à la fois, et les traiter plus doucement, quoique ce procédé coûte plus. On n'a pas trouvé de moyens plus efficaces pour leur faire oublier leur malheur, que de les conduire respirer sur le tillac un air plus pur, et de les régaler de temps en temps d'une mauvaise musique, en les faisant quelquefois danser avec les négres-

ses. Quelles réjouissances que celles qu'on commande à ces infortunés à grands coups de fouet! aussi ces malheureux, séparés pour l'éternité de leurs femmes, de leurs enfants, de leur patrie, persuadés, en outre, que les blancs les achètent pour les dévorer, tombent dans une noire mélancolie, que redoublent encore les mauvais traitements qu'ils essuient, les fers dont ils sont chargés. Aussi, lorsque le désespoir les saisit, et si l'on n'y prend garde, ceux qui le peuvent se précipitent à la mer. On les tient donc soigneusement enchaînés, soit dans la crainte des révoltes, soit pour les empêcher de se détruire. Ceux qui montrent la moindre résistance sont attachés à des barres de fer. Enfin, on distrait le plus que l'on peut, par des exercices violents, ces malheureux; ceux qui refusent sont frappés impitoyablement : aussi la plupart, écorchés par leurs fers, poussent des cris lamentables, des hurlements de douleur, qui se répètent sur le vaisseau, et qui remplissent pendant la nuit, surtout en pleine mer, l'âme de leurs bourreaux eux-mêmes de la plus affligeante mélancolie sur la perversité humaine.

On a prétendu excuser l'esclavage des nègres en disant que leurs rois les tyrannisaient,

et qu'ils vivaient d'une manière si précaire et si misérable chez eux, qu'il leur était avantageux d'être réduits en servitude: mais qui ne sait pas que le bonheur et le malheur sont relatifs, et que l'on peut être heureux dans l'indigence et le dénuement? Ce ne sont pas les biens qui font la félicité, mais c'est le contentement du cœur, et il n'en est point sans l'indépendance. Quoique le nègre nous paraisse misérable en son pays, il s'y trouve heureux, comme le Lapon dans sa froide patrie, le Suisse pauvre dans ses montagnes.

Arrivés dans les colonies, les nègres sont examinés par les colons, marchandés, troqués, vendus comme les bestiaux dans les foires. On considère leur langue, leur bouche, leurs parties naturelles, pour connaître s'ils sont sains; on remarque la couleur de leur teint, la fermeté de la chair de leurs gencives, qui dénote qu'ils n'ont pas de mal d'estomac, ou d'autre cachexie interne; on les fait courir, sauter, lever des fardeaux, pour estimer leur agilité, leur force. Les négresses, nues, sont examinées dans le plus grand détail; leur jeunesse, leurs charmes, sont mis à l'enchère. Mais telles sont la consternation et la terreur qui règnent dans ces affreux marchés de chair

vivante, que les nègres se croient à une boucherie, et qu'on doit les dévorer : on a vu des négresses mourir sur la place, tant elles sont glacées de frayeur (1). Le prix de ces esclaves augmente de plus en plus, parceque l'Afrique n'en fournit plus en aussi grand nombre, et profite de la concurrence des Européens pour obtenir des ventes plus lucratives ; de sorte que les colons, ne pouvant pas avoir des esclaves sans de grands frais, doivent renchérir peu à peu les denrées coloniales.

Il existe entre le colon et le nègre une distance immense. Tout blanc est regardé dans les Indes comme d'une race infiniment supérieure aux noirs ; à lui seul appartiennent les biens, l'autorité, l'indépendance ; et les nègres ont adopté ce préjugé ; les lois l'ont consacré dans le *code noir* et le *code blanc*, sorte de contrat civil imposé par les colons à leurs esclaves. Ceux-ci sont obligés d'exécuter tous les travaux qu'on leur ordonne, et forcés par des châtiments lorsqu'ils s'y refusent : ils n'ont qu'un jour pour eux dans la semaine, afin de se procurer leur nourriture et celle de leur famille, s'ils sont mariés ; mais comme ils ont trop de

(1) Ce fait seul prouve qu'il existe des anthropophages en Afrique, dit Desmarchais, *Voyages*, tom. II, p. 144.

peine à faire subsister leurs enfants, ils se marient rarement; de là vient que l'espèce ne se reproduit pas suffisamment. Si les colons facilitaient les mariages, en rendant la vie de leurs esclaves plus commode, ils ne seraient pas obligés d'acheter tant de nouveaux nègres; et comme les négresses sont très fécondes, ils deviendraient plus riches : mais une avarice mal entendue, et qui se ruine elle-même, est toujours compagne de l'inhumanité.

Chaque nègre produit à son maître environ un écu par jour; et les nègres charpentiers, serruriers, cuisiniers, etc., lui rapportent bien davantage : aussi sont-ils les plus ménagés et les mieux traités. On a coutume de baptiser les nègres qu'on amène d'Afrique, et de leur enseigner les principaux dogmes de la religion chrétienne, en leur recommandant surtout l'obéissance et en les menaçant de l'enfer. Les protestants aiment mieux les laisser vivre dans leur idolâtrie, parcequ'en les rendant chrétiens ils n'oseraient tenir leurs *frères en Jésus-Christ* dans l'esclavage. Le Français tient le nègre moins éloigné de lui que l'Anglais (1) : aussi

(1) On sait que, plus les peuples sont libres, plus leurs esclaves sont le plus souvent maltraités; au contraire, plus les peuples sont assujettis au despotisme, moins les es-

en est-il moins haï et peut-être moins craint : d'ailleurs les mulâtres, qui résultent du mélange des races blanche et nègre, semblent les rapprocher entre elles par des alliances.

Selon M. de Tussac (1) les nègres des Antilles mangent le dimanche leur *calalou* (*hibiscus esculentus*, L.), leur morue, leur petit salé ou poisson frais ; ils boivent du tafia, vont au *calenda*, qui est leur danse, pendant la nuit, et ne réfléchissent guère sur leur position. Cependant ceux de la nation *mina*, croyant à une résurrection, se donnent quelquefois la mort ; mais le suicide est rare parmi les nègres créoles, excepté par jalousie ou quelque autre passion furieuse. Les colons *gâte-nègres* par leur bonté en sont maltraités, mais non pas les maîtres sévères et justes, qu'ils redoutent (2) ; car les esclaves méprisent un maître pusillanime et sans caractère ; ils abusent même de sa facilité. Les nègres s'empoisonnent quelquefois aussi les uns les autres.

claves se trouvent éloignés par là de leurs maîtres. On a vu des affranchis plus puissants que des hommes libres : ainsi Auguste et Claude adoucirent le sort des esclaves, tout en opprimant les citoyens romains ; de même Louis XI, abattant les grands, relève le peuple, etc.

(1) *Flore des Antilles.*

(2) Tussac, *ibid.*, Disc. prélim., p. 26.

Depuis long-temps les hommes les plus recommandables par leur amour de l'humanité manifestaient leur horreur pour l'esclavage des nègres, et pour les infamies de la traite. Il faut convenir que les quakers censurèrent les premiers ce commerce, à Londres, dès 1727, et les premiers ils l'abolirent dans la Pensylvanie, en 1774, par les plus honorables motifs du christianisme. Ce fut une grande victoire de la religion sur l'intérêt privé, mais qui n'est pas due au catholicisme, s'il est vrai qu'il tienne le plus à maintenir encore aujourd'hui, chez les Espagnols et les Portugais, l'esclavage et l'inquisition.

L'abolition entière du commerce des nègres ne fut obtenue qu'en 1807 dans le parlement britannique et en 1808 surtout.

Quel hommage éternel n'est pas dû à ces orateurs généreux qui, dédaignant les calculs vulgaires de l'intérêt privé, stipulèrent pour les droits immuables des nations et de l'humanité! Combien se réjouiraient l'ombre du respectable Franklin et celle du premier des philanthropes modernes, Las Casas, qui défendit avec tant de périls et de chaleur la cause des Américains! En vain les calomnies de ses détracteurs lui ont imputé d'avoir introduit l'es-

clavage des nègres dans les colonies pour garantir les malheureux Américains; cet échange du joug de l'oppression sur d'autres têtes pouvait-il venir à la pensée d'un ami de l'humanité?

L'abolition de la traite des nègres fut consacrée par la France en 1815. Elle avait eu lieu de fait long-temps pendant la révolution, ainsi que l'émancipation des nègres dans les colonies; en sorte que la nation française devança long-temps l'Angleterre en générosité, plus même que ne l'aurait prescrit la prudence.

En effet, il était naturel que les noirs opprimés eussent à venger d'anciennes injures de leurs maîtres, qu'ils ne pouvaient considérer que comme d'injustes tyrans. Aussi, dès lors qu'on eut fait tomber le joug odieux de dessus leurs épaules, tel qu'un ressort qui se détend avec force, ils réagirent contre les blancs avec toute la rage qu'un climat brûlant inspire aux passions de haine et de vengeance. Ces mêmes hommes, humiliés par l'avilissement de l'esclavage, ne purent s'élever à la dignité qu'inspire la liberté. Ils s'enivrèrent de barbarie et du sang des massacres; le fer et la flamme à la main, on les vit insatiables de carnage, par la

frayeur même de rentrer sous le joug des blancs, justement exaspérés à leur tour de tant de frénésie. On va même jusqu'à douter que le nègre ait l'âme assez ferme et assez élevée pour être jamais capable d'une vraie liberté; car celle-ci exige, pour être conservée, cette force de caractère qui sait immoler ses passions à l'intérêt public et à sa patrie.

Le nègre est, dit-on, trop apathique pour conserver son indépendance, et cependant trop furieux dans les transports de ses passions pour se modérer dans l'exercice du pouvoir. Il n'est jamais en un juste milieu : *s'il ne craint, il opprime ; et s'il n'opprime, il craint.* Trop bas dans l'adversité, il s'enivre d'insolence dans la prospérité ; le commandeur nègre devient le bourreau de ses propres compatriotes : aussi, chez les peuplades africaines, ne voit-on jamais le nègre libre, quoique la faible capacité d'esprit de ses rois le garantisse heureusement d'un trop lourd despotisme.

Sans nier ces observations fondées, ne désespérons pas toutefois de cette race d'hommes, que la nature n'a pu répudier de la civilisation par un malheur irremédiable. S'ils ne sont pas nos égaux, sans doute, pourquoi de plus heureuses circonstances dans leur état politique

et leurs moyens d'éducation n'allumeraient-elles pas chez eux le flambeau de la vie sociale jusqu'au degré de lumières et de félicité auquel ils peuvent prétendre? Ne déshéritons aucun membre de la grande famille du genre humain de ces nobles et glorieuses espérances; tendons plutôt au faible une main protectrice pour l'aider à s'élever à un rang honorable dans l'échelle de la perfectibilité. C'est par ces mutuels services que tous les peuples de la terre, échangeant leurs productions et les objets de leur industrie, cimenteront de plus en plus leur bonheur; ils multiplieront les gages réciproques de leur amitié, au lieu de s'entre-déchirer par des guerres, ou de s'opprimer l'un l'autre par des violences qui perpétuent les querelles et éternisent les vengeances.

ARTICLE III.

De la conformation particulière du nègre, sa comparaison avec l'homme blanc et l'orang-outang.

Nous avons considéré le nègre sous les rapports moraux. Si sa couleur ne dépend pas de la chaleur et de la lumière de son climat, comme on l'avait prétendu, il convient d'en rechercher ici les causes.

Le docteur Mitchill, de Virginie (1), établit d'abord que le degré de noirceur de la peau des nègres correspond aux degrés de densité et d'opacité que la chaleur produit sur ses téguments. Selon P. Barrère, l'ardeur du climat épaissit et concentre la bile, laquelle, en s'épanchant dans les tissus comme par la jaunisse, rend les méridionaux de plus en plus bruns, hâlés et noirs ; cette bile, qui est noire chez les nègres, selon Santorini et Springer, colore même en jaune la tunique albuginée des yeux ; enfin, les nègres ont, selon lui, les capsules atrabilaires plus volumineuses, plus gonflées que les blancs. Cette hypothèse a été défendue aussi par Lecat (2).

Toutefois cet auteur est loin d'admettre que le climat puisse totalement changer la couleur de la peau, et bien moins encore qu'il soit capable de faire autant diversifier les physionomies qui distinguent chaque espèce d'hommes ; il est de la dernière évidence, ajoute-t-il, que la chaleur, le climat et le

(1) *Phil. Trans.*, n° 474.

(2) Voyez aussi Cassini, *Observation sur un homme blanc devenu noir*, dans les *Mém. de l'académie des sciences*, 1702. Hist., p. 29; et Abraham Baeck, dans les *Vetenskap. acad. Handlingar*, 1748, s. IX.

soleil ne font rien sur ces physionomies (1).

L'antique opinion que la couleur noire est due surtout à la température et au genre de vie des nègres, a été suivie par Buffon, Robertson, de Paw, Zimmermann, etc., d'après les anciens philosophes, mais combattue avec de forts arguments et des faits par d'autres auteurs, et surtout par Reynold Forster, qui a voyagé avec Cook (2) ; car les Maures, depuis un temps immémorial sur le terrain de l'Afrique, ne sont pas devenus noirs ; et des nègres, placés hors de l'Afrique et des tropiques depuis des époques qui se perdent dans la nuit des siècles, ne sont point redevenus plus blancs ; de même les Banians, les bramines de l'Inde, sous un climat aussi brûlant que celui de l'Afrique, restent essentiellement blancs, quoique hâlés : c'est qu'ils ne s'allient jamais en mariage avec des nègres, tandis que les Portugais de Goa et des Indes noircissent par suite de ces alliances (3). Sous toutes les régions d'Amérique, les originels de ce nouveau continent conservent

(1) *Traité de la couleur de la peau humaine*, Amsterdam, 1765, in-8°, p. 10.

(2) *Remarq. à la trad. allem. de l'Histoire naturelle de Buffon*, etc.

(3) C'est ce qui a pu tromper l'abbé Demanet, *Afriq.*

également leur teint cuivré (1). Il y a dans les îles de la mer du Sud des hommes de race basanée ou malaie, et des nègres qui se perpétuent séparément.

Blumenbach établit pour cause de la teinte des nègres, que leurs humeurs abondant en carbone, celui-ci est sécrété avec l'hydrogène dans le tissu de Malpighi; l'oxygène atmosphérique se combine à l'hydrogène pour former de l'eau, laquelle se dissipe par la transpiration, tandis que le carbone reste seul déposé sous le derme (2).

L'opinion de Meckel consiste à penser que le teint des nègres émane de la couleur noire contenue dans la partie corticale de leur cerveau. Selon cet anatomiste, les nerfs émanant de la moelle épinière qui est brune, et du cerveau du nègre, transmettent cette humeur noire dans tout le corps et jusqu'à la peau (3); mais d'où

franç., tom. II, *Dissert. sur les nègres*, p. 226, où il soutient, contre l'opinion de Lecat, que la chaleur et la lumière sont les seules causes de la couleur des nègres. Voyez aussi Niebuhr, *Voyage en Arabie*, t. I, p. 558.

(1) Lord Kaimes, *Sketches of the history on man*, t. I, page 13.

(2) *De gener. hum. variet. nat.*, édit. 3.

(3) *Mém. acad. de Berlin*, tom. IX, p. 101.

vient la couleur noire de ces grands centres nerveux, chez le nègre?

Il est évident que les raisons tirées du climat ou de la chaleur et de la lumière ne suffisent pas, puisque ces agents n'opèrent pas de même sur une foule d'autres animaux qui restent blancs, ou de nuances peu foncées, en Afrique.

A la vérité, Will. Hunter, Stanhope Smith, Zimmermann, après Buffon, soutiennent qu'une atmosphère toujours brûlante, surtout avec ces vents enflammés, le samiel, le kampsin, l'harmattan, qui dévorent toute fraîcheur humide et toute verdure, dans les déserts africains, ou de l'Australasie, qu'un soleil toujours ardent, dessèchent, concentrent, brunissent toutes les substances végétales et animales, en dissipant la lymphe qui humectait et délayait tous les organes. Le froid, au contraire, empêchant la transpiration, accroît l'humidité des corps, laquelle rend la peau, les poils plus blancs, plus lisses et longs. Ainsi les Danois, les Allemands et les Anglais sont blonds; ainsi les lièvres, les renards, les ours, et plusieurs oiseaux dans le Nord, prennent des couvertures blanches, ou blanchissent pendant l'hiver, mais se colorent en été. Sous notre ciel né-

buleux, durant les longues nuits de nos hivers, toute la nature pâlit et se décolore ; l'homme blanc devient leuco-phlegmatique, étiolé, d'un tempérament lymphatique, inerte. Le patient Hollandais semble un être impassible à Batavia, au milieu des Malais turbulents et atroces ; de même son teint fade et blond contraste avec la peau tannée et olivâtre, les cheveux noirs et durs de ceux-ci : l'un n'est que phlegme ; tout est bile dans ces derniers.

L'on peut donc conclure, ajoutent ces auteurs, que les peuples septentrionaux à grande stature, à cheveux blonds et lisses, aux yeux bleus, sont diamétralement opposés aux habitants de la zone torride, à courte taille, à complexion sèche, brune, aux cheveux crépus, noirs comme leur teint. Les habitants des régions intermédiaires formeront la nuance mitoyenne. Voilà donc les septentrionaux placés à une extrémité, comme les nègres le seront à l'autre dans les races humaines (1). Aussi nous remarquerons que les nations brunissent successivement en se rapprochant de l'équateur ; que leurs cheveux desséchés, comme s'ils étaient soumis à la vive chaleur du feu, se cris-

(1) Aristot., lib. II ; et *Meteor.* c. II. *Comm.* Averroès.

pent ainsi que la laine; notons cependant que la laine des moutons, en Afrique, devient dure et presque raide comme le crin. Il n'est pas surprenant, poursuit-on, que les nègres, abandonnés dès l'enfance, nus et perpétuellement exposés sous un ardent soleil, à l'air libre, n'étant presque jamais protégés par des habitations, aient acquis, dans la suite des siècles, cette couleur foncée. Et Ovide dit de la chute de Phaéton :

> Inde etiam Æthiopes nigrum traxisse colorem
> Creditur.

Transportons-nous sur le sol aride et brûlant de la Guinée et de l'Éthiopie, et voyons perpétuellement le soleil verser des flots d'une vive lumière qui noircit, dessèche et charbonne, pour ainsi dire, les hommes, les animaux, les plantes exposés à ses brûlants rayons. Les cheveux se crispent, se contournent par la dessiccation sur la tête du nègre ; sa peau exsude une huile noire qui salit le linge; le chien, perdant ses poils, ainsi que les mandrils et les babouins, ne montre plus qu'une peau tannée ou violâtre comme le museau de ces singes. Le chat, le bœuf, le lapin, noircissent; le mouton abandonne sa laine fine et blanche pour se hé-

risser de poils fauves et rudes. La poule se couvre de plumes d'un noir foncé ; ainsi à Mosambique il y a des poules nègres, ou dont la chair est noire. Une teinte sombre rembrunit toutes les créatures : le feuillage des herbes, au lieu de cette verdure tendre et gaie de nos climats, devient livide et âtre ; les plantes sont petites, ligneuses, tordues et rapetissées par la sécheresse, et leur bois acquiert de la solidité, des nuances fauves ou obscures, comme l'ébène, les *aspalathus*, les *sideroxylon*, les *clerodendron*, espèces de bois nègres : il n'y a point d'herbes tendres, mais des tiges coriaces, solides ; les fruits se cachent souvent, comme les cocos, dans des coques ligneuses et brunes. Presque toutes les fleurs se peignent de couleurs foncées et vives, ou bien violettes-plombées, ou d'un rouge noir comme du sang desséché. Les feuilles mêmes portent des taches noires, comme les noires tiges et le sombre feuillage des *capsicum*, des *cestrum*, des *strychnos*, des *solanum*, des *apocynum*, etc., qui décèlent des plantes âcres, vénéneuses, stupéfiantes ; tant leurs principes sont exaltés, portés au dernier degré de coction et de maturité par l'ardent soleil et la lumière du climat africain ! Aussi plusieurs fournissent des teintures fortes, le bleu de l'in-

digo, comme des *nerium*, des *asclepias*, et autres apocynées dangereuses.

De même le mouton, les chiens, en Afrique, deviennent bruns et noirs. De là résulte aussi cette disposition aux épanchements bilieux, comme dans l'ictère, les fièvres bilieuses et surtout la fièvre jaune ou typhus ictérode, qui attaque si violemment les habitants des climats chauds. Toutefois les nègres ne sont pas sujets à cette dernière maladie.

Il est impossible de contester ces faits; les auteurs qui dissertent avec les raisonnements les plus spécieux à cet égard nous peignent ces nègres tout desséchés, avec des cheveux qui se tordent et se crispent par l'excès de l'aridité, enfin, carbonisés et calcinés dans leur constitution, par un climat qu'ils comparent à une ardente fournaise (1). Ainsi, les Troglodytes, au rapport des anciens, étaient de petits hommes noirs, tout racornis et à moitié brûlés.

(1) Sir H. Davy observe que la chaleur rayonnante et les rayons du soleil sont absorbés par les surfaces noires, telles que la peau du nègre (ou le *rete mucosum*), qui les convertissent en chaleur sensible. Everard Home, *Philos. trans.*, 1821, part. 1, observe que ce réseau muqueux noir doit garantir le derme de l'action trop vive des rayons solaires, puisqu'on ne voit point que les nègres soient exposés comme nous aux inflammations appelées *coup de soleil.*

qui, détestant les ardeurs du soleil, fuyaient ses rayons en se cachant dans des cavernes, tandis que

> L'astre poursuivant sa carrière,
> Verse des torrents de lumière
> Sur ses obscurs blasphémateurs.

Mais on se fait de fausses idées sur la constitution du climat qu'habitent la plupart des nègres. Les déserts arides de l'Afrique sont inhabitables, et l'on ne trouve des nations que dans les terres fertilisées par les eaux, surtout le long du cours des fleuves, tels que le Sénégal, la Gambie, le Niger, le Zaïre, etc.; dans le voisinage des bois et des marais. On conçoit toute l'évaporation que la chaleur du climat doit produire sans cesse sur les terrains bas, humides, marécageux, tandis que toute région élevée est constamment stérile et incapable de productions, comme sont les Karrous, les solitudes sablonneuses de Barca, du Biledulgérid, etc.

Les nègres les plus noirs, ceux des côtes occidentales d'Afrique, toujours plus chaudes que les orientales (parceque les vents alisés des tropiques traversent le continent d'Afrique d'orient à l'occident, et s'échauffent en passant

sur des terrains ardents) ; les peuples d'Angola et du Bénin, aucun, enfin, ne doit sa couleur noire à une dessiccation extrême, comme on suppose qu'elle y concourt. Au contraire, l'humidité excessive que la plupart éprouvent détrempe, relâche sans cesse leur complexion, au point que tous les nègres présentent plus ou moins un tempérament lymphatique, inerte, mollasse, et que plusieurs ont des glandes engorgées; Mungo Park en a vu porter des strumes ou goîtres, comme les crétins des gorges du Valais. Ils ont souvent aussi les jambes infiltrées d'eaux, le scrotum gonflé par des hydrocèles; des femmes deviennent fréquemment hydropiques; leurs mamelles, toutes leurs parties s'affaissent étrangement par cette humidité prédominante (1).

C'est même cette humidité chaude qui rend le nègre si paresseux, si indolent, si mou, et qui, favorisant sans cesse une végétation riche

(1) Les nègres transportés dans les colonies d'Amérique et ceux qui s'y multiplient n'ont pas la constitution aussi vigoureuse que ceux qui vivent en Afrique; il en est de même des nègres transportés en Asie. Ces contrées étant plus humides encore et moins chaudes que ne l'est l'Afrique, la constitution molle du nègre s'y débilite nécessairement. Joh. Ludov. Hahnemann, *Curiosum scrutinium nigredinis posterorum ham, id est Æthiopum*. Kilonii, 1677, in-4°.

et abondante, n'oblige ces peuples à aucun travail pour vivre. De là vient que les nègres ne s'évertuent en rien et passeront des milliers de siècles sans se perfectionner, accroupis ou sommeillant sous un ajoupa de feuillages, tandis que croissent auprès d'eux les ignames et le bananier.

Il ne faut donc point admettre la sécheresse comme une cause de la coloration du nègre. La chaleur et l'éclat du soleil, quoiqu'on ne puisse nier leur vive influence, ne suffisent point pour expliquer toute son économie particulière ; car sa structure interne et externe le rapproche évidemment de l'orang-outang, ainsi que l'avancement de son museau, le rétrécissement de son crâne. Il a pareillement des muscles crotaphites plus robustes, à cause du prolongement plus considérable de ses mâchoires, que celles du blanc (1). Volney met en question si le gonflement que la chaleur détermine dans les parties de la face, en y attirant le sang et les humeurs, n'a pas pu contribuer à produire cette moue des nègres et leurs grosses lèvres ; mais, quand cette explication serait admise, il faudrait dire com-

(1) D'après Sœmmerring, *ueber korperliche die negers*, etc. Meiners, *Magasin hist. Gœttingische*, band. VI, part. III.

ment les os propres de la face sont si développés chez ces peuples, et pourquoi leur trou occipital est reculé.

Nos paysans, ajoute Stanhope Smith, n'ont-ils pas une figure ignoble et basse, en comparaison de nos riches citadins, élevés et nourris d'une manière plus libérale ? On peut voir, en Irlande et en Écosse, l'énorme différence entre les nobles et les serfs des clans ; cette distinction de figure n'existe-t-elle pas partout entre la plèbe et les chefs opulents des nations ? Pourquoi donc les nègres, si abrutis, si mal nourris, et sans éducation, ne seraient-ils pas encore plus déformés dans leur figure, surtout lorsque, abandonnés à l'état de pauvreté sauvage, ils se livrent à toutes sortes de grimaces et de contorsions ? Ceux, au contraire, qu'on élève pour le service intérieur des maisons dans les colonies, mieux nourris et disciplinés, prennent une figure plus distinguée. Mais si cette raison était fondée, elle aurait également lieu pour les autres sauvages ; ils n'ont cependant pas la conformation du nègre, lors même que les uns et les autres habitent de semblables contrées, comme les îles de la mer du Sud, et vivent de la même manière.

On sait que cette teinte brune foncée du

nègre réside dans le tissu muqueux et réticulaire de Malpighi, placé sous l'épiderme. Cet épiderme est une concrétion de la mucosité malpighienne, laquelle transsude continuellement par les petits vaisseaux du chorion, et forme ce pigment noirâtre et huileux qui enduit la peau des nègres (1). Cette couleur n'est encore, dans le négrillon naissant, qu'une nuance jaunâtre qui brunit peu à peu au bout de quelques semaines, qui se fonce à mesure que le nègre grandit, qui devient d'un beau noir luisant dans l'âge de la force, enfin qui se ternit et pâlit lorsqu'il devient fort vieux et que ses cheveux grisonnent. Dans ses maladies, le nègre se décolore, devient livide, de même que l'homme blanc pâlit lorsqu'il est incommodé. Quoique toutes les races nègres ne soient pas également noires, les individus de chacune d'elles qui deviennent plus noirs que leurs compatriotes, sont aussi les plus robustes, les plus actifs et les plus mâles. Ceux qui sont brunâtres ou couleur de marron sont faibles et dégénérés (2).

(1) Meckel, *Mém. acad. de Berlin*, 1757, tom. XIII, p. 64. John Hunter a vu la couleur du sang d'autant plus brune que les hommes sont plus noirs, *On the blood*, p. 147.

(2) Les Saltinguets, peuples africains de Podor, vers

Les négresses ont aussi une couleur moins foncée que les nègres. Les colons européens savent fort bien reconnaître à la couleur si un nègre est sain et vigoureux, puisque la moindre maladie altère l'éclat et la pureté de son teint d'ébène. Les cicatrices de sa peau ne reprennent jamais la couleur noire du reste du corps ; elles demeurent grises.

Lorsque les nègres sont échauffés, leur peau se couvre aussi d'une sueur huileuse et noirâtre, qui tache le linge et qui, pour l'ordinaire, exhale une odeur de poireau fort désagréable. Les Cafres ne répandent pas cette odeur, comme les Joloffes, les Foules, etc. Cependant les Sénégalais et les nègres de Sofala n'ont pas tant d'odeur que ces derniers lorsqu'ils sont échauffés. Ceux-ci puent quelquefois si fort que les endroits où ils ont passé restent imprégnés de cet effluve pendant plus d'un quart d'heure ; les femmes rendent beaucoup moins d'odeur, et les nègres les plus robustes sont même ceux qui puent davantage (1) ; car

le Sénégal, ne sont pas aussi noirs que les autres nègres, mais cuivrés, presque rouges ; leurs enfants qui viennent au Sénégal et y habitent quelque temps acquièrent une peau beaucoup plus noire qu'elle ne l'était. Saugnier, *Voyage au Sénégal*, part. II, p. 207.

(1) Suivant Thunberg, le lion dévore plutôt le Hottentot

les enfants et les vieillards de la même race n'exhalent presque point cette odeur.

Il y a des hommes blancs qui répandent aussi des exhalaisons assez fortes ; tels sont les roux lorsqu'ils suent. Les hommes les plus mâles ont une odeur ammoniacale, virile, et qui saisit surtout les femmes dont le genre nerveux est très sensible, jusqu'à leur causer des affections hystériques. Cette odeur de bouquin se dissipe lorsque l'homme se livre beaucoup aux femmes, parcequ'elle dépend surtout de la résorption de la semence dans l'économie animale. Aussi les animaux ont une chair fort désagréable au goût à l'époque de leur rut ; elle soulève même l'estomac, comme on peut s'en assurer en mangeant de la vache, de la brebis, de la chèvre, au temps de la chaleur de ces animaux. La chair du taureau, du belier, du bouc, du verrat, etc., paraît même fort mauvaise en tout temps ; elle est empreinte d'une saveur sauvage et insupportable. Les femmes exhalent aussi leur odeur de femme ;

que l'Européen, parceque le premier a le fumet plus fort, et qu'étant graissé de suif, il paraît une proie plus savoureuse. D'ailleurs le Hottentot n'use ni de sel ni d'épices dans ses aliments, de là vient que sa chair peut être plus douce au goût que la nôtre. *Voyage*, tom. I, p. 290.

elle agit plus qu'on ne pense sur les hommes qui les approchent. On a rapporté qu'un religieux de Prague avait l'odorat si subtil et si exercé, qu'il distinguait à l'odorat une femme chaste de celle qui ne l'était pas. L'extrême propreté des hommes et des femmes, l'habitude de se baigner et de changer souvent de linge, diminuent ou même font disparaître ces odeurs génitales; mais il faut avouer aussi que ces soins affaiblissent l'activité des organes de la reproduction et efféminent beaucoup; c'est pour cela que nos petits-maîtres, nos hommes délicats, ne sont jamais aussi vigoureux en amour que la plupart des gens du bas peuple, qui prennent moins de soin d'eux-mêmes. On doit aussi remarquer que la haire des cénobites, la robe dure des capucins, le froc des moines, les vêtements rudes et assez malpropres de diverses corporations religieuses, exposaient ceux qui les portaient à de fortes tentations, à cause de la qualité stimulante et de la sueur fétide dont étaient bientôt empreintes toutes ces sortes d'habillements. Ces religieux ayant d'ailleurs fait vœu de chasteté, répandaient une odeur d'homme d'autant plus excitante, qu'il leur était expressément défendu d'être hommes.

Au reste, la virilité et la négligence de la

propreté ne sont pas les seules causes des effluves qu'exhalent les hommes et les animaux. Le genre de nourriture y contribue beaucoup ; car les espèces qui vivent de chair répandent des exhalaisons plus fortes et plus désagréables que les frugivores. On observe surtout que les tempéraments chauds et bilieux transpirent des vapeurs très virulentes ; ceux qui sont attaqués de maladies bilieuses en offrent de si remarquables qu'ils en remplissent les chambres où ils restent. Comme les habitants de plusieurs pays chauds se nourrissent d'aliments très échauffants, par exemple l'ail, l'ognon, les poireaux, et autres herbes très odorantes, leur transpiration en acquiert l'odeur ; tel est le bas peuple du Languedoc, de la Gascogne et de la Provence ; tels sont en général les Juifs, les Bohémiens, etc.

Les peuples sauvages ont presque tous une sueur forte, principalement dans les pays chauds. Les Caraïbes exhalent une odeur de *chenil ;* les Hottentots, celle de l'*asa-fœtida* mêlée de celle de chair morte ; les Samoïèdes, les Ostiaques, qui vivent de poissons, de lard rance de baleines et de veaux marins, exhalent la même odeur que leur nourriture (1).

(1) Il est certain que chaque race répand son odeur par-

Il paraît que la même cause qui colore les Éthiopiens leur communique aussi cette transpiration forte qu'ils répandent. On doit surtout l'attribuer à l'âcreté de leurs liquides ; car il est certain que les humeurs des hommes sont plus douces, plus aqueuses dans les pays du nord que sous les cieux brûlants de l'équateur. Nous trouvons au nord, comme en Suède, en Islande, en Danemarck, des hommes d'un tempérament flegmatique et humide, d'un teint très blanc ; dans les pays tempérés, tels que la France, l'Italie, les hommes y sont d'une complexion plus sanguine, d'un teint rouge, animé. Plus on s'approche des tropiques, plus les hommes deviennent d'une constitution bilieuse et d'un teint naturellement jaune. La même transition s'observe dans les saisons de l'année : ainsi l'hiver, qui correspond aux froides contrées du Nord, donne lieu à des fluxions humorales, à des catarrhes qui annoncent la surabondance de la lymphe ; le printemps, qui ressemble aux pays tempérés, dé-

ticulière, et les Péruviens savent fort bien la distinguer à l'odorat seul au milieu de la nuit : ils disent que l'Européen sent le *pezugna ;* l'Américain indigène, le *posco ;* le nègre, le *grajo*. Humboldt, *Essai politiq. sur la Nouvelle-Espagne*, tom. I, liv. II.

veloppe des hémorrhagies et des péripneumonies qui dépendent souvent d'une pléthore de sang; l'été, semblable aux pays chauds, produit des fièvres ardentes, des hépatitis, etc., etc., qui résultent d'un excès d'humeur bilieuse. C'est par la même progression que les maladies d'hiver attaquent principalement la tête; et donnent un teint mat ou fort blanc; celles du printemps se portent sur la poitrine, et produisent une nuance rouge, enflammée; celles de l'été descendent dans le bas-ventre, et donnent une couleur jaune, livide (1).

(1) La teinte foncée du nègre, et celle de tant d'autres peuples des climats chauds, se rapporte évidemment au même genre d'altération que nous avons nommé mélanose (art. *Dégénération* du *Nouveau Dict. d'hist. natur.*, 2[e] éd.), et qui a été spécialement étudié par M. Breschet, dans le *Journal de physiolog. expérimentale* de M. Magendie, t. I, p. 354, sq. En effet, le fluide trouvé dans de petits kystes, surtout chez des chevaux blancs ou gris et d'autres animaux albinos, paraît s'élever du tissu de Malpighi; il offre les plus grandes analogies avec le *pigmentum nigrum* qui colore la choroïde, l'uvée, le placenta de quelques carnivores; il semble correspondre avec les vomissements noirs de la fièvre jaune, avec les excrétions alvines noires dans les cancers de l'estomac ou des intestins, avec l'enduit fuligineux de la langue et des lèvres dans les fièvres adynamiques, avec les hématémèses noires dans le melæna, etc.

En toutes ces circonstances, ce n'est pas la bile qui s'épanche ou qu'on rejette au dehors, mais bien un sang

Les septentrionaux vivent sous l'empire du flegme comme les enfants, les Européens tempérés sous celui du sang comme les jeunes gens, les méridionaux sous celui du foie comme les adultes. Le caractère bilieux domine donc chez les peuples des pays chauds et secs; aussi sont-ils impétueux, irascibles, actifs, comme les Maures, les Abyssins, les Arabes, les Galles et Giagues, les Barbaresques; c'est encore pour cela qu'ils sont féroces, implacables, adonnés à la vengeance.

Quoique les noirs soient une autre espèce

noir, décomposé, grumeleux; en effet, les tumeurs mélaniques analysées, ont donné de la fibrine colorée, une matière colorante noirâtre, avec les mêmes sels (le muriate et le sous-carbonate de soude, le phosphate de chaux, l'oxyde de fer) et un peu d'albumine; absolument les mêmes principes que le caillot du sang.

Le fluide des mélanoses présente donc les plus fortes analogies avec la matière du sang décomposé dans ses dépôts morbides. Ainsi les contusions à la peau n'offrent d'abord que des extravasations du sang, et néanmoins elles la rendent noire ou bleue, puis quand il s'opère une résolution la couleur passe au jaune.

Tous ces faits semblent rapporter la couleur des nègres et le brunissement de la peau des peuples sous les tropiques, plutôt à une matière colorante particulière du sang noir et carbonique, qu'à la bile, comme l'ont cru plusieurs anatomistes.

d'hommes que nous, et que leur tempérament se montre naturellement lymphatique, ils n'en éprouvent pas moins vivement l'influence du climat. Aussi leur système biliaire et hépatique est extrêmement développé. L'exaltation de l'humeur bilieuse est la principale cause de leur mauvaise odeur, et se répand dans toute leur économie (1).

Chez tous les peuples de la zone torride, le système biliaire, à cause de cet état particulier d'exaltation, communique à toutes leurs passions, à toutes leurs maladies, une énergie extraordinaire. Les regards ardents de l'Africain, sa figure sombre, son aspect ténébreux et farouche, annoncent la férocité de son âme; et son sein est dévoré du feu des passions. L'atrocité des Marocains, des Maures, est signalée ; ils portent des mains sanguinaires jusque dans le cœur de leurs maîtresses, de leurs enfants et de tout ce qu'ils ont de plus

(1) Il faut certainement bien considérer le rapport de la bile avec la peau, rapport justifié par les ictères jaunes et noirs. (Voy. Santorini, *De cute*, p. 3 ; Pechlin, *Æth.*, p. 165 ; Barrère, *Diss. sur la couleur des nègres*, p. 5 ; Blumenbach, *Gen. hum. var.*, p. 126.) Aussi la chaleur développe considérablement le système hépatique bilieux, selon de Haen, *Prælect.* in Boerhaave, *Instit. pathol.*, tom. II, p. 155 ; Marsden, *Sumatra*, tom. I, p. 80, etc.

cher sur la terre. Chez eux la vengeance est la plus douce des voluptés ; ils aiment le sang et la cruauté jusque dans les plaisirs de l'amour; avec cela leur fierté, leur orgueil, montent jusqu'à l'extravagance; ils déploient au suprême degré le caractère bilieux ; aussi leur peau est d'un jaune brûlé, leurs yeux sont teints de bile; leurs amours, leurs haines deviennent furibondes, et ils se montrent jaloux jusqu'à l'emportement. Les femmes elles-mêmes paraissent dévorées des plus ardentes passions ; l'amour excite chez elles des transports inconnus partout ailleurs, et elles poussent l'audace des jouissances jusqu'à la rage la plus effrénée.

Un pareil état d'exaspération ne pouvait pas s'élever au-delà sans détruire l'économie vivante ; aussi les nègres, placés sous un climat plus brûlant encore que les Maures et les Marocains, n'auraient pas pu subsister si la nature n'avait amolli leur tempérament en le rendant flegmatique, indolent et apathique. Ce n'est pas toutefois que les nègres ne soient d'un naturel fort chaud et extrêmement passionné, mais il est mitigé par la mollesse de leur constitution. Ils ont l'âme ardente d'un Maure dans le corps insensible d'un paysan russe ; de là viennent les étonnantes contradictions du

caractère de l'Éthiopien, tant de paresse de corps et d'ardeur dans les passions, tant d'inertie et d'impétuosité, d'insouciance et de désespoir; il touche ainsi aux deux extrêmes parcequ'il est pétri d'éléments discordants.

Le tempérament lymphatique l'emporte dans le nègre sur le tempérament bilieux; le premier est placé à l'extérieur du corps, pour soustraire l'intérieur à ces secousses trop vives qui le détruiraient en le portant continuellement aux excès. C'est encore un bienfait de la nature, surtout dans ces climats brûlants, où toutes les affections sont extrêmes.

C'est sans doute encore pour la même cause que la nature a empreint tous les organes du nègre, soit intérieurs, soit extérieurs, d'une humeur noire et huileuse, qui semble garantir toutes les parties et ralentir leur activité. On remarque en effet que le foyer de cette sécrétion noire n'existe pas seulement dans la peau de l'Éthiopien, mais plutôt vers le foie, et de là elle se répand par toute l'économie du corps; c'est pour cela que la chair du nègre est, comme nous l'avons vu, d'un rouge noir, qui est encore plus remarquable dans son sang. Ses membranes, ses tendons, ses aponévroses, dont le tissu est blanc et brillant dans l'Euro-

péen, sont ici d'une nuance livide; c'est ce que n'ont pas suffisamment démontré, avant Sœmmerring, les auteurs qui ont écrit sur l'anatomie des nègres, tels que Nic. Pechlin (1).

Les os du nègre paraissent aussi plus blancs que ceux de l'Européen, parcequ'ils sont plus chargés de phosphate calcaire, plus compactes, et parceque leur portion gélatineuse est d'une couleur grise qui rehausse la blancheur de la terre calcaire : mais dans les Européens, au contraire, les os, moins chargés de phosphate de chaux, contiennent plus de gélatine, qui jaunit à l'air.

Toutes les humeurs du nègre ont des couleurs plus foncées que les nôtres; il s'y trouve de cette teinture noirâtre qui empreint tout leur corps, et qui se remarque même jusque dans leur liqueur séminale. Tous les aliments dont ils se nourrissent sont métamorphosés en chyle brunâtre, tandis que l'homme blanc a un chyle blanchâtre : ainsi le nègre crée lui-même le noir qui le colore; il ne lui vient pas du dehors, puisque son cerveau, ses nerfs en sont même empreints dans leur intérieur, comme l'anatomie le démontre.

(1) *De cute Æthiop.*; et Albinus, *Dissert. de sede et causa coloris Æthiopum*, etc. Lugd. Bat., 1737, in-4°.

On a donc eu tort de prétendre que cette couleur émanait de la seule influence de la lumière et de la chaleur ; car, bien que celles-ci puissent brunirune peau blanche, comment pourront-elles noircir aussi le dedans du corps, les muscles, le sang, le chyle, le cerveau, les nerfs, enfin toutes les humeurs et tous les organes ? Il faut donc que cette qualité soit innée et radicale.

Ne voyons-nous pas parmi nous des hommes de race blanche être cependant plus bruns que d'autres, et avoir des cheveux et des yeux très noirs ? Lorsqu'on dissèque ces individus, toutes leurs parties intérieures présentent une nuance plus foncée que celles des hommes pourvus d'un tempérament plus blanc, comme les blonds, les roux, etc. On observe que les filles brunes ont la membrane de l'hymen d'une couleur plus foncée que les blondes, chez lesquelles cette membrane a une couleur de chair. Certainement ce n'est pas l'influence de la lumière qui établit ces différences, mais bien plutôt la nature propre de chaque corps.

Il en est de même dans les autres races humaines ; car les Mongols, les Kalmouks, placés dans des contrées encore plus froides que les nôtres, sont cependant bien plus bruns

que nous, et leur tempérament est plus bilieux; de même un homme flegmatique est plus blanc que le mélancolique, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur, quoique dans le même pays, quoique également exposés à la chaleur, à la lumière, et vivant des mêmes nourritures : le nègre est donc radicalement différent de l'Européen.

Ce n'est pas qu'il ne se trouve aussi parmi les nègres des tempéraments différents entre eux, comme parmi la race blanche; car les nègres les plus lymphatiques sont aussi moins noirs que les bilieux; de sorte que l'espèce noire se comporte comme l'espèce blanche dans toutes ses constitutions naturelles.

ARTICLE IV.

Des maladies et dégénérations organiques des nègres.

Il y a beaucoup d'autres considérations qui démontrent que cette espèce est fort différente de la nôtre, indépendamment de cette couleur noire de la peau et des parties intérieures de son corps, car sa configuration n'est pas la même que celle de l'espèce blanche. Supposons même que, par une dégénération parti-

culière qui se remarque quelquefois, un nègre soit blanc, ou de cette couleur de lait ordinaire aux *Dondos*, aux *Kakerlaks*, aux *Albinos*, enfin à tous les blafards; certainement la conformation du visage du nègre, son museau prolongé, ses grosses lèvres, son nez épaté, ses cheveux laineux, le reculement du trou occipital de sa tête, son allure déhanchée, et, plus que tout cela, son caractère prononcé d'animalité, ses penchants tout physiques, la supériorité de ses sens brutaux sur son sens intellectuel, tout cela, dis-je, contribuera à caractériser son espèce.

D'ailleurs, il faut observer que plusieurs maladies dans le nègre ne sont nullement semblables à celles du blanc, ce qui nous indique certainement une différence radicale. Tout de même que les maladies contagieuses d'une espèce d'animal ne se communiquent pas à une autre espèce, quoique voisine, parceque leur complexion est fort différente, de même le *pian* des nègres, sorte de maladie contagieuse entre eux, n'attaque point les blancs qui les fréquentent. On voit souvent des négresses affectées de ce mal allaiter des enfants de blancs sans le leur communiquer; cependant le *pian* se contracte de nègre à nègre par la seule transpiration ou

l'attouchement, comme la petite vérole parmi nous (1). Une autre maladie propre aux noirs, surtout aux îles d'Amérique, est le *mal d'estomac*. Les nègres de nation Congo sont plus sujets que les autres à ce mal d'estomac, nommé aussi *mal de cœur*. Il jaunit la peau du nègre; on dit alors qu'il a le visage *patate* (2); sa langue paraît blanche, chargée; il entre dans une langueur, une apathie insurmontables; et tombe dans une espèce de torpeur ou de sommeil qui l'affaisse entièrement, qui se termine par l'hydropisie la plus incurable. Il prend en dégoût tous les aliments sains et doux, et recherche avec une sorte de délire toutes les nourritures âcres, échauffantes, salées, acides, ou même une espèce

(1) Le pian est une sorte de maladie éruptive ou cutanée, qui a quelque ressemblance avec la maladie vénérienne, par les gales purulentes dont il couvre la peau; cependant les nègres ne l'éprouvent guère qu'une fois en leur vie, de même que la petite vérole; c'est même une espèce de *gourme* qu'ils jettent, surtout dans leur première jeunesse.

(2) C'est le signe de tous ceux qui ressentent des obstructions mésentériques, dit Dazille, *Obs. sur les maladies des climats chauds*, Paris, 1785, in-8°, p. 21; et Nic. Fontana, *sur les maladies des Européens dans les pays chauds*, Stendal, 1790, in-4°, et trad. franç. Paris, 1818, in-8°.

de terre argileuse, bolaire ; enfin, les jambes enflent, le ventre se gonfle, la poitrine s'emplit, et presque tous succombent au bout de quelques mois. C'est une espèce d'adynamie viscérale ou cachexie, et de prostration nerveuse des forces vitales (1).

Les autres affections les plus communes chez les nègres sont les abcès, les furoncles, les fluxions, les engorgements des glandes, l'érysipèle, la fausse péripneumonie, les vers, l'œdème, les fièvres inflammatoires, comme les gastriques bilieuses, l'hépatite, la dysenterie et les obstructions viscérales. Cependant ils n'éprouvent pas, ou du moins très rarement, le typhus ictérode, cette funeste fièvre jaune qui dévore tant de blancs dans les colonies; toutefois leurs autres maladies sont plus fortes et plus compliquées que les nôtres, selon Dazille (2) et Pouppé Desportes (3). La plupart ignorent la goutte, la gravelle, la pierre, les apoplexies, selon Chanvallon (4); mais

(1) Voyez Georg. Albert Stubner, *De nigritarum adfectionibus*, Wittemb., 1699, in-4°; et dans les *Miscellanea physico-medica ex acad. Germ.*, 1748, in-4°, tom. I, n° 2.

(2) *Obs. sur les malad. des nègres*, Paris, 1776, in-8°.

(3) *Hist. des malad. de Saint-Domingue*, Paris, 1770, 2 vol. in-12.

(4) *Voyage à la Martinique*, Paris, 1761, in-4°, p. 78.

leurs affections dépendent principalement des mauvaises digestions (1): ils supportent mieux que les blancs de grandes évacuations ; ils sont disposés aussi à l'enflure des pieds.

Galien avait remarqué que le pouls des nègres est presque toujours accéléré ; que leur peau est fort échauffée naturellement ; que leurs fièvres s'allument avec plus de violence que celles des hommes blancs. Mais les nègres, affaiblis dans les colonies, ont au contraire un pouls très lent, l'état fébrile est à peine marqué ; tout tend à la prostration, et les crises sont presques nulles. Leurs moindres blessures donnent lieu souvent aux accidents spasmodiques les plus graves, tels que le tétanos. En général, comme l'a fait voir Meiners, d'après une foule de témoignages, les nègres montrent une extrême disposition aux désordres convulsifs; la moindre provocation suscite chez plusieurs une rage épileptique, ou une fureur de désespoir si inconcevable, qu'ils se tuent pour de faibles motifs de contrariété. Leurs fibres deviennent bientôt sèches et arides. Dans la plupart de leurs maladies, les poumons sont sujets à des congestions particulières, et à une

(1) Pouppé Desportes, *Malad. de St.-Doming.*, t. II, p. 273.

fausse péripneumonie qui leur est familière (1). Leurs dysenteries se transforment en fièvres adynamiques, bien qu'ils soient moins sujets aux affections inflammatoires que les blancs, qu'ils aient des crises plus difficiles, que tout tende chez eux à l'œdématie, etc.

Ce n'est point la seule chaleur qui détermine les maladies dans les climats intertropicaux, mais l'extrême humidité : et par exemple Pondichéry, placé à 12° de latitude, sur un terrain sec et sablonneux, est plus sain que Saint-Domingue et d'autres colonies situées du 17e au 20e degré de latitude ; car ces îles sont fort humides, et plus un pays est marécageux, comme la Guiane, plus il devient meurtrier. Si l'on ajoute à ces causes les nourritures trop émollientes et mal digérées des nègres avec leurs brettes, leur gombo, leur manioc ou cassave ; l'exposition à l'humidité de ces corps tout nus, de jour et même souvent de nuit ; le travail forcé et excessif à la chaleur qui les exténue ; le libertinage nocturne auquel ils se livrent avec fureur ; enfin, l'ivresse fréquente de tafia ou de mauvaise guildive, on ne sera pas étonné que la population esclave ne succombe fréquem-

(1) Dazille, *Malad. des nègres*, p. 115 et 132.

ment aux maladies, dans lesquelles d'ailleurs ils sont mal soignés. Il est en effet parfois plus économique à des colons inhumains de laisser mourir leurs nègres que de les traiter longuement, et de courir les chances de dépenser inutilement beaucoup de médicaments; car c'est ainsi qu'on calcule (1). Qui ne voit pas qu'à la suite de ces digestions pénibles d'aliments lourds et non fermentés, et de toutes ces causes d'affaiblissement, il survient des diarrhées ou dysenteries putrides et malignes (2)?

La plupart des nègres sont peu sujets au calcul, aux affections arthritiques; leur ossification, forte et prompte, se complète avant l'âge où celle du blanc est terminée; leur corps, essentiellement lymphatique, a souvent besoin de remèdes toniques et fortifiants. Il est étonnant d'observer combien peu leur système pulmonaire montre d'activité, et qu'ils ont moins besoin d'air pur que l'Européen. C'est peut-être l'une des causes pour lesquelles on voit leur sang si carbonisé et si noir; aussi peuvent-ils longtemps plonger sous l'eau. Il faut rarement employer la saignée et les débilitants dans leurs

(1) Dit Dazille, *Obs. sur les maladies des nègres*, Paris, 1776, in-8°, p. 30.

(2) *Ibid.*, p. 72.

maladies, car ils ont peu d'inflammation ; tout tombe bien plutôt vers l'atonie et le sphacèle. Les stimulants ne sont contre-indiqués que dans la disposition convulsive ou tétanique, qui réclame alors les calmants. D'ailleurs le système intestinal est presque toujours débilité chez eux ; de là vient leur disposition à la cachexie, au mal d'estomac chronique, à l'ictère, aux engorgements du pancréas, aux obstructions du foie, au gonflement de la rate, etc.

Voilà donc des caractères physiques, des maladies et des penchants moraux différents de ceux des hommes blancs : et, à considérer tous ces faits, il nous semble naturel de croire que le nègre forme une espèce très distincte de la nôtre ; mais aucune induction tirée de la seule histoire naturelle ne peut nous apprendre qu'il dérive originairement de l'espèce blanche. A cet égard nous ne pouvons donc nous en rapporter qu'aux traditions primitives de l'histoire du genre humain, ou bien à de simples conjectures, qui n'équivaudront jamais à une entière certitude.

La dégénération des *Albinos* ou nègres blancs n'est point particulière à l'espèce noire. Par le froid sec, les animaux et les végétaux des régions polaires ou des hautes montagnes,

loin d'acquérir des couleurs foncées, tendent généralement à blanchir; les plantes alpines ont presque toutes des fleurs blanches ou pâles; on voit le pelage de divers quadrupèdes, comme de lièvres, de rats et souris, d'écureuils, d'hermines, de putois, d'ours, de blaireaux, de renards, de martes-zibelines, et même de plusieurs rennes, des chevaux, des chiens et des chats, blanchir dans les froids des rigoureux hivers de Sibérie, de Laponie, des hautes Alpes. C'est ainsi que blanchissent plusieurs oiseaux, des faucons, des lagopèdes et tétras, l'ortolan de neige, le pinson d'Ardennes, des corbeaux et corneilles, des merles et choucas, les oies, les canards, les poules, les cailles et perdrix, les pigeons, les paons et faisans, etc. Les herbes se couvrent d'un duvet cotonneux blanc dans les pays les plus froids, et leurs feuilles se maculent de blanc; des graminées et des roseaux prennent des raies blanches le long de leurs feuilles; aussi les fleurs d'une multitude d'autres végétaux se panachent de blanc, surtout au moyen de la culture.

De pareilles dégénérations se manifestent chez l'homme, puisqu'on voit des nègres blancs, ou *albinos*, appelés aussi *dondos*, *chacrelas*, etc., qui sont d'un blanc-mat pâle et

comme mort, avec l'iris de leurs yeux rouge et faible ou incapable de supporter l'éclat du grand jour; les nègres-pies, ou tachés de blanc sur diverses parties de leur corps, ressemblent à ces panachures des feuilles et des pétales de plusieurs végétaux cultivés.

Les cheveux des Albinos ou blafards sont blanchâtres et soyeux comme l'étoupe. Tous ces caractères se remarquent pareillement dans les blafards de notre race blanche ordinaire : êtres flasques et faibles, à peau très pâle, à cheveux d'un blanc soyeux et argenté, aux yeux rouges et craignant la lumière (1), comme les lapins blancs; ils ont l'ouïe dure ou insensible; la plupart sont incapables de grands et forts travaux de corps et d'esprit; ils manquent

(1) Blumenbach, *De oculis leucæthiopum et iridis motu. Comment.* Gœtting., tom. VII, p. 29, sq. Déjà, du temps d'Aristote, on avait observé que la couleur de l'iris des yeux suit celle de la peau. Le *pigmentum nigrum* de la choroïde manque, en effet, chez les individus blafards; ce qui laisse apparaître le lacis rouge des vaisseaux de cette membrane de l'œil. Elle pâlit également chez les vieillards dont les cheveux blanchissent, et se trouve tachetée dans les individus à taches blanches. Moins les yeux sont noirs, plus ils montrent de faiblesse, de sensibilité à la lumière, et deviennent propres à voir dans le demi-jour du crépuscule. Simon Portius, *De oculor. coloribus*, Florent., 1550, in-4°, p. 34.

de vigueur et de courage. Ils se trouvent plus ordinairement parmi les pays froids du nord de l'Europe, où tous les hommes, étant en général blonds avec un teint très blanc, tendent vers cette sorte de dégénérescence, et aussi sur les montagnes glacées des Alpes et de Suisse. De là vient encore que les femelles sont plus exposées à cette dégénération que les mâles, par la faiblesse naturelle de leur constitution.

De même, la vieillesse, le chagrin, font blanchir les cheveux, et parfois de très bonne heure chez les personnes exténuées de travaux ou de peines morales ; on observe encore des individus nègres maculés de taches blanches, et d'autres hommes ayant des mèches de cheveux blancs dans une chevelure noire, comme nos animaux domestiques, chiens, chats, chevaux, lapins, poules, pigeons, etc., sont tachetés de blanc sur un fond d'autre couleur, très fréquemment. On voit même des éléphants blancs ou blafards.

Or, soit les taches partielles blanches, soit la décoloration et la blancheur totale de naissance ou d'acquisition, par le froid vif, la vieillesse, etc., il est généralement observé que cet état présente une dégénération essentielle chez les animaux et les végétaux ; il donne toujours

des productions débiles, efféminées ou peu fécondes, dépourvues de facultés actives; les herbes étiolées, incolores, nées dans l'obscurité, sont insipides, aqueuses, sans odeur, incapables de fleurir même ou de bien mûrir les fruits. La plupart des fleurs blanches présentent un tissu mollasse comme les liliacées, des odeurs fugaces, une saveur nulle ou fade. En Hongrie, la couleur blanche est commune à presque tous les bœufs, mais non pas aux taureaux, de sorte que la castration et l'affaiblissement de ces animaux les font blanchir. Le sanglier est naturellement noir, mais rendu domestique et énervé par la vie molle et obscure des étables, le cochon est devenu blanc; nos bestiaux, nos races domestiques doivent à l'esclavage, à l'existence contrainte, abâtardie qu'ils éprouvent, leurs maculations blanches ou leur état de blafards et d'albinos; de même que nos légumes sont étiolés et attendris par la culture et l'obscurité qui les affaiblissent. Ils deviennent cependant plus volumineux, plus humides d'ordinaire, et les animaux étiolés acquièrent facilement beaucoup de graisse, un embonpoint superflu qui tient de la bouffissure et de la leucophlegmatie.

Cette blafardise dépend, chez l'homme et les animaux femelles surtout, de l'absence de

sécrétion de la matière colorante du réticule muqueux, situé d'ordinaire sous l'épiderme, et qui transmet sa couleur aux individus noirs ou bruns. En effet, qu'un cheval ou un chien de couleur soient blessés, et que l'épiderme, le réseau muqueux sous-jacent, soient enlevés; sur la cicatrice qui se formera ensuite naîtront des poils blancs, parceque le réticule muqueux coloré qui leur imprimait sa teinte n'existe plus. De même, par la rigueur des hivers, ou par l'inertie de la peau dans la vieillesse, dans l'épuisement et le chagrin, les cheveux, les poils ne recevant plus leur nourriture oléagineuse, colorante, de ce réseau muqueux observé d'abord par Malpighi, restent blancs. Il y a sans doute une matière colorante analogue dans les feuilles et les fleurs des végétaux; ce que manifestent les panachures et les taches blanches, ainsi que l'étiolement.

Les animaux blancs sont la plupart simples et bonasses, ou *candides*, tandis que les noirs sont plus violents et méchants; de même les plantes de couleur blanche sont insipides, tandis que souvent les noires sont vénéneuses.

Cette blancheur contre nature est toujours maladive et innée, quoiqu'elle ne se propage point ordinairement, parceque les individus

blafards restent d'une constitution faible, efféminée, qui se reproduit rarement. Dans l'examen anatomique qu'on a fait de ces albinos, on a remarqué que le réseau muqueux et souscutané de Malpighi, siége de la coloration de la peau, n'existait nullement, de sorte que le chorion et l'épiderme n'avaient que cette blancheur terne et mate qui leur est propre. Ces individus sont, par la même raison, privés de cette teinture noire qui peint la membrane choroïde de l'œil, et qui communique sa nuance à l'iris ; aussi les albinos ou blafards ont des yeux rouges comme les lapins blancs, les pigeons blancs, qui sont dans le même cas. Cette rougeur dépend du lacis des vaisseaux sanguins, qui, se ramifiant sur la choroïde, paraît à nu ; mais comme le défaut de cette peinture noire laisse pénétrer trop de lumière dans les yeux pendant le jour, il arrive que tous les blafards, les dondos, les albinos, etc., ne peuvent point soutenir le grand éclat du jour, et voient beaucoup mieux pendant le crépuscule et même la nuit, lorsqu'elle n'est pas trop obscure ; ils sont ainsi tous nyctalopes ou clairvoyants de nuit : de là est venue la fable des hommes nocturnes ou kakerlaks (1). Lin-

(1) Lionel Wafer, voyageur et boucanier, observa des

næus, qui n'avait pas reçu de son temps des renseignements assez exacts, les avait regardés comme formant une espèce particulière d'hommes; il rapportait qu'ils poussaient un sifflement au lieu de voix articulée; qu'ils ne sortaient que de nuit, maraudant leur nourriture, pillant à la manière des voleurs, se retirant de jour dans des cavernes ténébreuses, n'ayant qu'une étendue de conception très bornée, etc. Il les croyait des animaux intermédiaires entre le singe et l'homme, à peu près tels que ces faunes, ces satyres libertins et ces lutins fantastiques que l'imagination vive des anciens se plaisait à créer, et dont elle faisait des divinités champêtres.

Nous remarquons que les hommes dont l'iris est bleuâtre et cendré tiennent un peu de la nature des blafards par la grande blancheur de leur peau; et, comme eux, la lumière trop vive les offusque, mais dans un moindre degré. Il n'en est pas de même des hommes à iris noir et à peau brune. Au reste, lorsque les hommes vieillissent, leur iris se décolore, et

Américains albinos à l'isthme de Darien (*Voyages de Dampier, Description de l'isthme de Darien*, par Wafer, tom. III), comme les nègres albinos des Portugais, et les kakerlaks des Hollandais.

leurs yeux ne supportent plus aussi bien l'éclat des rayons du soleil. Les nègres sont destinés par la nature à soutenir toute la splendeur du soleil ; aussi leur iris est toujours imprégné d'une couleur brune foncée, et même leur conjonctive paraît plus brunâtre que celle des Européens. Ils ont le champ de la vue moins large en étendue que celui du blanc, et leurs yeux ronds se rapprochent beaucoup de la conformation de ceux des singes. En effet, la membrane clignotante, ou *plica lunaris* du grand angle de l'œil, est déjà avancée comme celle de l'orang-outang (1).

Une autre particularité naturelle aux blafards, c'est que leurs cheveux sont extrêmement fins, soyeux, blancs et comme argentés. Leur peau paraît aussi d'une mollesse et d'une douceur singulières au toucher ; elle est d'ailleurs recouverte d'une espèce de duvet extrêmement léger et délicat. Ces caractères se remarquent en partie chez les individus très blonds, à peau pâle et blanche, comme nous en voyons plusieurs dans nos contrées, mais ils paraissent surtout plus fréquents dans les pays froids du nord, ou parmi les habitants des hautes mon-

(1) Samuel Thom. Sœmmerring, *Icones oculi humani*, Francof. ad Mœn., 1804, in-fol., p. 5.

tagnes. Ce sont au reste des individus très froids, la plupart petits, maigres et sédentaires, que le moindre mouvement fatigue et fait suer ; ils sont aussi très timides, sujets à des affections spasmodiques, presque incapables de penser, de réfléchir, et n'ont que faiblement les qualités nécessaires pour se reproduire; aussi la plupart sont-ils impropres à la génération.

Les peuples noirs, dit Burckhardt (1), sont persuadés que la couleur blanche de la peau est l'effet d'une maladie et un symptôme de débilité stérile (ce qu'ils conjecturent d'après leurs albinos ou nègres blancs), et il n'y a pas le moindre doute qu'un homme blanc ne paraisse très inférieur à leurs yeux ; ils croient le diable blanc, dit-on (2).

On observe, au contraire, que les individus les plus colorés, les hommes bruns à cheveux noirs, ont le tempérament plus chaud, plus amoureux que ces corps blancs et mous, dont le caractère impuissant, fade, efféminé, tient de la nature des blafards.

(1) *Reise von Nubien.*

(2) Des Hottentots Boushouanas (Betjouanas de Lichteinstein) révoquaient en doute l'existence d'hommes blancs, jusqu'à ce qu'ils eussent vu enfin des Hollandais. Ils croyaient donc que tout le globe était couvert d'hommes noirs, et qu'il n'y avait rien de mieux que des Hottentots.

ARTICLE V.

Des négresses.

Les nègres sont, pour la plupart, très ardents en amour, et les négresses portent la volupté jusqu'à des lascivetés ignorées dans nos climats (1). Leurs organes sexuels sont beaucoup plus développés que ceux des blancs. Cette lubricité des négresses les fait rechercher de la plupart des blancs, aux Indes; la répugnance que ceux-ci éprouvent d'abord à l'approche d'une négresse se détruit bientôt par l'habitude, et celle-ci est toujours flattée de conquérir l'amour de ses maîtres, quoiqu'elle soit, au reste, fidèle et chaste dans le mariage. « Ceux qui ont cherché, dit Raynal, les causes » de ce goût pour les négresses, qui paraît si » dépravé dans les Européens, en ont trouvé la » source dans la nature du climat, qui, sous la » zone torride, entraîne invinciblement à l'a-

(1) *Histoire génér. des voy.*, t. VIII, p. 96; Labat, *Éthiop.*, t. II; Thomas Rhoë, dans la *Collect.* de Melch. Thévenot, et la plupart des voyageurs en Afrique, prétendent que les nègres, au contraire, préfèrent les femmes blanches à celles de leur couleur, ce qui serait encore un témoignage en faveur de notre supériorité de race.

» mour ; dans la facilité de satisfaire sans con-
» trainte et sans assiduité ce penchant insur-
» montable ; dans un certain attrait piquant de
» beauté qu'on trouve bientôt dans les négresses
» lorsque l'habitude a familiarisé les yeux avec
» leur couleur, surtout dans une ardeur de
» tempérament qui leur donne le pouvoir d'in-
» spirer et de sentir les plus brûlants transports.
» Aussi se vengent-elles, pour ainsi dire, de la
» dépendance humiliante de leur condition par
» les passions désordonnées qu'elles excitent
» dans leurs maîtres ; et nos courtisanes en
» Europe n'ont pas mieux que les esclaves né-
» gresses l'art de consumer et de renverser de
» grandes fortunes. Mais les Africaines l'empor-
» tent sur les Européennes en véritable passion
» pour les hommes qui les achètent, etc. (1) »

Au reste, rien de plus dégoûtant que la toilette des Hottentotes ; graissées d'un mélange de suif et de suie, ou salies par de la bouze de vache, vêtues d'une peau desséchée, ayant pour bracelets des intestins d'animaux à demi putréfiés ; vivant dans la crasse et la dernière malpropreté, repoussant par une transpiration et des menstrues fétides, par des formes hideuses, un nez horriblement épaté, une bou-

(1) *Hist. philos.*, liv. IX, c. XXIX.

che en museau et une peau gluante, d'un noir tanné; au lieu de cheveux, une bourre épaisse, remplie de vermine, que ces femmes misérables croquent sous leurs dents; pour langage, une sorte de gloussement semblable à celui des coqs-d'inde, un caractère indolent et profondément stupide : telles sont les Hottentotes, dont un voyageur romancier a voulu nous tracer un portrait flatteur. Si l'on ajoute un sein tombant en manière de besace, et auquel se suspendent des enfants aussi malpropres que leurs mères; si l'on examine qu'en accouchant elles déchirent de leurs dents le cordon ombilical et dévorent quelquefois leur arrière-faix; que l'ivrognerie, l'abus du tabac, l'insouciance dans laquelle elles croupissent, sont leur état habituel, on conviendra sans peine que ce sont les dernières des *beautés* du genre humain.

Les femmes cafres sont les mieux faites de toutes les négresses, et les plus fortes; elles ont un caractère plus ardent et plus actif, mais se tatouent, ou se pointillent la peau. Les négresses Joloffes et Mandingues, sans être aussi bien formées, et avec un sein plus tombant, une transpiration d'odeur porracée, paraissent cependant encore agréables dans leur première jeunesse. Leur peau est douce et soyeuse comme

le satin (1). Elles déploient une lubricité et des passions inouïes à nos climats; elles semblent porter dans leur sein enflammé tous les feux de l'Afrique : voilà pourquoi elles séduisent les blancs et les enivrent pour leur perte des fureurs de leur libertinage (2). La corruption des mœurs est excessive en plusieurs lieux d'Afrique, outre que la puberté y est très précoce. Au Darfour, les Fourains exercent l'inceste même sans pudeur (3). La débauche des filles devient, en quelques contrées, une preuve de leur mérite, et la chasteté un témoignage de laideur ou de quelque vice. On connaît les habitudes lesbiennes de κλέιτοριαζειν, reprochées à Sapho et à d'autres tribades par Sénèque, saint Augustin, etc. : ce qui justifie la résection du clitoris dans les pays méridionaux.

La calenda est une danse lascive surtout des nègres d'Ardra en Guinée; ils l'ont apportée avec eux dans l'Amérique espagnole, et l'on y voit jusqu'à des religieuses espagnoles en être si transportées, qu'elles la dansent

(1) Biet, *Voy. dans la France équinoxiale*, p. 352.

(2) Sparrman, *Voy. au cap de Bonne-Espérance*; Chanvallon, *Martinique*, p. 61, etc.

(3) W. G. Browne, *Voyage au Darfour*, tom. II, p. 70, traduction française.

même dans les églises et les processions (1). Par cette danse, tous les muscles du corps frissonnent de volupté, et s'agitent sous l'impression d'une jouissance universelle.

En Asie, en Amérique méridionale comme dans l'Afrique, les femmes s'abandonnent souvent avec passion aux nègres, parceque cette espèce d'homme est d'ordinaire plus robuste en amour et plus fortement constituée que les blancs (2). Il n'est pas nécessaire de répéter le récit des scènes érotiques que les Otahitiennes ont offertes aux Européens. C'était la moderne Cythère des navigateurs, et nous retrouverons beaucoup d'autres exemples de débordement sous toutes les zones ardentes du globe terrestre.

Les négresses blanches ou albinas sont très peu propres à la génération et naturellement froides (3), comme les nègres blancs (4); ce fait

(1) Dom Pernetty, *Voyage aux îles Malouines*, tom. I, p. 279.

(2) Saar, *Ostindische Kriegsdienste*, p. 45; et Jefferson, *Notes sur la Virginie*, p. 139.

(3) Le P. Labat, *Afriq. occid.*, t. V, p. 140, rapporte qu'une albinose ou dondose, ou femme blanche venue de père et mère noirs, engendra des enfants tout noirs. Ainsi la nature revendique ses droits. On sait au reste que les nègres jaunissent en vieillissant, lorsque leurs cheveux grisonnent, et que l'iris de leurs yeux se déteint.

(4) Thomas Jefferson, *Notes ibid.*, p. 217, trad. franç.

se vérifie de même chez les femmes blafardes de la race blanche, qui ont des yeux rouges, incapables de soutenir la vive lumière, des cheveux et des poils blancs et soyeux, une constitution débile et molle, comme les lapins blancs, les chats, les chiens, les chevaux, les oiseaux, etc., ainsi dégénérés. Mais les femmes très brunes et hautes en couleur sont incomparablement plus robustes et plus ardentes en amour. L'aréole du mamelon (1), comme les nymphes et la membrane de l'hymen, sont pâles aux femmes blafardes, et plus colorés aux brunes.

On doit considérer que les femmes du midi de l'Europe sont bien plus voluptueuses que celles du nord. La Portugaise, courte et vive, passe pour l'être davantage que l'Espagnole et l'Italienne. Celles-ci le sont plus que nos Françaises, qu'on accuse d'être quelquefois plus coquettes que tendres ; au contraire, les Allemandes restent souvent froides, et si les femmes russes s'adonnent davantage aux voluptés, c'est autant par la corruption morale de ce peuple, qu'on a dit *pourri avant d'être mûr*, que par l'habitude de vivre à la chaleur continuelle des poêles et sous des vêtements de pelleteries, lesquels produisent en partie l'effet d'un climat

(1) Stisser, *Hebammenb.*, p. 3.

plus méridional. De même, l'été rend la femme plus amoureuse que l'hiver, suivant l'observation des anciens physiologistes; l'on a vu des femmes stériles par froideur en Europe, devenir fécondes en passant sous les tropiques (1), et celles même qui ne sont pas réglées y conçoivent plus facilement que sous le ciel froid et brumeux de la Belgique (2). De là vient que la femme pouvant être, en ces climats brûlants, la conquête de tous les hommes, a dû produire la jalousie, maladie endémique sous les cieux des tropiques; de là les sérails, les eunuques, l'invention des ceintures de virginité, des anneaux pour l'infibulation, la couture même des parties sexuelles de la femme, enfin le témoignage de la défloration dans le mariage; toutes coutumes émanées de la même source. Pour exciter davantage l'ardeur de l'homme, les Égyptiennes coptes se frottent les parties de parfums stimulants, comme d'ambre, de civette et de musc (3). Aussi un proverbe des Turcs dit: « Prends une blanche pour les yeux, mais pour

(1) Piso, *Hist. nat. Ind.*, l. I, p. 12.

(2) Denys, *Amt der Vroedvrouw*, pag. 792.

(3) Prosp. Alpin, *Med. Ægypt.*, l. III, cap. xv, p. 107, édit. 2.

le plaisir prends une Égyptienne ou plutôt une négresse (1). »

On convient cependant que les négresses sont excellentes mères; la plupart ont beaucoup de lait; les mamelles des Égyptiennes étaient renommées par leur volume extrême dès le temps de Juvénal :

In Meroe crasso majorem infante papillam.

A Sofala, l'on a vu des jeunes négresses, sans être mères, avoir déjà du lait (2) : aussi dans tous les pays humides et bas, les femmes, de même que les femelles des animaux domestiques, deviennent très bonnes nourrices, elles allaitent les enfants pendant long-temps. Dans les colonies, on donne toujours une négresse pour nourrice aux enfants des blancs par ce motif. Les Mandingues, surtout, sont réputées pour cette extrême tendresse maternelle, qui est bien plus ardente chez toutes les femmes d'un caractère simple et naturel que chez nos polies et spirituelles Européennes ; celles-ci ne peuvent concilier les devoirs de la nature avec les plaisirs du siècle et de la société ; les soins de

(1) Volney, *Voyage*, tom. I, pag. 100.
(2) Bikker, *Zoograph.*, p. 70.

l'allaitement et de l'enfance faneraient trop promptement, à leur gré, cette fleur de beauté qui les rend si fières de leurs appas. Non seulement les soins de la maternité attachent la négresse à son enfant, mais on remarque de plus cette tendre affection poussée jusqu'à l'excès chez toutes les femmes des pays où la polygamie est établie.

Les négresses sont très fécondes; cet effet doit peut-être s'attribuer à leur tempérament flegmatique, bien que l'influence nerveuse y paraisse aussi fort considérable; mais comme leur constitution tient beaucoup d'humidité, elle tempère ce que leur sensibilité sexuelle a de trop violent (1). Toutefois l'impétuosité de leur genre nerveux causant de vives secousses à l'organe utérin, surtout lorsqu'elles éprouvent quelque chagrin, quelque passion immodérée, elles avortent assez fréquemment. D'ailleurs la chaleur de leur climat, qui précipite le cours du sang, les travaux pénibles qu'elles supportent, font souvent décoller le fœtus; et c'est faute d'avoir considéré ces causes qu'on les a souvent accusées de se faire avorter elles-mêmes.

(1) Labat, *Ethiop. occid.*, tom. I, p. 209, prétend que les négresses sont très portées à l'amour, et font beaucoup d'enfants.

On sait que le malheur d'être surchargée d'une nombreuse famille qu'on ne peut nourrir, la haine pour des maîtres cruels; la jalousie des nègres, et la crainte de dégrader sa beauté naturelle, portent plusieurs négresses à se faire avorter. Elles connaissent pour cet effet une foule de moyens, et usent surtout de plantes fortement emménagogues. Mademoiselle Mérian prétend qu'elles se servent pour cet usage de la belle fleur de *poincillade* (1), dans la colonie de Surinam.

Si les négresses cherchent à conserver par des moyens aussi criminels la beauté qui les rend chères à leurs maîtres, elles savent quelquefois aussi se venger d'eux cruellement lorsqu'ils les méprisent ou les abandonnent. Comme l'Africain est extrêmement jaloux, son maître doit se défier de celui dont il a corrompu la femme; car tous savent l'art d'empoisonner avec la plus grande adresse, et les plus barbares supplices ne leur arrachent point l'aveu de leur crime. Ils connaissent les propriétés d'une foule de plantes vénéneuses, et, pour n'être pas soupçonnés, ils font souvent l'essai de ces poisons sur leurs femmes et leurs enfants, tant est violent le désir de se venger de leur maître.

(1) *Poinciana pulcherrima*, Linn.

Il arrive en effet que des colons inhumains ont exaspéré leurs nègres jusqu'à les familiariser avec des armes perfides, telles que les poisons. Il est dans la nature humaine de se défaire d'un tyran qui l'opprime. Quelque complaisante que soit la morale pour les maîtres de la terre, n'absoudra-t-elle jamais l'innocent tyrannisé contre tout droit et toute justice ? Quoi qu'il en soit, les nègres à front petit, aux yeux enfoncés, à regard faux, à grandes oreilles, passent ordinairement pour les plus redoutables par leur mauvais caractère (1). Pour se venger, surtout quand ils sont transportés de jalousie, ils bravent tous les tourments ; le supplice des flammes auxquels on livre les nègres empoisonneurs n'est pas toujours capable de les détourner du crime. Ils en préviennent souvent d'ailleurs le châtiment par une mort volontaire.

Bien que la lubricité, qui devient extrême chez la plupart des négresses, soit contraire, en général, à la multiplication de l'espèce, cependant leur fécondité est favorisée sans doute par leur genre de vie simple et presque animal; car on observe que plus les hommes et les

(1) Pouppé Desportes, *Maladies de Saint-Domingue*, tom. II, p. 269.

femmes se civilisent, perfectionnent leur esprit et développent leurs facultés intellectuelles ou sensitives, moins ils sont propres à la propagation ; presque toutes les forces de la vie sont détournées vers le cerveau et les sens, aux dépens des parties sexuelles. Les nègres peuplent donc beaucoup lorsqu'ils ne sont pas chagrinés et tourmentés par l'esclavage ; et ceci est très évident, si l'on considère que l'Afrique cédant chaque année une multitude de ses habitants, qui vont périr dans les deux Indes, elle n'en paraît pas moins peuplée, quoique la traite y soit établie depuis près de quatre siècles. D'ailleurs beaucoup de peuplades de nègres sont polygames, et les chefs prennent autant de femmes qu'ils en désirent. La plupart des noirs, en Afrique, peuvent à volonté répudier leurs femmes et acheter des concubines selon leur gré. C'est à la vérité un crime à la femme de commettre un adultère, et si elle est surprise en flagrant délit, elle peut être punie de mort ; mais, hors de ce cas, il paraît que tout s'accommode à l'amiable : la plupart des négresses sont même fidèles à leurs époux et peu jalouses entre elles.

Les négresses menant une vie laborieuse et travaillant comme les hommes, accouchent

très facilement. Il est vrai que les os de leur bassin sont naturellement plus écartés que chez les Européennes, et qu'ils tiennent de la conformation de ceux de la brute ; de là vient aussi l'ampleur de leurs parties sexuelles.

Deux principales causes contribuent à faciliter l'accouchement des négresses ; d'abord l'élargissement de leurs hanches et l'ouverture de leur bassin ; ensuite la moindre grosseur de la tête du négrillon que celle de l'enfant blanc. Parmi les Européennes, l'accouchement est devenu difficile et dangereux par des causes contraires. On ne sait peut-être pas combien notre éducation molle, notre perfection sociale, l'exaltation du système nerveux et cérébral de la femme, s'opposent au libre travail de la nature dans les organes sexuels, et à l'entier développement de son bassin. Nos paysannes, simples, ignorantes et grossières, enfantent avec la plus grande facilité ; tandis que les dangers de l'accouchement se multiplient dans les villes à mesure que les femmes s'y livrent davantage à l'indolence qui exalte leur sensibilité et déploie leurs facultés pensantes aux dépens des fonctions que la nature leur avait attribuées. En second lieu, les enfants blancs ont naturellement la tête plus grosse que les

jeunes nègres; aussi l'auteur de la nature a laissé ouvertes les parties qu'on nomme les *fontanelles*, afin que le cerveau pût se resserrer en sortant de la cavité du bassin; mais dans le négrillon la fontanelle est bien plus petite et plus tôt fermée; enfin dans les quadrupèdes elle ne se trouve pas. C'est un fait incontestable que la vie purement animale devient plus favorable à la multiplication de l'espèce, et plus capable de faciliter l'accouchement que la vie policée; aussi les naissances sont proportionnellement moins nombreuses dans les grandes villes que dans les villages.

On sait que les négresses portent toutes de longues et grosses mamelles; c'est pourquoi elles peuvent allaiter assez long-temps leurs enfants: ceux-ci se cramponnent sur leur mère de telle manière qu'elle peut travailler sans avoir le soin de les tenir. Cette habitude est commune à tous les singes; ils savent de même s'accrocher sur le dos et aux hanches de leur mère, et ne l'empêchent point de grimper sur les arbres. Les négresses rejettent quelquefois leurs mamelles par-dessus leurs épaules, pour les offrir à leur nourrisson placé sur leur dos.

En Éthiopie, plusieurs nègres font subir la castration à leurs enfants dans le jeune âge,

et les vendent aux Turcs, aux Marocains, aux Persans, pour servir d'eunuques et garder les sérails ; on estime surtout les plus laids dans ces pays, afin que les femmes soient moins tentées de les séduire. D'ailleurs ces eunuques noirs sont extrêmement attachés à leur maître ; ils deviennent de vigilants et sévères argus pour leurs femmes, sur lesquelles ils ont beaucoup de pouvoir, jusqu'à les frapper et même les fouetter. Les castrats qui n'ont été privés que des testicules éprouvent quelquefois encore des irritations amoureuses et entrent en érection ; aussi les Turcs ne veulent que des eunuques entièrement privés de tout organe extérieur de génération.

Les nègres vivant presque toujours nus, endurcis sans cesse à l'ardeur brûlante du soleil, aux intempéries de l'atmosphère, ont le chorion ou la peau plus épaisse et plus huileuse que la nôtre ; c'est pourquoi les maladies éruptives ou cutanées leur sont fatales, parcequ'elles ne se développent qu'avec peine. La petite-vérole, par exemple, enlève chaque année une multitude de nègres, soit en Afrique, soit dans les colonies européennes, et fait des ravages extraordinaires chez tous les peuples sauvages, ou les habitants du Nord dont le derme est com-

pacte, parceque la maladie, ne pouvant pas prendre son cours au dehors, se refoule vers les organes intérieurs les plus importants. Il est remarquable que la petite-vérole, chez les nègres placés au nord de la ligne, en Afrique, ne se déclare pas, comme on l'assure, avant l'âge de puberté ou environ quatorze ans; il faut probablement que leur peau inerte acquière un certain état d'irritabilité pour faire développer le germe de cette maladie comme celui de plusieurs autres. De même que les yeux du hibou sont assez sensibles à de faibles rayons de lumière pour voir clair pendant la nuit, tandis que nous ne pouvons voir clair que pendant le jour, ainsi la peau des Européens est assez sensible au virus de la petite-vérole pour le développer chez eux dès l'enfance, au lieu que ces noirs ne peuvent le faire sortir qu'à l'âge de puberté. Les nègres nés en Afrique au sud de la ligne équatoriale n'éprouvent, dit-on, jamais de petite-vérole; mais ils sont sujets au pian, sorte d'ulcère virulent et très malin, de nature scorbutique, dont le caractère devient encore plus funeste sur mer, et qui ne se guérit jamais complètement. Si cet effet est général parmi ces races de nègres, il annonce que leur tempérament est atrabilaire ou mélan-

colique ; car il est de l'essence de ce tempérament de se refuser, en général, aux maladies inflammatoires et éruptives ; mais d'être sujet aux affections chroniques, telles que les ulcères, le scorbut, etc.

De même que tous les peuples qui vont nus, les nègres ont la bizarre coutume de se ciseler la peau, d'y pratiquer des entailles, des gravures, et d'y empreindre diverses lignes colorées, par le *tatouage*. On appelle ainsi l'art de pointiller la peau et d'y graver différentes figures. Il est vrai que la chaleur et l'extrême sécheresse font quelquefois gercer leur peau dans les endroits les plus épais, et la couvrent de petites fentes en tous sens, comme l'écorce raboteuse des arbres ; aussi, pour prévenir cet inconvénient, les nègres ont soin de se frotter d'huile ou de graisse qui ramollit leur grossier épiderme.

Il paraît que l'usage de ces gravures ou de ces stigmates sur la peau, usage si général parmi toutes les nations sauvages de la terre, sert de moyen pour distinguer les qualités des hommes entre eux. Parmi nous, les tatouages des rangs, des fortunes, se marquent par des vêtements, des décorations extérieures, des ornements de diverses natures, ou de couleurs particulières; les sauvages, qui n'ont point d'ha-

billements, et que la chaleur du climat oblige à rester nus, ont besoin pour se reconnaître de porter des distinctions sur leur propre peau. Les chefs, les guerriers, n'ont, pour se faire remarquer parmi leurs compatriotes, que ces ciselures : elles sont le témoignage, soit de leur sagesse dans les conseils, soit de leur valeur dans les combats; elles annoncent le rang qu'ils tiennent fièrement dans leur petite société: ce sont leurs livrées, leurs uniformes, les titres imperdables de leur noblesse.

Le nègre, comme nous l'avons fait voir, est plein de vanité pour l'ordinaire, et très porté à se targuer de ces attributs superficiels qui annoncent l'impuissance et la nullité du caractère. Si la négresse aspire naturellement au même but, si elle est encore plus disposée que le noir à se parer, à s'embellir, c'est qu'elle est destinée à plaire et à séduire les cœurs. La nature a voulu lui donner cet art de coquetterie, ce désir inné de captiver par les plus doux sentiments les hommes qui l'oppriment; elle a moins fait pour la force du corps et de l'esprit de l'Africaine, que pour ses grâces et pour ses charmes mystérieux. Si elle a diminué ses qualités intellectuelles, c'était pour rendre son cœur plus aimant et son âme plus tendre; ce

qu'elle lui ôta en force, elle le mit en agrément et en touchantes affections.

Mais la nature, en rabaissant le nègre au-dessous du blanc, le dédommagea d'une autre manière. Sans doute nous jouissons plus par l'esprit ; l'Africain jouit plus par les sens : nous mettons nos plus douces voluptés à nous élever par la pensée à la connaissance des choses, et à nous livrer aux charmes de la vie sociale ; les nègres trouvent leurs plus vifs plaisirs en se rabaissant entièrement vers les objets matériels. Si nous recherchons la gloire, les grandeurs, la fortune, les noirs préfèrent l'indolence, la vie obscure ; ils croient les richesses trop chèrement achetées au prix de leur paresse naturelle. Le travail leur est encore plus insupportable que la misère, et ils ne se mettent à l'ouvrage qu'à la dernière extrémité. Il faut à un Européen des biens, de la considération, mille objets de luxe et de commodité particulière ; il cherche toute sa vie à jouir, et jamais il n'est satisfait : le nègre, au contraire, végète comme il se trouve, aime mieux se passer d'un avantage que de le poursuivre, et, au lieu de chercher ce qu'il n'a pas, il se contente de sa nullité. Nous avons besoin de mouvement, le nègre de repos ; nos plaisirs sont

pour lui des peines, et l'apathie, qui est un tourment pour nous, fait toutes ses délices.

Que l'Européen étudie les cieux, mesure le cours des astres, parcoure la terre, rapporte l'or, le diamant et les épiceries de l'Inde, le sucre d'Amérique ; le flegmatique Hottentot se couche à terre, fume sa pipe, mange et s'endort ; notre agitation lui paraît une folie et un état de misère excessive ; il nous croit poursuivis en tous lieux par le démon de la nécessité. Ce qui fait le plus de bruit et d'éclat en Europe, est le plus estimé des hommes ; au contraire, ce qu'on prise le plus sur les plages africaines est l'ignorance, l'insouciance dans toutes les choses de la vie. Que cette différence tienne à la diversité de l'organisation de la race blanche et de la race nègre, elle dépend aussi de la nature des climats, puisque nous voyons la chaleur, abattant profondément toutes les forces du corps et de l'esprit, nous faire aspirer au repos ; tandis que le froid, augmentant la vigueur des fibres et exaltant l'audace, porte les hommes à un éternel mouvement. Ainsi, l'emprisonnement, qui devient une grande peine pour un Européen, n'est pour le nègre qu'un asile de paix, où il goûte en toute liberté le plaisir ravissant de ne rien faire.

On voit donc très clairement que l'intelligence du nègre possède moins d'activité que la nôtre, à cause de l'étroitesse de ses organes cérébraux. Les sauvages même de la Floride, les Caraïbes, soumettent à leur esclavage des nègres enlevés aux colons européens, et par toute la terre le nègre, dans le voisinage d'une autre race humaine, en est bientôt subjugué (1). Jamais au contraire on n'a vu aucune de ces races devenir l'esclave du nègre, ce qui semblerait en effet contre nature que le moins intelligent dominât. Ce fait seul démontre l'infériorité constante de son espèce dans le genre humain. D'ailleurs le nègre s'abandonne brutalement aux excès les plus crapuleux; son âme est, pour ainsi dire, plus enfoncée dans la matière, plus encroûtée dans l'animalité, plus entraînée par des appétits tout physiques. Il est en général grand mangeur (2), et se livre, en Afrique, à la polygamie et à la lubricité, ce qui devient un obstacle presque invincible à sa conversion au christianisme,

(1) Ainsi, à la Nouvelle-Zélande, les noirs ou *Coukies* sont esclaves et dévorés par les *Rongatendas*, de race malaie (R. Cruise, *Relat. of New-Zealand*, 1823).

(2) Desmarchais, *Voyages*, Paris, 1730, in-12, tom. I, pag. 333.

comme il arrive sous tous les climats chauds.

Si l'homme consiste principalement dans les facultés spirituelles, il est incontestable que le nègre sera moins homme à cet égard; il se rapprochera davantage de la vie des brutes, puisque nous le voyons obéir plutôt à son ventre, à ses parties sexuelles, enfin à tous ses sens, qu'à la raison. Il adore ses dieux fétiches par crainte, sans les aimer (1). Cette dégradation est encore plus visible dans le Hottentot; il n'est sur la terre aucun homme aussi stupide, aussi brut, aussi apathique que lui. Si nous le comparons aux plus parfaits des singes, certainement la distance entre eux sera bien peu considérable, et il est même très évident que son organisation s'en rapproche; témoin le museau grimaçant du Hottentot, le rétrécissement de son cerveau, le reculement du trou occipital, l'inflexion de son épine dorsale, la position déjà oblique de son bassin, la moindre courbure de l'estomac, les genoux à demi fléchis, l'écartement des doigts du pied, et la position oblique de la plante (2),

(1) Desmarchais, *Voyages*, tom. I, pag. 337.

(2) Les Hottentots eux-mêmes reconnaissent que leur calcanéum est plus relevé que celui des hommes blancs; car, au rapport de Barrow, ils devinent au vestige d'un

comme chez les singes. Déjà le Hottentot ne parle qu'avec difficulté, et il glousse presque comme les coqs-d'Inde, rapport manifeste avec l'orang-outang, qui jette des gloussements sourds, à cause des sacs membraneux de son larynx, où sa voix s'engouffre.

Les nègres savent bien reconnaître cette espèce de parenté, si l'on peut ainsi parler, entre eux et les singes, puisqu'ils les prennent pour autant de nègres sauvages et paresseux, au rapport de tous les voyageurs. Quand on considère, en effet, les extrêmes ressemblances des singes avec les Hottentots et les papous, ressemblances telles que Galien donna l'anatomie du *pithèque* pour celle de l'homme; quand on remarque combien l'orang-outang présente de signes d'intelligence, combien ses mœurs, ses actions, ses habitudes, sont analogues à celles des nègres, combien il devient susceptible d'éducation, il me semble qu'on ne peut pas disconvenir que le plus imparfait des noirs ne soit très voisin du premier des singes. Je suis très loin de prétendre, au reste, qu'ils soient de même genre, quoique les femelles d'orang-outang éprouvent des éva-

pied d'homme sur le sable si c'est celui d'un Européen ou d'un Hottentot, déjà analogue à celui du jocko.

cuations menstruelles, portent sept à neuf mois leur petit dans leur sein, comme dans notre espèce, et qu'elles aiment autant les hommes que les singes se montrent amoureux des femmes. Il y a sans doute beaucoup de distance entre le singe et le Hottentot. Celle qui existe entre le Hottentot et le Cafre, entre celui-ci et le Malais, le Malais et l'Européen, est bien moindre; mais la transition est incontestable. Tous les naturalistes l'ont reconnue et admise, puisqu'ils ont classé le singe immédiatement après l'espèce humaine, et le sage Linnæus lui-même en a montré l'exemple (1).

(1) Nils Matson Kœping (*Relation d'un Voyage*, etc., 1674, in-4°) dit avoir vu à Paliacate, sur la côte de Coromandel, une femme enceinte pour avoir eu commerce avec un orang-outang. Elle mit au monde un enfant fort velu, tenant de l'homme et du singe, qui d'abord se mit à grimper sur les arbres; l'auteur ne vit la femme qu'avant sa délivrance, mais n'a pas connu le père. On a parlé de plusieurs exemples analogues. (Voyez Fortunio Liceti, *De Monstrorum natura*, Patavii, 1634, in-4°; Gaspard Bauhin, *De Hermaphroditis monstrosorumque partuum natura*, Oppenheim, 1614, in-8°; Martin Schurig, *Gynæcologia*, Dresde, 1730, in-4°; et Girtanner, *Observations sur le principe de Kant, relatif à l'histoire naturelle*, Goetting., 1796, in-8°, p. 281 (*en allemand*).

Plusieurs auteurs ont encore parlé d'une Portugaise qui, après un naufrage dans une île uniquement habitée par des singes, eut commerce avec un de ces animaux, en obtint

ARTICLE VI.

Des mélanges de castes, ou des métis de diverses races.

1° *Des Créoles.* — Un Européen qui s'établit entre les tropiques, et qui s'y marie,

deux enfants, que le père précipita dans la mer lorsqu'il vit cette pauvre femme s'échapper sur un navire qui aborda en cette île. L'inquisition de Lisbonne la condamna au feu, pour s'être abandonnée à ces animaux; mais le roi commua sa peine, et elle fut renfermée pour la vie dans un couvent.

Toutefois ces histoires, souvent répétées, n'ont rien d'authentique ni même de bien croyable, car il existe une différence anatomique manifeste entre les organes sexuels de l'espèce humaine, le temps de gestation, etc., et ceux de l'espèce des orangs-outangs les plus voisins. Nous ne ferons pas, avec quelques auteurs anglais, l'injure à la race nègre de la supposer originairement dérivée de l'alliance des singes jockos (*Simia troglodytes*) avec l'espèce humaine basanée, quoique plusieurs peuplades d'Asie se croient originairement parentes des singes. On y regarde souvent ceux-ci comme des hommes dégénérés par l'état sauvage.

On a tenté, dit-on, l'union de la femelle de l'orang-outang avec notre espèce, en Angleterre; mais cet essai, s'il a réellement eu lieu, n'a donné aucun résultat connu. Voyez à ce sujet Gemelli Carreri, *Voyag.*, tom. III, p. 166, etc., d'après Castanneda et d'autres auteurs. En effet, le mode et la durée de la gestation étant différents, il ne paraît pas que des métis soient possibles, même entre les plus grandes espèces d'orang-outang et la race humaine.

engendre des enfants *créoles*. On appelle ainsi tous les blancs nés dans les deux Indes, et originairement étrangers. On donne également le nom de créoles aux nègres nés dans les colonies où les Européens les ont transportés; car ce mot ne désigne que la naissance dans les Indes, d'individus originaires d'une autre contrée, et même aussi des animaux. Cependant il s'applique principalement aux Européens, et ce mot vient de *creare*, engendrer.

Le créole blanc est, en général, bien constitué; sa taille bien proportionnée; sa constitution plutôt maigre que grasse, plutôt délicate que robuste, et plutôt svelte que trapue. Il est vif, ardent, passionné, fier, et d'ordinaire impérieux, parceque, né au milieu d'une foule d'esclaves noirs, toujours prêts à prévenir ses besoins, à exécuter ses ordres, à suivre toutes ses volontés, il contracte l'habitude de se croire fait pour commander, pour être partout obéi. Il semble regarder les autres hommes comme autant d'esclaves destinés à le servir. Cette espèce de despotisme, cette affectation présomptueuse de supériorité le rend odieux en Europe, où nos mœurs rejettent cette arrogance, et mettent une sorte d'égalité entre les personnes

d'une même fortune. Toutefois, cet orgueil des créoles les rend ordinairement incapables de commettre une bassesse : il leur inspire souvent une noble générosité, les détache de l'avarice, les rend hospitaliers et braves par ostentation autant que par caractère. Comme ils méprisent l'abjection de leurs esclaves, ils croiraient descendre jusqu'à eux s'ils contractaient la souillure de leurs vices ; ils se jettent plutôt dans un excès opposé. C'est pour cela qu'ils ne peuvent souvent supporter aucune contrainte, et dédaignent quelquefois même celle des lois et de la raison ; aussi l'impétuosité de leur naturel égale l'inconstance de leurs goûts, excités surtout par la chaleur du climat et par la satiété de leurs désirs trop facilement assouvis. Les créoles des pays froids de l'Amérique septentrionale ne sont pas, toutefois, différents des autres Européens.

Cette ardeur du climat qu'ils habitent exalte l'excès la sensibilité de leurs organes, leur donne une imagination extrêmement fougueuse, qui les précipite de jouissances en jouissances. Plusieurs sont nés pour chanter les délices de l'amour, comme Parny et Bertin, ou les aimables épicuriens de la *table ovale* de l'île de France. Leur courage est intrépide, mais momentané,

Ils ne vivent que par élans. Leurs membres sont souples et délicats. La mobilité de leurs fibres et l'agacement de leurs nerfs les portent à tous les genres de voluptés avec une fureur insurmontable; ils s'immolent tout entiers aux jouissances, et ne comptent jamais le lendemain. Ils déploient beaucoup de pénétration et de facilité; mais leur inconstance naturelle les rend souvent incapables d'études suivies et d'une discipline exacte, si nécessaire à la guerre. Leurs passions deviennent excessives: leurs amours ne connaissent guère ces nuances délicates d'attachement moral, de sensibilité douce, qui préparent à de plus vives jouissances; ils passent sans intermédiaire de l'indifférence à la dernière faveur, et ne cherchent, pour la plupart, que le physique de l'amour, dit Raynal.

Leurs autres penchants ne sont pas moins excessifs et désordonnés. Les boissons spiritueuses, les délices funestes de la bonne chère, le jeu, l'ambition, la vengeance, la jalousie, les dominent tour à tour, les plongent souvent dans les plus cruels malheurs, et empoisonnent fréquemment leurs jours; rien n'est modéré dans leurs affections, tant ils sont transportés par l'impétuosité de leurs sens.

Cette exaspération de leur genre nerveux est due à leur constitution, exaltée par la chaleur du climat. En Europe, les hommes ont les organes des sens imbibés d'humeurs, de sang, et enveloppés d'un tissu cellulaire spongieux et gonflé, ce qui encroûte les nerfs et les rend moins sensibles au contact des corps extérieurs. Dans les régions méridionales, au contraire, les liquides s'évaporent par la chaleur, les corps perdent leur embonpoint, le tissu cellulaire s'affaisse, et les nerfs restent plus à nu, plus exposés aux impressions extérieures, plus fortement affectés. Il n'est donc pas étonnant de voir les passions et les sensations devenir plus impétueuses à mesure que les nerfs sont moins enveloppés, moins détrempés dans les liquides, et que les corps sont plus secs. Cette extrême sensibilité est aussi la cause d'une grande mobilité, ou plutôt d'une inconstance perpétuelle; car on conçoit que des sensations très vives fatiguent beaucoup et obligent sans cesse à les varier.

Ce qui confirme la cause que nous assignons à cette sensibilité, c'est que les hommes sont communément plus secs dans les climats brûlants que dans les pays froids. Aussi, tous les Européens qui passent aux Indes ou dans les îles,

les autres colonies méridionales, y éprouvent plus ou moins, suivant leur constitution, un acclimatement qui s'opère par une maladie inflammatoire. En effet, dans nos régions, il s'établit un équilibre naturel entre les solides et les liquides de notre corps; mais dans les pays chauds, les liquides se dilatent par la chaleur, tandis que les solides se crispent et se resserrent; l'équilibre est donc rompu, les humeurs ne peuvent plus être contenues dans le corps; il s'opère une ébullition générale, une turgescence, hâtée surtout par les boissons âcres, irritantes et spiritueuses, dont les excès sont communs en ces pays. De là vient aussi la pléthore bilieuse qui se développe en eux. De nombreuses saignées, la diète, opèrent la diminution des humeurs, et rétablissent l'équilibre nécessaire dans de semblables températures. Voilà la cause première de cette pâleur, de cette teinte livide et plombée de tous les créoles. Ce n'est pas seulement le soleil qui hâle et jaunit leur peau, puisque les parties de leur corps qui sont toujours couvertes n'ont jamais la fraîcheur, l'éclat et l'embonpoint potelé des membres des Européens. Ceux-ci ne s'acclimatent même qu'en perdant cette surabondance de liquides qui rendait leur corps pléthorique,

robuste, chaleureux. Aussi, les créoles qui viennent en Europe s'y trouvent faibles, délicats, frileux, jusqu'à ce que leur corps ait reconquis un tempérament analogue au climat de cette partie du monde; et lorsqu'ils retournent ensuite dans leur pays natal, ils ont besoin de perdre cette surabondance d'humeurs trop contraire à la nature d'un climat chaud.

Cette diminution du sang et des autres liqueurs est encore prouvée par l'absence ou la modicité des règles chez les femmes créoles, à moins que cette excrétion menstruelle ne devienne excessive par la crispation spasmodique de l'organe utérin. Aussi sont-elles extrêmement indolentes, faibles et timides. Mais comme le système nerveux devient encore plus sensible chez elles que dans les hommes, à cause de la mollesse de leurs fibres, elles subissent des passions extrêmes. Leur jalousie s'emporte jusqu'à la rage; incapables de tout travail, et oisives à l'excès, rien n'égale quelquefois la fureur de leurs désirs. Transportées pour la danse et pour tous les exercices de volupté, les glaces de l'âge semblent n'y apporter aucune diminution. L'amour est pour elles la plus impérieuse des nécessités. Quoique très compatissantes aux maux d'autrui, elles sont

excessivement cruelles et vindicatives envers leurs esclaves ; elles infligent aux nègres des châtiments horribles pour le moindre sujet ; d'autant plus inexorables qu'elles n'entendent ni ne voient les tourments et les cris déchirants de ces infortunés, dont elles ne pourraient soutenir l'aspect. Rien de plus exigeant et de plus despote qu'elles dans leurs volontés, par la raison qu'elles sont faibles et inactives à un point inconcevable. Cependant leur sensibilité morale et les plus généreuses affections sont également extrêmes ; elles portent les vertus jusqu'à l'enthousiasme.

Au reste, les femmes créoles deviennent pubères plus tôt qu'en Europe, à cause de la chaleur du pays, qui imprime beaucoup d'activité à leurs organes. Cette même sensibilité les expose quelquefois à de fréquentes et dangereuses hémorrhagies de l'utérus, surtout lorsqu'elles abusent des voluptés de l'amour, ou font un usage excessif d'aliments âcres, épicés, et de boissons irritantes, abus trop communs dans les climats chauds. Les femmes créoles sont très exposées à l'avortement, et donnent peu de lait; par ces mêmes raisons, elles prennent des nourrices parmi les négresses, qui n'emmaillottent jamais les enfants. Ceux-ci ne deviennent

jamais boiteux, disloqués, bossus ou estropiés, parcequ'on leur laisse la plus grande liberté dès leur naissance. On dit que les créoles deviennent très fécondes, et souvent mères de dix à douze enfants, ce qui nous paraît exagéré; car les habitants des pays chauds sont rarement aussi féconds que dans les régions froides. En France, les familles sont plus nombreuses dans les provinces du nord que dans celles du midi. D'ailleurs, les mœurs se dépravent à mesure que les contrées plus ardentes rendent les hommes passionnés; et rien n'apporte plus d'obstacles à la multiplication de l'espèce que la perte des mœurs. Toutefois, l'abondance des nourritures, l'ardeur de l'amour, la douceur et la fertilité du climat, permettent un plus grand développement des germes de vie que dans les lieux tempérés.

Sans doute, ce même tempérament de l'atmosphère et du sol influe sur les maladies et la santé de leurs habitants. Les créoles américains ne connaissent presque pas les maladies qui dépendent de l'abondance ou la pléthore des liquides, les apoplexies, les pleurésies, les catarrhes ou fluxions, et même la goutte et la gravelle; mais ils éprouvent les affections qui résultent de l'activité de la fibre et de la mobilité des nerfs. Leur vieillesse est plus précoce, mais

moins infirme que chez nous. Leur vie, usée pendant une turbulente jeunesse, leur laisse une végétation tranquille dans leurs vieux jours. Enervés de bonne heure par l'amour, ils traînent le reste de leur existence dans l'apathie, dans une faiblesse d'autant plus sage, plus heureuse, peut-être, qu'elle est plus impuissante.

2° Des mulâtres et métis, ou des castes.

Le nom de mulâtre, *mulattus*, est dérivé de *mulus*. Ce nom s'applique aux individus de l'espèce humaine engendrés d'une souche blanche ou européenne avec celle des nègres. Rien de plus ordinaire que ces mélanges dans les colonies qui réunissent ces deux sortes d'hommes, car les blancs se font rarement scrupule d'abuser de leurs négresses esclaves, et celles-ci succombent d'autant plutôt à la séduction, qu'elles en espèrent quelque avantage ou quelque adoucissement dans leur servitude. On comprend même tout l'art que peut mettre en œuvre la coquetterie du faible pour conquérir son dominateur, puisque, dans ces états d'extrême inégalité, où les uns possèdent tout et les autres n'ont rien, le maître devient le but et la proie de tous les genres de séduction et de

flatterie. Son autorité même, sous laquelle tout plie, désenchante les jouissances les plus naïves et les plus volontaires de la nature. Pouvant tout commander, les rois sont-ils jamais assurés d'être aimés pour eux ? Et le despote d'Orient dans son harem, qui achète au poids de l'or dans un bazar une jeune odalik de Cachemire ou de Géorgie, peut bien exiger d'elle une soumission absolue à ses voluptés : mais il se trompe ; sans le cœur, on ne jouit que d'un cadavre.

Il serait digne de la sagesse des lois de réprimer dans les colonies ces abus, d'autant plus funestes qu'ils deviennent la source d'une foule de désordres civils (1); des fortunes envahies ou dévorées, des hommes énervés dès la jeunesse par les excès prématurés des voluptés; car personne n'entend mieux l'art d'exciter au plus haut point les plaisirs que les négresses : à toute l'ardeur d'un sang africain (2) elles joignent les derniers raffinements du li-

(1) Les enfants de demi-caste se multiplient de même au-delà de tout calcul au Bengale, et y seront la perte inévitable des colonies anglaises, selon lord Valentia.

(2) Aussi du mot *Afrique*, viennent *afer*, *afre*, *fervor*, *fervidus*, etc., qui signifient, en plusieurs langues, *ardeur*, *emportement*, etc. La racine est πῦρ, *fyr*, feu.

bertinage, pour mieux enchaîner leur conquête, pour lui arracher des dons qui les conduisent à l'indépendance.

Il résulte encore de ces unions illégitimes une multitude de bâtards, abandonnés sans fortune et sans éducation pour la plupart ; ces individus, qui encombrent les colonies, n'ont ni l'intelligence aussi perfectionnée que les blancs, ni la soumission laborieuse des nègres. Ils forment une caste ambiguë, sans rang, sans état fixe, plus prompts à la révolte que disposés au travail ; haïs et méprisés des nègres, comme voulant usurper sur eux les droits des blancs sans en avoir les titres légitimes, et dédaignés des blancs de race pure, comme étant inférieurs, ils sont devenus plus dangereux qu'utiles à toutes les colonies européennes. On les y distingue sous le nom d'*hommes de couleur* ou *petits blancs*.

La nature des races, ou plutôt de l'espèce blanche et de la noire, est bien manifestement distincte. Philippe Fermin a vu (1), dans la colonie de Surinam, une femme blanche accoucher de deux jumeaux, dont l'un était blanc, l'autre mulâtre. Parsons cite un fait semblable,

(1) *Instruction importante au peuple sur l'économie animale*, La Haye, 1767, in-8°, part. II.

arrivé à la Jamaïque (1). Outre que cela prouve évidemment la superfétation, l'on reconnaît que l'influence des races se manifeste dès le sein maternel; aussi, quoique les enfants des nègres ne soient pas encore noirs en naissant, leurs parties génitales, dans les deux sexes, présentent déjà la couleur noire de leur race, comme si ces parties étaient plus essentiellement nègres que le reste du corps.

Dans les différents mélanges des souches et des espèces humaines on peut établir quatre lignées ou générations.

La première est celle des mélanges simples: par exemple, un blanc européen avec une négresse produisent le véritable *mulâtre*, qui tient également des deux espèces par la couleur, la conformation, les cheveux demi-crépus, le museau un peu avancé, les habitudes, et par le caractère au physique et au moral, etc. Si ces mulâtres se marient entre eux, ils engendrent des individus semblables à eux, ou formant race; on les nomme *casques*, terme corrompu, sans doute, du mot *caste*.

Les blancs avec des Indiens asiatiques produisent aux Indes orientales des individus

(1) *De motu musculari*, p. 70. La femme avait eu commerce avec un nègre bientôt après son mari.

mixtes, qu'on nomme plus particulièrement *métis*. Ceux-ci sont devenus aux Indes orientales aussi à charge par leur nombre que les mulâtres le sont dans les Antilles et sur le continent d'Amérique. Les blonds produisent des mulâtres moins noirs que les individus bruns, et avec des chairs plus molles.

Avec les Américains originels, les blancs produisent des *mestices* ou *mest-indiens*, dits *mestizo*, généralement faibles.

Le nègre avec l'Américain caraïbe donne naissance à des individus très vigoureux, d'un brun noir cuivreux, qu'on nomme *zambi* ou *lobos*. Quelquefois on nomme *chino* (*chinois*), ces individus au Mexique. On appelle encore *zambo* le descendant d'un nègre et d'une mulâtresse, ou d'un nègre et d'une china (1). Il semble que partout le mélange du nègre avec l'Européen produise une race d'hommes plus active, plus capable de longs travaux que le mélange du blanc avec l'Américain indigène. Les mulâtres manifestent une grande volubilité de langage, et des passions ardentes pour l'amour, la colère, etc. On appelle, à Banca, les descendants du Chinois et d'une Malaie, *teko*.

(1) M. Humboldt, *Essai politique sur la Nouvelle-Esp.*, tom. I, p. 130, liv. II, chap. VII.

Dans l'Inde orientale, le métis d'un Indien avec une négresse, ou réciproquement, se nomme *bouganèse ;* il est plus brun et plus grêle que les mulâtres issus du sang européen.

Tous ces mélanges simples peuvent se perpétuer, soit entre eux, soit avec d'autres races, et former une caste.

L'union d'un blanc avec une Hottentote donne un métis nommé *baster :* il a la peau de couleur de citron desséché ; mais il tient plus du blanc que du Hottentot, car il se montre plus actif, plus courageux et plus énergique que ce dernier. Toutefois la proéminence de l'os malaire, ou des joues, est un caractère générique persistant jusqu'à la quatrième génération.

L'union d'une Hottentote avec un nègre donne un produit supérieur aux *basters* par la stature ; le teint noir est mitigé par le fond olivâtre de la peau de la mère, et moins foncé que dans le nègre. Au reste une Hottentote, qui n'a guère que trois à quatre enfants avec un Hottentot, est bien plus féconde dans son union avec un blanc ou un nègre (1).

La seconde génération comprend les produits des mélanges précédents combinés avec

(1) Levaillant, *Premier Voyage en Afrique*.

une souche primitive. Ainsi, dans ces secondes lignées, un sang y concourt pour les deux tiers, et l'autre n'y fournit qu'un tiers, ce qui fait varier les produits selon cette proportion.

On appelle *zambo prieto*, le descendant d'un nègre et d'une zamba, ou réciproquement ce qui retourne vers le noir.

Un blanc uni à une mulâtresse donne des *tercerons* ou *morisques*. D'autres nomment *quarteron* cette caste.

Avec un métis indien asiatique, le blanc produit un *castisse*.

Avec un mestice américain, le blanc donne un *quatralvi* ou *castisse*.

Si un nègre engendre avec une mulâtresse, il produit des *griffes* ou *cabres*.

Si un Caraïbe se marie avec une zambi, il en résulte un *zambaigi*.

Avec un mestice, l'Américain naturel produit le *trésalve*.

S'il s'unit aux mulâtres, le Caraïbe donne des *mulâtres foncés*.

Dans la troisième génération, les produits se rapprochent davantage d'une des tiges pures ou primitives, puisqu'il y a trois quarts d'un sang contre un quart d'un autre dans les individus.

Le blanc avec le terceron donne un *quarteron*, nommé quelquefois à tort *albinos*.

Avec le castisse indien, le blanc forme un *postisse*.

Avec le quatralvi, le blanc donne un *octavon*.

Tous ces mélanges se compliquent davantage quand ces castes si mêlées s'unissent encore entre elles.

Ainsi, un terceron avec un mulâtre engendrent ce qu'on nomme un *saltatras;* car, retournant vers le noir, il saute en arrière, comme le dit son nom. Ainsi tous les mélanges dans lesquels la couleur des enfants devient plus foncée que n'est celle de leur mère ou de leur père s'appelleront *salta-atras* ou *saut en arrière*.

Un mestice avec un quarteron donnent le jour à un *coyote*.

Un griffe avec un zambi forment un *giveros*.

Un mulâtre avec un zambaigi produisent un *cambujo*.

Dans cette seconde division de la troisième lignée, les produits tiennent au moins de sept à huit sangs différents; et à mesure que ces complications se multiplient, tous les grands caractères des races ou tiges primordiales s'effacent, se modifient les unes par les autres, de telle manière que ces produits ne retiennent

aucun de leurs traits bien marqués. Les tercerons et les quarterons, mélanges du mulâtre avec le blanc, ont une peau plus ou moins basanée. Les femmes ont les lèvres de la bouche et celles du vagin violettes; les hommes quarterons conservent le scrotum noir du nègre. En général, cette teinture noire se conserve davantage dans les organes sexuels et nutritifs que dans les autres parties.

Nous avons enfin une quatrième génération. La race blanche unie au quarteron forme un *quinteron.*

Avec un octavon caraïbe, elle produit un *puchuelas.*

Avec un coyote, elle donne un *harnizos.*

Le mulâtre avec un cambujo donne un *albarassados.*

Avec un albarassados, le blanc obtient un *barzinos.*

Voici un tableau des mélanges de races.

Parents.	*Produits* ou *castes.*	*Degrés de mélanges.*
Blanc et noir,	Mulâtre,	$\frac{1}{2}$ blanc $\frac{1}{2}$ noir.
Blanc et mulâtre,	Terceron saltatras,	$\frac{3}{4}$ blanc $\frac{1}{4}$ noir.
Noir et mulâtre,	Griffe ou zambo,	$\frac{3}{4}$ noir $\frac{1}{4}$ blanc.
Blanc et terceron,	Quarteron,	$\frac{7}{8}$ blanc $\frac{1}{8}$ noir.
Noir et terceron,	Quarteron saltatras,	$\frac{7}{8}$ noir $\frac{1}{8}$ blanc.
Blanc et quarteron,	Quinteron,	$\frac{15}{16}$ blanc $\frac{1}{16}$ noir.
Noir et quarteron,	Quinteron saltatras,	$\frac{15}{16}$ noir $\frac{1}{16}$ blanc.

On n'a pas décrit, au reste, tous les autres mélanges qui se peuvent opérer, soit qu'ils soient moins remarquables, soit qu'on ait négligé de les tenter. Mais on sent que ces variétés peuvent se multiplier en progression géométrique, et composer une multitude de modifications. Chacune d'entre elles conservera plus ou moins ses traits originels, en raison des différentes affinités qu'elle aura avec sa tige primitive.

Tous ces termes imposés aux divers mélanges des races sont souvent confondus ensemble et sans ordre dans les auteurs, ou la plupart des voyageurs; presque tous ces termes appartiennent aux langues espagnole et portugaise, parcequ'on a d'abord observé ces castes parmi les colonies de ces nations. Suivant quelques observateurs, et surtout Antonio Ulloa, Twiss, ces mélanges se perpétuant chacun dans leur propre caste, retournent dès la troisième génération à leur race primitive; les sangs étrangers, d'après ces auteurs, disparaissant ou s'épurant successivement d'eux-mêmes.

Si ce fait était constant, ce serait une preuve que la nature tend à reprendre ses formes originelles; qu'elle ne transige point avec nos unions adultères qui semblent contrarier ses

fins, et qu'elle revendique toujours les droits de ses races primitives lorsque nous cessons de lui faire violence.

Ce serait donc une preuve manifeste qu'il existe non seulement des races essentielles, mais des espèces distinctes et véritables dans le genre humain. Il ne serait pas un, comme l'ont soutenu Blumenbach et la plupart des auteurs, plutôt d'après l'autorité religieuse de la Genèse que d'après les lois de la nature. Les modifications des climats, des nourritures, des habitudes, etc., ne seraient que superficielles, et incapables d'expliquer la constitution intime du nègre dans ses différences d'avec le blanc. Toutefois rien n'est prouvé sur ce point.

Ces diverses castes mélangées, qu'on remarque dans presque toutes les colonies, sont regardées comme la lie du genre humain par la plupart des blancs, qui n'y voient que des bâtards, résultats d'unions furtives, repoussés par la société policée, et déshérités par les lois. Cependant les individus qui en proviennent sont, en général, robustes et bien conformés, souples, agiles et nerveux, ce qui justifie l'opinion que le croisement des races perfectionne les individus, comme l'établissent Buffon et Vandermonde.

Dans ces mélanges de races, la forme de la tête tient presque toujours plus du père que de la mère (1), remarque importante également faite sur les mulets des animaux, par Daubenton et Jos. Ad. Bachmann.

Pour obtenir ce perfectionnement d'espèce, il n'est pas besoin toutefois de recourir à des rapprochements de races différentes et très éloignées; il suffit de familles diverses d'une même souche. Par exemple, un Européen uni avec une Européenne d'un pays voisin ou d'une famille différente, peuvent obtenir des enfants aussi bien conformés que ceux d'un blanc avec une négresse.

Au moyen de ces mélanges usités en Europe et ailleurs entre différents peuples, depuis long-temps les caractères nationaux se sont presque tous effacés. Les migrations des peuples du nord vers le midi, les conquêtes, les colonies, les révolutions des empires, ont multiplié les croisements des familles. Ainsi, le sang turc et persan s'est embelli par le mélange des nations du Caucase, telles que les Mingréliennes, les Circassiennes, etc.; mais les nations modernes, trop confondues entre elles

(1) Hacquet, *De armentis, obs.* ad tab. 41, *decad.*, V. *Cranior. Blumenbach.*

dans la vieille Europe et minées par le luxe, ne sont plus aussi robustes et aussi vigoureuses que leurs ancêtres. C'est une observation générale, d'ailleurs, que les mœurs se pervertissent en proportion de ces mélanges. Les lumières deviennent, à la vérité, plus générales, mais les maladies se répandent au loin par la même raison, comme nous l'avons vu pour les pestes, la petite-vérole et l'affection syphilitique, qui, tour à tour, ont envahi l'univers.

LIVRE TROISIÈME.

SECTION PREMIÈRE.

CONSIDÉRATIONS SUR LES RACES D'HOMMES.

ARTICLE PREMIER.

De l'origine et des causes des variétés humaines.

On a pu voir, par ce que nous avons exposé sur les diverses races et familles d'hommes, que leurs variétés ne dépendent pas uniquement du climat, et qu'il existe des souches fondamentales et originelles dans le genre humain. A-t-il été créé ainsi, ou tire-t-il sa source d'un seul homme ? voilà ce qu'on ne peut pas décider par les lumières de l'histoire naturelle. Si la création des animaux a devancé celle de l'homme, ainsi que l'annonceraient les ossements fossiles des animaux perdus, entre lesquels on ne trouve point encore de vieux squelettes humains ; si l'homme est le faîte de la puissance créatrice sur la terre, et le dernier venu des animaux, pour les gouverner tous, on pourrait croire que les singes

ont précédé le nègre, et celui-ci le blanc, dans l'ordre de leur formation. Il faudrait donc remonter aux époques antiques de notre monde, et chercher dans les monuments qui nous restent quelques traces du berceau du genre humain; mais ces recherches ne s'élèvent guère, chez la plupart des nations, qu'à l'époque d'un déluge ou de grandes inondations; desquelles notre globe offre d'ailleurs tant de témoignages.

En admettant le récit antique de la Genèse et la dispersion des trois fils de Noé, on peut regarder Japhet comme le tronc originaire de la race blanche ou arabe-indienne, celtique et caucasienne; son nom a même été connu des anciens Grecs et Romains: *Audax Japeti genus* (1). Sem sera la tige de la très nombreuse race jaune et olivâtre, ou chinoise, kalmouke-mongole et lapone. Comme les Américains paraissent être une branche émanée de ces grandes familles, on peut les regarder aussi comme de la génération de Sem. Cham, maudit par son père, qui lui prédit qu'il serait l'esclave des descendants de ses frères, peut se reconnaître dans les races nègre et hottentote. Les Malais, qui composent notre quatrième race, paraissent être un mélange des générations de Sem

(1) Horace, liv. I., od. III; et Hésiode, Θεογόνια.

et de Cham. Cet ensemble comprend donc tout le genre humain sous trois tiges originelles principales (1).

Chacune des six souches humaines, ou plutôt chaque grande famille, paraît avoir eu, dans le principe, des foyers primitifs, d'où elles se sont disséminées et répandues de proche en proche par des accroissements successifs de population. Ces foyers de propagation peuvent se reconnaître à la beauté et à la perfection corporelle de chaque famille qui les peuple; et comme le genre humain s'est dispersé par des colonies, il est naturel de croire qu'il a suivi d'abord les terres avant de s'exposer à un océan inconnu et à l'inconstance des eaux. Ainsi les familles humaines paraissent avoir établi leurs foyers primitifs près des élévations du globe, et de là se sont écoulées comme les fleuves des montagnes jusqu'aux extrémités

(1) La *Genèse*. — Strabo, *Geogr.*, l. III et IV; Pompon. Mela, *De situ orb.*; Agatharchide (voy. *Biblioth.* de Photius), font de l'Orient et de l'Asie le berceau de toutes les nations du monde. — Les Égyptiens se prétendaient aborigènes, selon Diodor. Sic., *Biblioth.*, l. I; Hérodot., l. II.

Pallas, *sur la formation des montagnes*, Pétersb., 1777, in-4°; Bailly, *Lettres sur l'origine des sciences*, Paris, 1780, in-8°; et Linné, pensent que le plateau de l'Asie fut la demeure primitive du genre humain

des terres et aux rivages des mers. C'est dans les pays de montagnes que l'espèce est toujours plus florissante, plus libre et plus féconde; c'est la patrie première du genre humain; c'est de là que coule sans cesse l'urne des générations; c'est du sein des montagnes que sortent les colonies et les conquérants pour descendre dans les plaines fertiles, comme l'aigle et ses enfants fondent du haut des rochers sur la proie paisible des campagnes.

Considérez de plus que chacun de ces foyers est le centre d'une langue mère d'où sont découlés différents idiomes ou dialectes. Par exemple, le point central et originaire de la famille blanche qui est placée au Caucase a répandu les langues sanskritiques partout où les peuples blancs se sont établis. Si la France, l'Italie et l'Espagne ne parlent pas aujourd'hui une langue d'origine teutonique, c'est parceque la pélasgique et la latine ont prévalu et modifié considérablement la première. Mais avant les conquêtes des Romains et l'introduction du latin dans l'Europe australe, le langage des Celtes, des Ibériens, ressemblait à celui des Helvétiens, des Germains et des autres peuples teutons, comme l'ont fait voir Pelloutier, Cluverius, Gesner, etc. Il en est

de même de la famille esclavonne, dont on entend la langue depuis le golfe de Venise jusqu'aux extrémités de la Russie, quoiqu'elle subisse plusieurs dialectes. On sait que les langues de l'Orient, comme celles des Arabes, des Syriens, des Phéniciens, des Persans, des Hébreux, etc., ne sont que les divers idiomes d'une langue mère, l'araméenne. Non seulement la forme du corps, le langage, présentent des traits communs dans chacune de ces grandes familles humaines, mais de plus les mœurs, les usages, les coutumes et les idées religieuses semblent indiquer aussi une source commune pour chacune d'elles, quoiqu'une foule de circonstances aît beaucoup multiplié les accessoires. Il nous paraît donc vraisemblable que chaque race humaine présente des points ou des foyers d'où sont sorties les diverses familles que nous trouvons répandues aujourd'hui sur la terre.

1° La *race blanche* ou la *génération de Japhet* offre quatre points principaux de population. En Europe, la famille celtique a son foyer vers la Suède et les montagnes du nord, appelées jadis la *fabrique du genre humain*, selon Saxon le grammairien (1). Elles versèrent à diverses

(1) Voyez aussi l'*Atlantica* de Rudbeck.

époques de nombreux essaims d'hommes sur l'Europe australe, tels que les Cimbres, les Goths, les Suèves, les Teutons, les Alains, les Francs, les Normands, les Danois, les Saxons, etc. C'est de là que paraissent émaner la plupart des Européens blonds. Le second foyer de la race blanche est placé vers le flanc occidental de la chaîne du mont Caucase, entre la mer Noire et la Caspienne : c'est de là qu'ont émigré tous les peuples de la Moscovie, de l'Ukraine, de la Pologne, de la Turquie, enfin toutes les générations scythes, esclavonnes, vandales, sarmates, illyriques, les Huns et les Tatars, qui ont successivement inondé l'Europe orientale.

Le troisième foyer se trouve dans les montagnes de l'Arménie, d'où paraissent s'être écoulées jadis les familles arabes, israélites, syriennes, persanes, et ensuite les Maures, les Barbaresques ou Berbères, et les Marocains; ces derniers peuples ont pris une teinte brune sur le sol aride et brûlant de l'Afrique.

Enfin les familles indiennes et mogoles paraissent sorties des montagnes du Khorasan, province de Perse (autrefois la Bactriane). C'est une continuation du Caucase et le flanc oriental de sa chaîne. Les familles indiennes se sont

répandues jusqu'au Gange, au Malabar et à la côte de Coromandel.

2° La *race basanée, jaune*, ou la *tige de Sem*, tire sa source de trois centres principaux ; le foyer des petites peuplades polaires de Samoïèdes, de Toungouses, de Jakoutes, d'Ostiaques, est placé dans les vastes montagnes entre la Léna et le Jeniséik. Cette famille a étendu ses branches vers l'orient jusqu'au Kamtchatka, aux régions habitées par les Joukagres et les Tschoutchis ; vers l'occident elle a peuplé la Laponie et le Groënland, le Labrador avec le pays des Eskimaux, dans le Nouveau-Monde.

La seconde souche prend sa racine dans l'immense plateau de la Tartarie ou le Cobi, et les monts Altaï, berceau, depuis un temps immémorial, des hordes de Kalmouks-Mongoles et Eleuths ; ils étendent leurs vastes rameaux dans toute l'Asie septentrionale, et sans doute aussi sur les côtes du nord-ouest de l'Amérique septentrionale.

On trouve le troisième foyer dans les montagnes du Tibet, d'où sont descendus tous les Mongols orientaux et méridionaux, tels que les Chinois, Siamois, Japonais, Coréens, etc.

La race américaine a deux principaux foyers de population. Le Pérou et une partie de l'Amé-

rique méridionale ont reçu des habitants de la chaîne des Andes, montagnes très élevées, qui ont pu fournir aussi des émigrations au Yucatan, au Mexique, à la Louisiane et à la Californie par l'isthme de Panama, comme on paraît en avoir observé des traces. Le second centre de population émane des Cordilières, qui a envoyé des colonies au Brésil, au Paraguay, au Chili, jusqu'aux terres magellaniques.

C'est vers les îles de la Sonde, des Moluques et des Philippines, qu'il faut chercher la racine primitive de cette race malaie qui a répandu ses nombreuses colonies dans toutes les îles de la mer du Sud, jusqu'à la Nouvelle-Zélande, et à Madagascar. L'archipel indien n'est composé que de sommets des plus hautes montagnes d'un vaste continent dont les vallons sont submergés sous les eaux, probablement à la suite de déchirements et de convulsions des volcans, dont toutes ces îles portent les témoignages encore tout fumants et embrasés.

Dans l'Afrique, il existe trois souches distinctes, et trois centres principaux de l'*espèce humaine noire.* Les familles des nègres proprement dits descendent des âpres et chaudes montagnes de Kong et de la Nigritie, et peuplent toutes les côtes occidentales de l'Afrique. Les fa-

milles cafres tirent leur origine des montagnes de la Lune et de toute la chaîne du milieu de l'Afrique ou de la brûlante Éthiopie. La race hottentote a son principal foyer dans les montagnes du pays des Namaquois. Enfin, les Papous de la Nouvelle-Guinée et les habitants de la Nouvelle-Hollande descendent probablement de quelque chaîne de montagnes bleues, ou autres qu'on trouvera dans l'intérieur de ce nouveau continent lorsqu'on pourra le parcourir.

On peut observer que les lieux dans lesquels nous plaçons le centre des familles humaines présentent leurs caractères physiques et moraux d'une manière plus développée que partout ailleurs; et à mesure qu'elles s'éloignent de leur source, elles les perdent ou se dégradent. Ce ne sont donc ni les climats, ni la nourriture, ni le genre de vie, qui seuls impriment aux différents peuples leurs types essentiels et principaux; c'est plutôt leur constitution originelle, qui peut bien se dégrader par des modifications, ou s'affaiblir par des mélanges, mais qui reprend son empire lorsqu'ils cessent d'avoir lieu. Les influences de la chaleur et de la lumière peuvent bien changer la couleur de la peau; l'humidité peut gonfler les corps, et la sécheresse les maigrir; l'abondance, la

disette et les qualités des aliments peuvent attribuer plus ou moins de force et de corpulence aux individus ; le genre de vie peut altérer les habitudes et développer certaines facultés ou en détruire d'autres : mais on ne saurait concevoir enfin comment toutes ces causes parviendront à rapetisser le crâne du Jolof, à prolonger son museau, à donner à son sang, à ses humeurs, à son cerveau, une teinte noire (1). Les caractères des races qui ne sont que superficiels ou extérieurs varient beaucoup, mais les formes essentielles et fondamentales tiennent à la charpente intérieure des individus, et sont inaltérables. Il ne faut pas penser que le Mandingue soit, pour ainsi dire, de race blanche dans l'intérieur de son corps, et noirâtre à sa superficie ; tout est radicalement nègre chez le nègre, comme Sœmmerring l'a démontré par l'anatomie (2). Les variations que nous éprouvons de la part des corps extérieurs demeurent étrangères à notre

(1) « Le soleil noircit notre visage, mais, hélas ! il ne rend pas à nos cheveux blanchis par l'âge leur noirceur primitive. » *Sentence arabe d'Almoténabby*.

Donc le soleil ne noircit pas les cheveux.

(2) *Ueber korperliche die negers*, etc., Mayence, 1789, in-8°. Voyez aussi Meiners, *sur les nègres*, en allemand.

constitution; elle les repousse, elle en est plutôt opprimée que changée. Par exemple, les Maures sont extrêmement brunis par le soleil; cependant les filles, à Méquinez, qui ne sortent jamais des sérails, ont une peau tout aussi blanche qu'une Française. Quel Papou deviendra blanc en le dérobant dès sa naissance aux rayons de la lumière? qui changera les proportions de son crâne et de sa figure? et qui imprimera dans sa structure osseuse, nerveuse, cérébrale, les caractères de la tête d'un Européen?

Tous les peuples mongols et kalmouks présentent un tempérament atrabilaire et sec; toutes les familles celtiques et caucasiennes ont une constitution sanguine; toutes les nations africaines de race noire sont d'une nature plus ou moins flegmatique, principalement les Hottentots et les habitants de la Nouvelle-Hollande; toutes les courtes peuplades lapones, samoïèdes et kamtschadales ont le genre nerveux dans un état spasmodique et presque convulsif; tous les Américains naturels montrent une complexion bilieuse et mélancolique; enfin, tous les Malais sont d'un tempérament nerveux-mélancolique. Ce ne peut être ni le climat ni la nourriture qui engendrent ces complexions originelles, puisque chaque race vit de diverse

manière et sous une grande variété de températures.

ARTICLE II.

De l'influence des climats sur l'homme.

Les mers, les montagnes, les diverses couches des minéraux et des roches, ont morcelé, entrecoupé le globe; il en est résulté une étrange diversité de demeures, même sous de pareils climats; ainsi les degrés de froidure de l'air, les qualités des eaux; les révolutions de l'atmosphère, ont forcé notre espèce à modifier ses habitudes, ont prêté plus facilement la naissance à certaines familles de plantes et d'animaux dont nous avons fait notre nourriture. Tantôt il a fallu que l'homme devînt navigateur, tantôt chasseur et sauvage parmi les montagnes, ou nomade au milieu des déserts, ou qu'il variât le genre de ses cultures, ou se livrât à un commerce lointain. Et qui ne verra pas jaillir de tant de diversités, les mœurs les plus discordantes, les propensions les plus bizarres, l'origine de plusieurs maladies, telles que le farcin des Moluques, le pian des nègres, la proctalgie des Brasiliens, des engorgements éléphantiaques en des contrées humides et chaudes, la plique polonaise, le *tarbo* des

Égyptiens ; les lèpres, la peste, le *cholera morbus*, la fièvre jaune, la variole, la syphilis, et mille autres affections dues primitivement à la nature particulière des températures, des eaux, de l'air, dans certains climats?

Nous respirons un air plus ou moins pur ou chargé d'exhalaisons; notre transpiration tantôt augmentée ou diminuée, notre sang diversement oxygéné, nos systèmes absorbant, cutané et exhalant plus ou moins excités, les secousses que nous éprouvons par les variations brusques de la température, les caprices des saisons, la raréfaction de l'air des montagnes et la pesanteur de celui des vallées pleines de brouillards, modifient beaucoup notre constitution. Ainsi le crétin stupide des gorges du Valais est bien différent du Basque sec, ou du Miquelet agile des Pyrénées; le flegmatique Hollandais, du vif et pétulant Provençal. De même l'Arabe bédouin, desséché dans ses arides déserts de sable, comme ses herbes épineuses et salées, forme un contraste avec le gras musulman du Caire, près des rives marécageuses du Nil, où végètent des pastèques et des concombres : l'un est sec et bilieux, l'autre lymphatique et muqueux.

Chaque contrée imprime donc aux hommes

un caractère particulier, mais superficiel, ou qui se perd en habitant d'autres régions, pour prendre celui qui convient à ces dernières. Outre les modifications particulières à chaque race humaine dans chaque terroir, il en est de générales sur le globe et dans toutes les races. Elles sont de trois genres : 1° les influences de la chaleur et du froid; 2° celles de l'humidité et de la sécheresse, des lieux bas ou élevés, fertiles ou arides, d'un air stagnant ou agité, etc.; 3° enfin celles qui naissent du mélange de ces deux premières sortes d'influences.

Le froid extrême raccourcit la taille, resserre les membres, engourdit les muscles, rend indolent, apathique, diminue les facultés génératives, amène un sommeil léthargique, et enlève toute la force du corps, toute la volonté ferme de l'esprit.

Voyez près des pôles, au Spitzberg, au Groënland, au Kamtschatka, dans la Laponie, la terre couverte de mousses, d'herbes grêles, de bruyères naines, de petits buissons, de bouleaux rabougris ou resserrés étonnamment par la froidure qui glace continuellement les extrémités des branches, pour peu qu'elles s'alongent; aussi les arbres deviennent ar-

bustes, ceux-ci de menues broussailles qui se ramassent ou se pelotonnent en entremêlant leurs courtes branches comme pour se garantir le plus qu'ils peuvent de la froidure; les sapins, les pins, se vêtissent de leur petit feuillage, dru et serré comme des poils, et résineux, pour mieux résister aux hivers. De même les hommes de ces contrées polaires, les Lapons, les Samoïèdes, les Ostiaques, les Tchoutchis, les Koriaques, les Joukagres, les Esquimaux, les Kamtschadales, sont de petits hommes trapus, à peine hauts de quatre pieds, ramassés en boule par la rigueur excessive de ces climats; leur peau froncée est même noircie et comme tannée par le froid violent qui la frappe. Pareillement les animaux domestiques, les chevaux, sont déjà plus petits que nos ânes en Écosse, dans le Northwales, comme en Suède, en Œlande et Smolande; les bœufs et les vaches y deviennent également de petite taille, blancs et sans cornes.

Une froidure modérée, au contraire, donne de la densité, du ressort à la fibre, augmente la vigueur musculaire, excite beaucoup le besoin de manger, anime la valeur, produit une certaine témérité de caractère, et une énergie dans l'âme, qui ne laisse aucune tranquillité

au corps; et parceque celui-ci est musculeux, il a naturellement de la tendance au mouvement. Ce développement des facultés corporelles est favorable à la multiplication de l'espèce; ce qui nécessite ensuite des émigrations et des colonies, qu'on ne peut établir qu'avec de grands travaux et beaucoup de courage. Nous trouvons encore tous ces caractères applicables aux habitants de l'Europe boréale et à ceux du milieu de l'Asie septentrionale. Ils sont, pour la plupart, robustes, de belle taille, audacieux, entreprenants, tous guerriers, grands mangeurs, sujets à l'ivrognerie, très féconds, actifs et belliqueux.

C'est, en effet, parmi les peuples de race gothique et teutonique que le duel et la guerre ont de tout temps exercé leur plus puissant empire. Les Germains, dit Tacite, regardent le repos comme un état violent; ils soupirent sans cesse après les combats, et aiment mieux arracher au prix de leur sang des biens que leur offrirait la culture de la terre (1). Qui

(1) Les *Berserkés* étaient des aventuriers audacieux, des espèces de sauvages enragés et furibonds, passant leur vie dans le feu des batailles, n'épargnant rien dans leur fureur, vivant de rapine et de carnage, dévorant souvent la chair crue, passant à travers les flammes, présentant

pouvait assujettir la rage aveugle, la féroce bravoure de ces Ibères et de ces Cantabres indomptés par les Romains et les Maures, lorsqu'on voit même des mères égorger leurs enfants de leurs mains plutôt que de les voir tomber dans l'esclavage, et les enfants massacrer leurs parents enchaînés, pour les dérober à la honte de la servitude ? Désarmer un Ibère est lui couper les mains (1) ; et Silius Italicus dit que les Cantabres ne pouvaient vivre sans armes ni sans guerre.

Tous ces peuples, les plus libres et les plus braves qui jamais aient existé sur le globe, propagèrent cet esprit guerrier qu'on retrouve dans les codes des Wisigoths, des Bourguignons, des Lombards, etc. Tous, nés robustes de corps, énergiques par l'âme, ne respiraient

le duel à tout venant, violant les femmes, s'emparant de tout par la violence, et ne connaissant que l'empire de la force. C'était même chez eux une bravoure d'insulter leurs dieux, comme on voit Ajax défier Jupiter ; de n'adorer que leur épée (Saxo Grammat., l. I ; Th. Bartholin, *De caus. contempt. mort.*, l. I, c. vi), qui était sonvent transmise de père en fils, surtout celles des héros. Ces armes passaient pour enchantées. Les Scythes honoraient leurs armes, non moins que le faisaient ces féroces Scandinaves, comme les Turcs jurent encore par leur cimeterre victorieux.

(1) Tit. Livius, lib. XXXIV, dec. xvii.

que le carnage et la fureur, y mettaient tout, honneur, richesse, lois, religion, préjugés. Tout exaltait en eux cette passion unique et dominante. Endurcis dès l'enfance au froid, aux travaux, à la fatigue, à la chasse, à la faim; exercés au maniement des armes, habitués aux dangers et aux blessures; nés au milieu des batailles, et les femmes mêmes familiarisées avec le tumulte des camps, le seul crime punissable était la lâcheté, la seule vertu était l'intrépidité. Tout victorieux avait raison, tout vaincu avait tort; les faibles, selon eux, perdaient tout droit sur ce qu'ils n'avaient pas su défendre; la victoire, à leur avis, était la manifestation de la justice, ou le seul jugement de Dieu même, qui toujours était du côté des triomphateurs; la force enfin devint le droit unique (1). Les *Sagas,* histoires du nord, sont pleines de récits de combats; ordinairement le plus brave étant moins fourbe et moins rusé, ayant moins de caractère de faiblesse et de poltronnerie, était honoré comme le plus franc (2).

(1) Tacit., *Histor.,* l. IV, c. XVII; Pelloutier, *Hist. des Celtes,* tom. I, p. 415; Mallet, *Introduction à l'histoire de Danemarck,* liv. IV, p. 130.

(2) Montesquieu, *Esprit des lois,* l. XXVIII, ch. XVII. Voyez aussi Beaumanoir, Basnage, Duclos, *sur les duels.*

Il importe de constater que les seules nations de race caucasienne ou blanche ont manifesté ce mépris hautain de la mort plus que tous les autres peuples de la terre. Personne n'ignore quel dédain superbe de l'existence manifestaient jadis les Scandinaves, les Danois, les Suèves, les Saxons, etc.

Prodiga gens animæ et properare facillima mortem.
Impatiens ævi, spernit novisse senectam,
Et fati modus in dextra est.

Silius Italic., lib. I.

Ils se tuaient même souvent pour éviter la honte de mourir dans un lit; en effet, le suicide était surtout en honneur chez les races gothiques (1). Aussi les jeux des gladiateurs prirent naissance parmi des nations d'origine celto-caucasienne, telles que les Étrusques de la Campanie (2). Aussi les princes celtes et germains, ensuite des empereurs romains,

(1) Comme parmi les Hérules, selon Procope, *Hist. Gothor.*, l. II, c. XIV.

(2) Joseph Micali, *l'Italia avanti i Romani*, tom. I, ch. XVI, p. 196; Tertullien, *De spectac.*; et Athénée, *Deipnos.*, l. IV, c. XIV; Just. Lipsius, *in Saturn.*, l. I, c. VI.

avaient autour d'eux des gardes du corps helvétiens, qui faisaient souvent vœu de mourir pour leur chef, ou de ne pas lui survivre (1).

Sous une température également adoucie, où la chaleur et le froid se modèrent mutuellement, comme dans le midi de l'Europe, et du 35[e] au 45[e] degré de latitude septentrionale, l'espèce humaine y devient plus belle, plus parfaite, plus intelligente et plus industrieuse que partout ailleurs. L'équilibre entre les qualités corporelles, perfectionnées par un froid tempéré, et les facultés de l'esprit avivées par une douce chaleur, communique aux hommes toute l'extension physique et morale dont ils sont susceptibles. L'excès de chaleur et de froid rend les corps difformes et abrutit les esprits; mais les températures intermédiaires perfectionnent et augmentent les qualités des uns et des autres. Nous voyons que depuis l'Espagne, l'Italie, la Grèce, et les autres contrées méridionales jusqu'à la mer Baltique, l'Europe est peuplée de nations industrieuses, remplies d'activité, de courage, d'instruction, qui cul-

(1) Cæsar, *Bell. gall.*, l. III, c. xx; Tacit., *Mor. German.*, c. xiv; et Ant. Gosselin, *Hist. Gall. veter.*, cap. lxv; *De solduriis et leudibus*, etc. Du nom de ces *soldurii* vient encore notre terme de soldat.

tivent et font fleurir les arts, les sciences, le commerce, chez lesquelles enfin la civilisation est aujourd'hui portée au plus haut degré de perfection. Quoique les ténèbres de la barbarie aient plusieurs fois couvert ces contrées, il semble qu'elles ne puissent pas s'y naturaliser. Les Turcs, nation de Scythes et de Tartares, se sont même adoucis et perfectionnés en partie depuis leur établissement sur les bords tempérés du Pont-Euxin ; ils ont quitté une partie de leur antique férocité. En Asie, nous trouvons la Perse, le Khorasan, la Chine et le Japon qui sont habités par les nations les plus civilisées de cette grande partie du monde, quoiqu'elles soient restées bien inférieures à la grande famille européenne.

S'il est généralement manifeste que la multiplication des habitants d'un pays est la marque la plus décisive de sa prospérité (1), c'est aussi la preuve que le travail et la propriété y sont assurés. Un serf dépendant totalement d'un seigneur qui ne cherche que ses propres avantages, cesse de travailler quand il n'y est pas forcé, puisque rien n'est à lui ; donc l'esclavage et la féodalité dévorent la popula-

(1) Adam Smith, *Rich. des nations*, l. I, c. VIII.

tion. Au contraire, la Suisse, la Hollande, les États-Unis d'Amérique, n'ont acquis leur population croissante, même sur un terrain aride, comme jadis la Grèce libre, qu'à cause de cette liberté, protectrice de toute industrie. N'est-ce pas au milieu des guerres civiles et étrangères les plus meurtrières et de la révolution la plus sanglante que la France a vu s'accroître étonnamment sa population ? Une noblesse opulente absorbe dans ses vastes domaines des provinces qui, divisées en petites portions mieux cultivées par des mains industrieuses, fourniraient à la subsistance de nombreuses familles, dans un climat tempéré.

C'est encore la quantité de population réunie dans un terrain donné qui constitue surtout son avancement dans la carrière de la civilisation. Ainsi par tout pays où se trouve réunie une grande masse de peuple, là doivent se développer plus de politesse, plus d'industrie, mais aussi plus de tendance à la corruption morale et au despotisme, par l'énorme disproportion qui s'établit entre les fortunes. On y rencontre bientôt, en effet, tous les extrêmes de richesse et de pauvreté, ce qui produit tous les excès des vices et des vertus, tous les développements possibles des talents dans le bien et

dans le mal. Telles sont les mœurs des grandes villes et des capitales par toute la terre.

Ce n'est donc ni parmi les rangs infimes ni chez les plus élevés qu'il faut étudier les mœurs des nations, car ces situations extrêmes placent le cœur humain dans un état violent, tandis que les classes moyennes laissent plus librement développer les penchants naturels.

Ainsi l'extrême politesse dans la civilisation, au midi, rend les caractères faux, rampants et esclaves, comme l'extrême barbarie ne se plaît que dans des habitudes féroces, dans une brutale indépendance. Toutefois, l'homme pauvre et malheureux soutient et défend son semblable, par sympathie et nécessité, au lieu que l'opulent, jaloux de ses égaux, aspire souvent à les renverser.

Les peuplades sauvages et les hordes des pays froids ont des coutumes ou des usages; les seuls peuples civilisés des régions tempérées établissent des lois, car l'inégalité des rangs y ayant pénétré avec les noms de riches et de pauvres, il faut des barrières plus puissantes pour prévenir les chocs des divers ordres dans chaque état. Les peuples qui habitent les extrémités du globe, recevant peu de secours d'une nature marâtre demeurent toujours barbares, car ils vivent sans cesse sous l'oppression des besoins.

Parcourez tout l'univers, vous verrez toujours les climats extrêmes de chaleur et de froidure maintenir les nations dans cet état permanent d'abrutissement ou de barbarie, tandis que les contrées intermédiaires permettent le déploiement facile des facultés physiques et intellectuelles de l'homme. Ainsi la civilisation n'a guère pénétré dans le milieu de la zone brûlante, et ne s'est point étendue jusqu'au cercle polaire; mais nous la voyons régner dans toutes les zones tempérées d'Europe, d'Asie et d'Amérique, comme sur les rivages de l'Afrique qui bordent la Méditerranée. C'est ainsi que l'Asie tempérée a vu Samarkand et Bokhara, ou l'ancienne Sogdiane, devenir le site d'une antique civilisation; elle se retrouve parmi les Persans, les Chinois, les Japonais, plus que dans les régions trop ardentes et les trop froides de cette vaste partie du monde; l'Amérique septentrionale voit aujourd'hui fleurir les États-Unis, et quelque jour la politesse de l'Europe étendra ses lumières sur le continent de l'Australasie : mais toujours le cœur de la brûlante Afrique sera le siége d'une vie inculte et sauvage, comme les steppes arides et glacées de la haute Tartarie. Nous voyons régner dans les Indes, à Siam et dans toutes les parties les plus

méridionales de l'Asie, des gouvernements tyranniques et oppresseurs; les hommes, abattus par l'ardeur du climat, sous le plus lâche esclavage, ne savent ce que c'est qu'une patrie; la liberté leur devient plus onéreuse que la servitude; leur seule politique consiste à gouverner par la terreur du sabre (1). Rampants avec leurs maîtres, insolents envers leurs inférieurs, dans leur servilité, ces hommes refuseraient, comme jadis les Cappadociens (2), leur indépendance même. Rien n'égale la stupidité d'esprit et l'horrible bassesse de caractère que produit l'obéissance absolue sur les âmes dans tous les empires despotiques (3). Le titre de *humkiar* ou meurtrier est le plus noble que porte sa hautesse turque, et la gloire du miramolin de Maroc et des autres despotes est de pouvoir massacrer des hommes en toute liberté.

Il y a moins de nations entièrement policées en Asie qu'en Europe, parceque la première est ou trop chaude ou trop froide, tandis que la seconde est à peu près tempérée partout.

(1) La Loubère, *Voyage à Siam*, tom. I, p. 405 et sq.

(2) Arriani, *Peripl. maris Erythræi;* et Philostrat., *Vita Apollonii*, l. VIII.

(3) Ricaut, *Present state of the othoman empire*, c. III-V; Thornton, et Eton, etc.

La raison physique de ces différences se trouve dans l'élévation extrême du milieu de l'Asie et dans la profonde dépression de ses parties méridionales, de sorte qu'elle est, ou très froide dans le premier cas, ou brûlante dans le second. Elle n'a presque aucune température intermédiaire, ce qui produit un combat éternel entre les habitudes, les mœurs, les usages des Asiatiques du nord et de ceux du midi, les uns n'ont que les premiers éléments de la civilisation, et les autres n'en présentent plus que la lie. Ensuite la nature des religions et des gouvernements asiatiques met des entraves à l'industrie sociale, et oblige ces peuples à séjourner dans un état d'imperfection et dans un repos d'esprit toujours nécessité par le double fardeau du despotisme et de la superstition.

C'est ainsi que les Chinois, à l'époque de l'invasion des Tartares, préféraient de se laisser couper la tête plutôt que de raser leurs cheveux, par suite de cette grande maxime, qu'il ne faut aucunement changer ce qu'ont établi les ancêtres (1). Cependant ces peuples sont différents dans leurs mœurs au nord et au sud,

(1) *Mém. concernant l'histoire, les sciences*, etc., *des Chinois*, tom. IV, Paris, 1779, in-4°, p. 287.

comme le remarquait leur empereur Kang-hi ; les gens du midi, dit-il, sont des femmes par rapport à ceux du nord, et les femmes du nord sont des hommes par rapport aux habitants du midi. Quand la cour était dans les provinces méridionales, les richesses y portaient une mollesse et une corruption de mœurs qui avaient presque transformé les hommes en femmes (1) ; au contraire, les colonies de Chinois établies dans la Tartarie ont bientôt engendré des hommes aussi rudes et aussi féroces que les Mantcheoux (2).

D'ailleurs, la plupart des territoires profonds, tourbeux et noirs, où le riz et d'autres graminées aquatiques s'accroissent en une prodigieuse hauteur, étant trop souvent abreuvés d'eaux croupissantes, se remplissent de fondrières, de marais fangeux d'où s'exhalent, surtout en été ou sous les climats chauds, des épidémies meurtrières ; tels sont le scorbut autour de la Baltique, les fièvres intermittentes en Hollande, la peste en Égypte, et la fièvre

(1) *Mém. concernant l'histoire, les sciences,* etc., *des Chinois, Observat. de physique de l'empereur Kang-hi,* tom. IV, p. 469.

(2) Duhalde, *Descript. de la Chine,* t. IV, et *Voyages au Nord,* tom. VIII, etc.

jaune d'Amérique, dans les criques basses et marécageuses, à la Vera-Cruz et aux bouches de l'Orénoque près de la ligne équinoxiale. De plus, un air humide, des eaux malsaines, la fréquente nourriture de poisson muqueux, débilitent les organes assimilateurs, gonflent le tissu cellulaire, engorgent le système lymphatique, rendent les corps flasques, pâles ou jaunes, impriment des habitudes de mollesse et d'inertie, mais aussi de constance et d'uniformité dans toutes les actions de la vie. Ces peuples lents, en général, adonnés à la bonne chère et à leurs plaisirs, se multiplient et poursuivent pendant des siècles leurs occupations routinières : c'est ainsi que le Hollandais s'enrichit par l'économie; que l'Égypte, l'Assyrie, l'Inde, malgré l'oppression et les rapines de leurs dominateurs, demeurent populeuses, et que la Chine regorge d'habitants.

Le voisinage des peuples sur les bords des mers méditerranées et des îles rapprochées en archipels multiplie les échanges et les communications, entretient et excite l'industrie; aussi les peuples d'Europe, qui ont devancé tous les autres dans la carrière de la civilisation, furent les riverains de la Méditerranée, surtout dans l'archipel grec et sur les côtes européennes;

de même tout le contour de la Baltique et les rivages de nos mers du Nord ont montré des nations commerçantes et industrieuses dans les anciens âges, tandis que le centre de l'Europe était encore barbare, ses peuples vivaient sans fréquentation et isolés. Les Malais, parmi les nombreux archipels des Indes, entretiennent partout un commerce actif; comme aujourd'hui les nations maritimes d'Europe et d'Amérique doivent à l'archipel des Antilles et à leur immense navigation presque toutes leurs richesses commerciales.

Dans le Nouveau-Monde, comme en toute autre partie du globe, les contrées froides sont le siége de la liberté; les âmes, mieux trempées, s'y montrent fortes et vigoureuses comme les corps. Plein du sentiment de sa dignité personnelle et capable des plus grands efforts pour la faire respecter, l'homme y aspire toujours à l'indépendance, rien ne peut plier sa fierté opiniâtre au joug de la servitude. Dans les climats chauds, où les corps sont toujours énervés, où la paresse et l'indolence paraissent une suprême félicité, l'homme consent à fléchir sous la puissance d'un maître. Ainsi en Amérique on voit toujours l'autorité s'accroître avec la chaleur du climat, et les hommes

perdre de leur activité à mesure que le soleil en acquiert davantage, ou que la terre devient plus fertile. Ainsi dans la Floride, l'autorité des caciques devint non seulement permanente, mais même héréditaire. et les sujets ne les approchaient qu'avec des démonstrations de crainte et de respect (1). Chez les Natchez, il y avait une caste nobiliaire jouissant de dignités héréditaires, appelés les *respectables;* le peuple était nommé les *puants :* les chefs sont censés fils du soleil et vénérés comme tels; ils ont droit de vie et de mort; on immole sur leur tombe leurs femmes, leurs domestiques, qui se tiennent honorés de ce sacrifice (2).

A mesure que la chaleur augmente et qu'on se rapproche davantage de la ligne équatoriale, on observe surtout que les hommes perdent leurs forces et leur activité corporelles (3), tandis que leur esprit s'exalte, se répand au-delà

(1) Cardenas, *Y cano ensayo chronol. à la Hist. de Florida*, p. 46; Lemoine de Morgues, *Jones Floridæ*, dans la collect. de Debry, tom. I, p. 4; Charlevoix, *Hist. de la Nouv.-France*, III, 467.

(2) Dumont, *Hist. de la Louisiane*, I, 175; Charlevoix, *Nouv.-France*, III, 419; *Lettres édif.*, XX, 106.

(3) Coulomb a remarqué qu'à la Martinique, où la température n'est guère moins de 20°, habituellement les

des limites naturelles, et n'enfante plus que des idées monstrueuses. Le développement de l'imagination semble s'opérer en raison de la chaleur des climats ; presque éteinte chez les peuples du Nord, elle devient mieux réglée et soumise au jugement chez les nations des contrées tempérées ; mais elle s'exalte et se déborde d'autant plus que les régions sont plus ardentes et que le corps devient plus abattu, plus maigre et plus ferme. De là résultent cet empire excessif des religions et cet effrayant despotisme qu'on trouve chez les Marocains, les Syriens, les Égyptiens, les habitants de la Perse méridionale, du Grand-Mogol, du Guzarate, de Visapour, du Malabar, de l'île de Ceylan, des contrées de Maduré, du Tsenjaour, du Bisnagar, de la côte de Coromandel et du Bengale, enfin dans les royaumes d'Ava, au Pégu, Siam, Aracan et Camboye, au Tonquin et à la Chine. Il en est de même dans les îles Moluques, celles de la Sonde, etc. La brûlante Afrique est peuplée de nations courbées sous le double joug de la superstition et de la tyrannie. C'est au sein de l'Éthiopie que sont établis

hommes ne sont capables que de la moitié de la quantité d'actions journalières qu'ils peuvent fournir en nos climats. *Mém. de l'institut*, tom. II, p. 380, sq.

les royaumes barbares des Anzicos, du Monoëmugi, etc. C'était entre les tropiques que se trouvaient jadis les vastes empires du Pérou et du Mexique dans le Nouveau-Monde; il semble que les gouvernements s'appesantissent à mesure qu'ils sont plus voisins des pays chauds (1). La Russie ne fait pas exception ici, car elle n'est guère qu'un assemblage immense de provinces faiblement unies à la métropole.

Chaque race d'hommes n'éprouve pas le même degré de variation par la chaleur ou le froid des climats, ou n'en est pas affectée de la même manière, comme on le voit chez les nègres. Gmelin, Lentilius, Linné, rapportent au sujet des Sibériens, des Courlandais, des Lapons, que les médicaments les plus héroïques, les purgatifs drastiques, qui seraient même d'af-

(1) La diverse condition politique des hommes dérivant des climats est une antique opinion établie par Hippocrate, suivie par Ptolomée l'astronome, par Vitruve et la plupart des anciens, soutenue par Bodin, Chardin, Bernier, Montesquieu, Volney, et d'autres modernes.

Quidquid ad Eoos tractus, mundique teporem
Labitur, emollit gentes clementia cœli.
Omnis in arctois populus quicumque pruinis
Nascitur, indomitus bellis et mortis amator.

Lucain, *Pharsal.*, l. VIII.

freux poisons pour les méridionaux, agissent à peine sur leurs corps endurcis. Une piqûre légère, au contraire, suffit pour exciter chez les Indiens des convulsions universelles; ils ont d'ailleurs un pouls vif, accéléré, tandis qu'il est fort lent aux septentrionaux. Des expériences sur la température du corps humain en divers climats, par John Davy, prouvent que celle des habitants des tropiques, à l'île de Ceylan, par exemple, n'est nullement inférieure à celle des habitants de l'Europe, si même elle n'est un peu supérieure. Ainsi on a de 36 à 37° centigrades, en Europe; à Ceylan, on obtient 38° passés (1).

Un nègre supporte mieux la grande ardeur du soleil que le blanc, même acclimaté dans les pays les plus brûlants. La constitution naturelle de l'Éthiopien demande du calorique pour se bien porter, et la température froide ne lui convient pas plus que la chaleur n'est convenable au septentrional.

Les différences occasionées dans les races humaines par la sécheresse ou l'humidité des terrains sont de deux sortes; elles dépendent de la chaleur ou de la froidure.

(1) *Account of the interior of Ceylan*, by John Davy; et *Annal. chim. et phys.*, avril 1823, p. 433.

L'homme des montagnes, les *barbets* des Alpes, les *miquelets* des Pyrénées, les Basques, les Cantabres ou les Liguriens, les Marses des Apennins, les Tyroliens chasseurs, etc., sont de petits individus la plupart maigres, secs, actifs à grimper sur les rochers comme les chèvres. Mais descendez dans les plaines basses, vous trouverez une nature toute diverse.

Les pays secs donnent ainsi de la rigidité à la fibre, la rendent grêle, mobile, irritable, parcequ'ils la dépouillent de l'humidité qui, l'amollissant, lui laissait moins de sensibilité. Les hommes des pays secs sont courts, maigres, laborieux, actifs, opiniâtres, pleins d'audace et d'intrépidité, capables des plus hautes entreprises; on trouve ces caractères dans tous les peuples montagnards, chez les Écossais, les Auvergnats, les Corses, les Arabes, les Druses, les Albanais, les habitants des lieux élevés, comme ceux des Alpes, des Pyrénées, les hordes nomades de l'Asie septentrionale, les Arméniens, les diverses nations du Caucase (1), des montagnes d'Abyssinie, du

(1) M. Jules Klaproth, dans un mémoire (*Nouv. annales des voyag.*, novembre 1822, p. 243, sq.), prouve l'*identité des Ossètes, peuplade du Caucase, avec les Alains du moyen âge*. C'est une partie de la grande souche des

Tibet, des Cordilières et des Andes, etc. (1). Lorsque la chaleur est jointe à la sécheresse, on trouve des hommes naturellement remplis d'habileté, d'esprit et d'aptitude à tout, aux arts, au commerce, à divers genres d'industrie : tels ont été les Grecs, au milieu des arides rochers de l'Archipel; tels sont encore maintenant les Arabes, les Arméniens, et la plupart des Maures.

Au contraire, l'humidité ramollit les fibres,

nations indo-germaniques qui s'étend depuis Ceylan jusqu'en Islande. — Ces Scythes qui firent leur invasion sous Madyès, dans la haute Asie, 633 ans avant Jésus-Christ, y dominèrent pendant vingt-huit ans.

(1) Partout les mêmes terrains amènent les mêmes coutumes; les habitants des Landes près Bordeaux, par exemple, sont contraints de prendre une vie presque nomade, sur leurs longues échasses, comme les Arabes sur leurs chameaux. Ainsi les Landais marchent couverts de peaux de brebis avec leur laine, élevés sur leurs *xcanques ;* au milieu de leurs sables humides, on les voit petits, maigres, avec un teint hâve et décoloré; leur tempérament nerveux indique la tension, l'éréthisme, la disposition aux spasmes; leur vieillesse est prématurée, et la jeunesse porte déjà des rides sur son front; tous se mariant de trop bonne heure, ne produisent que des individus malingres et rabougris. Avares et superstitieux, ardents pour les femmes, sombres et taciturnes, ils déploient cependant des vertus de générosité, de fidélité, un caractère noble sous l'extérieur le plus rustique.

alonge les membranes, distend toutes les parties, et donne de la flaccidité aux corps; elle produit le même effet sur les esprits, les rend pesants, stupides et voisins de l'imbécillité, tandis que ceux des pays secs et ardents approchent plus de la folie. Les habitants des terrains profonds et bas où l'air demeure chargé de vapeurs, de brouillards et d'humidité malsaine, sont épais, grands, lourds, paisibles et débonnaires; leur esprit devient simple, leur caractère bonasse; la routine est toute-puissante chez eux, et il leur faut des efforts extraordinaires pour sortir de la sphère commune; hommes d'ailleurs très attachés à la vie, enclins à l'avarice, adonnés à la bonne chère. Nous reconnaissons plus ou moins ces caractères dans les habitants des vallées, des gorges des montagnes, des bords des lacs, des plaines abritées, enfin de tous les lieux bas remplis d'eau. Quoique la Hollande, la Flandre, les Pays-Bas et la Champagne aient produit des hommes célèbres, cependant leurs habitants passent pour être moins spirituels, en général, que ceux des autres pays. Les Suisses des vallées diffèrent extrêmement des montagnards pour l'activité, l'adresse et l'esprit. Les anciens Grecs avaient remarqué que les Béotiens étaient pesants,

grands mangeurs, et presque sans esprit, parcequ'ils vivaient plongés dans un air épais et toujours couvert de brouillards; au lieu que les Athéniens étaient spirituels, vifs, légers, habiles et instruits, parcequ'ils habitaient un terrain rocailleux et aride, et respiraient un air pur. Les Gascons ne manquent pas d'esprit et d'habileté en général, et leur pays est assez sec et chaud. Les Auvergnats sont pleins d'activité, ainsi que les Savoyards, tandis que les habitants de la grasse Limagne, du Maine, de la Touraine et du Berri sont plus tranquilles et plus portés au repos. On peut en dire autant des lourds Milanais comparés aux Piémontais.

Lorsque la chaleur est réunie à l'humidité, les hommes deviennent tellement mous et affaiblis, que le moindre mouvement leur paraît extrêmement pénible; le travail devient impossible et l'indolence un besoin : tels sont les habitants des Indes, de la côte de Coromandel, du Bengale, d'Ava, les colons des îles américaines, et les Européens établis à la Nouvelle-Espagne, au Pérou, à la Guiane, etc. Rien n'égale le désœuvrement et l'apathie profonde de ces hommes; ils regardent l'immobilité éternelle comme la suprême félicité; toute leur vie est contemplative; et si leur esprit n'était pas accablé par

l'excès d'une chaleur humide, ils parviendraient par d'aussi longues méditations à la découverte de plusieurs vérités intellectuelles. Les brachmanes ou brames de l'Inde ont même pénétré assez loin dans les sciences qui exigent une profonde méditation ; ainsi le jeu des échecs vient d'eux.

Les qualités de l'air correspondent toujours à celles de la terre : c'est pourquoi les lieux secs et élevés ont d'ordinaire un air vif, agité, ou venteux ; les terrains bas et humides se couvrent d'un air épais et stagnant.

ARTICLE III.

Des crétins, et du crétinisme.

Les gorges étroites des montagnes, leurs sinuosités creuses et renfermées, présentent un état particulier dans leur atmosphère. Ces vallons, abrités de toutes parts contre les vents, recèlent d'ordinaire un air stagnant ou épaissi par les vapeurs aqueuses, les brouillards qui s'élèvent sans cesse de ces chaudes profondeurs où les eaux croupissent dans des marécages. En effet, nul vent ne balaie cette atmosphère ; les rayons du soleil, concentrés entre ces concavités, y maintiennent une humidité prédo-

minante qui ramollit et détrempe tous les êtres vivants et végétants de ces lieux : aussi les plantes y deviennent hautes et molles, les quadrupèdes lourds et massifs, les hommes épais y montrent des chairs engorgées de fluides, un tissu cellulaire et des glandes gonflés d'une lymphe pâle et stagnante. De là viennent les strumes, le bronchocèle et des affections scrophuleuses, augmentées encore par la mauvaise qualité des eaux croupissantes dont on fait usage. La chaleur est quelquefois si intense dans ces vallées pendant l'été qu'elle cause les plus violents délires et la frénésie, la méningite à divers individus qu'on est obligé de transporter aux sommets froids des montagnes, où ces maladies cessent. De même les crétins, les strumeux des gorges de toutes les hautes montagnes voient s'exempter de ces engorgements glanduleux leurs enfants ou les personnes qui habitent des lieux moins étouffés et moins humides, vers le sommet de ces monts, comme l'a remarqué Saussure.

Les pays bas, marécageux, sont exposés à ces brouillards stagnants qui débilitent ou ramollissent tant l'organisation, surtout quand il s'y joint du froid. Telle est la Hollande, tels sont les rivages des mers du nord de l'Europe;

exposés encore aux vents humides de l'ouest et du sud, qui appesantissent les corps, alanguissent les sens et toutes les fonctions vitales.

Il paraît que l'humidité extrême, unie au froid et à la stagnation d'un air lourd, produit seule les goîtres, le crétinisme (1) ou la maladie des crétins. Ce sont des individus imbéciles dont tous les organes tombent dans le relâchement; les glandes de leur cou deviennent excessivement engorgées et pendent en gros goîtres ou bronchocèles, comme des espèces de fanons. Ils sont très livides, brunâtres, cependant blonds ou étiolés pour la plupart; et de constitution très molle; on en voit plus de femmes que d'hommes. Leurs membres restent pendants et abattus, leur peau est très flasque, leur figure insignifiante, hideuse, leur regard stupide; ils ne peuvent ni se soutenir debout, ni parler, et végètent accroupis ou couchés pendant toute leur vie. Il faut les soigner, les nourrir, les habiller; à peine ont-ils l'intelligence de la

(1) Will. Coxe, *Lettres sur la Suisse*, prétend que les mêmes eaux qui obstruent les vaisseaux et font naître le goître ou les strumes engorgées, occasionent pareillement l'obstruction mentale et l'imbecillité dans le cerveau. En outre les crétins s'abandonnent aux voluptés brutales des sens; d'où vient chez eux un idiotisme parfait et incurable.

brute. Il s'en trouve beaucoup dans les gorges du Valais, où ils sont révérés comme de bons *chrétiens* chéris du ciel : cette opinion est du moins utile à ces misérables. Ils deviennent excessivement lascifs et très gloutons. Leur cerveau est affaissé, peu développé, comme le remarque Malacarne, et leur cervelet contient peu de lamelles (1). Cette affection ne se propage pas, mais seulement on peut y naître disposé.

Comme les crétins se rencontrent dans toutes les gorges des grandes chaînes des montagnes, telles que les Alpes, les Pyrénées, le Caucase, les monts Carpathes, la chaîne de l'Oural, du Tubet, du Boutan, et même les montagnes de l'île de Sumatra, des Cordilières et des Andes, ainsi que Barton l'a remarqué en Amérique, on ne doit pas en chercher la raison dans la nature particulière des eaux et du sol. Les causes que nous assignons semblent bien suffisantes, et elles agissent, sur tous les habitants de ces vallées, d'une manière plus ou moins prononcée suivant la constitution des individus : aussi

(1) Malacarne a trouvé jusqu'à 780 lamelles au cervelet des hommes de bon sens, et un nombre plus de moitié moindre aux idiots et crétins; ce nombre de lamelles ou scissures diminue progressivement de l'homme jusqu'aux rongeurs. (Tiedemann, *Icones cerebr. simiar.*)

les tempéraments humides, mollasses, tels que ceux des enfants et des femmes, deviennent beaucoup plus exposés au goître et au crétinisme que les autres.

Les anatomistes qui ont le mieux observé ces individus ont vu que leur crâne se termine d'ordinaire en pointe (1), comme celui de quelques bonzes japonais idiots; il est aplati par derrière; les sutures lambdoïdes des os temporaux sont larges; les trous déchirés à la base du crâne près l'apophyse basilaire de l'occipital et la portion dure du temporal demeurent presque obturés, ce qui comprime les paires du nerf vague, des glosso-pharyngiens et l'accessoire de Willis. Les sinus latéraux de la dure-mère paraissent plus vastes que d'ordinaire; la tente du cervelet est plus épaisse, aussi le cervelet se trouve bien plus à l'étroit et plus resserré que chez les hommes bien constitués, ce qui doit nuire à ses fonctions. Cependant ces crétins manifestent une dégoûtante lubricité; preuve que cette disposition dépend peu du développement du cervelet, contre l'opinion de divers

(1) Voyez-en les figures déjà dans Vesale, *De corpor. humani fabrica*, Basil., 1543, fol. lib. I, cap. III, *Fig. diversæ incolarum Stiriæ et Alpium*, p. 19. Les Esclavons à cheveux noirs ne sont presque pas sujets aux goîtres.

anatomistes. Au reste, chez plusieurs crétins la moelle alongée se trouve aussi comprimée par l'obliquité de l'apophyse basilaire dans ses articulations avec les os voisins et les vertèbres du cou ; il s'ensuit un resserrement nuisible aux fonctions de ce cordon médullaire (1). On remarque que si les enfants ne sont pas crétins avant l'âge de dix ans, ils ne le deviennent guère par la suite ; le moyen d'empêcher le développement de cette maladie consiste à les envoyer respirer un air vif et pur sur les montagnes, selon Saussure (2).

Ce n'est pas seulement dans les vallées humides et l'air épais des gorges des Alpes que se remarque cette dégénération des hommes ; Benjamin Smith Barton l'a signalée en plusieurs contrées de l'Amérique septentrionale, au Connecticut, chez les Oneidas, en Pensylvanie, au Scioto, enfin partout où se trouvent des lacs et des marécages, comme vers les lacs Érié et Ontario, à Montréal, au Saint-Laurent (3), de même que dans le Valais, la Savoie, le pays

(1) Vincenzio Malacarne, *Opuscoli scelti sulle scienze*, etc., tom. XII, Milano, 1789, in-4°, part. III, p. 148, sq.

(2) *Voyages aux Alpes*, § 1036.

(3) *A memoir concerning the disease of goitre*, Philadelphia, 1800, in-8°.

de Vaud, le Derbyshire, le Tyrol et la Carinthie (1). Dans l'état de New-York, les moutons et autres bestiaux sont également exposés à ces strumes (2), et aux monts Alleghanys, chez les Creeks, on voit un goîtreux sur dix personnes; mais l'idiotisme paraît rarement joint au bronchocèle en Amérique, tandis qu'il y est presque toujours uni dans les Alpes, au rapport de Saussure. L'Amérique méridionale offre aussi des exemples de strumes, au Pérou, à Guatimala, Santa-Fé, selon Garcilasso de la Vega, et aux Indiens des Cordilières, d'après Clavijero (3) et Thomas Gage, Mutis, etc.

Les goîtreux et crétins existent encore dans beaucoup d'autres lieux du globe. Staunton en a rencontré dans les vallées de la Tartarie (4). Il en existe d'énormes surtout dans les montagnes du Boutan, du Népaul, dans l'Indostan même, au rapport de Saunders; on en a vu dans quelques régions du Bambarra en Afrique (5), le long du fleuve Niger, où certainement ce n'est

(1) Jos. Gautieri, *Tyrolens.*, *Carinthior.*, *Stiriorumque struma*, Vindob., 1794.

(2) Barton, *ibid.*, p. 12.

(3) *Hist. de regno Mexico*, tom. II.

(4) *Ambassade en Chine*, tom. II, ch. III.

(5) Mungo Park, *Voyag.*, tom. II, p. 29.

pas l'effet des eaux glaciales comme on le croyait. On en doit dire autant des crétins de l'île de Sumatra, d'après Marsden. Enfin, dans les Pyrénées, les Apennins, et toutes les grandes chaînes de montagnes où l'air est très humide, nébuleux, on observe cette affection, qui produit aussi l'affaissement de toutes les facultés intellectuelles.

Bœotum crasso jurasses in aere natum.

La cause en a été uniquement attribuée à l'humidité excessive d'une atmosphère qui relâche tous les organes, rend apathique, insouciant, inerte (1); d'ailleurs le goître se montre plus fréquent chez les femmes, les enfants, et dans toutes les constitutions molles, blanches ou blondes, aux yeux cendrés, ternes, que dans les tempéraments bruns, secs, de nature opposée. L'affaissement du cerveau et le rétrécissement des cavités cérébro-spinales, aussi constatés par Ackermann (2), résultent encore d'une élaboration imparfaite des aliments grossiers, empâtants, qui développent des acides dans les premières voies, causent le ramollissement

(1) Hippocrate, *De aerib., aquis et locis;* M. Fodéré, *Traité du goître et du crétinisme*, Paris, an VIII, in-8°.

(2) *Ueber die kretinen*, etc., Gotha, 1791, in-8°.

des os, ainsi que chez les rachitiques; on trouve en effet entre le rachitis et le crétinisme une analogie déjà entrevue par Boerhaave. De là viennent la stupidité et la difformité. En effet, les jeunes crétins ont souvent, comme les rachitiques, un esprit précoce et éclatant pendant les premières années (1), mais suivi bientôt d'un incurable idiotisme. Ce mal n'est point héréditaire; cependant des parents goîtreux font des enfants crétins s'ils restent exposés aux mêmes causes de dégénération, tandis que la maladie s'éteint en croisant les races.

On juge qu'un enfant deviendra crétin, s'il est bouffi, épais, tardif dans ses mouvements, assoupi et dormeur, avec une tête conique, un visage plat, des tempes enfoncées, un occiput peu saillant, le regard hébété, une poitrine étroite, des pieds larges et plats. Bientôt sa démarche devient chancelante, ses bras sont pendants, sa bouche demi béante laisse écouler une bave dégoûtante; quoique pubère fort tard, il a de grosses parties génitales et une lubricité sale; du reste, inepte, vorace, insensible presque à la douleur comme au plaisir, avec

(1) Fodéré, cap. II, sect. II, p. 132. Andreæ, *De cretinismo*. Berol., 1815, in-4°.

des sens obtus, ces êtres bruts, gisant dans la crasse et leurs excréments, qu'ils lâchent sous eux, périraient de faim si l'on ne prenait pas pitié de leur imbécillité. La plupart, muets de naissance, ne s'expriment que par certains hurlements ou glapissements aussi bizarres que leurs gesticulations sont singulières. Aussi le nom de *crétin* vient de chrétien, parcequ'on a regardé ces hommes simples comme sacrés et inspirés de la divinité. On voit régner un semblable préjugé en faveur des imbécilles jusque chez les sauvages (1). Ainsi les dévots mahométans vénèrent les aliénés non furieux et les imbéciles, surtout parmi les calenders, les derviches, les santons, les marabouts et les autres religieux; car ils obtiennent la liberté, inouïe à toute autre en Orient, de faire tout ce qui leur plaît, même de jouir des femmes, qui se croient ainsi favorisées par la divinité : tel est ce privilége des pauvres d'esprit, qu'on leur envierait en d'autres climats.

M. de Humboldt a vu cependant dans la Nouvelle-Grenade (république de Colombie), en suivant le cours du Rio de Magdalena et sur le plateau de Bogota, plus élevé de six

(1) Aux îles Sandwich, selon Cook, *Troisième voyage*, tom. IV, p. 60, trad. fr., in-4°.

mille pieds, sur des terrains très secs et exposés à des vents impétueux, des crétins portant des goîtres énormes et hideux; ils boivent des eaux très pures et jamais celles de neige. Il est même particulier que ces goîtres se propagent aux habitants des lieux les plus froids et les plus élevés, en ces régions voisines de la ligne équinoxiale (1); mais cet effet résulte peut-être de nourritures empâtantes.

ARTICLE IV.

De la stature humaine, ou 1° des géants, et 2° des nains.

I. Tous les peuples ont estimé la procérité du corps, comme un caractère de force et de supériorité dans la guerre, la chasse et les autres actions de la vie; aussi les sauvages, et les femmes surtout, recherchent les beaux individus d'une taille élevée et d'une robuste corpulence; nos idées de grandeur morale dérivent évidemment de cette opinion sur la haute stature qu'on suppose aux héros, aux guerriers illustres, quoique souvent il n'en soit rien,

(1) Humboldt, *Observations*, p. 116 *du Journal de physiol.* de M. Magendie, t. IV; et d'après M. Caldas, *Semanario de Santa-Fé*, tom. I, p. 260, etc.

puisque Timour-Leng n'avait qu'une taille ordinaire : Alexandre le Macédonien, Napoléon, et plusieurs autres conquérants, eurent même une petite stature.

C'est sous les parallèles des contrées modérément froides et humides que se trouvent les nations de la plus haute taille connue sur le globe. En Europe, la Pologne, la Livonie, l'Ukraine, la partie méridionale de la Suède, du Danemarck, la Prusse, la Saxe, les comtés du nord de l'Angleterre, présentent des hommes d'une riche et belle stature, laquelle diminue très sensiblement à mesure qu'on redescend vers les régions plus méridionales (1). Les anciens Germains et Gaulois étaient plus grands et plus blonds que les Italiens et les Romains, suivant le rapport de Tite Live, Pline, Vitruve, et autres auteurs.

En Asie, la loi d'accroissement est la même; les auteurs chinois et les voyageurs représentent les habitants de la Chine septentrionale

(1) En Danemarck, en Irlande, où les hommes deviennent fort grands, les chiens, les chevaux, et autres animaux domestiques, le sont pareillement; ces races deviennent belles où les hommes sont beaux, comme dans l'Asie mineure, la Perse, et d'autres régions tempérées, en sorte que la cause paraît générale et tenir à la nature des climats.

plus grands et plus gros qu'au midi de cet empire. Les naturels des îles des Larrons sont, en général, hauts de plus de sept pieds anglais, au rapport de Cowley (1). Les Tibétains, les autres nations du plateau de la haute Asie, qui ne sont pas toutefois exposées au froid trop vif de la Sibérie, offrent des corps grands et robustes.

Il en est de même dans l'Amérique septentrionale; les tribus des Akansas, les peuplades de sauvages appelées *Grandes-Têtes*, sont de plus belle taille que tous les autres naturels de cette partie du monde. Au temps de la guerre de l'indépendance des États-Unis, on envoya de Paris une cargaison de chapeaux pour les naturels de ces contrées; mais ces chapeaux, quoique assez larges pour des têtes parisiennes, se trouvèrent tous trop étroits pour les grosses têtes de ces sauvages, auxquels on a attribué jusqu'à six pieds dix pouces (anglais) de haut (2).

Dans l'Amérique méridionale qui s'avance vers le pôle austral, il se trouve, au Chili et en Patagonie, et vers la terre de Feu, un climat analogue à celui qui produit des hommes

(1) *Voyage de Dampier*, tom. I.

(2) Frank, *Abhandlungen*, etc., tom. II, p. 305.

d'une haute stature : aussi les Chiliens et surtout les Patagons passent pour être les plus grands corps et les plus vigoureux de l'espèce humaine. Les premiers voyageurs depuis Magellan ont prodigieusement exagéré la haute taille des Patagons. D'ailleurs la férocité, le brigandage de ces robustes sauvages, sur une terre aride et désolée, les ayant rendus effrayants aux premiers marins qui les ont visités, on les a crus des géants. Tels furent d'abord Pigafetta, Magellan, Loise, Sarmiento, Nodal, navigateurs espagnols; les Anglais Candish, Hawkins, Knivet; les Hollandais Sébald de Noort, Lemaire, Spilberg; les équipages de nos vaisseaux marchands de Marseille et de Saint-Malo, au rapport de Frézier (1), qui prit des informations au Chili sur ces Patagons. Cependant d'autres témoignages vinrent infirmer ces premières relations; Francis Drake soutint que ces peuples sont de moindre stature même que les Anglais, et ne fit pas mention d'une différence sensible. Winter, Narborough, Lhermite, amiral hollandais, prétendirent que les Espagnols avaient, à dessein, exagéré la taille des Patagons, pour détourner les autres

(1) *Voyage au Chili*, part. II.

peuples de visiter ces contrées (1). Toutefois, en 1764, le commodore Byron mesura plusieurs Patagons ; il en vit d'environ sept pieds de hauteur (anglais), larges et robustes à proportion ; les plus petits avaient au moins six pieds six pouces anglais (un mètre 981 millimètres un tiers, ou six pieds français) ; les capitaines Wallis et Carteret, en 1767, leur trouvèrent de cinq pieds dix pouces à six pieds anglais (2). Lagiraudais (3) assure que les moins grands portaient cinq pieds sept pouces français, et une carrure énorme ; ce qui faisait paraître leur stature moins gigantesque.

Tous ces Patagons avaient le teint très bruni, les cheveux noirs, une large face, et une grande bouche avec de belles dents ; ils vivent presque nus ou à demi couverts de peaux de guanacos (4) et de zorille, avec des bottines ou guêtres; leurs femmes, moins basanées qu'eux, s'arrachent les sourcils ; les hommes en sont peu jaloux ; ces peuples mangent d'ordinaire

(1) Voyez aussi Froger, *Voyage de Gennes*, p. 103.

(2) Debrosses, *Histoire des navig. austral.*, tom. II, liv. V, p. 230, sq.

(3) *Suite du Voyage de Pernetty aux îles Malouines*, tom. II, p. 124.

(4) *Camelus llacma*, L.

de la chair crue ; ils vont souvent à cheval, et ne sont pas cruels.

A la terre de Van Diémen, située pareillement sous un parallèle austral modérément froid, et à l'île Maria, les naturels présentent la taille ordinaire des Européens avec une tête forte et volumineuse, mais à la Nouvelle-Hollande, qui est plus chaude, la taille se raccourcit déjà (1).

Ainsi l'on doit établir en principe que depuis les lieux où le froid est assez modéré pour ne pas s'opposer à la libre croissance de l'homme, jusqu'aux climats les plus rapprochés de la ligne équatoriale, la stature humaine diminue sensiblement. On l'observe en descendant de la Suède au midi de l'Europe, jusqu'au fond de l'Italie, et en traversant ensuite les îles de la Méditerranée, l'Égypte, jusqu'en Nubie, en Abyssinie, etc., où les anciens avaient supposé leur troglodytes, leurs pygmées, petits hommes desséchés et racornis par les feux continuels du soleil dont ils abhorraient la splendeur. De même la couleur blonde des cheveux et la blancheur de la peau, la mollesse et l'humidité de la carnation des peuples du nord brunissent, se dessèchent, se durcissent peu

(1) Péron, *Voyage*, t. I.

à peu chez l'espèce humaine, en descendant cette même échelle des climats de plus en plus méridionaux.

Quoique ces peuples septentrionaux, de belles proportions la plupart, aient dû rehausser la stature des Européens plus méridionaux, en émigrant, comme les Francs qui étaient plus robustes que les Gaulois; quoique le sang normand se reconnaisse encore en France par un teint vif et des cheveux blonds, tout fait présumer que la taille a pu diminuer par l'effet ultérieur de la civilisation et d'un genre de vie différent des anciens (1).

On ne doit point s'étonner que tous les auteurs latins s'émerveillent des immenses proportions de ces Germains antiques (2). Tel parut aussi le tombeau renfermant les restes presque gigantesques du roi Childeric I[er], trou-

(1) Voyez Hermanni Conringii, *De Germanicorum corporum habitus antiqui ac novi, causis, dissertatio*, éd. 2, Helmstadt, 1652, in-4°; et Burggravius, *De habitu German. ejusque caus.*, p. 8, sq., etc.

(2) Pomponius Mela, *De situ orbis*, l. III, c. III; Cæsar, *Bell. gall.*, l. IV; Columelle, l. III, c. VIII; Végèce, *Re milit.*; Vitruve, *Architect.*; Quinctilianus, *Declam.*, 3; aussi Josèphe, *Bello judaico*, lib. II, cap. XVI; Juvénal, *sat.* V, etc.

vé à Tournai en 1653. Ce roi était Franc (1). La stature des Gaulois, très élevée jadis, a été signalée par Polybe, César, Pline, Ammien Marcellin. Les Romains étaient plus petits (2).

Enfin, plus on s'avançait vers le nord, plus les peuples semblaient devenir gigantesques et farouches; les Calédoniens ou Écossais étaient de plus haute taille aussi que les Bretons ou les Anglais (3); et les premiers historiens du Danemarck et de l'Islande ont cru, d'après d'anciens monuments, que la Scandinavie avait été jadis peuplée de géants (4).

Or, quoique aujourd'hui les Allemands, les Prussiens, les Danois, les Polonais et les Russes offrent de plus longs corps et des complexions plus blondes et plus molles que celles des Français, des Italiens et des Espagnols, on ne peut néanmoins les comparer à la magnifique stature attribuée à leurs ancêtres. Sans doute, les émigrations et les conquêtes des peuples du nord, depuis le troisième siècle jusqu'au

(1) *Histoire de France*, par Velly, édit. de 1763, t. I, pag. 51.

(2) Cæsar, *Bell. Gall.*, l. II, ch. xxx.

(3) Tacit., *in Agricola*.

(4) Saxo grammatic., *Proem. hist. Daniæ;* Arngrim Jonas, *Island. descript.*, c. IV.

sixième, et, plus tard, les invasions des Normands; sans doute l'établissement de l'empire de Charlemagne et tous les remuements des peuples depuis tant de siècles, ont mélangé les races, altéré les tailles nationales, ainsi que les habitudes et les mœurs dans toute l'Europe. Le sang des Sarrasins ou des Maures s'est mêlé à celui des Goths, sur le sol de l'Ibérie; les Vandales, après avoir traversé l'Europe, se sont précipités sur l'Afrique; nos croisades ont reporté dans l'Orient les successeurs des Galates qui s'y étaient jadis fixés. Tous les peuples sont aujourd'hui composés plus ou moins de débris d'autres peuples.

Certainement nos campagnards desséchés à l'ardeur du soleil, dans leurs travaux rustiques, paraissent généralement de plus courte taille que les citadins, bourgeois ou artisans casaniers des villes du même pays, qui se tiennent dans l'ombre des maisons et à une molle température. L'on a remarqué pareillement que les habitants des pays *boisés*, ou couverts de forêts, étaient plus grands, plus blonds ou étiolés que ceux des contrées d'un semblable parallèle, mais nues, exposées à l'air et au soleil; aussi les anciens peuples de la forêt Noire, ou Hercynie, étaient de longs corps blancs; ca-

ractères que l'on observe encore en quelques lieux ombragés de Souabe et de Franconie, comme dans les forêts de la Lithuanie (1).

Les simples pasteurs, les peuples nomades, les Éthiopiens à si longue vie, ou Macrobies, dont parle Hérodote, présentaient, malgré leur climat brûlant, de grands et beaux corps; ils subsistaient de lait et de fruits, comme ces anciens Germains dont les Romains admiraient les vertus, le courage, la majestueuse stature. Tels étaient aussi les Guanches, anciens habitants des îles Fortunées (Canaries), ou ceux de la Taprobane (Ceylan), qui ne vivaient pas moins d'un siècle, dit-on, avec des aliments naturels et doux, si propres à tempérer l'ardeur de la vie et le feu des passions.

La plus haute taille humaine avérée est celle d'un nègre du Congo, de neuf pieds de longueur, vu par Vanderbroeck (2). Les habitants de l'île d'Otahiti et des îles voisines, les mieux

(1) Dans les conscriptions, les tailles d'hommes les plus élevées sont fournies par les pays de grande culture et les lieux avoisinant les bois, tandis que les plus petites se rencontrent dans les pays vignobles, en France.

(2) *Voyages*, p. 413. Lacaille cite aussi dans son *Journal historique*, p. 143, un Hottentot haut de six pieds sept pouces.

nourris, présentent une haute et belle taille (1); ainsi l'on ne doit pas établir que tous les habitants des pays chauds sont petits, et tous ceux des pays modérément froids sont grands, mais que l'humidité sous tous les climats favorise extrêmement l'accroissement pour la hauteur, comme pour les autres dimensions.

Watkinson (2), dit que le célèbre Berkeley, évêque de Cloyne, voulut essayer sur un enfant orphelin, nommé Macgrath, si l'on pouvait faire parvenir un individu à une taille aussi extraordinaire qu'on assure qu'était celle de Goliath, de Og, roi de Basan, et d'autres géants cités dans la Bible. A seize ans, cet enfant portait déjà sept pieds anglais de haut, et on le conduisit en divers lieux d'Europe pour le faire voir comme une merveille. Le *London Chronicle* de 1760, p. 506, lui donne sept pieds huit pouces anglais. Mais ses organes étaient si débiles et si disproportionnés, qu'à vingt ans Macgrath mourut de vieillesse dans

(1) Dans plusieurs îles de l'océan pacifique, aux îles Sandwich, à Owhyhée, il y a des hommes de plus de six pieds français, très bien proportionnés, surtout dans les castes dominantes qui se nourrissent abondamment; leurs femmes sont aussi fort grasses.

(2) *Philosophical survey of Ireland*, Lond., 1777, in-8°, p. 107.

une imbécillité totale d'esprit et de corps. Or, quoiqu'on ne dise point quels procédés avait suivis l'évêque Berkeley pour solliciter à ce degré la croissance de cet individu, il est certain que des boissons, des nourritures humectantes, mucilagineuses, facilitent beaucoup l'alongement.

Une remarque frappante est de voir comment, sous les mêmes parallèles, les peuples œnopotes, ou buveurs de vin, sont de plus courte taille et plus ardents que leurs voisins, accoutumés au laitage, à la bière, etc. Cette observation est facile à faire dans la haute Allemagne; car les Saxons, les habitants de la Frise, etc., deviennent bien plus grands et plus blonds que les Autrichiens, que les riverains du Rhin, qui cultivent la vigne (1). Les Turcs, buveurs-d'eau, sont généralement plus grands et plus robustes que les Grecs même les mieux nourris, qui boivent du vin. Est-ce à l'usage des spiritueux, des alcohols et du vin surtout, qu'on doit attribuer l'accourcissement de la taille de ces anciens Francs, des Bourguignons, des Goths, des Lombards, qui jadis envahirent la France, l'Italie, l'Espagne, et qui ne présentent plus généralement aujourd'hui

(1) Voyez aussi Adrianus Turnebus, *De vino.*

ces grands corps blancs et blonds, aux yeux bleus, ayant, comme dit Sidoine Apollinaire, jusqu'à sept pieds de hauteur (1).

> Hic Burgundio septipes frequenter
> Flexo poplite supplicat quiete.

La *Genèse*, ch. VI, v. 4, représente les premiers humains comme étant de taille gigantesque et plus vivaces que ceux d'aujourd'hui. Des anciens pères de l'église (2) ont regardé les géants comme produits par l'union des anges et des hommes (3); toutes choses exposées dans les écrits de Goropius Becanus, Hiéron. Magius, Temporarius, dom Calmet, etc.

Il y avait, dit-on, plusieurs peuples de taille gigantesque : les Réphaïms, Cananéens cruels; les Emims, anciens Moabites; les géants d'Énac, ou Énacims, étaient si grands, que les autres

(1) Cette mesure équivaut à plus de six de nos pieds, selon Paucton, *Mesures antiq.*, car le pied romain était de onze de nos pouces du pied de roi, en France.

(2) Lactance, l. II, c. XIV; Athénagoras, *Apologet.*; Clément d'Alexandrie, *Stromat.*, l. III et V, et *Pædag.*, l. II; Tertullien, *De idololat.*, c. IX; S. Cyprien, *De discipl. et hab. virg.*; S. Ambroise, *De Noe et arca*, c. IV.

(3) Voyez aussi Philon, *De gigant.*; Josèphe, *Antiq. jud.*, l. I, c. IV; Origène, *Ap. Gennad.*; Eusèbe, *Præp. evang.*; S. Chrysostôme, *Caten.*; S. Cyrille d'Alexandrie, l. IX, etc.

hommes paraissaient devant eux à peine comme des sauterelles (1). Og, roi de Basan, avait un lit de neuf coudées de long, ou de plus de quinze pieds (2). Goliath était haut de six coudées et une palme (3) : c'est environ dix pieds et demi.

Mais sans rappeler encore les histoires fabuleuses des Titans, ou des fils de la Terre, chantés par Hésiode et les autres poëtes de l'antiquité ; ou le squelette d'Anthée, vu par Sertorius vers Tanger, et qui avait soixante coudées, selon Plutarque ; ou le squelette d'Orion, de quarante-six coudées, trouvé en Candie, au rapport de Pline ; ou seulement celui d'Oreste, haut de sept coudées ou douze pieds trois pouces ; celui du prétendu roi Teutobochus, décrit en 1613 par le chirurgien Habicot, et qui devait avoir vingt-cinq pieds de haut ; ou le géant Ferragut, haut de douze coudées, plus robuste que quarante Espagnols, et qui fut tué, suivant nos chroniques, par le fameux Roland, neveu de Charlemagne, nous rangerons tous ces contes avec ceux de Gargantua et de Pantagruel. Charlemagne, selon

(1) *Nombr.*, XIII, 33.
(2) *Deuteronom.*, III, 2.
(3) *Rois*, I, c. XVII, v. 4.

son secrétaire Éginhard, n'avait lui-même que la taille ordinaire.

Venons à des faits plus positifs, puisque aussi bien la version de la Bible, par les Septante, traduit les mots *nophel* et *giboor* (au pluriel, *nephilim* et *gibborim*) par des hommes violents, cruels et scélérats, tels que Nemrod, au lieu de traduire par le terme de géants. Saint Chrysostome, Théodoret, etc., suivent aussi cette opinion; et lorsque Dieu menace Israël des peuples du septentrion, c'est plutôt d'hommes barbares, belliqueux et impitoyables, que de véritables géants (1).

Delrio vit à Rouen, l'année 1572, un Piémontais haut de plus de neuf pieds (2). Jul. Scaliger observa, à Milan, un géant couché en deux lits placés bout à bout. La Gazette de France rapporte qu'un squelette humain, de neuf pieds quatre pouces, fut trouvé près de Salisbury (3). Gasp. Bauhin (4) cite un Suisse

(1) *Sapient.*, II, et Isaïe, c. XIV, 41, 49; Jérémie, c. XXXIV, 6, 13, 15, etc.; Ézéchiel, VIII, 48; Daniel, XI; Zacharie, II, etc.

(2) Pline cite le géant Gabbare, vu à Rome, sous l'empereur Claude; et qui avait neuf pieds neuf pouces de haut.

(3) Ann. 1719, du 21 septembre, art. *Londres*.

(4) *De Hermaphroditorum naturâ*, p. 78.

haut de huit pieds; un Frison avait aussi cette taille (1). Un Suédois, garde du corps du roi de Prusse, Guillaume Ier, avait huit pieds et demi (2). Diemerbroëk cite un homme de pareille taille, en son Anatomie; et Uffenbach a vu le squelette d'une fille d'aussi haute stature (3).

Des enfants, au sortir d'une maladie telle que la variole, s'alongent presque tout-à-coup aussi en peu de semaines, des extrémités plutôt que du tronc. Une fièvre peut exciter un accroissement rapide et extraordinaire (4), en augmentant la circulation du sang. On cite une jeune fille qui, perdant ses menstrues par une fièvre qui lui survint, acquit une taille gigantesque (5). On sait que la perte de la faculté prolifique, la castration, laissant le corps dans un état de mollesse et de laxité, permet aux individus de prendre plus de procérité et d'embonpoint que les individus à fibre tendue, très mâles ou virils.

La plupart des géants sont mous, lents et

(1) Van der Linden, *Physiol. reformata*, p. 242.

(2) Stoller, *Wachstum des Menschen*, p. 18.

(3) *Itiner.*, tom. III, p. 546.

(4) Buffon, *Hist. natur. de l'homme*, in-4°, tom. II.

(5) Wierus, *Observ.*, p. 40.

débiles; leur vie n'est pas longue, ni leur santé bien affermie (1). Leurs conceptions intellectuelles languissent ; ils n'ont souvent ni courage, ni fermeté de caractère, tant ils éprouvent de difficultés à traîner leur long corps; aussi nul homme très grand ne devient grand homme, pour l'ordinaire. En total, ils offrent beaucoup moins de vigueur et de force, ou d'activité, soit au physique, soit au moral, que les individus de courte taille ; leur pouls ne bat guère plus de 55 fois par minute ; enfin ils se courbent de bonne heure comme des vieillards.

Indépendamment de ces faits particuliers et de beaucoup d'autres, cités par Haller (2) ou par divers auteurs, l'on demandera s'il est impossible qu'il ait existé jadis des races d'hommes gigantesques. La terre, autrefois plus fertile et plus jeune, disent les défenseurs de cette opinion, tels que Torrubia, Lecat, etc., portait des animaux plus puissants, des espèces plus colossales que celles d'aujourd'hui. Les glossopètres fossiles, qui sont des dents de poissons squales, ont trois à quatre fois

(1) Daniel Major, *Diss. de ærumnis gigantum in negotio sanitatis*. Kilonii, 1676.

(2) *Diss. de gigantibus*, 1757.

plus de grandeur que les mêmes dents de nos plus forts requins actuels, comme le remarque Fabius Columna (1); et les ossements fossiles de megatherium, de palæotherium, etc., décrits par M. Cuvier, ceux de la plupart des éléphants trouvés enfouis en divers climats, ne montrent-ils pas des individus prodigieux en comparaison des plus grands d'aujourd'hui? Voyons-nous encore des baleines franches, longues de cent cinquante pieds, comme on en trouvait jadis? Il faut donc convenir que ces races colossales ont diminué dans leur stature, comme dans le nombre des individus, ou même elles peuvent s'éteindre et disparaître à jamais de la terre. Virgile a pu dire que l'agriculteur admirerait un jour les grands ossements des premiers humains enfouis sous ses guérets :

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepultis.
VIRGIL., *Georg.*, I.

Ce n'est point d'aujourd'hui que l'on se plaint du décroissement des hommes et de toutes les productions du globe. Selon les Épicuriens, la terre est vieillie et cesse d'enfanter de puissants animaux :

(1) *De glossopetris diss.*

Jamque adeo fracta est ætas, effœtaque tellus,
Vix animalia parva creat, quæ cuncta creavit
Sæcla, deditque ferarum ingentia corpora partu.

LUCRET., *Rer. nat.*, l. II.

Parmi les raisons rapportées par Haller contre l'existence des géants de l'antiquité, il dit que des hommes de quinze à vingt pieds de haut ne seraient plus en rapport avec le blé et les fruits qui nous sustentent, le cheval qui nous porte; les arbres seraient trop petits pour nos édifices, etc. Mais ces inductions ne sont pas de grande valeur, puisque de vastes animaux peuvent bien subsister : et d'ailleurs elles ne prouveraient point que toutes les autres créatures organisées n'étaient pas jadis également gigantesques à proportion de l'homme. Nous ne voyons pas d'impossibilité physique à l'existence des géants, ou de races d'hommes de sept à huit pieds, ou peut-être plus, quoique cela soit très douteux aujourd'hui. Voici cependant un fait récent et remarquable.

A la terre d'Edels, vers la rivière des Cygnes, M. Louis Freycinet (1) a trouvé des traces de

(1) *Voyag. de découv. aux terres australes;* Paris, 1815, in-4°, p. 178.

pied humain, étonnantes par leur grandeur. Vlaming, cent cinq ans avant nous, dit-il, avait fait une observation semblable : « Nous » remarquâmes au rivage voisin plusieurs pas de » personnes d'une grandeur extraordinaire. » On a vu d'autres pas, ou traces de pied énorme, dans le havre de Henri Freycinet, et à la rivière des Cygnes (1), et même on a aperçu de loin des géants sur la presqu'île Péron, à la terre d'Endracht (2). A la vérité, M. Freycinet admet que ces hommes n'ont été aperçus de loin, d'une si grande taille, que par une illusion d'optique causée par le mirage, ou qu'à travers ces vapeurs aqueuses, ordinaires surtout sous les tropiques, qui agrandissent énormément tous les objets.

Il est facile de prouver que le genre humain, s'il a pu décroître en quelques âges et sous certains climats, ou par une dégénération, une corruption de mœurs trop profondes, n'a pas sensiblement diminué de taille depuis plus de quarante siècles. Norden observe que les sarcophages des anciens Egyptiens, dans la plus haute des pyramides, n'annoncent nullement

(1) *Voyag. de découv. aux terres australes*, p. 204.

(2) *Ib.*; voy. aussi Péron, *Voyage aux terres australes*, tom. II, p. 201, seq.

une taille plus élevée que la nôtre. Il en est de même des momies mesurées dans les catacombes et les hypogées d'Égypte (1). Il est permis aux poëtes de feindre que les anciens héros étaient des êtres gigantesques et surnaturels, comme Homère nous représente l'impétueux Diomède, fils de Tydée, ou le bouillant Ajax, ou Hector lançant un quartier de roche sur les ennemis. Les vieillards qui vantent sans cesse le passé, se sentant affaiblis par l'âge, soutiennent qu'on était plus vigoureux autrefois, comme le dit Juvénal :

Nam genus hoc, vivo jam decrescebat Homero :
Terra malos homines nunc educat atque pusillos.

Cependant Homère, parlant de la taille d'un bel homme bien proportionné, ne lui donne que quatre coudées de haut et une de large : or, la coudée grecque et latine était d'un pied et demi. Vitruve établit que la stature élevée

(1) Norden, *Voyage d'Égypte et de Nubie ;* Copenhague, 1755, in-fol., fig. tom. I, part. IV, p. 75. Il en est de même des statues antiques épargnées par le temps. Celles qui n'offrent pas une proportion évidemment colossale, mais commune, sont de notre grandeur; il est vrai que pour les faire paraître plus sveltes et plus dégagées sur les piédestaux, les artistes ont dû exagérer leur hauteur.

de l'homme est de six pieds romains (ou cinq pieds six pouces au plus de France); de là vient qu'Aristote donne pour proportion aux lits six pieds de longueur, et que la hauteur des portes des anciens édifices n'est pas plus grande qu'aujourd'hui; enfin, il nous reste des anneaux et diverses armures des anciens qui prouvent que leur taille ne différait pas de la nôtre (1). Riolan prouve aussi que les doses des purgatifs, comme de l'ellébore noir donné dans le vin par Hippocrate, n'étaient que pour un homme d'une force commune aujourd'hui, savoir cinq oboles, équivalant à une dragme (2).

La taille actuelle et moyenne de l'homme est de cinq pieds deux à trois pouces (18 décimètres); la moitié de sa hauteur se trouve au-dessus des os pubis, lorsqu'il est adulte et bien proportionné, car dans les enfants le tronc est au contraire plus long ou les jambes sont plus courtes. Si l'on partage en deux chaque moitié de la hauteur humaine, celle d'en haut se trouve vers le milieu du sternum, celle d'en bas, au genou. Les deux bras étendus en croix

(1) Gorlæus, *Dactyliotheca;* Montfaucon, *Antiquité expliquée*, etc.

(2) Voyez sa *Gigantomachie*, etc.

offrent d'une extrémité à l'autre la même longueur que celle de la hauteur du corps ; en coupant en quatre cette longueur, chaque quart va au coude, et la moitié se trouve au milieu de la poitrine. Le centre commun de ces longueurs tombe à l'ombilic. On peut tracer un cercle au bout des bras et des jambes étendus ; un autre cercle concentrique moitié moins considérable irait passer aux plis des genoux et du coude ; en sorte que toutes ces proportions sont régulières dans un corps bien constitué.

II. Il n'y a point de peuples entiers de nains, quoique les anciens en aient supposé dans les régions les plus arides et les plus desséchées de l'ardente Afrique. Les anciens Troglodytes, dont les auteurs grecs font mention (1), sont fabuleux ; car le pays qu'on disait être habité par ces nains est peuplé d'hommes d'une taille ordinaire : c'est la contrée des Habeschs ou l'Abyssinie (2) ; les Turcs en tirent même des recrues pour faire des soldats robustes et agiles. Les prétendus pygmées des anciens paraissent avoir été des singes (3).

(1) Aristote, *Hist. animal.*, l. VIII, c. XII.

(2) Ludolf, *Comment. Æthiop.*, p. 72; Salt, *Voyage en Abyssinie*.

(3) La Grèce menteuse supposait des pygmées, toujours

L'homme des montagnes, les barbets des Alpes, les miquelets des Pyrénées, les Liguriens, les Marses des Apennins, les Tyroliens chasseurs, etc., sont de petits hommes secs, maigres, nerveux, agiles, tels que les Basques et les Cantabres. Mais, lorsqu'on descend dans les plaines basses et humides, on retrouve une nature toute diverse.

Les peuples des pays secs et arides restent

en guerre contre les grues, et se servant de perdrix pour les atteler à leurs équipages (Athénée, *Deipnosoph.*, liv. IX.); il leur fallait des haches et des serpes pour abattre les tiges de blé, comme étant pour eux des arbres de haute futaie (Philostrate, dans Athénée, l. II). Aristote admet aussi l'existence de ces peuples, habitant, selon lui, dans des cavernes ou des tanières; Pline en place dans la Thrace, d'où les grues les chassèrent, dit-il (*Hist. nat.*, l. IV, c. XI), ou vers la Séleucie et Antioche, et surtout dans l'Éthiopie, aux lieux d'où le Nil tire sa source; il y en avait aussi dans l'Inde orientale, aux montagnes des Prasiens, et enfin au-dessus des sources du Gange; ceux-ci étaient nommés Spithamiens, parcequ'ils n'excédaient jamais la hauteur de trois palmes, *spithama* (Pline, *Hist. nat.*, l. V, c. XXIX; l. VI, c. XIX, et l. VII, c. II, etc.). Strabon, plus judicieux, dit qu'à cause que tous les animaux naissent de plus faible taille dans les régions intempérées, par l'excès de la chaleur et de la froidure, l'on a vraisemblablement supposé l'existence des pygmées, bien qu'aucun homme digne de foi, ajoute-t-il, ne prétende en avoir jamais observé (*Geograph.*, l. XVII.)

ainsi beaucoup plus petits que leurs voisins des vallons bas et humides, contraste manifeste en Suisse et dans tous les pays montueux. Cette observation s'applique également aux animaux et aux plantes des mêmes lieux, puisque cette loi est générale.

Les nains qui se rencontrent assez fréquemment chez toutes les nations ne forment aucune race distincte ; car ce que le naturaliste Commerson avait écrit sur les *Quimos*, espèces de pygmées à longs bras, des montagnes de Madagascar, n'a point été constaté (1) ; au contraire Rochon et d'autres observateurs n'ont vu que quelques individus dégénérés ne formant nullement de race.

La conformation des nains est fort irrégulière chez la plupart ; car ils ont une tête proportionnellement volumineuse, comme les enfants et la plupart des hommes courts de taille, l'esprit stupide en général, le corps mal pro-

(1) Sur les bords de l'Ouachita (Amériq. sept.), on a trouvé un cimetière et un grand nombre de squelettes d'hommes adultes, ainsi qu'on l'a vu par leurs dents ; ils n'avaient généralement que *quatre pieds de haut*.

Parmi les îles de Banda, vers Amboine, il en est une qu'on a dit peuplée de pygmées hauts de quatre empans. (Argensola, *Conquête des Moluques*, tom. I, l. II, p. 151.)

portionné, les membres souvent tordus ou rachitiques; ils sont pour l'ordinaire impuissants, soit entre eux, d'après des expériences tentées jadis à la cour des princes (1), soit avec des individus de taille commune (2). Le coït les énerve bientôt et les fait périr, ce qui est arrivé au fameux Bébé, nain de Stanislas, roi de Pologne. Ainsi la nature repousse les monstruosités de son sein, et ne les laisse pas subsister long-temps.

On a souvent observé que les nations les plus belles et les plus robustes produisaient non moins de nains que toute autre; ainsi les Polonais et les Lithuaniens en ont présenté plusieurs, ce qui était déjà remarqué par Sigismond de Herbestein (3); il en avait vu en Samogitie, bien que le peuple y fût de belle taille (4). Mais sous les climats rigoureux, les fonctions reproductrices de tous les animaux et les végétaux sont parfois lésées par le froid; de là viennent ces embryons imparfaits et à demi avortés dans beaucoup d'espèces. Ne

(1) Louis Guyon, *Leçons diverses*, tom. I, liv. v, c. vi, p. 799.

(2) *Journal de médecine*, tom. XII, p. 166.

(3) *De Moscovia*.

(4) Scaliger, *De subtilitate*, *exercit.*, 263.

prenant point son complet développement, l'individu reste ébauché et comme dans l'enfance ; tels sont les *homunciones* des Latins, les *piccoluomini* des Italiens, les *mennekins* des Flamands (d'où vient le terme de mannequin), dont s'amusent les princes et les grands.

Fabricius de Hilden a vu un nain haut de quarante pouces seulement ; les Transactions philosophiques, n° 495, en citent un autre de trente-huit pouces, pesant quarante-trois livres. Gaspard Bauhin parle aussi d'un nain de trente-six pouces ou trois pieds de taille ; on en a encore observé un de trente pouces (1) ; l'ancien Journal de médecine en cite d'autres qui n'avaient que vingt-huit pouces (2). Cardan affirme en avoir vu un de deux pieds seulement de haut, et de Maillet, consul au Caire, en a remarqué qui ne passaient pas dix-huit pouces (3). Birch, dans sa Collection (4), en offre un de seize pouces, et qui était pourtant âgé de trente-sept ans : c'est l'un des plus petits qu'on ait pu voir. Nicolas Ferry, ou Bébé, ce nain si connu du roi de Pologne Stanislas,

(1) *Philosoph. transact.*, n° 261.

(2) Tom. XII, p. 167.

(3) Voyez Telliamed, tom. II, p. 194.

(4) Tom. IV, p. 500.

duc de Lorraine, était plus grand du double; il avait trente-trois pouces. Nous avons vu son squelette, qui présentait dans les jambes et l'épine dorsale des traces évidentes du rachitisme; aussi la plupart de ces petites tailles sont causées par quelque maladie du fœtus qui l'atrophie ou qui restreint son accroissement ultérieur (1).

Nous avons examiné en 1818 une naine, petite Allemande, qu'on a fait voir au public; âgée de huit à neuf ans, elle ne portait guère que dix-huit pouces de hauteur, ou la taille et le poids d'un enfant naissant; elle était vive et gaie cependant, mais son intelligence paraissait à peu près égaler celle d'un enfant de trois ou quatre ans; son pouls battait environ quatre-vingt-dix fois par minute; elle n'a commencé à marcher et à parler que vers l'âge de quatre ans; la première dentition ne s'est opérée qu'à deux ans; elle est venue au terme ordinaire de l'accouchement; sa mère avait cinq pieds de haut, et son père cinq pieds cinq pouces. Cette femme avait déjà produit un

(1) Louis Guyon, *Leçons diverses*, tom. I, l. v, c. vi, p. 799; et *Journal de médecine*, tom. XII, p. 169, suiv., observe, d'après des expériences, que ces nains ne peuvent pas se reproduire entre eux.

nain long seulement de quelques pouces à sa naissance, dans une couche précédente; mais, quoique venu à terme, il n'a pu vivre.

Il paraît que la cause productrice de ces individus à courte taille doit être attribuée autant à l'étroitesse de l'utérus, chez quelques femmes, qu'à la faible nourriture qui y aborde.

En effet, il y a des femmes qui avortent, parce que leur matrice est naturellement trop rétrécie ou serrée, ou parcequ'elle devient trop irritable et se crispe; de là naissent encore ces constrictions spasmodiques qui expulsent le fœtus avant terme. Si pourtant l'avortement n'a pas lieu, l'embryon peut rester débile, émacié, appauvri de nourriture dans toutes ses dimensions, enfin véritable nain.

On doit conclure de ces faits que le genre humain n'a pas sensiblement diminué de taille, ni même dégénéré, en total, depuis quarante siècles. Quoiqu'il y ait manifestement des nations d'une taille plus courte ou plus élevée, comme on voit de temps à autre de grands individus et des nains, l'existence de races gigantesques et de peuplades naines est au moins problématique (1). La stature de la ma-

(1) Christian Frid. Jampert, *De causis incrementum corporis animalis limitantibus;* Halle, 1754, in-4°.

jorité du genre humain et la plus convenable se tient entre cinq et six de nos pieds, excepté près des pôles où elle ne s'élève que de quatre à cinq.

ARTICLE V.

Des variétés de la stature et de leurs effets.

Beaucoup d'individus, dans l'espèce humaine, offrent de nombreuses disproportions dans leur stature. Par exemple, les uns ont un grand et gros tronc avec des membres courts et une forte tête; telles sont les proportions du corps chez les enfants.

D'autres individus, au contraire, offrent des bras et des jambes d'une longueur démesurée, avec un tronc court et une petite tête; tels sont plusieurs jeunes gens élancés, fluets et minces qu'on qualifie de grands flandrins, analogues aux autruches et aux grues.

Nous voyons des gens avec de longs bras ballants et des jambes courtes et cagneuses, tels que les singes gibbons; d'autres, au contraire, semblent porter sur des échasses un corps et des bras écourtés, comme les kanguroos, et on croirait qu'ils gambadent parfois de même.

Il y a des individus à long cou, avec des épaules rabattues, tels que des oies ou le cygne de Léda; d'autres sont râblus et ramassés dans leur courte épaisseur, en sorte que leur tête semble enfoncée sous leurs larges épaules, comme les taureaux, signe de force et de constitution souvent apoplectique.

On connaît la poitrine rétrécie et les épaules en ailes des phthisiques; les individus robustes au contraire présentent un coffre carré dans lequel jouent très au large de vastes poumons: ces constitutions sont chaudes et luxurieuses, pour l'ordinaire, irascibles, sujettes aux anévrysmes du cœur et des gros vaisseaux.

En général, les individus les plus trapus de taille paraissent communément plus larges et plus épais dans leurs proportions, que les individus très longs, lesquels sont fluets pour l'ordinaire. Il semble que la même quantité de matière soit ainsi diversement distribuée dans les uns comme dans les autres, mais le résultat en est fort différent.

L'homme de courte stature a le pouls plus fréquent et plus rapide que les individus de haute taille; car le sang revenant plus promptement au cœur, de là résulte une plus grande activité de toutes les fonctions chez les petits

animaux que dans les grands. Cela est évident pour la souris comparée à l'éléphant, ou, si l'on veut, le bélier au taureau, le moineau à l'oie, etc. Ainsi, l'accroissement sera plus promptement parvenu à son terme, la puberté plus précoce, la génération plus fréquente, et l'individu plus rapidement usé, ou sa vieillesse sera prématurée; sa vie aura plus d'intensité en général, et moins de durée, comme le montre l'expérience, que chez les grosses espèces; de même les maladies des individus courts de stature sont la plupart violentes, aiguës, fortement inflammatoires, et leurs périodes paraissent être également raccourcies.

Nous voyons des effets tout opposés chez ces grandes tailles élancées, flasques, mollasses, dont la langueur et l'indolence se manifestent jusque dans leurs mouvements. Il est certain que cette élongation extraordinaire des fibres dénonce en eux beaucoup de mollesse et d'humidité, sans laquelle une telle extension eût été impossible. D'ailleurs, le sang parcourant des membres si éloignés du centre, ne retourne que plus langoureusement au cœur; aussi le nombre des pulsations est bien moins fréquent chez les géants que chez les nains. Pareillement la chaleur animale trop dispersée est

faible chez ces grands individus. Il s'ensuit que toutes les opérations de la vie s'y exerceront avec tardiveté, flaccidité, lenteur; et tandis que les petits hommes sont si pétulants, les longues personnes ne parlent, ne pensent, ne s'animent qu'une heure après qu'elles ont reçu l'impression; de là vient encore la disposition paresseuse, la simplicité d'esprit et la candeur naïve du caractère qui distinguent les gros et grands corps. Les anciens empereurs de Rome s'étaient formé une garde d'Helvétiens et de Germains d'une haute taille; car ils avaient remarqué sans doute que ces hommes blonds, d'une stature haute et épaisse, étaient, comme on dit, de grosse pâte, incapables de trahison, de ruse et de conspiration, et au contraire fidèlement attachés à quiconque les prend à sa solde et leur procure abondamment le boire et le manger. D'ailleurs, cette prestance et ces larges épaules déploient plus richement l'appareil militaire; elles brillent surtout pour les parades, et imposent aux yeux de la multitude. Néanmoins, il est reconnu que les tailles moyennes montrent plus de vivacité, d'énergie dans un jour de bataille, car ces gros corps des septentrionaux se fondent comme la neige, disaient César et Végèce, dans les climats

chauds, à la moindre manœuvre militaire.

Pareillement, ces individus de haute taille sont tardifs dans leur puberté, comme dans leurs amours; et parcequ'ils végètent plus qu'ils ne vivent, qu'ils aiment la tranquillité, le sommeil, et n'ont pas des passions fort impétueuses, ils prolongent souvent leur carrière au-delà de celle des petits hommes. Leurs maladies d'ailleurs ne prennent pas un caractère aussi aigu, aussi violemment inflammatoire, que chez ces derniers; mais ils traînent plutôt des affections chroniques, difficultueuses, ou dont la crise est imparfaite.

Tout de même que les herbes molles et pâles s'alongent dans l'ombre, mais y restent fades et étiolées, tandis que les plantes sèches et ligneuses, nées sous les ardents rayons du soleil en plein air, sont petites, rabougries, mais sapides, odorantes, fortement colorées; pareillement les individus nourris délicatement dans les villes restent plus mous, plus grands et plus pâles que les habitants bruns, courts et secs des campagnes. Ainsi, l'on voit des paysannes vives et d'une courte grosseur apporter dans nos marchés les légumes que viennent acheter les citadines au teint pâle, à la démarche lente, à la taille élancée. On

remarque encore que les naturels des contrées qui fournissent un vin spiritueux sont plus courts que ceux des pays où l'on boit de la bière fade et humectante. Celle-ci engraisse, relâche les corps, et facilite l'élongation de la stature.

Les habitants sédentaires, dans les pays de plaines fertiles, ayant les mœurs gourmandes ou voraces, peuvent, à la longue, présenter des individus pourvus d'un tronc grand et développé, surtout dans sa portion abdominale, en laissant plus courts les bras et les jambes. Ces sortes de statures sont très remarquables en Flandre ou dans les pays bas et maritimes; elles se reconnaissent jusque dans les tableaux de Teniers, de Wouwermans, et d'autres peintres célèbres de cette contrée, tandis que les personnages des tableaux des peintres italiens brillent de toutes autres proportions. Ainsi les habitants des montagnes, exercés par la nature de leur territoire à une agilité continuelle et à la sobriété, sont, comme Philopœmen, tout en jambes et en bras, mais n'ont pas de ventre; autant les premiers sont sujets aux maladies d'atonie, à la leucophlegmatie, à l'anasarque, à l'hydropisie, à la paralysie, à l'apoplexie, autant ces derniers sont disposés aux affections spasmodiques, nerveuses, résultat d'une exci-

tabilité musculaire exagérée : toutefois ces dernières constitutions sont les plus saines, comme on le voit parmi les montagnards des Alpes, des Pyrénées, et ces infatigables marcheurs basques, ou chasseurs tyroliens, etc.

Il semble que les personnes qui présentent de grands et gros membres avec un corps mince aient moins d'ensemble et d'unité vitale que les individus à gros tronc avec des membres courts et petits. Ces derniers sont plus pléthoriques, et paraissent avoir plus de vivacité et d'esprit que ces grands corps dégingandés.

Des épaules rabattues, un cou alongé, une petite tête, tandis que les hanches sont larges et les extrémités inférieures développées, désignent une stature de femme, ou bien efféminée et faible; aussi les individus mâles de cette conformation manquent souvent d'énergie, de caractère et d'esprit. Au contraire, des épaules larges, le cou court, la tête puissante, tandis que les hanches sont étroites et les jambes minces, annoncent que l'énergie des organes s'exerce principalement dans les parties supérieures du corps; aussi ces individus offrent un caractère plus ardent et plus impétueux, un esprit plus altier ou plus mâle, que dans les complexions

précédentes. Par exemple, ces individus sont communément luxurieux et irascibles, mais exposés à l'apoplexie et aux anévrysmes du cœur ou de l'aorte.

Les belles proportions de la stature, ou l'égal développement proportionnel de tous les organes, constitueraient l'état de force et de santé parfaite, tel que les anciens se le promettaient des exercices gymnastiques et du *pentathlétisme*, c'est-à-dire des cinq genres d'exercices qui procuraient une égale vigueur à tous les membres. Une statue célèbre de Polyclète représentait, sous l'image d'un *doryphore* (garde armé d'une pique), le *canon*, c'est-à-dire la règle des plus belles proportions du corps humain dans sa perfection normale. Certainement nos vêtements, avec leurs compressions, leurs ligatures, et notre genre de vie casanier, ne déploient pas ces dimensions régulières que nous admirons dans les statues antiques de l'Apollon, de l'Antinoüs, du Laocoon, du Gladiateur combattant, etc. C'est sous les climats heureux et tempérés de la Grèce, où l'on se couvre moins de vêtements, et où l'on peut s'exercer en pleine liberté, que les formes musculaires se moulent dans toute la beauté d'une nature sans contrainte; les

femmes elles-mêmes y ont conservé ces nobles traits qui rappellent encore quelque image enchanteresse des Hélène et des Aspasie.

Il n'y a pas de beauté réelle dans les corps sans ces proportions qui constituent la force unie à la grâce, à la facilité des mouvements. Les peintres les plus célèbres de l'antiquité ne les ont pas tous connues ; car Pline blâme Parrhasius d'avoir donné un tronc trop court à ses figures relativement à leurs membres. Euphranor faisait des têtes et des articulations de membres trop volumineuses ; mais Asclépiodore fut le premier, au jugement d'Apelles, qui connut bien la justesse des proportions du corps, dans son développement normal.

Quoique nous ne connaissions pas tous les rapports qu'ils admettaient dans leurs figures, nous apprenons de Vitruve celles qui étaient généralement reconnues (1). Le corps humain devait avoir huit longueurs de tête en tout. La tête était l'espace entre le sinciput et le menton. Cette hauteur de huit têtes se partageait en quatre parties égales. On attribuait la même longueur aux deux bras étendus en croix ; ainsi, l'on plaçait la figure de l'homme debout

(1) Vitruv. Pollio, *De architectura*, lib. III.

dans un carré parfait, ou l'homme couché, ayant les jambes et les bras écartés (en croix de saint André), dans un cercle dont le centre correspond au nombril. Tous les modernes auteurs qui traitent des proportions naturelles du corps humain, comme Albert Durer, Léonard de Vinci, Jean Cousin, Gérard Audran, et plusieurs autres, ont admis les mêmes principes. Selon Vitruve, on prenait aussi six fois la mesure du pied pour la hauteur complète du corps; Winckelmann adopte cette proportion, qui n'est cependant pas exacte sur les statues antiques, selon la remarque de Salvage (1). Les divisions de la tête sont en quatre parties égales; savoir, aux yeux, au nez, à la bouche, et au-dessous du menton.

Depuis le menton jusqu'au mamelon du sein, il doit y avoir une longueur de tête, puis deux autres longueurs semblables jusqu'au-dessous de la symphyse du pubis; les cuisses et les jambes, jusqu'à l'extrémité des orteils, donnent quatre longueurs de tête.

Le pied d'Hercule est de la longueur d'une tête et un cinquième, deux fois sa longueur s'élève des orteils à la rotule, quatre fois monte

(1) *Anatomie du gladiateur combattant*, Paris, 1812, in-fol., p. 53.

au nombril, cinq fois au mamelon du sein, six fois à la bouche : il reste trois parties de tête pour compléter la hauteur du corps. Il y a dans la distance d'un mamelon à l'autre, chez l'homme, la longueur du pied, et, chez la femme, la longueur de la tête.

La femme est généralement moins haute que l'homme d'une demi-tête ; elle a les hanches larges et les épaules étroites. L'homme présente pour largeur de ses épaules deux têtes et deux cinquièmes; pour la largeur du bassin, une tête et deux parties : mais, chez la femme, les épaules et les hanches sont d'égale largeur; savoir, pour chaque, une tête et trois parties.

Chez l'enfant, la stature diffère beaucoup de celle de l'individu adulte ; ainsi plus il est jeune, plus sa tête est grosse relativement au reste du corps : à l'âge de trois ans, l'enfant peut avoir moitié de la hauteur qu'il doit prendre, mais son corps n'offre que cinq têtes de proportion ; sa poitrine et son bassin offrent chacune la dimension d'une tête ; ses épaules encore étroites, dans l'un et dans l'autre sexe, ont de largeur une tête et un cinquième ; il a les pieds et les mains fort courts, des formes arrondies, potelées, comme on le voit dans les figures d'anges que tracent les peintres.

Les proportions de taille sont moins élevées dans les complexions bilieuses et mélancoliques, dont la fibre est serrée et tendue, en général, que chez les constitutions lymphatiques et sanguines dont le système fibreux est plus humide et plus mou.

Comme le corps se dessèche ou se durcit à mesure qu'il avance en âge, l'enfance a, pour type principal de sa stature, une habitude de corps extrêmement molle et spongieuse ; son système cellulaire très développé ne permet point d'entrevoir les formes des muscles ; ses articulations sont rondes et empâtées ; ses proportions d'autant plus différentes de l'adulte qu'il est plus jeune ; car alors son crâne paraît extrêmement développé. Les os de sa face encore petits, surtout ceux de la mâchoire inférieure rentrante, donnent alors à sa petite physionomie cette jolie forme arrondie jointe à des joues très renflées ; son abdomen est proéminent et développé à cause de la grande activité du système nutritif dans l'accroissement; les membres ou les jambes et les bras sont de petite proportion, ainsi que les parties sexuelles, relativement au corps. Tous les contours sont arrondis, gras, mollets ; la peau est fine, délicate et blanche. L'Albane excellait à

les dessiner, et Rubens à les colorier. A mesure que l'enfant grandit, l'empâtement et l'humidité diminuent; les traits se dessinent en s'alongeant, comme on l'observe dans les adolescents et les figures de Cupidon ou l'Amour.

Ainsi, vers la puberté, les membres s'alongent beaucoup, la poitrine s'élargit, s'ombrage de poils en plusieurs lieux; les muscles dans l'homme prennent du développement; son regard plus hardi, plus expressif, brille du feu de l'amour. Chez la femme, les mamelles se gonflent et s'avancent en demi-sphères; tous ses contours s'arrondissent; un regard doux et timide annonce sa pudeur. Tout ce que la fleur de la beauté montre de plus gracieux et de plus attrayant compose son apanage: des formes sveltes et élégantes, des traits moelleux et sinueux, une peau lisse et bien tendue, le tissu cellulaire adoucissant tous les angles, remplissant les interstices des muscles; enfin des mouvements libres, faciles; la tête et le tronc, qui sont un peu petits relativement aux membres, impriment un charme particulier à ces figures. Tels sont l'Apollon pythien et la Vénus de Médicis. Un tempérament sanguin, pléthorique, dans cet heureux printemps de la vie, colore le teint en rose; des cheveux châ-

tains, bouclés, un air de franchise, de gaieté, d'espérance prodigue, de présomption dans ses forces, avec une démarche vive et audacieuse, caractérisent cet âge.

L'âge viril, étant l'époque de la vigueur, des hautes entreprises et des grands travaux, on voit alors les muscles acquérir leur complet développement; le corps devient carré, robuste; les épaules sont larges, les traits anguleux, vigoureusement dessinés; la physionomie présente l'image de la noblesse et de la majesté; son attitude est celle du commandement, de la haute confiance en son courage. Ainsi la complexion doit tenir de celle de l'athlète et du bilieux; elle sera haute en couleur, velue, avec des cheveux noirs, frisés, des fibres compactes et fermes; tel est l'Hercule Farnèse. Les mouvements doivent être plus graves ou moins prompts que ceux de la jeunesse; les proportions des membres seront très régulières ou *canoniques;* le tissu cellulaire affaissé laissera voir les saillies musculaires. La femme n'offrira plus ces traits délicats, cette fleur virginale de la jeunesse, mais des formes plus matronales, comme dans Junon ou Cybèle : ainsi le sein et les mamelons très développés, les hanches plus larges, le bas-ventre plus sillonné, retra-

ceront ce caractère maternel. Vers quarante ans, les femmes sur leur retour prennent plus d'embonpoint. Chez les hommes, l'abdomen ainsi que le corps acquièrent de l'obésité, principalement chez les sanguins et les lymphatiques.

Dans la vieillesse, le corps, qui se courbe sous le poids des années, présente une constitution sèche et rigide. Son tissu cellulaire flétri laisse paraître des muscles arides, des fibres racornies, des veines variqueuses. Le teint devient jaunâtre et fané, parceque le sang ne circule presque plus dans le réseau capillaire de la peau. La face apparaît creuse, sillonnée de rides; les joues s'avalent, la poitrine s'affaisse, les mouvements deviennent lents et difficiles. L'humeur rendue chagrine, triste et avare, les fonctions de la vie concentrées sur elles-mêmes; le tempérament mélancolique, soupçonneux, rêveur; l'affaiblissement des sens, le dégoût des plaisirs, ou l'austérité, tout décèle le dépérissement du corps. Cet âge recherche la solitude, le sérieux, le repos, le silence, les couleurs sombres; il se montre craintif, censeur de la jeunesse, défiant dans ses entreprises; il affectionne particulièrement l'enfance, qui semble le reproduire. Dans cet âge, les

proportions du corps s'altèrent. Indépendamment des cheveux qui blanchissent et tombent, le front s'avance, le nez se courbe ou se déjette à sa racine; les dents disparaissent, et la mâchoire inférieure s'alonge beaucoup, de manière qu'elle peut emboîter quelquefois la supérieure et s'approcher du nez. Les muscles de la face, désormais affaiblis, ne tiennent plus la bouche bien close; la tête tremble sur le cou, la démarche est chancelante; les bras et les jambes se décharnent; les pieds deviennent souvent gonflés, œdémateux; les doigts et les orteils se déforment ou se couvrent de callosités; les articulations, généralement raides, paraissent noueuses. L'époque de la caducité présente surtout ces traits, qui sont encore peu marqués dans la verte vieillesse, comme celle de Silène, du Laocoon, mais très apparents sur le saint Jérôme, dans les tableaux de Carrache et du Dominiquin.

SECTION DEUXIÈME.

ARTICLE PREMIER.

Des nourritures propres à l'espèce humaine, et de leurs effets selon les climats.

On s'est généralement borné dans les traités sur ce sujet à dire que l'homme était également susceptible de se nourrir de végétaux et d'animaux, sans remonter aux effets qui en résultent pour la perfection physique et morale de notre nature. C'est sur ce nouveau point de vue que nous devons insister principalement, puisque nous en verrons naître aussi des modifications particulières de la sensibilité, et des dispositions à certains genres de maladies, qui se rattachent à notre perfection même.

Sans doute, quand on dit que l'homme est omnivore, on ne prétend pas qu'il puisse se nourrir de terre glaise, comme Gumilla et M. de Humboldt assurent que les Otomaques, ou d'autres peuples sauvages, en avalent quel-

quefois, par faute de vivres pour lester l'estomac, sur des plages stériles (1), et comme font aussi, par besoin, les loups de nos contrées, en hiver. Nous ne parlerons point non plus des hommes qui dévorent des cailloux et d'autres matières incapables de nourrir, par un périlleux essai de leurs forces. Mais depuis l'Esquimau et le Kamtschadale, vivant de poissons crus et pourris, dans une même auge, avec leurs chiens, et buvant l'huile rance de baleine, jusqu'au délicat Asiatique, se nourrissant de fruits sucrés, de végétaux aromatiques, et se désaltérant avec des sorbets parfumés, combien de nuances et d'espèces d'aliments chez toutes les races humaines ! Notre espèce peut donc s'accoutumer à peu près à tout, même à des poisons, puisqu'on mange, en Laponie, des jeunes pousses d'aconit sans danger, comme des asperges. L'homme, chef de tous les êtres organisés, devait avoir droit sur tous ; il goûte, en quelque manière, toute la nature, et cette multiplicité infinie de ses goûts étend nécessairement le domaine de ses sensations, de ses pensées, exerce son discernement, l'oblige à tout rechercher ou tout observer.

(1) Voyez notre article GÉOPHAGES du *Nouv. Diction. d'hist. nat.*, 2e édit.

Cette variabilité extrême du sens du goût le rend moins impétueux et moins brutal sur un seul objet : car l'animal carnivore, par exemple, devient vorace et ardent pour la chair et le sang; les herbivores ne trouvent de saveur qu'à l'herbe ou aux végétaux; ils comparent peu : ils ne sont formés, pour ainsi parler, que d'un seul élément. L'homme, au contraire, est composé de tout, et nous verrons de plus qu'il préfère les substances les plus élaborées des règnes végétal et animal pour sa nourriture, comme si le corps du premier des êtres organisés ne devait être construit que des matériaux les plus délicats, les plus composés ou les mieux perfectionnés de la nature. De plus, il apprend ainsi à connaître tout, en quelque sorte, puisque son alimentation devient encore un sujet d'instruction pour lui, tandis qu'un instinct brute guide l'animal vers sa pâture.

L'homme, par la conformation interne de ses viscères, et par ses organes de mastication, semble tenir le milieu entre les animaux herbivores et les carnivores. Ses dents et la forme de son estomac sont analogues à ceux de la famille des singes, qui sont éminemment frugivores, comme nous allons l'exposer.

D'abord, chez l'homme, la conformation des mâchoires, les muscles crotaphites et masseters, qui élèvent la mâchoire inférieure, n'ont pas autant de vigueur et de développement que ceux des animaux carnivores ; il lui fallait moins d'efforts de mastication. La face est moins avancée en museau que chez les quadrupèdes, et la bouche moins grande. L'articulation de la mâchoire inférieure présente un ginglyme moins serré chez l'homme, les frugivores, les granivores et les herbivores, que chez les carnassiers, qui devaient déchirer et diviser des chairs fibreuses ou tendineuses. Aussi notre mâchoire inférieure est-elle susceptible de faire divers mouvements en avançant ou reculant, ou se portant de côté; elle peut agir, non seulement pour inciser, mais pour broyer et moudre en divers sens des matières végétales. L'arcade zygomatique, pour l'attache des muscles releveurs, est presque droite horizontalement chez l'homme, tandis qu'elle devient convexe chez les carnassiers, qui avaient besoin d'un support plus vigoureux. Elle laisse aussi moins d'espace pour le muscle crotaphite que chez les carnivores, où la fosse temporale est très spacieuse pour loger ce muscle robuste (temporo-maxillien). Nous n'avons

pas d'os incisif ou inter-maxillaire supérieur, comme les quadrupèdes, soit pour agrandir leur gueule, soit pour l'implantation de leurs dents incisives supérieures, s'ils en ont.

Les dents, chez l'homme, sont analogues à celles des singes; ses canines ou laniaires ne sont pas aussi longues que chez quelques uns de ces quadrumanes à demi carnassiers, tels que les babouins (*cynomolgus*); les singes ont, ainsi que nous, quatre incisives supérieures et quatre inférieures, deux canines et dix molaires à chaque mâchoire, en total trente-deux dents; mais les sapajous, les allouates ou singes d'Amérique, ont deux molaires de plus à chaque mâchoire, ou trente-six dents (1).

(1) Les carnivores ont six incisives à chaque mâchoire, deux canines, et chez les uns, de dix à douze molaires, chez d'autres, de huit à dix à chaque mâchoire, ou de trente-quatre à quarante-deux dents. Les rongeurs, tels que le rat, le castor, le lièvre, portent seulement deux incisives supérieures et deux inférieures, point de canines, et de trois à quatre ou cinq molaires à chaque côté d'une mâchoire, en tout de seize à vingt-deux dents. Les ruminants sans cornes, tels que les chameaux et chevrotins, offrent deux incisives supérieures et six inférieures, une ou même deux canines de chaque côté d'une mâchoire, dix à douze molaires à chacune, en tout trente-quatre à trente-six dents; les ruminants pourvus de cornes n'ont point d'incisives supérieures, mais huit inférieures, point de canines, (excepté les cerfs, qui en ont à la mâchoire supérieure),

Chez l'homme, les petites molaires sont, elles seules, médiocrement armées de tubercules ou pointes (1); elles font, avec les canines, la part carnivore, tandis que les molaires plates font la part herbivore de notre destination à vivre de toutes choses sur la terre. Auguste Broussonnet a établi que l'homme était

douze molaires à couronne plate à chaque mâchoire, en tout trente-deux dents. Les solipèdes, qui sont également herbivores, portent six incisives à chaque mâchoire, deux canines à la mâchoire supérieure, point à l'inférieure, et également douze molaires à chaque mâchoire.

(1) S'il manque des incisives supérieures chez les herbivores, et des canines aux rongeurs, leurs molaires sont constamment nombreuses. Toutes celles-ci ont la couronne plate, avec des lames d'émail pour broyer les herbes et diverses parties des végétaux. Chez les ruminants ou herbivores parfaits, et les solipèdes, ces lames dures forment ou des croissants ou des lignes serpentantes, afin de moudre et triturer parfaitemcnt les tiges herbacées; d'autant mieux que les mâchoires ont un mouvement latéral ou horizontal combiné avec le mouvement perpendiculaire. Lorsque le chien mâche des gramens pour se faire vomir, il les enfonce jusqu'en l'arrière-bouche, afin de broyer ces herbes sous ses dernières molaires, car les molaires antérieures sont cuspidées ou portent des pointes à leur sommet, afin de déchirer la chair ou entamer les os. Cette conformation anguleuse et tranchante des molaircs de tous les carnivores est spécialement tricuspide et remarquable dans les chats, animaux les plus carnassiers de tous les quadrupèdes.

herbivore ou frugivore comme douze, et carnivore comme huit. Néanmoins, cette proportion, quoique déduite du système dentaire, varie suivant les climats. Il est certain que le Mongol, vivant de chair de cheval, même crue, sous les cieux glacés de la Sibérie, a les dents aiguës, écartées, tandis que le Cafre, vivant de fruits et d'herbages, comme les singes ses antiques compatriotes, sous un ciel ardent et à l'ombre des palmiers ou des bananiers de la zone torride, montre de belles et larges dents, blanches, bien unies, et presque toutes usées au même niveau (1).

De même nous préférons le régime végétal, dans les ardeurs de l'été, à la chair, trop nourrissante et putrescible; mais celle-ci convient mieux en hiver, lorsqu'un froid vif excite l'appétit et exige une forte réparation vitale.

Le reste de notre structure ne nous rend pas moins herbivore ou carnivore que la configuration des viscères, des dents et des mâchoires.

(1) Les premiers hommes ont été regardés comme frugivores, Heyne, *Opuscul. acad.*, tom. I, p. 366. On en voit encore des nations aujourd'hui, selon Kempfer, *Amœnit. exot.*, fascic. 4, relat. 9; Hasselquist, *Palest.*, p. 501; Grose, *Voyage*, p. 297; Adanson, *Relat.*, p. 38; Pison, *Brasil.*, l. I, p. 12; Lery, *Navig.*, p. 109; Venegas, *Californ.* — Salluste le dit de même des Numides, *Bell. Jugurth.*, etc.

L'estomac chez nous, à la vérité, est simple et d'une médiocre étendue, comme dans les carnivores; mais il porte, outre un appendice vermiforme, un intestin cœcum plus grand que dans ceux-ci, moins étendu toutefois que chez les frugivores proprement dits, comme les rongeurs. Si les carnivores présentent des intestins courts et étroits, et les herbivores de très longs et larges, ceux de l'homme tiennent une sorte de milieu entre les uns et les autres.

Chez nous, les intestins présentent six à sept fois la longueur du corps; il en est à peu près de même parmi les singes (chez le gibbon, ils ont huit fois la longueur; chez les autres singes, six fois; chez les magots plus carnassiers, cinq fois). Les carnivores ont des intestins de deux, de trois à cinq fois leur longueur. Les suceurs de sang, tels que l'ichneumon, la noctule, n'ont que deux fois leur longueur d'intestin, car cette nourriture est très digestible et très putrescible. Le lion, les panthères et tigres offrent trois fois leur longueur, le loup quatre fois au plus, le chien cinq fois; le chat sauvage, qui n'a que trois fois sa longueur d'intestins, en prend cinq fois par la domesticité, à cause qu'il mange alors plus de substances végétales.

Mais les frugivores et les herbivores ont des

intestins bien plus longs dans leurs circonvolutions, sans compter qu'ils portent la plupart un ample cœcum, ou un estomac multiple, quadruple aux ruminants, quintuple à des cétacés. Le lièvre et le lapin montrent des intestins de près de douze fois leur longueur (les rats ont moins d'étendue d'intestins, car ils rongent aussi les chairs). Les chameaux et dromadaires en portent de douze à quinze fois leur longueur; elle va jusqu'à vingt-deux fois dans le taureau, et vingt-huit fois dans le bélier : c'est à peu près la plus grande étendue connue; aussi ces animaux sont uniquement herbivores. Les oiseaux en présentent, en général, de bien plus courts; les volatiles étant plutôt granivores qu'herbivores, il fallait qu'ils prissent une nourriture substantielle sous un petit volume, pour ne pas être trop lourds. La nature leur a donné, pour cet effet, un jabot propre à ramollir les semences, puis un gésier musculaire et intérieurement cartilagineux, pour broyer et triturer ces graines.

Les carnivores présentent en général des viscères membraneux, tandis que les herbivores en ont de plus robustes ou de plus musculeux, pour agir sur des matériaux difficiles à soumettre à une parfaite élaboration. De là nous

pouvons établir cette vérité physiologique, que les herbivores ont le système intérieur viscéral robuste, et le système musculaire externe faible. Chez les carnivores, au contraire, l'intérieur est débile, mais les organes de la vie extérieure sont très vigoureux. Un lion est infiniment plus fort qu'un bœuf ou un cheval, quoique ceux-ci soient plus gros. Buffon observe qu'un cheval ne soutient pas pendant autant de jours un long voyage que l'homme à pied, quoiqu'on ait soin de bien nourrir ce quadrupède. Au total, l'aliment de chair augmente beaucoup l'énergie de la vie extérieure ou de relation.

Toute cette conformation diverse des herbivores et des carnivores manifeste que nous ne sommes point, dans l'absolue rigueur, capables de vivre uniquement soit de végétaux, soit de matières animales, ainsi que l'ont affirmé des philosophes plutôt systématiques que naturalistes (1).

(1) Broussonnet, *Mém. sur les dents*, nous dit phytophages comme 12 est à 8; et aussi Daubenton, *Mém. sur les indigest.*; W. Hunter, *Hist. of Teeth*, edit. 2, Lond., 1778, in-4°, part. II, prétend que nous sommes autant frugivores que carnivores; Helvétius, *De l'homme*, t. I, p. 17, nous croit très carnassiers; Buffon, *Hist. nat.*, tom. IV, montre que nous sommes destinés à la vie om-

Comme la nourriture d'herbes ou de fruits contient peu d'aliment, proprement dit, dans une grande masse de matières, il fallait donc que les frugivores et les herbivores surtout pussent prendre à la fois beaucoup de ces matériaux de nutrition. Il fallait une élaboration longue, une trituration parfaite, pour séparer les molécules alimentaires de cette masse d'herbes et de fibres végétales; de là une rumination chez plusieurs espèces, et un long travail intestinal chez les rongeurs, etc. Au contraire, les carnivores trouvant sous un petit volume beaucoup de molécules nutritives, les organes viscéraux n'avaient pas besoin d'une grande étendue; et pour prévenir la putréfaction de ces nourritures de chair et de sang, il fallait que leur résidu pût être promptement évacué hors du corps. Aussi leur colon est moins boursouflé, moins long que le nôtre.

Les herbivores avalent beaucoup de nourriture, mais, obtenant peu d'aliment, ils ont besoin de manger souvent; les carnivores prenant moins de nourriture, mais y trouvant beaucoup de substance, ils peuvent jeûner pen-

nivore; comme Haller, *Elem. physiol.*, l. XIX, sect. III, p. 189; Blumenbach, *Gen. hum. var. nat.*, sect. I, p. 48; Rousseau, *Disc. sur l'inégal.*, not. 11; Alex. Monro, *Ess. on compar. anatomy*, p. 17.

dant plusieurs jours après un repas copieux.

L'homme, quoique plus frugivore ou herbivore sous les climats chauds, et plus carnivore dans les saisons et les contrées froides, est donc omnivore, ou se nourrit également partout des substances végétales et animales. Le régime tout pythagoricien ou herbivore, si vanté par Cocchi, Hecquet, Wallis, J.-J. Rousseau, ne pourrait pas bien soutenir la vie de l'homme, surtout dans nos climats froids, et moins encore au nord, ainsi que l'ont montré Buffon et d'autres auteurs célèbres. Le régime tout animal, réclamé par Tyson, Andry, Arbuthnot, Janus Plancus, Helvétius, etc., devient évidemment malsain sous les climats chauds; c'est lui qui fait périr de maladies aiguës, de pléthore bilieuse, de dysenteries, tant d'Anglais, qui s'obstinent à manger autant de chair dans les colonies, sous les tropiques, que sous le ciel froid et nébuleux de la Grande-Bretagne (1).

L'instinct ou l'impulsion de nos appétits nous guide à cet égard bien manifestement. Les enfants, plus près que nous de la nature, moins dépravés par des goûts factices, désirent bien

(1) Schreber, *Saeugthiere*, t. I, p. 39, dit qu'il y a plus d'hommes frugivores que de purement carnivores, comme il y en a beaucoup plus de polygames que de monogames.

plutôt les fruits que la chair. Les fièvres ardentes nous rappellent à cet instinct, après avoir abusé des nourritures animales, en été surtout. Nous n'avons ni les griffes des carnivores pour déchirer une proie, ni la panse et l'absence des incisives supérieures, comme les ruminants, pour nous contenter d'herbes; mais nous digérons presque tout, tandis que les sucs gastriques du lion ou de l'aigle n'attaquent pas même le pain, ni les quatre estomacs de la plupart des ruminants ne peuvent dissoudre la chair. Des porcs nourris uniquement de chair de porc, moururent bientôt d'une fièvre inflammatoire (1).

Néanmoins, l'homme étant voisin de la famille des quadrumanes ou des singes par sa conformation, pouvant même grimper aux arbres, et sa nudité naturelle manifestant que sa première origine a dû être sous les tropiques ou les pays chauds, il est certain que nous sommes plus herbivores ou frugivores que carnassiers. Plus on descend des pays du nord vers le midi, plus on voit les peuples faire prédominer le régime végétal sur l'animal. Un Anglais se gorge de rosbif et mange peu de pain; un Français mange beaucoup plus de

(1) P. Petit, *De morib. anthropophagorum*, l'a expérimenté.

pain ; un Italien vit presque uniquement de macaroni, de polenta, d'excellents légumes ; dans l'Inde méridionale, les habitants ont horreur du sang de tous les animaux, et d'approcher la chair de leur bouche ; ils se contentent des fruits sucrés et délicieux des palmiers, des bananiers, etc., de riz, ou de laitage. Ce n'est que sous les climats rigoureux qu'on voit s'accroître le besoin de vivre de chair, et que la férocité brutale du caractère des sauvages se déploie en même proportion (1).

La nourriture toute végétale change les produits des excrétions et des sécrétions de l'in-

(1) Dutertre, *Antill.*, p. 147, et Charlevoix, *Nouvelle-France*, tom. III, p. 179, disent qu'on perd beaucoup de ses forces en abandonnant la nourriture animale ; ce qu'on observe chez les sauvages d'Amérique. La vie végétale ne peut suffire dans le nord, selon Théoph. Lobb, *Ess. an diseases*, p. 219; Ferguson, *On Food*, 198 ; Robinson, *Of œconom.*, p. 354. Quand on va dans le nord, on prend le double d'aliments sur les vaisseaux, *Rec. de voyag. au nord*, tom. I, *avertissement*. Des Américains du septentrion mangent de la chair crue, Fil. Salv. Gily, *Saggio di stor. Amer.*, tom. IV, p. 120 : tels sont aussi les Morlaques, selon Pujati, *ibid.*; les Samoïèdes, d'après Klingstædt, *Mém.*, 1762, in-8°; les Eskimaux, Curtis, *Philos. trans.*, tom. LXIV, part. II, p. 381. Dans l'Amérique australe, selon Winter, *Collect. d'Hackluyt*, tom. III, p. 751, Froger, *Voyages de Gennes*, etc., les sauvages sont aussi très carnassiers.

dividu qui s'était auparavant substanté d'autres aliments. Ainsi, les urines et les excréments du chien varient de nature, selon qu'il est uniquement nourri de pain ou de chair. Les herbivores n'ont jamais pour calculs vésicaux que des carbonates calcaires, quoiqu'il existe des phosphates de chaux dans leurs intestins. C'est le contraire chez les animaux carnivores et l'homme, qui montrent toujours des phosphates de chaux, et jamais de carbonates calcaires, dans leurs urines. L'urée augmente aussi beaucoup en quantité, ainsi que l'acide urique et les concrétions calculeuses et arthritiques, chez l'homme qui mange beaucoup de chair, comme dans les carnivores; donc le régime végétal tempéré est plus salutaire, quoique moins fortifiant (1).

On accuse l'usage de la chair, salée surtout, de déterminer le scorbut chez les marins. Cette

(1) Christ. Gottl. Ludwig, *Dissert. de victu animali*, Lips, 1750, in-4°. Buffon a prétendu qu'une vie purement pythagoricienne ne pourrait donner à l'homme la faculté de se reproduire; cependant des nations entières ne font usage que de végétaux, et, quoique faibles, elles ne sont pas moins fécondes. Helvétius, *De l'homme*, tom. II, p. 17, dit qu'il est naturellement plus carnivore que frugivore, ce qui ne peut être vrai que dans les contrées froides.

accusation n'est pas bien fondée, comme l'a montré Lind, quoique les végétaux concourent souvent à guérir cette affection. Cet auteur, ainsi que Monro et Wilson (1), parlent au contraire d'un scorbut engendré par l'usage trop continu du régime végétal, maladie qu'on ne guérit que par un régime animal. En effet, les substances trop dépourvues d'azote, comme les herbes (le pain a déjà une substance animalisée qui est le gluten), ne peuvent pas assez nourrir l'homme; elles débilitent extrêmement toute sa constitution, et il résulte de cet affaiblissement une grande tendance à la décomposition des humeurs. Le sang paraît presque dépourvu de fibrine, et reste fluide alors hors du corps, quoique cela n'ait pas lieu chez des animaux destinés à la vie purement herbivore, comme les taureaux. On guérit cette sorte de scorbut par l'usage de la viande, de même que le diabétès et d'autres dyscrasies des viscères intestinaux se dissipent par l'emploi de médicaments toniques et d'aliments animalisés. Ainsi notre constitution nous rappelle sans cesse à un régime mixte, comme le plus favorable à notre santé. L'ichthyophagie, ou

(1) *A treatise upon influence of the climate*, etc.

la nourriture habituelle de poissons, offre moins de désavantages que la créophagie, ou la nourriture habituelle de chair, car elle animalise moins le corps, elle nourrit moins; aussi les poissons passent pour du *maigre* dans les carêmes, en toutes les religions; ils ont seulement le grand inconvénient d'exciter des maladies de la peau très tenaces, et d'affecter le système lymphatique. Comme cet aliment est cependant animalisé, son usage fréquent paraît moins à craindre sous des climats froids que sous les cieux des tropiques.

Il ne suffisait point à la nature de nous avoir ainsi livré tous les êtres afin de choisir nos aliments parmi eux; puisque nous devions subsister par toute la terre, et régner sur les corps organisés, il nous fut permis d'en préférer les objets les plus délicats, les plus savoureux, les mieux digestibles. C'est ainsi que, dans le règne végétal, les fruits, les semences, les fécules, les sucs saccharins, les amandes, etc.; et, dans le règne animal, le lait, les œufs, la moelle, les chairs des herbivores et leurs jus, sont, en quelque manière, les extraits les plus nourrissants, les plus sapides, les plus perfectionnés des substances organiques. Notre corps devait être formé

d'éléments plus subtils que celui des animaux.

Mais ce n'était point encore assez. Le quadrupède broute l'herbe ou dévore sa proie toute crue et sans apprêts; son estomac vigoureux dissout sans peine les plus durs aliments. Il n'en est pas ainsi de notre espèce, en général. Quoique une faim vive, chez des sauvages, et sous des cieux froids surtout, puisse faire digérer des chairs crues et abondantes, des graisses et du suif, l'homme originel, sous les tropiques, ne paraît guère capable de digérer les chairs crues : tout au plus le nègre, s'aidant d'aromates, peut dissoudre dans son estomac de la viande boucanée au soleil, à demi ramollie par la chaleur et un commencement de putréfaction. Mais, pour l'ordinaire, notre espèce a les viscères digestifs naturellement plus délicats que les quadrupèdes; elle a donc appris à cuire et préparer ses aliments : par là, elle s'est encore adoucie et civilisée. Quand Homère veut peindre un homme féroce et sauvage, il l'appelle *crudivore*, parcequ'en effet la nourriture de chair crue annonce des viscères robustes et des appétits analogues à ceux d'un ours ou d'un lion; tandis qu'un estomac débile, qui peut à peine soutenir des aliments cuits et

légers, indique un être délicat, sensible, et par cela même intelligent. On sait en effet que les fonctions de la vie extérieure ou de relation acquièrent de la prépondérance ou de l'activité par la faiblesse des organes internes, que la méditation empêche ou diminue la digestion, et que tous les hommes studieux, par exemple, doivent cette qualité à la grande débilité de leurs viscères. La nature l'a bien fait voir, car, tandis que la gueule du quadrupède s'avance et s'élargit pour saisir sa proie, son cerveau se rétrécit et se recule ; mais chez l'homme, le cerveau s'avance en un front large et noble, tandis que ses mâchoires sont raccourcies, parceque nous devions mettre la pensée avant la nourriture, et la brute faire tout le contraire.

C'est encore par cette débilité radicale de notre système viscéral que nous sommes les seuls êtres usant de sel, de condiments, d'épiceries, etc., pour exciter plus efficacement l'énergie digestive, et de boissons fermentées, ou spiritueuses, ou toniques, pour favoriser le jeu des fonctions internes de la nutrition. De là est résulté l'art culinaire chez les peuples civilisés et amollis, art funeste qui, étudiant les moyens de faire beaucoup manger en aiguisant la sensualité du goût, devient la source

d'une foule innombrable de maladies. Nous verrons en effet combien de nouvelles affections morbifiques résultent des énormes accroissements que reçoit l'art de la cuisine (1).

De la nourriture abondante et facile que l'espèce humaine peut ordinairement se procurer, soit par la culture des terres, soit par l'éducation des bestiaux, sous la protection de gouvernements réguliers, il s'ensuit la multiplication des hommes, et leur disposition habituelle à se propager. Les animaux bien nourris, à l'état domestique, deviennent presque en tout temps capables d'engendrer, tandis qu'à l'état sauvage, exposés à de longues et fréquentes abstinences, ils n'ont qu'une ou deux saisons de rut par année. Le sauvage américain, au milieu de ses forêts et de ses solitudes, contraint à une vie dure et laborieuse, n'ayant qu'une proie rare, se montre peu fécond, peu amoureux; la nécessité d'être robuste produit chez lui la nécessité d'être chaste; toutefois la faculté de se reproduire en tout temps (indépendamment des effets appréciés ci-devant de la station droite) résulte d'une nourriture régulière et suffisante chez l'homme civilisé.

(1) *Vis numerare morbos? Coquos numera,* dit Sénèque.

ARTICLE II.

Des divers aliments usités chez les différents peuples.

La première et la plus naturelle habitation du genre humain dut être placée dans les climats chauds, parceque nous naissons nus et incapables de supporter la rigueur des hivers dans l'état de simple nature : c'est donc entre les tropiques que fut placé l'antique berceau des hommes. C'est aussi la seule patrie des singes. C'est parmi ces climats opulents que la main de la nature a répandu ses dons avec largesse : les arbres y sont toujours chargés de fruits agréables au goût; la terre s'y couvre sans cesse de productions végétales alimentaires, comme on en voit la preuve dans le grand nombre d'animaux herbivores et frugivores qui s'y sont multipliés, et par la prodigieuse quantité des végétaux comestibles que les botanistes ont observés dans ces contrées. L'*homme*, les *singes*, les *perroquets*, peuplent en foule ces terres fortunées, et vivent des mêmes aliments. L'Indien se repose au pied du palmier, le singe grimpe après le tronc, le per-

roquet se tient dans son feuillage, et tous se nourrissent de ses fruits (1).

L'habitant des tropiques est principalement frugivore; sa conformation l'y assujettit, son instinct l'y invite, et la terre n'y est jamais avare de productions végétales. Il est certain que les nourritures animales deviennent pernicieuses à l'homme, dans ces pays chauds, par la putridité qu'elles engendrent, par la pléthore et l'inflammation qu'elles causent dans toute l'économie vivante, par les diarrhées et les colliquations des humeurs. Ces maladies font périr journellement un grand nombre d'Européens

(1) Les anciens ont attribué une vie frugivore, qui est aussi celle des singes, aux premiers humains. (Lucret., *De rer. nat.*, l. VI, vers 937; Strabon, *Geogr.*, l. XIII, p. 885; Vitruve, *Architect.*, l. II, c. 1; Athénée, *Deipnos.*, l. I, p. 12; Diodor. Sic., *Biblioth.*, l. I; Plutarch., *Moral.*, t. II, p. 158; Pausanias, l. VIII, c. 1; Hérodote, *Hist.*, l. III, n° 100; Plinius, *Hist. nat.*, l. XV, c. XXV; Isidore, *Origin.*, l. XVII, c. VII; Porphyre, *De abstinent.*, l. II; Aulus Gellius, *Noct. att.*, l. V, c. VI; Agatharchide, *Biblioth. de Photius*, c. XXII.) Elle est conforme à notre nature, surtout au midi. Car. Jacob Saillant, *Ergo proprium hominis alimentum, vegetabilia*, Paris, 1771, in-4°, attribue beaucoup de maladies à la nourriture de chair, κρεοφάγια; et Daubenton, *Mém. sur les indig.*, p. 27. Plusieurs nations sont frugivores encore. (Voyez ce que dit Rousseau, *Disc. sur l'inégalité*, note 13.)

qui s'obstinent à garder dans les Indes un régime échauffant et carnivore, convenable seulement dans un pays froid comme l'Europe. Les enfants, qui conservent plus d'instinct naturel que l'homme fait, préfèrent constamment les fruits à la viande, et abandonneront le meilleur gibier pour des cerises, des groseilles, des raisins, etc. Ces aliments rafraîchissants sont très nécessaires dans les temps chauds, et par un rapport admirable, ils mûrissent précisément à cette époque; tandis que les fruits secs, ou ceux qui se conservent pendant l'hiver, ne peuvent se recueillir qu'aux approches de la mauvaise saison. C'est ainsi que la nature a pourvu à la nourriture des animaux et des hommes, en tous les temps, par une providence singulière.

Il faut que les nations, dans l'origine, aient été crudivores, puisque plusieurs peuples ont d'abord vécu sans l'usage du feu; les Phéniciens, selon Sanchoniaton, dans Eusèbe (1); les Égyptiens (2), les Perses (3), les Grecs (4),

(1) *Præparat. evangel.*, p. 34.

(2) Diod. Sic., *Biblioth.*, l. I.

(3) Banier, *Expl. des fables*, tom. III, p. 201.

(4) Diodore, l. V; Plutarch., *Moral.*, tom. II, p. 86; Pausanias, *Voyag.*, l. II, c. XXIX.

les Chinois (1); et d'autres nations (2), même de nos jours (3).

Mais l'homme n'a pas pu rester frugivore dans les climats froids qui ne lui offraient presque aucune nourriture végétale; il a été obligé de poursuivre et de vaincre l'animal, afin d'en tirer des aliments substantiels. Ceux-ci lui étaient d'autant plus avantageux, que le genre de vie du septentrional est bien plus actif que celui du méridional, et demande une nourriture plus forte et plus solide. En effet, il faut sans cesse agir dans les contrées du nord, pourvoir à mille nécessités pour l'hiver; se couvrir, se chauffer, se bâtir des habitations impénétrables à la froidure, amasser des provisions d'aliments, de combustibles, etc. Dans le midi, l'Indien n'a besoin de rien; il rencontre sur le figuier voisin sa nourriture toute prête, se désaltère à la première fontaine, trouve le repos sous un ajoupa de feuillage, et

(1) Martini, *Chin.*, tom. I, p. 20.

(2) Vitruv., *Archit.*, l. II; Pompon. Mela, *Situs orb.*, p. 296.

(3) *Hist. génér. des Voyages*, t. II, p. 229; Hornius, *Orig. amer.*, l. I, c. VIII; l. II, c. IX; Charlevoix, *Nouv.-France*, tom. I, p. 40, etc.; P. Gobien, *Histoire des îles Marianes*, Paris, 1700, in-12.

voilà tous ses besoins satisfaits. La nourriture devant être proportionnée aux déperditions et au travail, il s'ensuit que l'homme des pays froids doit consommer beaucoup sur une terre stérile, et l'habitant des climats chauds, très peu sur un territoire fécond. Ainsi le premier doit devenir carnivore et le second frugivore. Comparez seulement la manière de vivre d'un Anglais avec celle d'un Français, et vous verrez combien il y a de différence entre eux. On a dit qu'un Espagnol subsistait aisément pendant trois jours du dîner d'un Allemand. Nous sommes des loups affamés auprès des Indiens (1). Le Tartare se montre encore plus carnivore que nous, et dévore à chaque repas plusieurs livres de chair à moitié cuite. La sobriété n'est pas une vertu mais une nécessité au midi, comme l'in-

(1) Les Américains étaient remarquables par la petite quantité de leur nourriture journalière; ils consommaient très peu; aussi leur constitution était molle, languissante, peu énergique, peu amoureuse; leur tempérance parut aux Espagnols, sobres eux-mêmes, surpasser de beaucoup l'abstinence des ermites les plus austères. (Ramusio, *Collect.*, tom. III, p. 304 et 306; Simon, *Conquista*, p. 39; Hackluyt, *Collect.*, tom. III, p. 468 et 508.) Les Caraïbes disaient qu'un seul Espagnol dévorait par jour plus que dix d'entre eux. (Herrera, decad. I, lib. II, cap. XVI.)

tempérance paraît un besoin et non pas un vice dans le nord. Aussi un seul homme du nord est plus robuste que dix Indiens, car il mange presque dix fois autant. Avec quelques milliers de soldats européens ou tartares, on peut conquérir les Indes, comme l'ont fait Alexandre, Gengis-Khan, Tamerlan, etc. Les habitants du nord, qui mangent beaucoup, deviennent donc robustes, actifs et courageux; tandis que les doux peuples du midi restent faibles, timides et paresseux, parcequ'ils ne peuvent pas manger beaucoup.

Nous trouvons dans nous-mêmes des changements analogues, en nous comparant en hiver et en été. Pendant le froid, nous avons un plus grand appétit pour la chair, plus de vigueur d'estomac et d'activité que dans les temps chauds; ceux-ci accablent les forces, rendent mous, indolents, et diminuent le besoin de la nourriture; on n'aspire alors qu'après les rafraîchissements et les fruits aqueux. Cet état détermine souvent encore la malacie, le pica, comme chez les filles chlorotiques mangeant du plâtre, de la terre, etc. Aussi les nègres, souvent affectés de cette dépravation d'estomac, avalent une terre bolaire qui les rend très malades. Il ne faut pas confondre néan-

moins cette affection avec le besoin de la faim qui force certains peuples à avaler de la terre. Dans cet état de pica, il faut faire usage de toniques et d'aromatiques pour le combattre. Ainsi le régime de vie se subordonne au climat, ou plutôt à la température.

Le genre humain, considéré dans les quatre parties du globe et dans ses grandes races, tire sa nourriture la plus journalière de quatre principales espèces de graminées qui semblent être en rapport avec les nations, influer sur leur caractère et sur leur développement moral.

1° L'Européen vit surtout de froment et de pain fermenté, nourriture substantielle, produit d'une agriculture perfectionnée sous l'empire des lois et de la propriété foncière, cause et aussi résultat de la civilisation.

2° L'Asiatique se nourrit de riz, aliment non fermenté, produit facile d'une culture précaire, peut-être la seule possible sous l'autorité despotique, et laquelle retient la société dans un état stationnaire.

3° L'Africain se contente du couz-couz (*holcus spicatus*), ou du millet (*panicum miliaceum*), sur son aride et brûlant terrain, productions grossières d'indolentes créatures qui croupissent dans l'abrutissement.

4° Enfin, l'Américain naturel subsistait de maïs, aliment plus lourd que substantiel, et dont l'abondance semblait propre à laisser végéter dans une longue insouciance et dans l'inertie les nations qui en usaient. Cet état moral était encore augmenté par l'usage des racines comestibles, telles que le manioc ou la cassave et la pomme de terre, puisqu'il est prouvé que les nourritures influent sur notre constitution non moins que les climats.

L'état d'imperfection et de faiblesse dans lequel on a trouvé les nations américaines, même les plus perfectionnées, ne peut-il pas dépendre en partie de la nature peu fortifiante de leurs nourritures végétales, non moins que de l'action débilitante d'un climat humide? Aussi les Espagnols, quoique sobres, mangeaient beaucoup plus que les naturels Américains.

Si l'on remplaçait le froment ou même le riz par les aliments d'Amérique, il faudrait augmenter la quantité de ces derniers pour produire le même degré d'alimentation que les premiers. De là est venu que les hommes vivant de pain sont plus robustes que les peuples vivant de riz; ceux-ci sont plus avancés en civilisation que les peuples se nourrissant de

maïs; et ces derniers l'emportent peu en intelligence sur les nègres, se réduisant au millet et au couz-couz, lesquels restent au dernier rang du genre humain. Ainsi, à mesure que les substances alimentaires sont plus grossières et moins élaborées, elles semblent appesantir davantage les intelligences, ou plonger les êtres dans un plus profond abrutissement (1).

Si nous examinons les goûts naturels de chaque peuple, nous y retrouverons encore la preuve de ce que nous établissons. Les voyageurs nous disent tous que les habitants des contrées polaires avalent avec délices la graisse et l'huile de baleine, de requin, d'ours, et d'autres animaux. Les Lapons, les Groënlandais, les Islandais (2), les sauvages de l'Amérique septentrionale, les Iroquois et les autres Canadiens (3), les Kamtschadales, se gorgent, avec une volupté incroyable, de lard de baleine, d'huile rance de poissons, etc.; le

(1) Les nègres préfèrent, par exemple, le maïs rouge, quoique plus dur et moins agréable, au blanc ou jaune qui est plus productif aussi. Donc les hommes les plus bruts recherchent les nourritures les plus grossières.

(2) Pechlin, *Obs. phys. et méd.*, p. 58; Anderson, *Islande*, p. 247. Cette graisse leur donne un teint jaune.

(3) Denys, *Voyage*, c. XXIII, p. 362; Laffiteau, *Mœurs des sauvag.*, tom. II, p. 91, etc.

suif, le vieux oing, sont pour eux des ragoûts délicieux; leur estomac digère avec une facilité étonnante ces aliments extrêmement indigestes, parceque le froid exalte beaucoup la force de ce viscère, tandis que sous la zone torride la chaleur l'affaiblit à l'excès. Dans les contrées des tropiques, on prend, au contraire, des aliments très légers, comme du sucre, des gelées, des fruits succulents, etc. Depuis le pôle jusqu'à l'équateur, on observe une diminution graduelle d'aliments. Il faut de la graisse et du sang au Groënlandais; de la chair au Suédois et à l'Allemand; du pain et peu de chair au Français; de la polenta, des macaronis et des légumes à l'Italien; un peu d'orge et de riz au Levantin; quelques figues ou un peu de gomme arabique au Maure, à l'Abyssin. Les peuples de la zone torride graissent leur peau pour l'empêcher de se gercer et de se crevasser; tels sont les Hottentots, presque toujours gluants de suif et de graisse; en Afrique, cette coutume leur est très utile pour assouplir leur peau. Les Orientaux et autres peuples du midi se baignent fréquemment par une raison analogue. Ainsi dans le nord il faut de la graisse à l'intérieur du corps, et dans le midi il en faut à l'extérieur. Dans

les contrées polaires, c'est l'intérieur du corps qui jouit de toute la chaleur et de toute l'activité de la vie; sous les cieux équatoriaux, c'est la circonférence du corps. Cette distribution de la puissance vitale, relativement aux climats, exige beaucoup d'aliments dans la froidure, et beaucoup de tempérance dans la chaleur. Il en résulte encore que les habitants des pays froids peuvent négliger l'extérieur de leur corps, pour avoir soin de son intérieur, tandis que les habitants des climats chauds doivent prendre un soin tout contraire.

L'homme polaire doit donc être carnivore, et l'équatorial frugivore. La comparaison des dents et des mâchoires d'un nègre avec celles d'un Tartare indique même cette destination. Le nègre a de belles dents, plates, larges, serrées, les mâchoires alongées, les muscles crotaphites et autres qui servent à la mastication plus faibles que chez le Mongol; celui-ci montre des dents écartées, pointues, la mâchoire forte, des muscles vigoureux : tout est analogue chez lui, en quelque sorte, au lion et à l'ours; tandis que ces organes, chez le nègre, approchent beaucoup plus de ceux des singes, qui sont tous frugivores. Les caractères de ces peuples sont d'ailleurs fort semblables

à ceux qu'on trouve dans ces animaux (1).

Des philosophes ayant soutenu que l'homme était naturellement carnivore, et, selon d'autres, herbivore ; il est évident qu'ils n'avaient point examiné les faits que nous venons d'exposer, et qui prouvent que tout dépend des températures. Cependant, à considérer l'homme de la nature dans son habitation primitive, et suivant son instinct, il est plus porté à la

(1) A l'égard des entomophages, on sait que les Athéniens mangeaient des cigales ordinaires, *tettigonia plebeia*, Fabr. (*cicada*, L.), principalement à l'état de larves ; ils préféraient les mâles avant l'accouplement et les femelles lorsqu'elles étaient pleines d'œufs, au rapport d'Aristote. On les faisait griller, elles étaient désignées sous le nom de *tettigometra*. Les Arabes, les Syriens et les Égyptiens ne dédaignent point les sauterelles encore, surtout le *gryllus migratorius*, ou celles de passage qui ravagent en nuées si souvent ces pays. Le criquet de Tartarie, *gryllus tataricus*, Fabr., celui d'Égypte, *gryllus ægyptius*, Fabr., le *gryllus gregarius* de Forskahl, et le *gryllus lineola*, Fabr., sont maintenant des mets assez communs en Orient ; on les fait cuire dans l'eau ou frire avec de l'huile de sésame. On croit que cette nourriture produit la maladie pédiculaire ou phthiriasis. Voy., *Journ. complém.*, t. XV, p. 1, notre mémoire.

Les Grecs d'Asie et d'Ionie, les Phrygiens, aimaient avec passion le ver du *cossus*, non pas du *bombyx cossus*, L., mais la larve du charanson des palmiers, *curculio palmarum*, Fabr. et Olivier. C'est le ver palmiste qui ronge le bois ; il est blanc, et sa tête est brune : les Indiens et Américains le mangent encore aujourd'hui.

nourriture végétale qu'au régime animal; car il n'a point reçu des armes naturelles de même que les animaux carnivores, et ne se nourrit pas de chair crue comme eux. Dans nos maladies et nos fièvres, qui ne sont que le réveil et le soulèvement de l'instinct contre un état qui lui est nuisible, nous sommes plus portés vers un régime rafraîchissant et végétal que vers des aliments animaux; ceux-ci nous répugnent et soulèvent notre estomac. La femme préfère toujours les fruits à la chair, par goût et par une sorte d'instinct. Je ne sais d'ailleurs si cette pitié naturelle pour un animal qu'on immole, si cette horreur d'un cadavre et du sang, qui s'élève au fond du cœur de tout homme qui n'est pas endurci au meurtre, n'est pas la voix secrète de notre instinct, qui crie à la conscience et repousse nos sens de cette nourriture. Sans doute, cette horreur du sang est bien plus forte chez le méridional que dans le Tartare, chez lequel l'habitude de la cruauté l'a presque anéantie; mais c'est encore ici l'un de ces admirables rapports de la nature, qui sait se proportionner à tout. En outre, la chair des animaux est plus déplaisante au goût et plus tôt putréfiée au midi qu'au nord. Le septentrional a besoin de chair presque vivante pour réparer la vie qu'il

perd à chaque instant sous son climat rigoureux.

Les pays très froids doivent donc être habités par des peuples chasseurs ou pêcheurs, puisque l'homme y doit vivre de chair; et les pays chauds ou tempérés doivent se peupler de nations agricoles par une raison contraire. Les contrées arides et stériles, qui refusent toute culture, seront fréquentées par des peuples nomades et pasteurs, qui subsisteront, en été, du lait, et en hiver, de la chair de leurs troupeaux; les climats extrêmement chauds nourriront des peuplades sauvages, qui se contenteront des fruits offerts par la simple nature.

Les plantes nutritives sont presque exilées du voisinage des pôles : on serait réduit à brouter quelques lichens avec le renne, des écorces de pin et de bouleaux, comme les Lapons en hiver, ou bien à déterrer les bulbes de quelques ornithogales et asphodèles, la sarana, etc., comme le font les rats souterrains de Sibérie. Le blé ne croît plus au-delà du 62e degré de latitude, le maïs ne passe guère le 46e, ainsi que les millets et les panics; les *holcus*, les *eleusine* ou coracans, sont encore plus tendres à la froidure, ainsi que le riz et la plupart des graminées à glumes biflores, qui ne dépassent

guère la limite des tropiques, comme le doura, le teff, etc.

La nature semble avoir, par une prévoyance spéciale, établi dans les climats tempérés la plupart des céréales nourrissantes. L'orge vulgaire, la plus ancienne graminée cultivée, selon Pline, naît spontanément sur les bords du fleuve Kur ou de l'Araxe, à l'orient de la Géorgie, suivant Moyse de Chorêne (1), et d'autres orges croissent dans la Grande-Bucharie près du Tibet, au rapport de Marc Paul (2). Notre blé paraît originaire des Indes, dans la contrée des Musicani de Strabon (3); et André Michaux a rencontré l'épeautre sauvage, en 1782, dans une province de Perse nommée *Hamadan* (4). Les haricots viennent aussi de l'Inde. La vigne, qui ne donne plus de vin au-delà du 50e degré, croît spontanément en Arménie et en Géorgie, d'après le témoignage de Tournefort, de Chardin, de Guldenstædt, etc. Nous verrons pareillement nos animaux domestiques naturellement originaires des climats tempérés de la haute Asie.

(1) *Géogr.*, p. 360.

(2) Ramusio, *Viaggi*, tom. II, fol. 10, a.

(3) *Géogr.*, l. XV, p. 1017.

(4) Lamarck, *Encycl. méth.*, *botan.*, tom. II, p. 560.

Le maïs, indigène au Mexique, a été répandu par les anciens Tultèques, avec la patate (*convolvulus batatas*), en diverses régions d'Amérique. La pomme de terre nous est venue surtout du Pérou; le blé noir (*polygonum fagopyrum*) fut apporté d'Asie mineure par les Sarrasins, dont il a retenu le nom. Nous devons depuis long-temps à l'Orient, le cerisier, le poirier, l'abricotier, la pêche, la grenade, le citron et la plupart de nos arbres fruitiers, l'olivier, le mûrier, le noyer, l'amandier, le marronier, le chêne bellote (*quercus æsculus* et *bellota*) à glands doux et mangeables, le figuier, etc.; aussi plusieurs de ces arbres ne peuvent donner des fruits au-delà du 40ᵉ degré.

D'ailleurs, la nature a multiplié les farineux, les fruits secs, la châtaigne et la faîne, les noix et noisettes, les pois et haricots, ou des racines potagères, sous les climats déjà froids, comme ressource de conservation pendant les longs hivers, tandis que sous les zones ardentes et pendant nos étés, elle fait croître des fruits aigrelets, aqueux et rafraîchissants (cerises, fraises, groseilles, melons, etc.). Sur le sol enflammé et aride de l'Afrique, elle présente une multitude de malvacées et de portulacées humectantes, les *hibiscus*, les *malva*, les

pourpiers, les ficoïdes ou plantes grasses, et principalement les cucurbitacées, etc.

La nature ayant approprié la plupart des graminées céréales et des herbes légumineuses aux climats tempérés, a déterminé le genre d'agriculture convenable à ces pays; elle a donné le blé pour les champs de l'homme, le trèfle, les gramens pour la prairie du bœuf. Les peuples agricoles, et par conséquent les mieux gouvernés et civilisés du globe, seront donc les habitants de ces régions intermédiaires, où le partage des terres, la propriété des fruits qui en naissent par le travail, deviennent l'origine de la plupart des lois: aussi les anciens Grecs représentaient Cérès législatrice appuyée sur le soc de la charrue et couronnée d'épis. Mais dans l'Inde et les pays les plus brûlants, où l'aridité du sol ne permet guère à nos graminées de se propager, où l'on ne voit pas ces beaux tapis verdoyants de nos prairies, il faut tantôt semer le riz dans des terres inondées, ou confier à la terre du doura, du couz-couz, du coracan, du maïs, que trop de sécheresse peut empêcher de croître; alors les fruits des palmiers, des bananiers, des figuiers y suppléent, et l'on recherche les racines de patate et de manioc,

La culture, moins nécessaire à cause de la fécondité naturelle du sol, devient donc moins régulière; les propriétés mal assurées ou moins fixes sont souvent la proie d'un gouvernement despotique, avide et vexateur; de telle sorte que les famines se montrent plus fréquentes là même où l'on se confie avec plus d'insouciance à la fertilité du climat.

Aussi est-ce un bienfait de la nature d'avoir placé sous les cieux tempérés et intermédiaires la plupart des animaux et des végétaux utiles à l'homme, qui les transporte avec lui dans les régions les plus lointaines. Nous avons vu que le blé et toutes les céréales, la vigne, les arbres fruitiers de la famille des rosacées, beaucoup d'ombellifères, de crucifères, de légumineuses, toutes plantes alimentaires, étaient naturelles aux régions tempérées. De même, les mammifères ruminants, les oiseaux gallinacés sont originaires des climats tempérés du globe, et devenus domestiques depuis long-temps pour la plupart. Ainsi, excepté le renne et l'élan, dont la nature a fait don aux habitants infortunés des régions polaires, et le dromadaire avec le chameau, si bien appropriés aux solitudes sablonneuses de l'Afrique et de l'Arabie, nous voyons le bœuf

ou l'aurochs sauvage, le buffle, le bison d'Amérique, puis l'argali et le mouflon, source originelle de nos bêtes à laine; le paseng ou l'ægagre, tige de nos chèvres; les cerfs et chamois, puis des solipèdes, tels que le cheval et l'âne, ou des pachydermes, comme le sanglier et les cochons; enfin la plupart des rongeurs, offrant une proie féconde, comme les lièvres et lapins, loirs, etc., tous naturels des zones tempérées.

Il fallait, en effet, que les ruminants fussent multipliés où les graminées dont ils vivent croissent le plus abondamment; la même nourriture appelait aussi les oiseaux granivores, et en particulier les gallinacées. Le coq vit encore sauvage parmi les montagnes au nord de l'Indostan; le faisan vient des bords du Phase, dans la Mingrélie (ancienne Colchide); le paon, du nord de l'Inde; les dindons, de la Virginie; et quoiqu'il y ait d'autres gallinacées sous les cieux des tropiques, tels que des hoccos, en Amérique, la pintade de Numidie, cependant les perdrix et cailles, les lagopèdes, tétras et gelinottes, francolins, etc., se répandent jusque sur les neiges du nord, ainsi que des pigeons, des alouettes. Telles sont encore mille espèces d'oiseaux granivores,

soit sédentaires, soit émigrant chaque hiver en des régions plus chaudes, ainsi que le font beaucoup d'oiseaux de rivage, les grues, les cigognes, les bécasses, etc., ou des palmipèdes, comme les oies, canards, macreuses, bernaches, millouins, etc., qui nous viennent du nord.

C'est donc parmi les régions intermédiaires que la nature semble avoir fait naître à plaisir les animaux les plus propres à secourir l'homme de leurs travaux, de leur propre chair, et de leur lait, de leur laine, etc. L'habitant des zones chaudes se contente de riz, ou de panic; mais la faible population des contrées polaires trouve sa nourriture dans plusieurs animaux maritimes, tels que les phoques huileux, les oiseaux d'eau, les innombrables légions de poissons qui se multiplient dans les fleuves de la Sibérie; tels sont les esturgeons, les saumons, les éperlans, etc., et d'autres espèces si abondantes, qu'elles encombrent même le lit des rivières, et qu'on les répand sur la terre au lieu de fumier.

Non seulement sous les tropiques l'usage de la viande devient souvent nuisible, mais même la plupart des animaux n'y offrent pas une chair agréable; le bœuf y devient trop coriace et de mauvais goût; beaucoup d'autres quadru-

pèdes s'y nourrissant de proie, d'insectes, etc., ont des chairs fétides, et l'on ne voit guère que des nègres qui se hasardent, en Afrique, à manger du chien, de l'éléphant, des sauterelles, ou d'autres viandes séchées et boucanées.

Chaque territoire sur le globe offrant donc ses animaux comme ses plantes, distribue à chaque être une nourriture spéciale. Les peuples limitrophes des mers deviennent pêcheurs, ichthyophages ou piscivores ; en quelques contrées marécageuses, on use de poissons muqueux et vaseux, tels que les anguilles et murènes, dont la chair, pesante et malsaine, fut défendue en Égypte et en Orient par les législateurs. En diverses régions d'Afrique, dans les terrains bas du Ouangarah, en Nigritie, où les serpents abondent, on en mange, ainsi que des tortues, des lézards. Les oiseaux des pays les plus chauds étant la plupart insectivores, offrent une chair moins agréable que les espèces granivores de nos climats plus tempérés. Les oiseaux de rivage, à longues jambes ou échassiers, et les nageurs ou palmipèdes, se tiennent principalement dans les contrées froides et aquatiques du globe. Les mammifères de l'ordre des rongeurs, les rats, écureuils, marmottes, etc., recherchent les sites

abondants en graines sèches qui se gardent pendant l'hiver, comme les forêts de sapins du nord, les bois de faînes, de noisetiers, et autres arbres amentacés. Plusieurs ruminants à cornes creuses et à léger corsage, comme les gazelles ou antilopes, se plaisent sur les rochers, les collines d'Afrique et d'Asie, où ils fournissent, par leur chasse, une proie agréable. Le Tartare mange du cheval, et l'Islandais de la baleine ou du marsouin, tandis que l'Arabe se contente du lait de ses chamelles avec les dattes de son palmier, et que le Maure, affamé en ses déserts, dévore des sauterelles, ou se contente de la gomme de ses acacies, ou de quelques pincées de farine de couz-couz.

Toute l'Asie méridionale fait sa principale nourriture du riz, et cette seule graminée nourrit le plus grand nombre d'hommes sur la terre; le blé n'en substante pas autant. Le nègre, l'Éthiopien, vivent de millet, de doura (1), et l'habitant de l'Amérique méridionale cultive le maïs. Les Africains de race blanche et des rivages de la Méditerranée se nourrissent de dattes, de figues et des fruits du lotos (2); les Malais vivent de sagou et du

(1) *Holcus bicolor*, Linné, et *holc. sorghum*.
(2) *Ziziphus lotus*, Desfontaines.

fruit de l'arbre à pain (1). Presque tous les peuples maritimes, qui deviennent communément nombreux, sont ichthyophages. Les Européens vivent principalement de froment, dont la culture, exigeant le partage des terres, des propriétés fixes, des soins continuels, devient une des principales causes de la civilisation. Les Esquimaux, les Samoïèdes et les Kamtschadales subsistent de poisson et de chair. Les Cafres, les Hottentots, sont des nomades pasteurs qui se nourrissent de laitage, comme la plupart des Arabes Bédouins. Les Mongols et Kalmouks mangent la chair de cheval, souvent toute crue, ou légèrement mortifiée, et boivent le lait de leurs juments, en y ajoutant quelquefois du sang. Tous les sauvages de l'Amérique septentrionale sont chasseurs. Les Persans, les Égyptiens, subsistent de dattes, de pastèques; les Arabes, les Levantins, des figues du sycomore; les habitants de l'Archipel, de figues ordinaires; les châtaignes, les glands du *quercus bellota*, nourrissent beaucoup d'Européens méridionaux. Les Californiens se contentent des fruits de nopal ou *cactus*, et de palmiers *seje*; les Brasiliens, de l'a-

(1) *Artocarpus incisa*, Linné, aussi du taro, *arum esculentum*.

cajou-pomme (1); les Péruviens et les Mexicains, de la cassave, des patates, des ignames, etc.; les Abyssins, des graines de sésame; les Chingulais, du *cynosurus coracanus*, Linn. (2), etc. En Afrique, on achète pour 20 fr. huit cents livres de millet ou couz-couz, qui suffisent pour l'aliment d'un esclave pendant un an, car on ne lui donne pas autre chose. Avec 2000 francs, on peut donc nourrir cent hommes par année, ce qui prouve combien il est facile de vivre dans les pays chauds. Outre cela, la terre produit beaucoup de fruits, de racines, de gibier. Aussi les hommes y sont plus nombreux qu'au nord, où la terre se montre bien plus avare de ses productions (3). Sous les zones froides, la chair, les aliments solides et en grande quantité, devenant nécessaires à l'existence, elle doit donc coûter davantage.

La nourriture animale échauffe le corps et accroît les forces : aussi les peuples du nord soutiennent sans se plaindre une froidure insupportable à tout autre. Ils aiment excessivement la graisse, l'huile de poisson, le suif. Des

(1) *Anacardium occidentale*, Linné, et de plusieurs fruits de palmiers, de cocotiers, etc.

(2) *Eleusine*, Willd.

(3) Verdun de la Crenne, *Voyag.*, tom. I, p. 148.

sauvages invités à un repas chez des Américains des États-Unis, ne trouvaient rien de plus délicieux qu'à manger plusieurs livres de chandelles. Leur estomac robuste digère fort bien ces substances, qui seraient mortelles pour un méridional. Celui-ci a l'estomac extrêmement affaibli, et il est même obligé de le fortifier sans cesse par du poivre, de la cannelle, du gingembre, de la muscade, aromates que la nature offre avec prodigalité aux habitants des climats chauds, comme si elle prévoyait leurs besoins. Un Samoïède, un Ostiaque, qui se gorge d'huile rance et fétide de l'ours marin, qui dévore par grands lambeaux la chair coriace et pesante d'un marsouin, et boit le sang tout chaud des phoques, digère facilement ces aliments; mais le brame indien supporte à peine quelque fruit doux et sucré, ou une crème de riz légère et aromatisée.

On doit donc considérer le genre humain comme divisé en trois zones, par rapport à la nourriture. L'habitant des tropiques est frugivore, l'habitant des pôles est carnivore (1), et

(1) D'après des recherches statistiques faites en France en 1812, il résulte que les habitants des villes consomment environ soixante livres de viande par an, pour chaque personne; dans les campagnes environ vingt livres. On établit, au contraire, que chaque Anglais mange deux

les peuples intermédiaires suivent un genre de vie mélangé de substances végétales et animales, en diverses proportions, d'après les degrés de chaleur ou de froid, le temps d'hiver ou d'été, et quelques autres circonstances semblables.

Plusieurs peuples des climats les plus ardents recherchent les viandes très faisandées, et même à demi corrompues, comme étant plus savoureuses et plus digestibles. Les Siamois aiment les œufs couvés, les Japonais et Chinois des jus de poissons, de coquillages et de viandes demi-putréfiées, tels que le *garum* des anciens romains, assaisonnement précieux fait avec des intestins de maquereaux décomposés dans de la saumure. Un nègre, un Cafre, un Abyssin, mange avec délices de la chair de serpent ou de chien à moitié corrompue et séchée au soleil ; les saveurs se développent par une demi-putréfaction, comme on le remarque dans les fromages.

Une nourriture grossière durcit la peau et même dispose aux affections cutanées, aux dartres, à la lèpre, ainsi qu'on l'observe chez les peuples vivant de poissons salés, de chairs

cent vingt livres de viande par année; mais la marine anglaise consomme beaucoup plus de chair que l'agriculture française.

indigestes (ce qui a porté les législateurs d'Orient à proscrire la chair de porc, les poissons gluants et sans écailles des lieux fangeux, tels que les anguilles, la raie, etc.). Aussi, les juifs de Pologne, les Polaques, vivant, avec leur malpropreté ordinaire, d'aliments fétides, sont sujets à la gale, à la rogne, la plique des cheveux, etc. Au contraire, des aliments légers, digestibles, transpirables facilement, rendent la peau douce, et les bestiaux qui vivent de gramens délicats et de sainfoin dans nos prairies, présentent un plus beau pelage que les animaux qui broutent des herbes dures, épineuses, salées, sur un sol rocailleux et stérile. Ainsi, l'âne vivant de chardons a le poil plus rude et plus hérissé que le cheval paissant l'herbe.

Les habitants du nord de l'Europe prennent beaucoup de boissons, souvent chaudes (1), le

(1) On vendait de l'eau chaude dans les thermopolies à Rome, sous ses despotiques empereurs; c'étaient des lieux publics comme nos cafés; il y avait aussi des boissons d'eau à la glace. L'usage de l'eau chaude rend le teint livide ou blême, et Martial dit (lib. VI, epigr. 86):

Et potet calidam qui mihi livet aquam.

En détendant à l'excès l'appareil viscéral, l'eau chaude, comme l'abus du thé, prépare une vieillesse prématurée, de même que l'abus des bains chauds rend la chair flasque. L'eau chaude, dans le vin, excitait plus promptement l'ivresse. Les thermopotes avaient un teint pâle et verdâ-

lait, le thé, la bière, l'hydromel, le quas, qui sont humectantes et mucilagineuses, propres à faciliter l'élongation de leurs corps mous et blonds, tout comme une plante bien arrosée croît rapidement. Les mêmes peuples recherchent les pâtes, les bouillies, les aliments fades de laitage et de beurre ; ils offrent aussi de grands corps lourds et lents : tels sont les Hollandais, les Suisses, les habitants du Bergamasque, vivant de polenta, de macaronis, de bouillie de mil et de sorgho, comme les Heiduques et les Valaques, la plupart grands individus. Au contraire, nourrissez un homme

tre, qu'on remarquait surtout chez les Rhodiens. Cependant, les boissons chaudes sont utiles contre les affections convulsives, celles des reins, de la vessie, et contre la goutte, qui souvent attaque les buveurs de vin.

Les Arméniens boivent du vin en qualité de chrétiens, tandis que les Persans, leurs voisins, en qualité de musulmans, se contentent de l'eau : les premiers sont sujets à la gravelle, qu'ignorent les seconds, dit Chardin (*Voyage en Perse*, tom. V, p. 298). (Voyez aussi Roberg, *De calidæ potu;* Gebauer, *De potu calido liber;* et Vallisnieri, *Oper.*, tom. II, p. 468.)

Comme l'emploi des boissons chaudes est très fréquent en Chine, et qu'il devient habituel en Europe, chez les Anglais, les Hollandais, et surtout parmi les septentrionaux, il est important d'examiner les influences de ces boissons sur la constitution de ces peuples, principalement dans l'emploi général du thé et du café.

ou un animal avec parcimonie, d'aliments secs et durs, fumés, salés, épicés, ou bien astringents, toniques, resserrants ; ne lui permettez qu'une boisson peu abondante et encore un liquide acerbe et âpre, comme du gros vin rouge, tartareux, surtout des spiritueux, des âcres qui racornissent et crispent ses fibres, il est très manifeste que cet individu deviendra maigre, court, compacte dans tous ses organes. Une remarque frappante est de voir comment, sous les mêmes parallèles, les peuples œnopotes ou buveurs de vin sont de plus courte taille et plus ardents que leurs voisins, accoutumés au laitage, à la bière, etc. : un Provençal, un Languedocien, sont en effet, pour la plupart, bien autrement mobiles et minces qu'un Flamand, outre l'effet du climat. Les jeunes chiens roquets et carlins de Bologne, qu'on forçait à rester petits, devenaient de vrais nains, parcequ'on leur faisait boire de l'eau-de-vie dès la jeunesse, et qu'on les lavait avec de l'esprit-de-vin pour raccourcir leurs fibres et rapetisser leur stature.

A l'égard des boissons, les différences qu'on y observe émanent aussi des climats. Par toute la terre, l'homme recherche des liqueurs qui portent un trouble dans les sens, et qui char-

ment la vie par de douces illusions. La tristesse, l'ennui, les misères rendent trop souvent l'existence à charge, la remplissent de soucis, d'amertumes et de chagrins, ou la laissent dans une fatigante monotonie : la sagesse est alors bien moins profitable que la folie.

Quand nous envisageons ce concours universel de toutes les nations vers un état d'ivresse et d'illusion, cette tendance générale de tous les humains à une vie animale, tandis qu'un petit nombre aspire à cultiver sa raison et succombe même souvent aux faiblesses du corps, nous ne pouvons nous refuser de croire que la nature nous dispose moins à nous servir de notre intelligence, qu'à vivre à la manière des autres animaux. J. J. Rousseau a dit : « L'homme qui médite est un animal dépravé, » parcequ'il a considéré que nous naissions ignorants, que nous tendions sans cesse vers une vie animale, et que l'usage de la raison introduisait dans l'état de société beaucoup de maux avec beaucoup de biens; cependant la preuve que l'existence sociale et intellectuelle n'est pas hors de la nature, c'est que tous les hommes aspirent, par un instinct général, à un état de perfectionnement et à une organisation politique plus ou moins régulière, afin de se conserver. Le pre-

mier besoin du genre humain est de subsister; le second est de jouir, et celui-ci devient la source primitive de nos connaissances et de notre civilisation, comme il est aussi le premier instrument de nos vices et de nos misères.

Si toutes les nations aiment l'ivresse et s'y abandonnent, ce sont surtout celles du Nord. Parcourez les zones diverses depuis la torride jusqu'au pôle arctique, vous trouverez que le besoin des boissons spiritueuses augmentera en proportion de la froidure (1). Au midi de

(1) Les hordes barbares et les sauvages aiment tous perdre la raison par des boissons ou des vapeurs enivrantes. Les anciens Scythes recevaient la vapeur du chanvre brûlé sur des pierres chaudes, selon Hérodote, l. IV, c. LXIX, LXX et LXXI; Maxim. Tyrius, *Orat.* XIII, § 6.

Toutes les tribus de Celtes et de Teutons s'enivraient jadis de bière et d'hydromel, et en espéraient dans leur paradis selon Pelloutier (*Hist. des Celtes*, liv. II, ch. XVIII; Tacite, *Mor. Germ.*, c. XXII et XXIII). Les Mongols et Kalmouks se régalent aussi de koumiss, lait de jument fermenté. Les Joukagres et les Kamtschadales emploient, pour s'enivrer, les champignons vénéneux infusés dans de l'eau. Les insulaires de la mer du Sud préparent une liqueur enivrante avec la racine d'une espèce de poivre, etc.

Tout le monde sait que l'usage de l'*assich* dans l'Orient, ou du chanvre bangue, existe encore, et qu'il a donné naissance au mot assassin, parceque les hommes enivrés d'assich commettent des assassinats. Il en est de même de l'emploi de l'opium chez les Malais et d'autres Asiatiques.

l'Europe et de l'Asie, l'ivresse passe pour un vice brutal et insupportable ; dans le nord, c'est un mérite et presque une vertu. Il est certain que l'emploi des boissons spiritueuses devient nécessaire dans les pays froids pour réveiller les fibres, qui s'engourdissent sans ce moyen. Le système nerveux de ces hommes a besoin de la commotion de l'ivresse pour acquérir plus d'activité, et pour empêcher la torpeur de l'âme; mais dans les pays chauds, le système nerveux se trouve dans un état d'exaltation et de susceptibilité que l'ivresse ne ferait qu'augmenter d'une manière dangereuse.

C'est donc une loi très sage de Mahomet, de Zoroastre et des autres législateurs orientaux, d'avoir défendu l'usage des boissons enivrantes, tandis que Odin, ancien législateur du nord, semblait, en revanche, les recommander. Les méridionaux tempèrent, au contraire, l'activité de leur système nerveux et sa trop vive sensibilité par l'usage des narcotiques, et surtout par l'opium, dont ils font une consommation extraordinaire. Ils ont encore trouvé des boissons qui portent dans l'âme une douce chaleur, et procurent de la vivacité aux sens abattus par l'ardeur du climat, sans exalter leur sensibilité ; tels sont le thé chez les

habitants de l'Asie orientale, et le café chez les Asiatiques occidentaux. Parmi les nations polaires, comme les Samoïèdes, les Kamtschadales, les Ostiaques et même les Moscovites, vers Archangel et Petzora, on prépare une boisson spiritueuse, une espèce de bière, dans laquelle on fait infuser des champignons vénéneux appelés *fausses oronges* (1). Cette liqueur plonge dans une agitation extraordinaire, une ivresse furieuse et guerrière, qui cause beaucoup de querelles et de meurtres. Elle dure quelquefois pendant trois jours, et finit par de violents étourdissements, par un affaissement extrême. On assure que l'urine de ces hommes ivres retient encore ces qualités enivrantes, et les domestiques s'empressent, dit-on, de la boire, n'ayant pas le moyen de s'étourdir autrement qu'avec l'urine de leurs maîtres.

Lorsque les Malais ont avalé une préparation d'opium, ils deviennent furieux et redoutables; car ils courent, le poignard nu ou le *crit* à la main, et frappent tout ce qu'ils rencontrent, en criant *amok, amok*. On est souvent obligé de les tuer. Kæmpfer rapporte qu'en Perse on lui fit prendre une composi-

(1) *Agaricus muscarius*, d'après Krascheninikoff, *Kamtschatka*, p. 209.

tion d'opium et d'aromates, qui lui causa une ivresse extrêmement voluptueuse : en montant à cheval, il se crut transporté dans les airs sur Pégase, entouré de l'arc-en-ciel, et aspirant la volupté par tous ses pores. Le *bangue* ou le chanvre de l'Inde, le tabac, causent aussi l'ivresse, et l'usage de ce dernier est devenu presque universel sur la terre, en moins de deux siècles. Les Indiens obtiennent un vin avec la sève des palmiers; les Chinois font une bière de riz; les Américains sauvages préparent la chica, ou bière de maïs, etc.

L'usage du vin paraît être utile, à dose modérée, aux habitants des contrées tempérées, en donnant plus d'activité au système nerveux; car on voit que les peuples qui s'abstiennent de liqueurs spiritueuses ont l'esprit plus lourd et plus grossier que les autres, témoin les Turcs auprès des Grecs leurs voisins. J'avoue que l'excès du vin est nuisible; mais il est certain qu'il excite l'esprit et monte l'imagination lorsqu'on en use modérément, tandis que le musulman demeure dans cette stupide apathie, que l'opium redouble encore. La culture de la vigne est peut-être l'une des grandes causes de la civilisation de l'Europe. Les peuples adonnés à l'ivrognerie passent en général

pour moins vicieux que les nations sobres : les premiers sont francs et braves ; les secondes, dissimulées et trompeuses. Cette différence se remarque constamment entre les hommes du nord et ceux du midi.

La vigueur ou la faiblesse des diverses nations du globe résulte principalement de leur nourriture, soit qu'elle dépende du climat, soit qu'elle tienne à leur état de civilisation. En effet, un Anglais, un Européen du nord, bien repu de chair tous les jours, sera plus robuste que l'Indien nourri de dattes et de riz ; une peuplade ichthyophage de la Nouvelle-Hollande aura bien moins d'énergie que le sauvage chasseur et carnivore du Canada. Une tribu nomade, sans propriétés territoriales et sans agriculture, ne trouvera jamais des aliments journaliers et abondants, comme les nations qui ont reçu les bienfaits de Cérès législatrice. De même l'amour, la reproduction, resteront souvent stériles parmi la misère des peuplades sauvages et affamées, sous le ciel rigoureux des pôles, ou parmi les sables arides et déserts de l'Afrique. Leur chasteté n'est que disette.

Il faut donc beaucoup rabattre de la prétendue vigueur et de l'énergie attribuée aux sauvages par des philosophes admirateurs de ce

genre de vie libre et indépendant sur la terre. Sans doute les membres se développeraient dans toute leur vigueur originelle si la nourriture était aussi substantielle qu'abondante, mais nulle part l'homme ne peut subsister en corps de nation, sans travail pour se nourrir; la chasse, la pêche, ne suffisent qu'à peine à des familles éparses et rares sur un vaste territoire, sans la culture des végétaux nourrissants ; les climats même les plus prospères ne verront jamais des nations florissantes couvrir des campagnes en friches, comme il arrive dans les empires despotiques où toute propriété devient la proie de maîtres oppresseurs.

Ces principes sont évidents, car les Américains naturels du nord sont plus faibles que les Anglo-Américains du même pays, soit d'homme à homme, soit de troupe à troupe (1). Les Américains, à l'époque de la découverte du Nouveau-Monde, étaient singulièrement faibles, car ils mangeaient peu (2). Herrera (3)

(1) Volney, *Tabl. des États-Unis d'Amér.*, t. I, p. 447.

(2) Hernandez Oviedo, *Somo*, etc. p. 51; *Histor.*, l. III, c. VI; Torquemada, *Monarch. ind.*, t. I, p. 580; Corréal, *Voyag.* tom. II, p. 138; Lyonel Wafers, *New-Voyag.*, p. 131; Simon, *Notice hist.*, p. 41.

(3) *Hist. decad.*, t. I. lib. IX, c. V, p. 297.

dit que le travail d'un nègre de Guinée vaut mieux que celui de quatre naturels d'Amérique, ce que confirme également D. Fray Bartholome de Las-Casas, évêque de Chiapa (1). Cette débilité des Américains était générale et dépendante de leur constitution, d'après les témoignages cités par Robertson (2). Il en est de même des sauvages chasseurs du Canada (3). La Peyrouse a trouvé les sauvages petits et faibles, soit à la Nouvelle-Californie, soit à la côte nord-ouest d'Amérique (4). Les Pêscherais de la terre de Feu sont débiles et mal faits, selon Cook (5). Ceux des îles des mers du sud, de l'île de Pâques (6), ceux de l'île des Lépreux (7), les Otahitiens même, quoique grands de taille (8), les Indiens de l'archipel des Amis et des îles de la Société, sont

(1) *Obras*, p. 4, verso.

(2) *Hist. d'Amérique*, tom. II, p. 234.

(3) J. Long, *Voyag. chez les sauvages d'Amér. sept.*, p. 70; et Mackenzie, *Voyag. intér. de l'Amér. sept.*, tom. I, p. 383, et tom. II, p. 317.

(4) *Voyag.*, tom. II, p. 249, et aussi ailleurs, p. 205; *au Chili*, tom. IV, p. 36.

(5) 2e *Voyag.*, tom. IV, p. 33, etc.

(6) *Ib.*, tom. III, p. 207.

(7) *Ib.*, tom. III, p. 59.

(8) *Voyage* de Banks et Solander, p. 65.

délicats (1) ; il en est de même à la Nouvelle-Guinée (2) et à la Nouvelle-Zélande (3) ; enfin les expériences de Péron avec le dynamomètre ont démontré que les Diemenois étaient moins forts que les habitants de la Nouvelle-Hollande, ceux-ci moins que les insulaires de Timor, qui le cèdent de beaucoup en force aux Français et aux Anglais. On voit en même temps par cette gradation combien l'air chaud et humide enlève de vigueur, tandis que le froid modéré l'accroît en même proportion qu'il augmente le besoin des aliments. C'est, en effet, une remarque constante qu'on charge les vaisseaux qui naviguent dans les mers du nord, du double de vivres qu'on donne aux bâtiments destinés pour les mers des pays chauds.

Plusieurs auteurs, surtout Montesquieu et Paw, soutiennent que la nourriture de poissons rend les hommes plus prolifiques, soit en raison de l'abondance de cette alimentation, soit à cause des salaisons et de la matière du phosphore de ces animaux marins, dont plu-

(1) Labillardière, *Voyage à la recherche de La Peyrouse*, tom. II, p. 176.

(2) Jac. Lemaire, *Navig. aux terres austr.*, p. 642.

(3) Cook, 2e *Voyage*, tom. I, p. 250.

sieurs passent pour aphrodisiaques (1). D'ailleurs l'usage de ces aliments engendre souvent un prurit, et des maladies d'irritation à la peau, qui se communiquent aux organes génitaux (2). Ainsi, outre les éruptions qui naissent souvent de l'emploi de certains poissons et coquillages, les Bas-Bretons, les Biscaïens, tous les limitrophes qui entourent le bassin de la mer Baltique, deviennent très exposés aux grosses gales, aux dartres, au scorbut, par cette nourriture, comme les Écossais du Lochaber après des pêches abondantes. Aussi plusieurs législateurs de l'Orient défendirent l'usage de poissons mous et sans écailles (3). Les habitants des Orcades et des îles Féroé, les Norwégiens, selon Stroëm, les Islandais, d'après Boate, les Kamtschadales, au rapport de Steller, doivent une lèpre ou dartre tenace à l'emploi des poissons, en hiver, et des fièvres dangereuses, en été. Cette sorte d'aliment, en effet, augmente plus la lymphe qu'elle ne répare le

(1) Athénée, *Deipnosoph.*, l. VIII, p. 356, édit. Daléchamp; Dioscorid., *Mat. méd.*, l. II, c. XXVII; Paul d'Egine, *De re medic.*, l. III, c. LXII; et Aëtius, *Tetrabibl.*

(2) Lorry, *Morb. cutan.*, l. II.

(3) Moïse, *Lévitiq.*, ch. XI; Plutarque, *Sympos.*, l. VIII, quest. VIII.; Hérodote, *Euterpe*.

sang ; elle forme beaucoup de principes muqueux ; la plupart des ichthyophages deviennent d'une constitution languide, très flasque, remplie d'une graisse molle, sont disposés à l'inertie, à l'anasarque, à l'éléphantiasis, à la lèpre, aux maladies vermineuses et au tempérament leucophlegmatique; ils montrent un caractère plus mou, moins belliqueux, des passions plus lentes, un naturel plus patient, que les autres hommes. Ce régime ne pourrait convenir ni aux guerriers ni aux hommes de peine; il effémine beaucoup (1), car le poisson est du maigre, il nourrit moins que la chair et se donne aux convalescents (2).

On voit donc que ce n'est pas une nourriture aussi restaurante que la chair; en effet, les ichthyophages ne sont pas réellement plus pro-

(1) Columelle, *De re rusticâ*, l. VIII, c. XVI. *Voyez* notre art. ICHTHYOPHAGIE dans le *Dict. des Sciences médic.*

(2) Galenus, *De Aliment. facult.*, l. III, c. XXIX. Par cette raison les Rhodiens regardaient comme efféminés ceux qui se nourrissaient de poissons (Ælianus, *Variar. histor.*, l. I); et les Romains pensaient de même, dans le temps de la vigueur de leurs mœurs (Columelle, l. VIII, c. XVI); mais selon Bacon de Verulam (*Histor. vit. et mortis* dans ses OEuvres, Lond. 1740, fol. p. 176), les ichthyophages vivent long-temps (Hecquet, *Disp. de carême*, tom. I, p. 202.) par l'emploi des aliments simples aussi (Cheyne, *Sanit. infirm. tuend.*, p. 51).

lifiques que les autres nations(1). L'ichthyophagie devient une sorte de carême perpétuel des peuples voisins des rivages des mers, comme autour de la Nouvelle-Nollande, parmi les insulaires, les habitants de la Sibérie la plus boréale, dans l'Islande, le Groënland, le Kamtschatka, où il serait impossible de subsister sans la pêche. Les riverains du golfe Persique, de la mer Rouge, des bords de l'Araxe, du littoral des provinces de Kerman et du Mekran, ceux de la Babylonie, ont de tout temps vécu de poissons (2); on nourrit même les bestiaux de poissons à Mascate, selon Ovington; en Islande, d'après Horrebows et Zorgdraager, les vaches, les chevaux, etc. Les poissons fréquentent si abondamment les fleuves de la Sibérie, les lacs de Suède et de Norwège, qu'ils servent à engraisser le sol en place de fumier, et que les animaux terrestres en ont à satiété. C'est un heureux dédommagement de la stérilité de la terre, sous des cieux aussi rigoureux.

Les nourritures animales attribuent aux ha-

(1) Forster, *Observ. sur le 2e Voyage de Cook*, t. V, pag. 277, cite des exemples en preuve.

(2) Herodot., lib. III; Diodor. Sicul., l. III, c. XVI; Néarque, *Périple;* Strabon, *Géogr.*, l. XV et XVI, etc.

bitants du nord une taille grande et belle, avec une vigueur musculaire remarquable (1). La nourriture végétale des méridionaux les rend doux, faibles et délicats. On observe encore que l'usage de la chair et des graisses communique à la peau une teinte plus brune, des couleurs plus foncées que le régime végétal. L'abus de l'eau-de-vie et des liqueurs spiritueuses empêche l'accroissement du corps, raccourcit les fibres, diminue beaucoup la fécondité, et fait vieillir de bonne heure.

ARTICLE III.

Dégénérations et maladies particulières à l'homme.

Si nous vivions dans l'état de nature, sans contrarier jamais l'instinct qui veille à notre conservation, nous serions sobres, tempérants et presque toujours en santé; car les animaux, qui mieux que nous écoutent les inspirations naturelles, ne sont presque jamais

(1) Les anciens Germains, Bretons, Gaulois, Bourguignons, qui étaient très carnassiers, présentaient aussi une taille très avantageuse. (Voyez César, *Bell. gallic.*, l. I, c. XXXIX; Pompon. Mela, *de Situ orb.*, l. III, c. III; Tacit., *Mor. German.*, c. XXXV; Zimmermann, *Zool.*, *geogr.*, p. 79). Les énormes Patagons sont carnivores.

malades, ou se guérissent d'eux-mêmes. Notre genre de vie civilisé est insalubre, et nous communiquons nos misères aux espèces que nous avons rendues domestiques.

Il nous semble que les tempéraments ou les diversités individuelles résultent de l'état social et des modifications procurées par les diverses situations, habitudes et diètes de la civilisation. Dans l'état sauvage, les végétaux, toujours soumis aux mêmes influences générales, n'éprouvent guère de différences entre eux. De même, les hommes sauvages ou presque voisins de l'état de nature sont, dit-on, presque tous semblables entre eux, même de figure; tous vivant de même, égaux en biens et en maux et ainsi soutenus presque au même niveau, restent essentiellement semblables: il y a plus d'hommes pareillement forts et égaux dans les républiques, moins sous la hiérarchie monarchique, fondée sur la sujétion ou pauvreté des uns et la domination ou la richesse des autres.

De même, les enfants, les vieillards n'ont plus guère de tempérament particulier, mais celui de l'âge qui les domine.

L'homme éprouve seul, de plus que les animaux, presque toutes les maladies exanthéma-

tiques, telles que la peste, la petite-vérole, la rougeole, la fièvre scarlatine, les éruptions miliaires et pétéchiales ; il est sujet aux hémorragies du nez, de l'utérus ; aux hémorroïdes, etc. Il doit à l'étendue de son système nerveux les innombrables affections qui en dérivent, telles que l'hypocondrie, l'hystérie, les irritations du cerveau ou les dérangements de l'esprit, comme la folie, l'imbécillité, la mélancolie, la nostalgie, peut-être aussi la nymphomanie, le satyriasis, et les affections utérines, qui sont une source inépuisable d'incommodités pour les femmes. Nous sommes encore exposés au rachitisme, aux scrophules, au crétinisme, à l'infection vénérienne, à la lèpre, à l'éléphantiasis, à l'alopécie, etc. Les hernies, les cancers, les chutes de matrice, de vessie ; la teigne, les dartres, l'aménorrhée, la migraine, sont des maladies qui tyrannisent l'espèce humaine seule, ou qui paraissent très rares dans les animaux ; mais nous ne sommes exempts de presque aucune des leurs. On peut dire que l'homme devient l'être le plus maladif et le plus corruptible de tous ceux qui existent dans le monde. Non seulement il est misérable par les maux du corps, mais il l'est encore par les tourments et les folies de son esprit. Est-ce

la peine de s'enorgueillir d'une raison que troublent une indigestion, un peu de vin ou d'opium, que les passions bouleversent, que l'amour ou la haine dérangent, qu'une maladie affaiblit, et qui, prétendant toujours à l'empire, ne cesse pas d'être esclave ?

De la Leucose, ou des albinos, etc.

On observe dans l'espèce humaine une dégénération particulière dans la couleur de la peau et des poils. La teinte de la peau réside dans ce réseau muqueux décrit par Malpighi, et qui se trouve placé sous l'épiderme. Ce tissu réticulaire est blanc dans l'Européen, noir chez les Nègres, jaune-olivâtre chez les Mongols, etc., et imprégné d'une humeur oléagineuse plus ou moins colorée, qui fournit sa teinte aux cheveux, à l'iris des yeux aussi, comme à toute la surface du corps. Mais il existe des individus d'une constitution languissante, débile, molle, qui, privés de ce réseau muqueux, n'ont alors que la couleur pâle et fade du derme, avec des poils, des cheveux blancs et soyeux, des yeux dont l'iris est rouge et ne peut pas supporter l'éclat de la lumière. Tout leur corps languit sans vigueur; leur esprit demeure dans une sorte

d'imbécillité; ils végètent plus qu'ils ne vivent, et ne voient clair que pendant le crépuscule, car le grand jour les offusque. On les nomme *Blafards* en Europe; *Bedas*, *Chacrelas*, ou *Kakerlaks*, aux Indes; *Albinos*, *Nègres blancs*, *Dondos*, en Afrique; *Dariens*, en Amérique (1). Cet état maladif venant communément de naissance, ne peut pas se guérir; il est enraciné dans la constitution, et quelquefois héréditaire. On a vu ces individus, mâles ou femelles, peu disposés à la propagation pour l'ordinaire; leur peau reste molle, flasque, ridée; leur caractère timide et impuissant (2).

Cette dégénération se rencontre aussi parmi les quadrupèdes, par exemple, chez les lapins blancs aux yeux rouges, et chez les oiseaux,

(1) Lorry, *Morb. cut.*, p. 610, assure que les blafards et albinos ne sentent pas les commotions électriques, peut-être parcequ'ils transpirent beaucoup.

(2) Buzzi, *Dissertazione sopra una varieta particolare d'uomini bianchi eliofobi*, Milan, 1784, in-4°; Saussure, *Voyage dans les Alpes*, t. IV, p. 303; et Storr, *Alpenreise*; ce qu'on attribue au défaut du tissu réticulaire de Malpighi; de même chez des singes blancs, selon Rich. Clayton, *Mem. society of Manchester*, t. III, p. 270; Is. Vossius, *De orig. Nili*, dit qu'une sorte de lèpre cause cette blancheur. Les anciens connaissaient aussi les blafards. Plin, l. VII, c. II; Ctésias, dans Photius, *Myriobibl.*, p. 144; Philostrate, *Vita Apollonii Tyanei*, l. III, c. III, etc.

tels que les pigeons, etc. On a remarqué des singes (1), des écureuils, des souris, des cochons-d'inde, des taupes, des martes, des chèvres, des éléphants, des cochons, des chevaux, des vaches, qui étaient blancs et avaient des yeux rouges, une vue faible, un tempérament débile. Parmi les oiseaux, on a trouvé les perroquets tapirés, des corbeaux, des merles, des serins, des perdrix, des paons, des poules, des moineaux, etc., atteints de la même maladie. Elle se rencontre même dans les plantes, car la panachure des fleurs et des feuilles est une sorte de dégénération très analogue. Quelquefois elle n'a lieu que partiellement et d'espace en espace sur le même être : ce qui produit dans l'espèce du nègre des individus bigarrés de noir et de blanc pâle.

La rougeur des yeux dépend de ce que l'uvée n'a reçu aucun coloris, et ne montre que le lacis des vaisseaux sanguins qui la parcourent (2).

(1) Richard Clayton, *Memoirs of the literary and philosophical society of Manchester*, tom. III, Warrington, 1790, p. 270, note première, écrit qu'un gouverneur de Batavia vit en 1785, à l'île de Java, des singes qui étaient albinos ou dondos, comme le deviennent les hommes.

(2) Blumenbach, *De oculis leucœthiopum et irid. motu*, dans les *Comment. soc. Gœtting.*, tom. VII, p. 29, fig., la couleur rose de l'iris n'est qu'un symptôme de maladie

La couleur de l'iris est toujours en rapport avec celle de la peau et des cheveux ; il est gris, bleuâtre ou cendré chez les blonds, plus ou moins brun dans les châtains, et noir dans les hommes bruns ; parmi les peuples du nord de l'Europe, l'iris, gris-bleu, devient plus noir à mesure qu'on avance vers le midi, car la peau et les cheveux reçoivent des teintes plus foncées en même proportion. Les races mongole, nègre, américaine et malaie ont toujours l'iris noir, soit au midi, soit au nord, parcequ'elles

cutanée; p. 35, elle dépend du défaut de coloration de l'épiderme; et Aristote, *Problèmes,* section x; p. 416, édit. de Casaubon, connaissait déjà le rapport constant entre la peau et l'iris. Les chiens dont le poil présente diverses couleurs ont souvent l'iris panaché de plusieurs teintes, suivant Molinelli, *Comment. instit. Bononiens.*, tom. III, p. 281. La langue des brebis qui sont de plusieurs couleurs paraît aussi tachetée. Aristote, *Generatio animal.*, l. V, c. v. (Voy., ci-devant, sect. III, art. 4, p. 133, sq.)

Lorsque les hommes prennent, avec l'âge, des cheveux blancs, la choroïde de leurs yeux pâlit aussi, ce qui montre une étonnante sympathie entre ces parties du corps. (Voyez Marc Mappus, *De oculi humani partibus et usu,* Argentorat., 1677, in-4°.) Dans ce cas, l'étendue de la vue devient bien moindre, et il en est de même dans les yeux naturellement gris ou peu foncés. Ils sont plus sensibles à la lumière et peuvent moins en supporter l'éclat, ce que Simon Portius, *De coloribus oculorum*, Florent., 1550, in-4°, p. 34, avait déjà observé.

conservent toujours des cheveux noirs et une peau plus colorée que celle des Européens, ce qu'on remarque dans les enfants de ces races, même à l'époque de leur naissance.

Les *Quimos* sont, dit-on, une variété d'hommes à peine hauts de trois pieds et demi, ayant des bras très alongés, une figure de singe, une peau blafarde et ridée : on les trouve dans les montagnes de l'île de Madagascar, où ils se cachent et se défendent avec beaucoup de courage. Les femmes n'ont presque point de mamelles ; tous paraissent des individus tristes et d'un esprit stupide. Je pense que c'est une dégénération particulière, qui se rapproche de celle des blafards, mais qui ne forme nullement une race distincte (1).

Plusieurs voyageurs ont fait mention d'*hommes à queue* dans les îles de l'océan Indien ;

(1) La tradition sur ce peuple de nains qui habiteraient le centre de l'île de Madagascar, rapportée par Flacourt et renouvelée assez légèrement par le naturaliste Commerson, est réfutée par Legentil d'une manière victorieuse, et que les relations modernes ont confirmée (Fressanges, *Annal. des voyages*, tom. II, p. 25) ; voyez aussi Rochon, *Voyage à Madagascar*, Paris, 1792, in-8°.

Ricci (jésuite), *Expeditio apud Sinas*, par Trigault, 1617, lib. I, cap. VIII, prétend que les Chinois, les Tonquinois, les Cochinchinois, naissent tous avec *six* doigts à chaque pied. Tous ces faits sont inexactement observés.

soit qu'ils aient pris des singes pour des hommes, soit qu'ils aient mal observé, il est assez probable qu'ils se sont trompés. Les singes les plus voisins de notre espèce, comme le satyre ou l'orang-outang pongo, le jocko ou chimpanzé, et les gibbons, n'ayant pas de queue, l'homme doit en être toujours privé à plus forte raison (1).

(1) Koeping parle d'hommes à queue vus par lui aux îles de Nicobar. C'étaient, dit-il, des gens de grande taille et fort laids; leur couleur était d'un jaune noirâtre. Ils avaient au derrière des queues comme celles des chats, mais dégarnies de poils, et qu'ils remuaient à leur gré. Peut-être sont-ce de grands singes, ou des hommes couverts de peaux d'animaux à queue. Voyez Girtanner, Buffon, Blumenbach, Desbrosses, etc. Lord Monboddo, qui ne manquait pas de génie, ajoute foi à l'existence d'hommes à queue (*Of the origine and progress of language*, Edimburgh, 1773, in-8°, tom. I, p. 134). Voyez aussi Maupertuis (*OEuvres*, Lyon, 1756, in-8°, tom. II, p. 351). Mongez, *Journal de physique*, tom. XI, 1773, p. 143, cite M. Lalande, qui a vu un garçon sellier, à Paris, ayant une queue au coccyx, longue de trois à quatre pouces, gênante pour s'asseoir et s'habiller. Struys, *Voyages*, édit. Amsterd., 1681, in-4°, p. 53, assure avoir vu dans la partie méridionale de l'île Formose et celle de Mindore, des hommes portant une queue longue d'un pied et velue; Gemelli Carreri, *Voyages*, tom. V, p. 65, en dit autant de l'île de Luçon.

Tous ces témoignages sont au moins douteux, et les hommes à queue des voyageurs sont des singes. En effet, les orangs-outangs et autres espèces les plus voisines de

L'homme, quoique organisé pour vivre principalement dans les climats chauds, a cependant sa constitution assez flexible, son tissu cellulaire assez modifiable, pour s'acclimater dans tous les pays. Les singes ne se multiplient guère qu'entre les tropiques ; mais l'homme étant omnivore peut subsister partout, car il sait se mettre à l'abri de la froidure ou des intempéries de l'atmosphère par le moyen des habillements et des maisons. Le chien est devenu, par ses diverses races, un animal cosmopolite avec l'homme; c'est un compagnon fidèle qui s'est modifié sous les zones glacées des pôles, comme parmi les plages brûlantes de l'équateur.

Dans les pays chauds, l'homme est surtout en proie aux maladies bilieuses, diarrhoïques, aux fièvres ardentes et malignes, aux éruptions cutanées, et aux affections spasmodiques. Dans les pays froids, il devient susceptible de maladies catarrhales, inflammatoires, scorbutiques et pléthoriques. Ainsi l'action morbi-

la conformation de l'homme, sont déjà privés de queue. Aristote en conclut que les espèces sans queue sont plus lubriques, ou possèdent des jambes plus fortes que les animaux à queue, cet organe employant une partie de la nourriture des membres inférieurs du corps.

fique se porte principalement sur les appareils nerveux et viscéral, au midi; et sur les systèmes membraneux, sanguin, musculaire et osseux, vers le nord. Les contrées humides, peuplées de nations d'un tempérament lymphatique, engendrent diverses cachexies, l'anasarque, l'hydropisie, les fièvres quotidiennes, catarrhales (1), vermineuses, putrides, saburrales, etc., ainsi que des flux de ventre, des fluxions séreuses, des engorgements de glandes, des flueurs blanches, et autres maladies humorales. Les septentrionaux qui habitent dans les lieux bas, les nègres et les méridionaux des territoires humides, éprouvent ces mêmes affections.

Parmi les climats tempérés et les peuples d'une constitution sanguine, comme les Français, les Italiens, les Grecs, les Arméniens, les Persans, etc. (2), on voit éclater principa-

(1) Boate, *Of Ireland*, art. XIX; Martin, *in Ins.*, p. 180 et 273; Debes, *Faroë.*, p. 270; Cheyne, *Infirm. valet. tuend.*, p. 40; Lorry, *De melanch.*, tom. I. La constitution catarrhale règne surtout dans le nord.

(2) Vitruv., *Archit.*, l. VII, établit que les peuples du nord sont très sanguins, pléthoriques; Herm. Conringius, *Hab. Germ.*, c. XIX; Ellis, *Huds.*, p. 135; Linné, *Flor. lapon.*, p. 59, sq., et *Iter Æland.*; Gmelin, *Flor. sib.*, t. I.

lement des inflammations, des péripneumonies, des hémorrhagies, des coliques néphrétiques, la goutte, la phthisie, le flux hémorrhoïdal, les céphalalgies, les fièvres synoques, l'asthme, l'apoplexie sanguine, etc. (1).

Les tempéraments bilieux et chauds, tels que ceux des Tartares-Mongols, des Caraïbes, des Turcs, et autres races humaines, surtout lorsqu'elles habitent des territoires secs et ardents, sont exposés aux fièvres bilieuses, à la frénésie, à l'angine, à l'hémoptysie, à la fièvre hectique, à l'hépatitis (2), au gastritis, aux inflammations des intestins, au choléra-morbus, au pourpre, et à toutes les maladies très aiguës. L'âge viril, l'été, les territoires secs et brûlants, favorisent la naissance de ces affections (3).

(1) Huxham attribue une constitution inflammatoire aux septentrionaux, p. 63; Plempius, *Valetud. tog.*, p. 80; Baschtrom, *De scorbuto*, p. 20; Anderson, *Island.*, t. II; Martens, *Spitzberg*, p. 270; *Trois voyages au nord*, p. 189, etc.

(2) Gulielm. Piso, *De aer., loc. et aq. Indiæ occident.*, 1658, in-fol., part. II; Sonnerat, *Voy. aux Ind.*, t. II, l. II; Bontius, *Medic. ind.*; Marcgrav., *Brasil.*, l. IV; Lind, *Maladies des pays chauds*: regardent les flux dysentériques comme très fréquents dans les climats chauds.

(3) Cælius Aurelian., *Morb. acut.*, l. II; Aretæus, *Morb. acut.*, l. I; Paulus Ægin. et Alexander Trall. Surtout chez les nègres, suivant Mitchell, *Trans. philos.*, *ib.*, p. 153;

On trouve chez les constitutions mélancoliques (1) des habitants de la zone torride et des pays étouffés et chauds, une foule de maladies chroniques, l'hypochondrie, les obstructions du foie, de la rate, le scorbut, les ulcères, le calcul urinaire, les hémorrhoïdes, l'ictère, les affections hystériques et spasmodiques. C'est principalement au midi de l'Asie que se développent ces symptômes particuliers à l'espèce humaine.

Plusieurs auteurs ont observé des hommes qui avaient la faculté de ruminer, ou de faire remonter leurs aliments de leur estomac pour les remâcher; d'autres ont vu des hommes cornus, écailleux : mais toutes ces singularités particulières, vraies ou fausses excroissances morbides de l'épiderme, n'appartiennent point essentiellement à notre histoire naturelle.

Les nations ichthyophages sont toutes exposées aux maladies de la peau, comme la lèpre,

Pouppé Desportes, *Saint-Domingue*, tom. I et II; Bajon, *Cayenne*, et d'Azille, *Malad.*; Jac. Lind, *Ess. sur les malad. des Europ. en pays chauds*, trad. fr., Paris, 1785, in-12, 2 vol. Les fièvres malignes et ardentes deviennent très communes sous les climats méridionaux.

(1) Aretæus, *Diuturn.*, l. II; Belon, *Obs.*, l. II; Prosp. Alpin, *Ægypt.*, l. IV; Ludolf, *Æthiop.*; Montanus, *Amer.*, p. 381; Dampier, *Voyages*, tom. I; Celsus, *Med.*, l. II.

l'éléphantiasis, la gale, etc., surtout sous les cieux chauds; c'est pourquoi les sages législateurs des Égyptiens, des Hébreux, des Lydiens, et des autres méridionaux, défendirent l'usage excessif des poissons, comme aliments insalubres. Les nourritures animales produisent, dans les régions ardentes, des fièvres malignes et putrides, des dysenteries, des éruptions funestes, des flux, et autres maladies analogues. Dans les contrées froides, un régime purement végétal devenant trop affaiblissant, ne pourrait pas être supporté long-temps sans amener diverses affections de langueur et d'épuisement. L'usage des boissons et des aliments chauds est fort peu naturel, car aucun animal n'en a l'usage; d'ailleurs, un tel régime rendant le corps lourd, diminue sa vivacité.

On observe encore que les peuples méridionaux sont tous plus ou moins maigres, et que ceux du nord sont plus gras. On a même des exemples d'individus qui sont parvenus à un excessif embonpoint, tels que cet Anglais du comté de Lincoln, pesant cinq cent quatre-vingt-trois livres, ayant dix pieds de circonférence, et mangeant dix-huit livres de bœuf par jour : il mourut à vingt-neuf ans, et laissa sept enfants. Un autre pesait six cent neuf livres,

et sept personnes de taille ordinaire pouvaient tenir ensemble dans son habit et le boutonner. Enfin, un dernier pesait six cent quarante-neuf livres ; il était obligé de se promener en voiture; sa largeur d'une épaule à l'autre était de quatre pieds trois pouces. En France on ne trouve pas d'hommes aussi monstrueux, et à plus forte raison dans le midi.

ARTICLE IV.

Pourquoi l'homme est le plus modifiable et le plus maladif des animaux. — Des affections propres à l'espèce humaine.

Considérons maintenant notre espèce agissant sur le globe, et exerçant l'empire du bien et du mal sur toutes les créatures. Un cerveau volumineux, jetant de nombreuses ramifications de nerfs dans l'épaisseur de nos organes, leur distribue la vie, la sensibilité la plus exquise ; elles viennent retentir dans ce centre intellectuel, réservoir merveilleux de la pensée, ou plutôt sanctuaire divin d'où repartent les hautes déterminations de l'âme dans nos membres avec la rapidité de l'éclair.

Ensuite, une structure infiniment délicate, une organisation flexible et mobile, vibrant ou

frémissant sous les moindres impressions ; une peau nue, extrêmement excitable partout au plus léger effleurement ; des mains, instruments étonnants de dextérité et de finesse de tact ; des autres organes de sens qui, sans avoir l'énergie de ceux de plusieurs animaux, n'en montrent que plus de justesse et de subtilité, ou plutôt un équilibre plus parfait.

La faculté de réfléchir, d'imaginer, de découvrir avec sagacité les causes des choses ; le pouvoir de communiquer ses idées, ses affections à ses semblables par la voix articulée, par le langage des accents et des gestes, et même au loin par l'écriture; la longue durée de l'enfance, qui permet à notre organisation flexible et tendre de s'étudier, de se plier, de s'accoutumer et de s'instruire à tout ; la nécessité de la société, résultant encore de l'amour perpétuel des sexes et de la débilité de l'enfance, transmet aux descendants l'héritage de l'expérience ou du savoir de l'espèce entière.

Enfin, avec sa faiblesse originelle, privé naturellement d'armes, de couvertures, de forces, d'abris, l'homme devait recevoir la possibilité de se nourrir de toutes sortes d'aliments et de subsister en tout climat, par les secours de l'industrie, du feu, des vêtements, des

maisons, de la culture de la terre ou de la pêche, ou de la domesticité des animaux, et par la fabrication des vaisseaux pour traverser les mers; toutes ces qualités font donc de l'homme une créature singulière, un être à part dans cet univers.

L'animal, en effet, vit principalement par l'estomac, les sens brutaux, par ses muscles et ses membres; aussi son groin, son museau, prolongés vers la pâture, sa démarche toujours courbée vers le sol où se rabaissent ses regards, comme sur son unique domaine, son existence tout insouciante et matérielle, nous disent assez qu'il vit bestialement pour manger, pour engendrer au jour le jour, dans le plus complet égoïsme. L'homme intelligent, au contraire, n'existe pas uniquement dans ses sens; il s'élance dans l'avenir par prévoyance; sa raison et un sentiment intérieur dictent à son cerveau une foule de réflexions, d'abord sur la nécessité de la subsistance et celle de sa famille; car la débilité extraordinaire de sa nature, aux prises avec tous les besoins, lui fait contracter une obligation forcée de s'évertuer et de déployer tous les ressorts de l'intelligence ou de l'industrie, même de la méchanceté et de la ruse, pour se garantir contre la violence. Il

vit donc plus dans son cerveau ou les organes de relations extérieures que dans ceux de nutrition et des viscères ; il est donc plus sensible que robuste ; il possède donc un autre équilibre de santé, un autre mode de facultés que l'animal.

Ainsi l'homme se montre souverainement nerveux et sensible ou impressionnable. Ce n'est pas tant le glaive qui frappe sa poitrine qui lui cause de la douleur, que l'impression exagérée qui retentit à son cerveau, et fait frémir d'avance toute son économie. L'animal ne sent guère que le choc local, et il a bien moins de cette imagination ardente qui le foudroie avant le coup ; à peine conçoit-il l'avenir, et ne connaissant pas la mort, il ne redoute guère que les objets présents.

D'ailleurs l'animal, vivant pleinement et complètement au présent par tout son corps, est mieux équilibré pour la santé que ne l'est notre espèce ; sa puissance vitale, régulièrement répartie entre ses membres, coordonne uniformément ses fonctions; rien ne l'inquiète ni le tourmente; chaque jour amène sa nourriture, ou si sa proie lui manque, il la quête sans se désespérer de chagrins, sans se ronger de soucis ; il meurt sans s'en douter. La nature

lui donna des intestins robustes qui digèrent sans peine des aliments crus et sans apprêts, tandis qu'il faut à notre estomac délicat des nourritures cuites et préparées. L'animal ne mange qu'autant que l'exige le besoin ; mais l'homme, dont le palais est trop vivement alléché par l'art des cuisiniers, trop souvent se surcharge de nourritures, ou succombe victime de son intempérance (1).

Il résulte de cette constitution humaine une multitude de maux et de dispositions morbides très importantes à considérer ici, puisqu'elles nous feront mieux connaître notre nature, et quelle direction nous devons suivre dans leur traitement curatif.

Vivant beaucoup plus que la bête, dans ses organes de relation, sous la dépendance du système nerveux cérébro-spinal, ayant une existence extérieure, vaste, exagérée, une peau nue et un tact délicat qui ébranle rapidement tout le système de la vie animale par sympathie, l'homme devient bien plus susceptible de fièvres et de névroses que les brutes ; car, en

(1) Hieron. Rorarii, *Quod animalia bruta ratione utantur melius homine*, l. II, Paris, 1648, in-8°. Aussi les animaux n'ont pas de maladies héréditaires. Stahl, *Theor. medica vera*, tom. II.

même temps, cette puissante énergie de la vie extérieure cause la faiblesse relative de nos viscères de nutrition (vie organique de Bichat), par laquelle, au contraire, les animaux sont dominés et conservés sains et robustes.

Que l'homme, en effet, se réduise à la vie presque toute physique et machinale des brutes, ne prenant que le simple instinct pour guide : le voilà sain, matériellement fort, mais insouciant, mais insensible, stupide, ou plutôt végétant, mangeant, buvant, dormant tel qu'un sot, comme en un vrai paradis terrestre où il s'engraissera dans un heureux loisir. Avec le *savoir*, la *mort* est entrée dans le monde, aussitôt que l'homme eut savouré le fruit de l'arbre de la science, dit Stahl (1). Cet illustre médecin accuse la raison humaine d'être le *péché originel* d'où sortent presque toutes ces légions de maladies qui viennent accabler notre espèce dans l'état de société ; de même, J.-J. Rousseau a dit que si la nature nous destine à vivre sains, l'homme qui médite est un animal dépravé.

Toutefois ces auteurs célèbres n'ayant pas

(1) *De frequentia morborum in corpore humano præ brutis.*

déterminé avec précision les causes des maladies résultantes nécessairement de notre état social, de ce triste apanage de notre existence actuelle, il faut descendre dans cette importante recherche de pathologie.

Si l'homme est d'autant plus maladif qu'il est plus civilisé, nous contrarions donc la nature en nous perfectionnant. Cette question incidente mérite bien d'être éclaircie, puisque l'Auteur même de la nature semble être accusé d'inconséquence en nous rendant sains mais stupides, ou bien éclairés mais maladifs. Il ne nous accorde une haute intelligence qu'au prix le pluscher, comme par compensation de ce grand don; et enfin c'est lui qui nous oblige à une sociabilité perfectionnée, nécessaire pour subsister dans nos climats froids surtout, et c'est lui qui nous en punit par la plus horrible injustice.

Ici nous devons reconnaître un but plus élevé dans les desseins de la nature, car sa providence agit également pour toutes les créatures, n'en doutons pas. Nous ne sommes pas nés pour notre espèce seule, et encore moins pour notre individu, mais nous avons été coordonnés par rapport au grand tout. Comme les animaux et les plantes ne peuvent rien contre nous, tandis que nous pouvons tout contre eux, la nature a

dû établir un contre-poids au premier être et modérer son énorme extension par elle-même.

Les famines sont un premier moyen; la lutte inévitable des nations dans leurs guerres, les pestes et typhus qui résultent des vastes entassements d'hommes, sont d'autres moyens subsidiaires généraux contre nous. Quoique la nature institue bien certainement pour notre espèce le besoin de société, cet état si favorable à notre multiplication, à notre domination sur le globe, devait recéler un germe spontané de destruction partielle, pour ne pas laisser à notre race des moyens d'empiètement et un ascendant tellement puissant que tout l'équilibre des êtres organisés et toute l'économie du monde en seraient renversés. La nature n'a-t-elle pas, dans la société des abeilles, par exemple, retranché les plaisirs de la génération à plusieurs milliers d'ouvriers neutres (qui sont des femelles à organes sexuels avortés)? Ne les a-t-elle pas condamnées au travail comme des ilotes, et à nourrir les seuls produits de la propagation de leur reine? Preuve que la nature sacrifie souvent à un but général divers intérêts particuliers. Plus les êtres se rapprochent, plus ils doivent céder au corps social de leurs droits et de leur liberté individuelle; l'intérêt d'un corps

devant être supérieur à celui d'un membre.

En thèse générale, il importe donc souvent que l'homme soit sacrifié, ou même s'immole volontairement pour le bien universel ; il remplit le grand vœu de la nature ; il s'honore par le plus héroïque des devoirs. Ainsi dans toute société avouée par la nature, comme essentielle à notre espèce, les maladies, et peut-être plusieurs vices deviennent des ingrédients indispensables ou forcés pour accomplir les grands desseins de celui qui disposa cette hiérarchie universelle des êtres s'entre-mangeant les uns les autres, afin que tous pussent subsister à leur tour.

Mais par rapport aux individus, chacune des créatures a reçu aussi l'amour de soi, afin de se garantir de la destruction ; et tout cela est juste, afin de maintenir l'équilibre des espèces entre elles, par cette merveilleuse combinaison.

L'homme, devant dominer les autres créatures, avait besoin d'une intelligence et d'une industrie supérieures à elles, et cette noble prérogative de son organisation plus nerveuse, plus parfaitement sensible, source inévitable de la plupart de ses maladies, devient encore l'appui de la sociabilité.

Tracer l'histoire des affections morbifiques

propres à l'homme n'est donc, en quelque sorte, que représenter les résultats de la société humaine, puisque ces affections en suivent tous les développements, subissent toutes ses chances ou ses destinées. En effet, en passant de l'état sauvage, ou barbare nomade, à la vie pastorale; puis, de l'état agricole, en s'élevant par tous les degrés des métiers et des arts aux rangs de la société les plus opulents, et aux castes les plus puissantes des gouvernants placés au faîte de l'édifice social, on voit se multiplier, en même progression, la somme totale des maladies et des affections diverses qui tourmentent notre espèce. Comme l'homme naturel est déjà, par son organisation sensible et délicate, plus maladif que l'animal qu'il gouverne; de même l'homme au faîte de la société, jouissant de toutes les délices du luxe et des excès que permet si facilement l'opulence, deviendra plus délicat, plus énervé, plus débile que l'homme rustique ou robuste, obligé par sa médiocre fortune à l'exercice et au travail, et privé des moyens d'abuser. Ainsi la société humaine se fond, se gangrène ou se détruit vers son sommet, par les mêmes causes, mais plus développées, qui rendent déjà l'homme moins sain que l'animal; de là vient que tous les

rangs s'avancent progressivement vers le faîte pour le remplacer. Il y a donc, pour tous les degrés de la fortune, comme pour toutes les conditions, une certaine proportion de maux qui est relative aussi au climat et au mode du gouvernement sous lequel on vit : enchaînement nécessaire sans doute que n'ont pas assez examiné Ramazzini (1), Stahl (2), Tissot (3), et tous ceux qui n'ont étudié que partiellement les affections appropriées aux individus d'une condition donnée.

Si notre espèce, comme l'établit Hippocrate, n'est que maladie continuelle depuis la naissance jusqu'à la mort, certes la nature nous fait un présent funeste en nous donnant le jour. Mais il semble que nous exagérons beaucoup nos infortunes et nos douleurs ; et la nature ne nous a rendus si sensibles aux souffrances qu'en nous accordant pareillement une capacité immense pour les jouissances, l'un étant le contre-poids et l'équilibre indispensable de l'autre. Un tronc d'arbre est sans douleur, mais aussi sans plaisir ; et bien que la société agrandisse pour nous la mesure des maux comme

(1) *De morbis artificum.*

(2) *De morbis aulicis.*

(3) *Des maladies des gens du monde.*

celle des biens, l'état sauvage, si vanté par quelques philosophes, n'est-il pas exposé aux plus rigoureuses privations? Le nombre des naissances n'y demeure-t-il pas toujours très restreint? Les individus vieux, infirmes, les femmes, les enfants surabondants à la quantité de subsistances qu'une telle condition permet de se procurer, ne sont-ils pas misérablement abandonnés? N'expirent-ils pas fréquemment de faim, de froid, ou par l'inclémence des airs, ou par défaut de tout secours? Les seuls êtres forts résistent, mais leur existence s'use rapidement par la nécessité de déployer sans cesse une extrême vigueur à la chasse, à la pêche, etc. Il n'est pas douteux qu'à côté des sauvages dispersés en hordes rares et misérables dans les solitudes de l'Amérique septentrionale (1), on voit prospérer merveilleuse-

(1) On ne doit pas croire néanmoins que le sauvage soit plus maladif que l'homme civilisé; au contraire, Benjamin Rush (*Medical inquiries and observat.*, Philadelphia, 1789, in-8°, tom. I) observe que les enfants des sauvages n'ont ni maux de dentition, ni vers; qu'on n'en voit aucun bossu ni rachitique; qu'on ne les sèvre qu'à deux ans; que les plaies se guérissent par la seule nature; mais à mesure que ces sauvages se civilisent, ils comptent un plus grand nombre de maladies; cependant Cullen fait mention de six cent douze maladies ou symptômes dépen-

ment les habitants policés des États-Unis ; ils s'accroissent en nombre ; donc ils vivent plus heureux, plus paisibles, plus longuement et plus sainement que leurs voisins. Ce seul fait résout la question, et montre que la nature a destiné notre espèce à la vie sociale, qu'elle a créé l'homme aussi pour l'homme même, quoique l'extrême sociabilité lui présente d'autres écueils.

L'animal étant bien équilibré dans ses facultés, ainsi que nous l'avons montré, ne devient pas ordinairement malade en son

dant des nerfs, et dont aucune n'est connue des sauvages. Au reste, s'ils ont moins de maladies que nous, elles sont souvent plus violentes et plus meurtrières par leur genre de vie rigoureux et précaire au milieu des privations et des intempéries atmosphériques.

Dans le nord, ils deviennent très sujets à la phthisie ou consomption, aux pleurésies, asthmes, paralysies (Charlevoix, *Nouv.-Fr.*, t. III; Laffiteau, *Mœurs des sauvages*, tom. II, p. 460; Lapotherie, t. II, p. 37); dans le midi au cholera-morbus, aux inflammations d'entrailles, etc. Ils éprouvent aussi des maladies produites par des fatigues et peines excessives de chasse, de guerre. Ainsi dans la vie sauvage, l'excès de fatigue tue; et dans la société policée, l'intempérance mine la vie. Mais chez les peuples civilisés cette intempérance nuit seulement aux classes riches, tandis que les fatigues accablent tous les sauvages. Des recherches détaillées font croire à Robertson (*Hist. d'Amér.*, t. II, p. 90) que la durée de la vie humaine est plus courte aussi chez les sauvages que chez les peuples industrieux et policés.

état sauvage. La vigueur naturelle de son appareil digestif est surtout le plus ferme appui de sa santé; et comme il ne s'accouple qu'au temps du rut, il ne s'affaiblit pas outre mesure par des voluptés. Aussi les seules affections dont les races sauvages de quadrupèdes, d'oiseaux, etc., se montrent susceptibles, sont quelques ulcères à la peau, quelques gales ou des dispositions herpétiques; à peine les maladies semblent effleurer leur extérieur, d'ailleurs défendu par des poils, des plumes ou d'autres téguments solides. Ces animaux n'ont donc guère à redouter que des accidents externes, des blessures, des contusions, etc., ou la perte de quelque membre, d'un œil, etc. Ils sont à la vérité exposés à nourrir d'autres animaux parasites extérieurs, tels que poux, ricins, etc., ou intérieurs, comme différents vers. L'instinct d'ailleurs vient d'ordinaire au secours des animaux; ainsi, le chien, le loup, et la plupart des carnivores gloutons, savent se faire vomir dans leurs indispositions.

Mais, en devenant domestiques, la plupart des espèces participent déjà des infirmités résultant d'un genre de vie éloigné de l'ordre naturel. Ainsi les cochons contractent la ladrerie, disposition scrofuleuse en partie causée

par des hydatides (1) ; les moutons, outre la clavelée, espèce d'éruption varioleuse, éprouvent des hydropisies enkystées et des maladies du foie, par des vers (2), et le *tournis* par l'hydatide du cerveau (3). D'autres animaux sont sujets à des ophthalmies, les chevaux à la morve, espèce de phthisie pulmonaire ; les bœufs et diverses espèces, aux contagions épizootiques, sortes de typhus pestilentiels, comme les anthrax gangréneux ; les carnivores peuvent devenir spontanément hydrophobes, etc. On voit aussi des chiens rachitiques, et les bassets à jambes-torses, sont, selon Buffon, une dégénération de ce genre.

Combien l'homme est plus riche en maux, outre ceux-ci qu'il peut tous éprouver ! Il semble d'abord que toutes les fièvres essentielles deviennent le triste héritage de l'humanité ; car, excepté le fléau des épizooties qui consument d'une fièvre ardente les bestiaux, il est rare que des affections fébriles, soit continues, soit intermittentes, atteignent les animaux. L'homme doit au contraire son extrême

(1) Les *cysticercus cellulosæ*, Rudolphi, et aussi le *cysticercus finna* de Zéder, etc.

(2) *Distoma hepatica*, R.

(3) *Cœnurus cerebralis*, R.

disposition pyrétique ou fébrile à la mobilité, à la molle susceptibilité de son système nerveux, dont le jeu sympathique est excité si facilement par la moindre altération de l'appareil digestif, jusque là qu'une digestion un peu laborieuse imite un accès de fièvre en frissons et en chaleur. Aussi toute notre économie frémit par *consensus* sous une impression physique ou morale qui n'affecterait nullement l'animal même le plus irritable, comme l'est le chien. Il ne faut presque rien pour ébranler le système nerveux chez la femme, chez l'homme délicat. De là vient encore que notre espèce est bien plus susceptible qu'aucune autre d'être frappée par des épidémies, des miasmes délétères, comme la peste, la fièvre jaune, les typhus, outre la nudité, la susceptibilité de la peau, qui rend parmi nous les éruptions exanthématiques et les phlegmasies cutanées si vives, si générales et si meurtrières.

En effet, la variole, la rougeole, les pétéchies, la miliaire, la scarlatine, et toutes ces phlegmasies cutanées plus ou moins périlleuses, appartiennent à notre espèce seule, parceque nous vivons davantage par la peau, par l'excellence et la finesse du tact universel, que les bêtes. Aussi les régions du corps les plus vivi-

fiées par des rameaux nerveux, telles que la face, sont plus affectées de ces exanthèmes. De là vient encore que la disposition cancéreuse, dans toutes les parties très sensibles, à la bouche, aux organes sexuels, aux glandes du sein, etc., se manifeste presque exclusivement dans l'espèce humaine; la sensibilité de ces mêmes organes reste beaucoup trop obtuse chez les animaux pour en être aussi susceptible.

Et non seulement la peau, le tissu cellulaire sous-cutané, doivent leurs dispositions morbifiques à cette sensibilité exagérée qui nous fait vivre si fort à l'extérieur, mais notre système lymphatique participe de cette vicieuse activité. N'est-ce pas à une perversion de ses fonctions qu'il faut rapporter la disposition scrofuleuse, celle de la lèpre et de l'éléphantiase, et le développement plus ou moins rapide du virus syphilitique, le pian des nègres, etc.? Aucun animal ne montre une si profonde dépravation des fluides lymphatiques. La même cause qui exalte notre sensibilité et augmente le mouvement vital, accroît par là l'intensité de nos maladies, la malignité des miasmes, l'acrimonie ou l'altération vicieuse des fluides; ainsi, à tout prendre, l'homme est le plus maladif, parcequ'il vit et sent avec plus d'énergie, et que ses so-

lides comme ses liquides, plus violemment agités ou troublés, se décomposent à un plus haut degré que ceux de tous les autres animaux.

Outre ces causes morbifiques, il en faut encore reconnaître d'autres non moins funestes dans l'intempérance ou les excès de nourriture et de boisson. L'animal, quoique doué d'un appétit glouton, mange rarement au-delà du besoin, parceque son goût borné est satisfait d'un même genre d'aliments. Les goûts plus capricieux et plus délicats dans l'homme, aiguisés encore par l'emploi des assaisonnements, des épices et du sel, par l'art culinaire dans tous ses raffinements; ces goûts favorisés par une plus grande facilité de digestion d'aliments cuits; enfin, l'abondance habituelle de la table chez les classes opulentes de la société : tout contribue à rendre le corps humain plus pléthorique que celui des animaux sauvages, outre que ceux-ci font bien plus d'exercice et transpirent davantage. Aussi l'on ne voit que dans l'espèce humaine ou dans des animaux qu'elle engraisse, les énormes développements de polysarcie, cette obésité extraordinaire que prennent l'épiploon, le tissu cellulaire, etc., qui surchargent et gênent l'action organique, appesantissent, causent des stases nuisibles, soit dans la circula-

tion du sang, soit dans celle de la lymphe, d'où résultent une foule d'accidents mortels.

De plus, l'apoplexie semble être un accident spécial de notre espèce, bien que nous portions la tête élevée, et que le sang doive moins s'accumuler en notre cerveau que chez les quadrupèdes, puisque ceux-ci ont l'encéphale moins considérable, et les artères qui s'y rendent sont très subdivisées dans un lacis de vaisseaux (1) à la base de leur crâne, afin que le sang y soit lancé moins fort, ce qui n'est pas de même en l'homme. Toutefois le sang s'amasse beaucoup plus en notre tête et dans notre cervelle volumineuse que chez ces animaux. Le continuel usage que l'homme fait de l'intelligence attire une surabondance de sang et d'activité vitale en cet organe; aussi les hommes de grand esprit sont le plus foudroyés d'apoplexies. Ils sont punis, comme on l'a dit, par où ils ont péché. Enfin le carus, les affections soporeuses, les paralysies, souvent résultantes d'épanchements qui compriment différents nerfs, sont également les suites de la même cause.

Nous avons déjà dit tout ce que notre station droite devait contribuer au développement du flux menstruel chez la femme, et hémorrhoïdal

(1) *Rete mirabile arteriosum* de Galien.

dans l'homme, et aux hernies, aux congestions dans le scrotum, etc. Il y faut ajouter encore cette grande abondance de sang, effet d'une nourriture très succulente, puisque les sauvages, les habitants des zones polaires, comme les Lapons, qui souffrent de longues disettes, en hiver surtout, voient alors rarement leurs femmes réglées. Les autres hémorrhagies, l'épistaxis des jeunes gens, les hémoptysies et hématémèses, en outre, les fièvres synoques simples ou angioténiques, résultent le plus souvent de pléthore sanguine excessive, effet d'une trop riche sustentation. C'est pareillement dans l'âge mûr, lorsque le système veineux acquiert la prépondérance, que surviennent ces stases de sang noir dans les méandres de la région abdominale, les veines mésentériques, et autres rameaux sous la dépendance de la veine porte. Ces stases, ces langueurs, favorisées encore par la vie indolente ou sédentaire des personnes opulentes, deviennent la source inépuisable des affections hypochondriaques et hystériques qui tourmentent leurs vieux jours : ce qui le prouve, est le secours que ces malades trouvent dans l'exercice, dans un régime de tempérance et de sobriété (1).

(1) L'homme est aussi, de tous les animaux, le plus

Et quand on serait exempt de ces maux, l'homme éviterait-il, dans ses passions, les excès de bonne chère au milieu de tous ces mets qui aiguisent, par les saveurs les plus raffinées, un appétit rassasié ? De combien d'indigestions fatales, ou du moins de laborieuses digestions qui préparent des sucs mal élaborés, ne naissent pas ces cachexies, ces premiers éléments des maladies les plus graves des entrailles, des fièvres gastriques et adynamiques les plus redoutables ? Quelles suites funestes pour la santé n'ont pas l'ivresse et ces ingurgitations périlleuses de liqueurs incendiaires dans l'économie ? N'est-ce pas une expérience de tout temps proclamée, qu'à mesure qu'on augmente l'art culinaire, on accroît le nombre des maladies ? *Vous vous plaignez de la multitude de vos maux*, disait Sénèque aux Romains voluptueux de son siècle; *comptez vos cuisiniers*, car c'est d'eux qu'ils sortent presque

exposé aux concrétions de la gravelle et de la pierre dans la vessie et les reins. Serait-ce parcequ'il a les conduits urinaires moins larges que les autres animaux, ou plutôt à cause de l'abus qu'il fait des boissons fermentées et spiritueuses, inconnues à toute autre espèce ? En effet, les nations qui font le moins d'usage des liqueurs spiritueuses et des vins sont bien moins exposées à ces maladies des voies urinaires. Voyez ci-devant t. II, p. 335, en note.

tous. La gourmandise a tué plus d'hommes que l'épée, *plus gula quam gladius*, comme l'affirment les préceptes de la Sagesse ; et s'il nous faut des médecins, ajoutent les moralistes, c'est parceque nous avons des tables trop bien servies. S'il faut compter encore ces mélanges pernicieux de mille aliments divers de la terre et de la mer, des végétaux, des animaux de toute espèce, et ces mets conquis jusque dans l'Asie ou l'Amérique ; toutes ces sources d'indigestion, auxquelles nos estomacs ne sont pas préparés, sollicitent des mouvements organiques irréguliers, et rendent presque toujours malade après un copieux repas.

Un autre résultat de ces genres de nourritures si excitantes est d'allumer en nos sens une ardente concupiscence, et d'entraîner à d'autres excès non moins redoutables, ceux des voluptés. Que l'on juge des suites d'une orgie où l'on prodigue tout ce qui peut enflammer la luxure, et où les moyens de la satisfaire, de l'épuiser même, sont tout prêts. Qu'en doit-il résulter, sinon l'écroulement de la santé ? Car la vigueur la plus florissante est incapable de suffire souvent à de telles fatigues; de là naissent, ou la goutte, ou une foule d'autres affections inconnues aux animaux

mieux réglés. Que l'homme ne se plaigne donc pas de tant de douleurs qui fondent sur l'humanité; n'en a-t-il pas lui-même excité les tempêtes?

Je l'avoue, dira-t-on, mais est-ce toujours notre faute, et la nature, en nous rendant si sensibles, n'a-t-elle pas mis en nous l'ardent foyer de toutes les passions? Consultez, en effet, notre organisation nerveuse, notre immense capacité pour les jouissances comme pour les souffrances; n'est-il pas naturel que nous nous précipitions dans les premières, ainsi que la nature l'a prescrit invinciblement à tout être sensible? S'il est donc une philosophie conforme à notre existence sur la terre, c'est celle que suivent les animaux; c'est l'épicuréisme le plus déterminé, ou plutôt le sentiment d'Aristippe qui établit la volupté sensuelle comme le seul bien suprême auquel nous pouvons atteindre. Fuyez donc, importune sagesse, qui ne nous prêchez jamais que tristesse et ne nous imposez que privations; vienne la folie, si elle est compagne des délices et du bonheur!

Cette objection, pour être vulgaire et spécieuse, n'en est ni plus juste ni mieux fondée, à moins qu'on ne veuille soutenir, en même

temps, que la nature aspire à notre prompte destruction, ce qui ne saurait être généralement vrai. Nous avons montré ci-devant que cette nature ne pouvait nous attribuer l'intelligence par-dessus tous les animaux, sans laisser à notre libre arbitre la faculté du mal comme celle du bien, et le pouvoir d'abuser comme un élément indispensable à la perfection de la raison humaine. Mais puisque nous reconnaissons, par le moyen de cette raison, combien les abus de notre concupiscence sont nuisibles, la nature a donc accordé à l'homme la faculté d'être sage, ou de se vaincre par son propre mérite, et non par la borne de sa constitution, comme le sont les animaux subordonnés à l'instinct. De là se manifestent les merveilleux desseins du Créateur sur l'espèce terminale et régulatrice du règne animal; car alors suivre la vertu est accomplir la loi la plus parfaite de notre coordination sur le globe.

Il était donc nécessaire, ne craignons pas de l'avancer, que l'homme devînt le plus maladif des animaux, puisque de cela même résulte la perfection de son intelligence, et la délicatesse de sa sensibilité nerveuse. Aussi l'espèce humaine est presque la seule en proie aux névroses les plus déplorables. Aucun animal, par

exemple, ne devient fou, maniaque, hypochondriaque : s'il ne perd pas l'*esprit*, c'est parce-qu'il n'en a point; et l'on a dit, par un motif analogue, qu'aucun grand génie n'était sans quelque grain de folie. Aussi l'hypochondrie, l'hystérie, la mélancolie, toutes ces affections dépendantes de l'affaiblissement extrême des fonctions du nerf grand sympathique, reportent une surabondance de vivacité, de sensibilité dans le système nerveux de la vie extérieure, ou dans le domaine cérébral. De là vient que les individus frappés de ces maladies, soit naturellement, soit par de grands travaux intellectuels, sont en général plus spirituels, plus sensibles ou impressionnables, plus spasmodiques, à mesure qu'ils ont des viscères plus débiles, une digestion plus pénible. En un mot, quiconque vit beaucoup par le dehors existe moins par le dedans, et le moyen de ramener l'équilibre de la santé est de retourner à la vie brute des animaux, de mieux digérer, afin de moins réfléchir et moins sentir.

Ce qui se passe dans la fièvre lente-nerveuse d'Huxham, soit des enfants rachitiques, soit des adultes qui se consument par de grands travaux d'esprit ou de corps, prouve encore combien la sensibilité du système cérébral est

accrue en notre espèce aux dépens de la vie interne ou de réparation.

On reconnaîtra sans peine, par les mêmes raisons, que toutes les aberrations de la sensibilité appartiennent plus spécialement à la race humaine qu'aux animaux; par exemple, le *pica* ou les appétits dépravés, surtout dans les femmes enceintes ou les filles chlorotiques; les spasmes troublant les sécrétions ou les excrétions, procureront tantôt l'aménorrhée, tantôt des ménorrhagies; l'abondance des nourritures jointe à une imagination libidineuse, pourront exciter le satyriasis, l'érotomanie; le système nerveux, en contractant des habitudes contre nature, facilitera les retours morbides de plusieurs paroxysmes, de l'épilepsie, des fièvres intermittentes, etc., même sans cause matérielle. Une imagination vive et puissante influera beaucoup sur la santé des personnes les plus délicates, appellera les maladies par la terreur même qui y dispose; cette imagination, s'effrayant par le spectacle des souffrances ou des spasmes d'autrui, suscitera de vicieuses imitations, des épidémies convulsives, comme des enthousiasmes religieux ou politiques; car la sensibilité humaine étant prodigieusement déployée à l'extérieur, elle se transmet par con-

tagion, surtout dans les individus les plus délicats, tels que les enfants et les femmes. Si cette communication nerveuse est quelquefois un fléau, c'est aussi le lien le plus solide de la pitié, de la commisération qui rattache les humains entre eux, qui ne forme qu'un faisceau, qu'un corps compatissant, et s'entr'aidant sur la terre par la plus intime sociabilité, même en guerre, après le moment du combat. Noble prérogative du cœur humain, d'être le plus généreux et le plus sensible parmi tous les êtres, parcequ'il connaît le mieux l'infortune et la douleur! Telle est encore la cause qui conduit aux spectacles les plus déchirants, à la vue des exécutions, les personnes les plus tendres à la compassion.

Indépendamment de la difficulté de l'accouchement, qui est due surtout à notre station droite et à la grosseur de la tête du nouveau-né, comme nous l'avons fait voir, l'espèce humaine doit encore à la longue faiblesse de son enfance beaucoup de maladies dont les animaux sont exempts. Mais cette délicatesse enfantine, cette énorme prépondérance du système nerveux cérébral, dès cette époque, n'en était que plus utile à notre éducation, aux progrès de l'intelligence, à une docilité qui nous plie sans effort aux habitudes sociales, et

qui nous font sortir de la classe des animaux. Ceux-ci demeurent dans une sorte de stupidité native, de crétinisme intellectuel, qui borne leurs progrès, et, parvenus bientôt à un âge adulte, ils ne peuvent plus songer qu'à vivre et propager leur espèce. Il fallait plus de temps de croissance et d'étude à l'enfant, parcequ'il devait se déployer dans une sphère prodigieuse; il grandit désormais pour envahir l'univers.

APPENDICE.

DES MALADIES QUI ATTAQUENT SPÉCIALEMENT L'ESPÈCE HUMAINE EN CHAQUE CLIMAT, ET PARMI LES DIVERSES NATIONS DU GLOBE.

On appelle du nom d'endémies les maladies qui affectent en particulier un peuple, et qui doivent la plupart du temps leur origine, soit à la nature du territoire qu'il habite, soit aux aliments dont il fait usage, aux qualités de l'air qu'il respire habituellement, soit enfin à des coutumes plus ou moins nuisibles, et à d'autres causes peu connues qui fomentent certaines dispositions morbides. Les maladies endémiques restent permanentes dans une nation, tandis que les épidémies lui sont étrangères ou apportées d'ailleurs, et se propagent souvent par contagion. Les sporadiques sont des maladies disséminées et clairsemées sur quelques individus, mais non générales dans une contrée.

Quoique les qualités de l'air, des aliments, des eaux, les nourritures, et plusieurs autres circonstances locales de chaque pays, paraissent des causes évidentes de la plupart des maladies endémiques, et qui suffisent même pour en expliquer l'origine, il est d'autres endémies qui résultent de causes plus cachées, ou d'un concours de diverses influences, comme la plique de Pologne, la calvitie, l'épilepsie, fréquentes dans les îles de l'Archi-

pel grec, la chorée de Saint-Guy, le tarentulisme, etc. Il est difficile de dire pourquoi, par exemple, les chiens ne sont jamais atteints de la rage au Mexique ni à Manille, quoiqu'ils le soient à la côte de Coromandel (1); pourquoi la peste ne se propage jamais de l'Égypte vers les Indes orientales, et surtout au Tonquin et à la Chine, tandis qu'elle tend toujours vers l'occident; pourquoi Saint-Pétersbourg, les îles de Féroé, sont exemptes de fièvres intermittentes, et l'Écosse des fièvres quartes, à moins qu'on n'en attribue la cause à la sécheresse et à la vivacité de l'air en ces dernières contrées.

On voit bien qu'un climat modifié par la culture produit un changement dans les maladies endémiques de ses habitants; ainsi, à mesure que les anciennes forêts de la Pensylvanie sont abattues, les fièvres inflammatoires, alors très communes, disparaissent, mais sont remplacées par des intermittentes bilieuses (2). De même, le climat, jadis plus froid et plus humide dans les Gaules et la Germanie, hérissées alors de forêts, la vie pastorale ou presque sauvage de leurs peuplades, devaient donner lieu à d'autres affections endémiques que celles qu'on y remarque aujourd'hui.

C'est une observation générale et sans exception, que tous les terrains marécageux où des eaux croupissantes exhalent des vapeurs fétides, le gaz hydrogène carboné des marais donne naissance à des fièvres intermittentes, surtout à des tierces et des quartes plus ou moins rebelles. Mais ces endémies sont plus ou moins

(1) Legentil, *Voyag.*, tom. 1, p, 684.

(2) Benjamin Rush, *Medical inquiries and observ*, Philadelphia, 1789, in-8°, divis. 2.

dangereuses suivant la chaleur du climat ou de la saison : ainsi ces tierces peuvent se montrer bénignes au printemps, elles deviennent continues lorsque l'été arrive, elles prennent un caractère de malignité vers l'équinoxe d'automne, et enfin l'hiver les rend chroniques et leur enlève leur violence, comme l'a remarqué Lancisi; de même, ce qui n'est que simple tierce sous le climat froid d'Amsterdam, devient sous le ciel ardent de Batavia fièvre gastro-intestinale intermittente ou rémittente, et quelquefois ataxique ou pernicieuse du plus mauvais type.

On attribue aussi des endémies à la nature des aliments ou des boissons. C'est ainsi que presque toutes les peuplades maritimes ichthyophages paraissent sujettes à des maladies de la peau, surtout par l'usage des poissons vaseux, dont la chair est fétide et glutineuse; de là vient que le législateur des Juifs défendit de manger des poissons mous et sans écailles. Ce n'est pas seulement sous les climats brûlants qu'on observe ces affections, comme aux îles des archipels indiens, à Mindanao, aux îles des Larrons, à celles de la Sonde, aux Antilles, comme à Bahama et aux Barbades, etc., mais encore sous les plus froides régions, aux Hébrides, en Islande, en Norwège, et sur les rivages de la mer Baltique. De même en Frise, en Écosse, en Irlande, en Basse-Bretagne, en Biscaye, à Bologne, en tous les lieux où le peuple vit de la pêche et du cabotage, il est sujet à diverses éruptions de gale, de dartres, et même de lèpre. Il est vrai que certains poissons, tels que les squales et les raies, les coquillages, à l'époque du frai surtout, déterminent ces éruptions; dans les mers des Indes, ce

sont les *diodon*, les *tétraodon*, et autres poissons branchiostèges, qui causent le plus grand nombre de ces affections. Dans le nord, c'est l'abus du caviar, et d'autres préparations malsaines de poissons de la mer Caspienne et des fleuves de la haute Asie qui propagent ces maladies. Cependant, Labillardière (1) observe que les habitants de la terre de Diémen, quoique ichthyophages, n'ont aucune maladie de peau.

Des nourritures végétales causent aussi des affections endémiques : par exemple, le pain grossier, appelé *bon pour nickel*, dont les paysans de Westphalie font usage, le sarrasin ou blé noir dont vivent les pauvres habitants de la Sologne, joint à leur malpropreté, déterminent des dartres, des douleurs articulaires; comme les nourritures glutineuses de polenta, de macaroni, de bouillie de millet, de châtaignes nouvelles, produisent divers engorgements glanduleux et d'autres maladies endémiques partout où l'on se farcit trop exclusivement de ces substances. Pareillement, l'abus des vins acides du Rhin, et d'autres contrées, multiplie, en certains cantons d'Allemagne, des dispositions arthritiques, des coliques, comme fait aussi le cidre. On ne doit attribuer, selon Forster et d'autres voyageurs, certains ulcères phagédéniques, chez les habitants de plusieurs îles de la mer du Sud, qu'aux boissons âcres qu'ils préparent avec les racines d'une espèce de poivre. Les empâtements, la leucophlegmatie des peuples qui subsistent de laitage, de beurre, de fromage, comme dans la Frise, dans les Alpes, et tous

(1) Voyez *Rech. de La Peyrouse*, tom. II, p. 72.

les lieux où l'on élève beaucoup de bétail, sont moins des affections endémiques que des maladies résultantes de la manière de se nourrir; enfin, les flux dysentériques et diarrhoïques, si funestes sous les climats chauds des tropiques, sont d'ordinaire la suite de l'abus des fruits, des crudités, des boissons spiritueuses, plutôt que l'effet des influences locales, puisqu'on peut se garantir souvent de ces affections, en évitant les excès qui les engendrent.

En général, chaque nature de territoire modifie la constitution humaine, la prédispose à un ou plusieurs genres de maladies, ou la délivre quelquefois des maladies d'un genre opposé. C'est ce qu'on trouve parfaitement exposé dans le *traité des airs, des eaux et des lieux* d'Hippocrate. Il y montre le lourd habitant des bords du Phase sujet aux cachexies du système lymphatique ainsi que le Sauromate du Palus Méotide. Il y oppose le doux et timide Asiatique au robuste et courageux Européen, le mol et gras habitant des fertiles vallées, au sec et nerveux montagnard, etc. Nous observons de même que dans les lieux profonds et humides où l'air est stagnant, où soufflent quelquefois les vents lourds et chauds de l'ouest et du sud (1), comme en Hollande, il s'élève, avec des exhalaisons malfaisantes, des maladies putrides, exanthématiques; les corps abattus éprouvent des vertiges, des surdités, des ophthalmies humides, des dyspnées, des toux, des léthargies et des apoplexies; les catarrhes et les fluxions y déploient communément leur funeste énergie.

(1) Le *plumbeus auster* d'Horace. Voy. Levinus Lemnius, *Natur. miracul.*, lib. III.

Au contraire, sous les expositions sèches et boréales, parmi les contrées élevées, battues par les vents piquants du nord et de l'est, l'aquilon, le mistral, etc., comme dans la haute Auvergne, le Vivarais, ou à Marseille, à Montpellier, à Grenoble, règnent des phthisies inflammatoires, des hémorrhagies actives, une ardente propension aux maladies aiguës, aux phlegmasies, péripneumonies, rhumatismes, ophthalmies sèches, etc. : aussi les maladies de poitrine sont communes chez les habitants des pays froids et montagneux.

Ces deux constitutions de territoire donnent naissance à des affections endémiques opposées : car, dans les lieux bas, humides et tièdes, les corps végètent dans un état de flaccidité habituelle, le ventre est mou, disposé au relâchement diarrhoïque, les maladies reçoivent souvent un caractère chronique, les crises y demeurent imparfaites; on y remarque diverses dégénérescences humorales, un état triste et valétudinaire, une vieillesse précoce, des sens langoureux et obtus, chez la plupart de leurs habitants. Les lieux hauts, arides, froids et aérés, mettent, en revanche, les corps dans un état de crispation ou de tension qui les rend énergiques, robustes, vivaces, qui resserre les ventres, fortifie la tête et les parties supérieures, diminue la sécrétion du lait, dispose au vomissement plus qu'aux purgations par bas, etc. C'est par ces raisons que les ulcères aux jambes se guérissent plus promptement à Montpellier, et ceux de tête à Paris.

Il résulte de ces dispositions endémiques que des étrangers restent souvent exempts des maux qui travaillent les habitants d'un pays, ou bien qu'au contraire

ce qui est devenu, par l'habitude, santé pour une nation, fait la maladie de l'étranger qui se place sous les mêmes circonstances ; c'est ainsi que l'eau de la Seine procure souvent une diarrhée à toute autre personne qu'au Parisien, qui y est accoutumé. Le crétin des gorges du Valais perd sa stupidité dans l'air aride et piquant des hautes montagnes voisines, tandis que le montagnard trop impétueux éprouve moins d'hémorrhagies et d'affections aiguës en descendant dans l'air pesant et nébuleux des vallées.

De là vient encore que toutes les maladies ne se développent pas également sous toutes les régions, non plus que les plantes. Ainsi, la fièvre miliaire, fréquente en Normandie, est inconnue en d'autres provinces ; les aphthes, si vulgaires en Hollande, sont presque ignorés à Vienne; les charbons gangréneux, si multipliés dans le midi de la France, ne se rencontrent presque jamais dans le nord. Par des raisons analogues, on peut dire que chaque nature de pays plie en son sens, modifie le type des affections de l'espèce humaine; et, par exemple, une pleurésie aura une intensité bien autre dans les lieux montagneux que dans de creux vallons. C'est ainsi que quelque exactitude qu'aient mise Baglivi, Huxham, Stoll, Pringle, Haën, Piquer, Grant, etc., dans leurs descriptions de maladies, nos climats offrent des variétés qu'ils n'avaient nullement observées. Tous ces faits démontrent l'importance des bonnes topographies de chaque nation pour asseoir un jugement certain sur la nature des affections endémiques, et même des épidémies qu'on voit régner en chaque région.

ARTICLE PREMIER.

Des principales maladies endémiques de chaque peuple. — Des Européens.

Nous n'avons pas dessein, comme l'a fait Léon-Ludw. Finke, de présenter une géographie générale de médecine pratique pour tout le genre humain, mais de rapporter succinctement les différentes maladies qui règnent habituellement dans chaque nation en général, avec les causes auxquelles on les attribue, si elles sont connues. Les voyageurs qui n'avaient pas des connaissances suffisantes en médecine et en physique, ne nous ont pas éclairés sur cette matière comme les Prosper-Alpin, les Kœmpfer, les Bontius, Pison, Cleghorn, Lind, Hillary, Chalmers, Pouppé-Desportes, Bajon, etc.; mais on peut toutefois en tirer des éclaircissements utiles. Cette étude des diverses dispositions des climats rectifie et éclaircit les notions quelquefois trop concises ou trop bornées qu'on retire de la lecture du savant traité d'Hippocrate.

A commencer par l'extrémité du nord de l'Europe, les Lapons, suivant Schœffer et Linné, sont sujets aux péripneumonies, céphalalgies, surtout aux ophthalmies et à la lippitude, suite de la fumée et de la poussière, et au sphacèle des membres causé par le froid. Le lait des rennes et les chairs fumées leur causent souvent un *pyrosis* ou fer-chaud, et de violentes coliques suivies d'un ptyalisme abondant, nommé le *ullem* ou *hotme*. Ils ont aussi beaucoup de vers, et sont singulièrement dis-

posés aux mouvements spasmodiques : ils ne connaissent d'ailleurs ni peste, ni fièvre aiguë, ni même de fièvres d'accès ou intermittentes.

En Norwège, en Suède, et dans une partie de la Finlande, de la Russie, du Danemarck, en Poméranie, Courlande, Livonie, etc., domine éminemment la diathèse scorbutique, qui se manifeste par des taches, le gonflement des gencives, les ulcères aux jambes, les lassitudes. On remarque aussi beaucoup de fièvres intermittentes, de paralysies, de gouttes, d'hydropisies, de rhumatismes, selon que le territoire est plus ou moins humide et froid, car les lieux les plus secs de l'Islande, les montagnes de Norwège, sont salubres et les habitants y vivent très long-temps. Il en est de même des îles Orcades et Schettland, excepté quelques exemples de scorbut et de maladies de poitrine. Horrebow et d'autres auteurs attribuent à la nourriture de poissons (de saumon) souvent putréfiés, une sorte de lèpre (uommée *spitaelska*) ou de dartre à l'île de Féroé, et sur quelques rivages de l'Islande.

Olaus-Magnus, Crantz, Crœmer, Ziégler, Peucer, etc., racontent des histoires incroyables de ces peuples septentrionaux, descendants des Cimbres et des Scandinaves; l'on y rencontre en effet un extrême penchant aux idées superstitieuses, aux croyances fabuleuses, aux actions les plus étranges. C'est que la diathèse scorbutique, autour de la mer Baltique, dispose pareillement à la mélancolie, aux idées sombres, à la lycanthropie, etc. Les montagnards écossais offrent même encore à présent des exemples singuliers de visionnaires. Un air humide et nébuleux, des nourritures

pesantes, paraissent contribuer dans le Danemarek à cet état de cacochymie atrabilaire qui conduit plusieurs individus au suicide et aux idées noires si bien peintes par Shakespear dans Hamlet.

Les Moscovites, les Cosaques, les Tartares de Kasan, habitent des contrées plus saines; car, à l'exception des engelures, ou des affections de poitrine, causées par le froid, ils éprouvent peu de maladies, sont vivaces, et mangent beaucoup; ils ressentent même des boulimies pendant les fortes gelées. Cependant on observe encore des rhumatismes, des fièvres miliaires, de fréquentes hémorrhoïdes en quelques contrées, et des hydropisies, des fièvres intermittentes vers les bords marécageux du Volga, du Don et du Dniéper, au rapport de Pallas.

On sait que la plique, lésion particulière du système pileux, est endémique en Pologne, en Lithuanie, en Transylvanie, en Silésie, et se retrouve même quelquefois jusqu'en Alsace, en Suisse, dans le Brisgaw et les Pays-Bas. Les juifs, les individus malpropres, ceux qui abusent des liqueurs spiritueuses, y sont particulièrement exposés. Cette maladie paraît avoir été cependant apportée jadis de la Tartarie en Ukraine, et de là dans tous les pays circonvoisins, selon Erndtel, Rzaczinsky, Bachstrœm, Juch, et d'autres auteurs. Elle est souvent accompagnée d'une affection générale du système lymphatique, comme le remarque Stabel. Des tophus, des ulcères, des tubercules squirrheux, la dysenterie, etc., règnent aussi dans ces contrées, et se compliquent avec cette affection dégoûtante. On en re-

trouve quelques exemples chez les Fakirs malpropres des Indes (1).

En Hongrie se remarquent fréquemment des douleurs articulaires, arthritiques, une sorte d'angine nommée *strint*, des fièvres pernicieuses dites de Hongrie, accompagnées quelquefois de pourpre ou d'éruptions miliaires, de céphalalgies, d'agrypnie, de cardialgie. On y rencontre encore cette sorte d'asthénie ou de faiblesse spontanée, avec assoupissement, qui résulte de mauvaises nourritures, et cette roideur articulaire attribuée à l'usage des vins austères ou acides, et qui se guérit par l'emploi des alcalis, selon Schenck et Van-Swieten. Mais c'est principalement en Bohême et en Transylvanie que sévit cette affection accompagnée de marasme et d'ulcères fistuleux, souvent scorbutiques.

En Thrace, en Macédoine, dans la Turquie d'Europe, on voit beaucoup de fièvres aiguës, de frénésies, de dysenteries. L'on sait que la peste ravage souvent Constantinople, et se déploie parmi les Turcs, qui usent de bains chauds propres à ramollir la peau : ceux-ci ne buvant ni vin ni liqueurs spiritueuses, montrent une constitution plus apathique que les Européens des mêmes climats ; aussi l'on rencontre chez ces premiers plusieurs maladies d'atonie, qui semblent être particulièrement attachées aux empires despotiques.

L'Allemagne offre une grande variété d'affections endémiques. En Prusse, on voit souvent le scorbut ; en Westphalie, les péripneumonies, gales, le *die varen*

(1) Dellon, *Voyag.*, tom. I, p. 132. Ils ont des cheveux longs de près de deux aunes.

de Schenck (1), qui, en 1596, s'étendit aussi dans la Frise, en Gueldre, etc. Ce sont des tumeurs articulaires, suivies d'un ulcère malin, d'où sortaient des vers. Il y a pareillement des fièvres pourprées et miliaires, des éruptions pétéchiales, résultat d'une humidité putride, surtout aux femmes enceintes, vers Leipsick; en Misnie d'ailleurs ces affections compliquent fréquemment la variole, la rougeole et les autres phlegmasies. La Silésie, où l'on observe beaucoup d'obstructions du foie, la Souabe, la Franconie, l'Autriche, sont infestées souvent d'affections goutteuses, de phthisie, de fièvres ardentes; ces peuples présentent une constitution moins épaisse que ceux de la Poméranie, du pays de Brunswick, de Meklembourg, de Juliers, de la Hesse, qui sont plus lymphatiques. On sait que la danse (*chorea*) saint Wit (2) était jadis endémique dans la Souabe et dans la forêt Noire, où l'on observe encore plusieurs dispositions convulsives chez les habitants. La goutte vague est aussi une endémie très répandue en Westphalie d'après Neuhaus. Les diarrhées muqueuses, les catarrhes, les fièvres adéno-méningées, les dysenteries, se voient fréquemment encore dans les contrées les plus humides de l'Allemagne; mais les phthisies sont plus communes dans la basse Autriche, où l'abus des vins acides les détermine selon Hôfer (3).

Peu de contrées sont plus exposées que la Hollande à toutes les affections endémiques résultantes d'un sol marécageux; aussi les habitants y deviennent fréquemment

(1) *Observ. med.*, lib. VI, p. 919.

(2) Horstius, *Epistol. med.*, sect. 7.

(3) *Hercul. medicus*, l. I, c. III.

malades, et la vie d'ordinaire n'y est pas longue; il meurt en général un individu sur vingt-quatre ; cependant la fécondité y est grande. Les enfants s'y montrent sujets aux aphthes, au croup ; presque toutes les femmes y éprouvent des flueurs blanches. Les toux et catarrhes accompagnent des fièvres intermitentes très communes, lesquelles sont suivies d'œdèmes, d'anasarques, d'hydropisies. Les phthisies et les vomiques qu'on rencontre sont aussi dues à l'air brumeux, humide ; l'abus du laitage, des fromages, etc., cause de la putridité, de fréquents embarras gastriques, et l'on attribue à la même nourriture le calcul des reins et de la vessie. D'ailleurs le scorbut y exerce prodigieusement de ravages ; les eaux marécageuses qu'on y boit délabrent le système digestif, causent des engorgements, des empâtements de viscères ; on y voit régner aussi des flux de ventre, des ulcères, le diabète, etc.

Il existe pareillement un grand nombre d'affections endémiques en Angleterre. Le rachitisme (*rhikets*) a paru dans ses régions occidentales vers le milieu du XVI[e] siècle. La suette miliaire enlève beaucoup de monde, et la consomption nerveuse, si bien décrite par Morton, y multiplie journellement ses ravages; elle se complique même avec la phthisie tuberculeuse et l'asthme, maladies extrêmement fréquentes en ce pays. On y remarque souvent encore le diabète et un nombre infini de dispositions mélancoliques qui conduisent même au suicide, surtout dans les saisons sombres et froides de l'automne et de l'hiver ; les toux, les flueurs blanches, les dysenteries malignes, les fièvres d'accès se multiplient alors avec l'atrabile anglaise, connue de toute

l'Europe sous le nom de *spleen ;* elle est souvent suivie d'un marasme mortel.

On pourrait faire observer encore que l'état politique des Anglais, les chances de leurs fortunes toutes commerciales, contribuent, avec l'air brumeux de leur île, à entretenir cette disposition ; c'est aussi pourquoi l'on remarque parmi eux beaucoup de fous, d'originaux, d'esprits hétéroclites, soit pour la religion ou les autres opinions. Leigh a vu dans le Cheshire et les autres contrées septentrionales régner le scorbut, le rachitisme, les scrophules, les furoncles, plus que dans les régions méridionales ; dans le Lancashire, les femmes sont disposées à une chlorose suivie de phthisie, par la suppression des règles. Les comtés d'Essex, de Cambridge, le Lincolnshire, deviennent très insalubres à cause des marécages ; les fièvres intermittentes qui y pullulent avec les dysenteries, et les fièvres adynamiques en automne font même périr plus de personnes qu'il n'en naît. Le Staffordshire, selon Plot, quelques contrées d'Irlande, d'après Boate, sont fort malsaines, et il règne aux environs de Cork des fièvres pétéchiales assez funestes, suivant Rogers. Cependant d'autres régions de ce pays, et l'Écosse surtout, demeurent saines ; elles nourrissent beaucoup de centenaires : Hoffmann prétend même que les pays où l'on brûle de la houille sont moins malsains que les autres.

Nous trouverons en France une non moins grande diversité d'endémies ; chaque province offre des différences pour les caractères physiques et moraux de ses habitants. On reconnaît encore les *Ædui* de César dans le Bourbonnais, les *Senones* dans les environs de

Sens, les *Aquitani*, les *Arverni*, les *Allobrogi*, les *Pictones*, les *Belgæ*, etc., dans les Gascons, les Auvergnats, les Savoyards, les Poitevins, les Flamands; car ils retiennent de vives traces de leurs ancêtres, parceque les territoires qu'ils habitent ont conservé la plupart de leurs qualités originelles. Il ne faut pas même aller loin pour trouver des différences dans les affections morbifiques par l'influence des terrains, puisqu'à Paris seulement, le faubourg Saint-Marceau, où serpente la Bièvre, est sujet à plus de fièvres intermittentes et d'autres maladies, que la montagne Sainte-Geneviève et d'autres quartiers de la capitale. Mais, pour nous borner aux traits principaux, nous remarquerons que la suette miliaire, accompagnée souvent de fièvre lente nerveuse, sévit en Picardie; que les marécages de Douay et de la Flandre donnent naissance aux obstructions, aux fièvres d'accès, à des hydropisies, au scorbut et même à des dispositions atrabilaires; que la Normandie et le Cotentin sont souvent infestés, selon Lepecq de la Cloture, d'affections catarrhales, de phlegmasies avec diverses éruptions; que dans le Vexin on observe quelquefois, au printemps, une nyctalopie endémique. La Lorraine, surtout dans la partie jadis allemande, offre beaucoup de maladies catarrhales, des péripneumonies, des suppressions de transpiration à cause de l'air froid et humide (1). Le Barrois et le pays messin voient beaucoup de calculs de la vessie, ce qu'on attribue à la nature des eaux. La Champagne dite

(1) Carol. Piso, *De morb. a serosâ colluvie;* Pont. Montic., 1618, in-4°.

Pouilleuse, dont le terrain est crétacé, présente des exemples de maladies cutanées dues à la malpropreté et à la misère. Dans l'Orléanais, la Sologne et le Romorentin sont souvent infestés d'une gangrène sèche avec nécrose, et un engourdissement de membres, attribué à l'usage du seigle ergoté. Le blé sarrasin paraît contribuer aussi aux empâtements cachectiques qu'on y remarque; mais l'on prétend que les femmes y deviennent aussi plus lascives qu'ailleurs, quoique les habitants aient la réputation de *niais*. Sans doute l'humidité extrême du sol y aggrave les obstructions et les fièvres, comme vers Vendôme. Les côtes de la Bretagne donnent naissance à des maladies de la peau, que des nourritures malsaines, des salaisons, le défaut de propreté, l'abus des liqueurs spiritueuses, entretiennent: les phthisies, le millot qu'on y remarque tiennent aux mêmes causes.

La Touraine, arrosée par la Loire et l'Indre, pays de *papimanie* dont le Tasse a dit (1):

> La terra molle e lieta, e dilettosa
> Simili a se gli abitator produce.

et le Poitou, le Perche sont exposés à la rachialgie, dite colique de Poitou, qui fut d'abord endémique dans ces contrées selon Citois. Vers la Rochelle et les marais salants de l'Aunis, de Brouage, règnent une foule de fièvres, des dysenteries, l'anasarque, et d'autres maladies automnales, avec l'hydrocèle, le sarcocèle, les infiltrations, etc. Les îles voisines d'Oleon, d'Aix, de

(1) *Gerusalem. liberata*, canto I, ottav. 62.

Ré, participent à cette intempérie, ainsi que Belle-île, Noirmoutier, etc. On remarque toutefois en celles-ci des gonflements particuliers de glandes compliqués d'affections catarrhales.

Si nous revenons vers le Berri, le Bourbonnais, nous y trouverons la miliaire ou le millot particulier à ces contrées, et accompagné souvent de fièvres inflammatoires, d'éruptions pétéchiales, etc. En Bourgogne, à Châlons-sur-Saône, il y règne des obstructions, des jaunisses; on voit ailleurs se déclarer des pustules malignes, et nous avons particulièrement remarqué que les lieux où l'on faisait rouir le chanvre en abondance, favorisaient le développement de ces anthrax, quoique d'autres causes y concourent aussi. Quelques lieux d'Alsace et de Franche-Comté rendent sujets aux affections vermineuses.

La Haute-Auvergne est un pays exempt de fièvres intermittentes, mais exposé aux maladies de poitrine, et ceci se remarque encore mieux dans le Vivarais et les Cévennes qui nourrissent des hommes impétueux, ardents, irritables, sur leur sol rocailleux et stérile. Ces dispositions physiques des corps existent dans toute la Gaule narbonnaise des anciens, à Nîmes, Montpellier, Toulouse, etc., le Languedoc et même la Gascogne; car, dans les lieux les plus exposés à la vivacité de l'air, il règne des affections de poitrine déterminées par de brusques passages du chaud au froid, des hémoptysies, des asthmes, des toux, la phthisie inflammatoire (1). Cependant les rivages de la

(1) Voyez Hautessierk, *Recueil de mém. des hôpit. milit.*, etc.

Méditerranée étant, dans plusieurs régions, couverts de marécages, les habitants y présentent un teint jaune, pâle, sont languissants, souvent infiltrés, au scrotum surtout, et l'on observe parmi eux diverses maladies de peau, des dartres, même la lèpre, comme à Martigues, en Provence. Les enfants deviennent encore sujets, dans les terrains humides du Languedoc, à la *sarrette*, sorte de trismus des mâchoires, aux crinons ou masclous, vers sous-cutanés, connus aussi dans le nord de l'Europe, selon Ettmuller. La Provence présente fréquemment encore des bubons gangréneux ou anthrax, ainsi que des affections de poitrine; mais vers les bords de la mer, il règne quelquefois des fièvres de mauvais caractère, ataxiques, soporeuses; on en voit particulièrement à Aigues-Mortes. La gibbosité se remarquait souvent aussi dans l'Aquitaine autrefois.

La Suisse, les parties de la Savoie et du Piémont situées dans les montagnes, offrent à peu près les mêmes affections. Les gorges chaudes et humides de ces montagnes, où les habitants vivent de laitage, donnent naissance à des fièvres bilieuses ou gastriques, à des angines gangréneuses, au *pemphigus*, à la scarlatine, qui se répandent épidémiquement. Les lieux bas présentent aussi des fièvres muqueuses, souvent vermineuses; toutefois la nostalgie, dont les Suisses et les montagnards sont atteints dans les contrées étrangères, fait l'éloge le plus vrai, le plus beau de leur patrie. Le pays de Vaud, le Faucigny, la Maurienne, le Valais surtout, présentent le crétinisme, le bronchocèle, les engorgements et les empâtements glanduleux, accompagnés de cachexie, d'hydropisies, d'idiotisme; et, pendant les

vives chaleurs de l'été, dans ces vallons profonds ; il se déclare plusieurs frénésies, des coups de soleil, etc.

Dans l'Italie, les affections varient également selon les sites ; ainsi les rizières du Piémont engendrent plusieurs fièvres d'accès, des éruptions pétéchiales, notamment la miliaire décrite par Allioni, et qui s'étend dans les plaines de l'ancienne Lombardie, accompagnée d'une stupeur ou d'un état soporeux plus ou moins funeste. Il y a beaucoup de goîtres dans le Bergamasc, et l'on voit la pélagre et des hypochondries dans le Milanais ; le Mantouan présente aussi les maladies des pays marécageux ; maladies qui se multiplient vers les lagunes de Venise, les marécages de Pise, de Césène et surtout en automne dans l'*aria cattiva* des marais pontins de la Romagne ; c'est principalement celui-ci qui développe des fièvres ataxiques ou du plus funeste caractère (1). Il y a beaucoup d'hémorrhoïdes, de varices, de loupes aussi, dans le pays vénitien.

Les fièvres semi-tierces, déjà fréquentes chez les Romains du temps de Galien (2), se remarquent encore à présent ; elles dégénèrent la plupart en étisie ou en hydropisie, surtout parmi les ecclésiastiques adonnés à la bonne chère. Mais la partie plus sèche et plus saine de l'Italie est la Toscane ou l'Etrurie ; on y rencontre cependant beaucoup de convulsions épileptiques, chez les enfants surtout. La Calabre, l'Abruzze et la Pouille sont des contrées chaudes et sèches dont les habitants sont sujets à la pleurésie, aux fièvres ardentes ou *cau-*

(1) Lancisi, *De noxiis palud. effluviis ;* Torti, Ramazzini, etc.

(2) *De morb. vulgarib.*, lib. I, *Comment.* 2.

sus, et en particulier à de singulières affections spasmodiques, qu'on attribuait jadis à la piqûre de l'araignée tarentule. Le tarentulisme (1), analogue à la danse Saint-Guy, est aussi accompagné de manies, selon Baglivi, et d'autres névroses chez les peuples secs et ardents de l'Apennin : *genus acre virûm Marsos* (2). Vers Naples on voit des taches rouges à la peau ou une sorte de fièvre urticaire, et l'hydroa, etc.

En Sicile, en Morée, ou l'ancienne Grèce, il y a peu de maladies spéciales excepté les affections mélancoliques qui y furent toujours très multipliées. On remarquait cependant des leucophlegmaties dans la Béotie. L'épilepsie était fréquente, dès le temps d'Hippocrate, comme aujourd'hui dans les îles de l'Archipel; les habitants de l'île de Mycone deviennent chauves, la plupart dès l'âge de vingt ans (3). Ceux de Délos sont sujets à un œdème des parties supérieures du corps, qui les rend pâles, et fait blanchir leurs cheveux (4). Les Grecs ont encore été sujets à la lèpre ordinaire, tuberculeuse, si bien décrite par Arétée, tantôt au menton (*mentagra*), tantôt causant l'alopécie ou la pelade, mais différente de l'éléphantiasis des Arabes. On voyait de plus beaucoup de goutteux, surtout dans l'Attique. Il serait fort curieux de connaître quels genres de maladies pouvaient

(1) Les étrangers ne sont pas sujets à cette maladie qui devient périodique dans ces pays. Kœhler, *Comment. de rebus in med. gestis*, tom. VIII, p. 6.

(2) Virgil., *Georg.*, II, v. 167.

(3) Pline, *Hist. nat.*, liv. XI, c. XXXVII; Eustathe, *Ad Dionys.*, vers. 526; Tournefort, *Voyag.*, tom. I, lett., VI.

(4) Æschines, *in Epist. Philocrati.*

résulter de l'éducation et de la vie dure des Spartiates.

L'Espagne et le Portugal présentent aussi leurs endémies : on sait que des gales, des teignes sont fréquentes en Galice et en Biscaye. Thierry a décrit (1) le *mal de la rosa*, ou sorte de lèpre scorbutique commune dans les gorges humides des montagnes des Asturies. On y remarque aussi un grand nombre de scrophuleux ; la lèpre ordinaire n'y est pas inconnue non plus.

Dans les deux Castilles, et particulièrement à Madrid, règne cette colique rachialgique, fort bien décrite par Luzuriaga, connue sous le nom d'*entrepana*, et qui surtout exerce ses fureurs sur les étrangers. Valence, pays très aquatique, produit un grand nombre d'ascites, de leucophlegmaties : presque toutes les femmes y éprouvent des flueurs blanches et un écoulement sanguinolent long-temps après leurs couches. Il n'en est pas de même de la sablonneuse Andalousie où l'on observe beaucoup d'affections mélancoliques ; on prétend même que certains vents d'est y causent des frénésies, des suicides et des assassinats (2). En général, l'hypochondrie flatulente est fort commune en Espagne, ainsi que les hémorrhoïdes, et les pertes de sang aux femmes. Il y a des lépreux aussi en Portugal, et des fièvres plus ou moins pernicieuses en certaines contrées qu'arrose le Douro. L'Algarve, l'Alentejo, tout le midi de cette péninsule, ainsi que les îles de Majorque, de Minorque, etc., présentent beaucoup d'affections spasmodiques, de névroses, de fièvres gastriques très aiguës et d'autres

(1) *Journ. méd.*, tom. II, p. 337.

(2) Bourgoing, *Voyage*, tom. II, p. 264, Paris, 1788, in-8°.

maladies des tropiques, selon Cleghorn, car il existe même un assez grand nombre de fièvres ataxiques ou pernicieuses dans la Nouvelle-Castille. Autrefois la phthisie se montrait fréquente en Portugal.

ARTICLE II.

Des affections endémiques de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique.

Il serait impossible par le défaut de relations, et même peu utile en ce lieu, d'exposer les genres de maladies de ces vastes régions de la terre, avec autant de détails que nous l'avons fait pour l'Europe; il suffira d'en présenter les principales affections, et surtout de considérer comment la nature de chaque climat modifie la même maladie. Par exemple, la syphilis (1), qui n'est qu'un mal assez peu dangereux entre les tropiques, où la sueur habituelle, le régime végétal l'affaiblissent, devient très virulente sous les climats septentrionaux. Il y a des pays où elle se manifeste surtout par des bubons; dans les lieux très humides, c'est principalement par des ulcères, des écoulements; à Naples, par des tumeurs gommeuses, des exostoses, etc. Ces effets ne surprendront pas si l'on considère que chaque contrée pouvant donner plus de développement ou de faiblesse relative aux divers organes de ses habitants, les maladies doivent attaquer, avec plus ou moins de force, tel ou tel système de notre économie.

(1) La petite vérole parut au temps de Mahomet, la grosse au temps de Christophe Colomb.

§ Ier. *De l'Asie.*

La partie boréale, ou le plateau élevé de la Tartarie, présente une grande variété de peuplades de la race mongole ou kalmouke, la plupart vivant en hordes vagabondes. Les maladies, comme il le paraît, y sont rares, et les endémies peu marquées, parceque ces tribus changent souvent d'air et de pays. On dit cependant que leur vie oisive et pastorale, leur nourriture de laitage, produisent des œdèmes, des obstructions, la polysarcie, des hernies, par suite de relâchement, surtout parmi les Kirguis, les Baschkirs (1). Plusieurs autres Sibériens sont aussi sujets à un relâchement des paupières supérieures, qui les assujettit à une cécité temporaire en naissant, comme plusieurs quadrupèdes. Nous ne parlons pas des ophthalmies, suite de la poussière, du sablon noirâtre des steppes, ni des maladies déterminées par les eaux saumâtres, en quelques lieux.

Les Tatars-Usbecks et les autres mahométans jouissent d'une meilleure santé par une vie plus policée. La maladie vénérienne est très tenace dans ces contrées, sans doute à cause du froid. Chez toutes les peuplades hyperboréennes, de petite stature, où la froidure tend excessivement la fibre musculaire, comme les Samoïèdes, les Tungouses, les Kamtschadales, les Jakoutes, les Bourættes, on remarque une disposition très vive aux affections spasmodiques, aux frayeurs, à l'hypochondrie, à l'hystérie, à toute sorte de délire, ce qui est encore

(1) Pallas, *Voyag. au Nord*, tom. I, p. 499 et 616, etc.

augmenté par leurs superstitions ; de là vient le grand nombre d'enthousiastes, de sorciers prétendus, d'épileptiques parmi eux (1). Cela se remarque surtout parmi les filles katschinzkiennes, qui deviennent comme folles à l'époque de leurs règles (2).

L'Asie australe présente la plupart des endémies des pays chauds, la prédominance hépatique, l'exaltation de la bile et du système nerveux, d'où vient la tendance aux névroses et aux maladies bilieuses. Ainsi dans l'Asie mineure, outre la peste et plusieurs affections du système lymphatique, comme la lèpre et l'éléphantiasis, il règne des affections spasmodiques, des hémorrhoïdes, des paralysies, la mélancolie, des flux cœliaque, dysentérique, surtout le funeste *cholera morbus*, l'ascite en quelques lieux, un grand nombre de langueurs ou d'asthénies, de débilitation des premières voies. On trouve en Arménie des cataractes et autres maux d'yeux, effet de la fumée dans laquelle vivent les habitants pour éloigner des nuées de moucherons. L'usage des vins y cause aussi plusieurs affections arthritiques : mais celles-ci sont inconnues en Perse, où l'islamisme défend cette boisson ; le calcul des reins et de la vessie est fort rare dans toute l'Asie par cette cause.

La mélancolie familière aux Arabes bédouins, avec l'éléphantiasis; l'espèce d'*impetigo* très venimeuse (3), naturelle vers le golfe Persique avec d'autres maladies de

(1) Pallas, *Voyag. au Nord*, passim, et Christ. Got. Heyne, *Comm. Gœtting.*, 1778 et 79, tom. I.

(2) Pallas, *Nord. Beytræge*, tom. V, p. 195.

(3) *Albaras* d'Avicenne.

peau, chez les ichthyophages de ces contrées, les furoncles qui se déclarent au milieu de l'été vers Bassora (1), comme les clous ou boutons vers Alep (2), les suffocations, les hépatites, les fièvres ataxiques, déterminées, soit par le *samiel*, vent étouffant de l'Arabie ; soit par l'air enflammé de la mousson d'ouest, en été, vers Ormus (3), les effets funestes d'un vent chaud et humide vers Bender-Abassi, le vomissement bilieux, dit *mordexin*, à Goa, sorte de colique de miséréré (4), et que l'on guérit par l'application du cautère actuel à la plante des pieds, la physconie (5), et les hernies, les diarrhées et dysenteries pernicieuses des côtes du Malabar, de Coromandel, causées souvent par l'abus excessif des fruits et les suppressions de transpiration; les coliques spasmodiques au Bengale, à Siam, le flux hépatique sanguinolent de Java, et l'hémoptysie catarrhale de ceux qui dorment à l'air libre (6), le choléra morbus dangereux de Batavia, le mal de Siam, ainsi que les synoques putrides qui y sévissent, comme à Formose, à Timor, à Ceylan (7) ; les frénésies *calentures* si fréquentes sous toute la zone torride, la colique spasmodique des Japonais, attribuée selon Kæmpfer, Thunberg, etc., à la bière de riz, sont généralement ré-

(1) Thévenot, *Voyag. au Levant*, p. 313.
(2) *Mém. soc. méd.*, 1777, p. 314.
(3) Olivier, *Voyag. dans l'emp. ottoman*, tom. II.
(4) Dellon, *Voyag. Ind. orient.*, Paris, 1689, tom. I.
(5) Linschot., *Voyag.*, p. 44.
(6) Bontius, *Med. Javan.*
(7) Knox, Robert Pecrival, *Voyag.*

pandus plus ou moins dans toute l'Asie méridionale, les îles de la Sonde, les Philippines et les Moluques placées dans le voisinage. Mais un autre ordre de lésions est celui du système lymphatique ; c'est ainsi qu'on observe un grand nombre d'œdèmes dans tous les lieux bas et marécageux. A Ceylan, il existe une multitude d'ascites, de tympanites, pendant la saison pluvieuse surtout. Entre Goa et Mosambique, outre des symptômes de scorbut (1), les mauvaises eaux déterminent des enflures de jambes, des hydrocèles, l'anasarque. Les grosses jambes des Chingulais, de plusieurs Malabares, des Japonais à Omère, et d'autres lieux aquatiques, maladie nommée *pérical* par Kæmpfer, est une espèce d'œdème ou de leucophlegmatie qui dégénère quelquefois en vrai éléphantiasis, lorsqu'il se forme des tubercules, des tumeurs indolentes, avec des crevasses et des ulcères. C'est la même maladie que James Hendy, Town, Hillary, ont retrouvée aux Barbades. Dampier (2) a rencontré de ces lépreux à Mindanao et aux îles voisines. Le *courap* (3), sorte de dartre laiteuse des îles Moluques, ne paraît pas en différer, mais ce que les Hollandais nomment *vérole d'Amboyne*, ou le farcin des Moluques, mal endémique de ces îles, consiste en tophus, en tumeurs gommeuses qui s'ouvrent en ulcères, d'où sort une sanie âcre (4). Il ne se commu-

(1) Pyrard, *Voyag.*, tom. II, p. 127.

(2) *Voyage autour du monde*, tom. I, p. 314.

(3) Forrest, *Voyag. Nouv-Guinée.*

(4) Bontius, *Medic. Indor.*, lib. IV.

nique point par un commerce impur. On l'attribue à l'air humide ou salin et aux mauvaises nourritures; il se guérit par les mercuriaux et les sudorifiques. Selon Cleyer, l'éléphantiasis, à Java et à la Chine, produit chez les enfants de ceux qui en sont attaqués une dégénérescence rachitique (1). Il y a des ophthalmies encore, des lippitudes, des cécités par cataracte, en divers lieux des Indes, à la Chine et au Japon, à Siam, au Malabar, etc., peut-être à cause de l'air froid des nuits et du sommeil pris en plein air.

Enfin l'ordre nombreux des névroses se remarque surtout sous les régions des tropiques. Les diverses espèces de tétanos, celui des nouveau-nés, et principalement le traumatique, le trismus, les paralysies; les convulsions, telles que le béribéri, l'épilepsie, l'hystérie et l'hypochondrie; une multitude d'affections spasmodiques, suivies d'asthénie et de langueurs, sont attribuées à l'ardeur de ces contrées pendant le jour, et au froid (2) plus ou moins humide des nuits, qui supprime la transpiration. Le priapisme, la nymphomanie, le pica, la catalepsie, etc., attaquent même les enfants, les femmes (3), non pas seulement en quelques lieux, mais dans presque tous les climats équatoriaux. Chez ces peuples, le système nerveux est monté par une

(1) *Ephemer. nat. cur.*, dec. 2, ann. 2, ann. 1683.

(2) Aussi le béribéri, l'opisthotonos, la crampe, prennent surtout pendant la nuit, et après le coït si l'on s'expose à l'air froid. (Bontius, *Med. Ind.*)

(3) Paxman, *Obs. ex med. Ind.* p. 14; Ovington, *Voyag.*, tom. II, p. 57; Fr. Balfour, *Asiat. research.*, tom. VIII, p. 1.

sorte d'exaltation habituelle à l'aide de la chaleur, du repos qui débilite la contractilité musculaire, et de la faiblesse de l'appareil digestif, puisque les forces sont épanouies à l'extérieur (1). Il existe encore quelques affections particulières, comme un érysipèle parmi les Chinois qui travaillent aux vernis (2), et une sorte de *pemphigus* aux Asiatiques qui s'exposent trop aux ardeurs du soleil.

§ II. *De l'Afrique.*

Beaucoup des maladies précédentes règnent pareillement dans l'ardente Afrique ; toutefois une autre espèce d'hommes et quelques conditions particulières à ce climat y apportent diverses modifications. L'Égypte, cette terre antique et célèbre, présente plusieurs maladies. On a contesté que la peste y fût endémique ; en effet, elle cesse quand le soleil s'élève au tropique du Cancer, en juin, à l'époque des plus fortes chaleurs, lorsque le Nil s'enfle et que les vents septentrionaux ou étésiens se lèvent. Mais les marécages infects, la vase stagnante de la Basse-Égypte ou du Delta, les eaux croupissantes d'Alexandrie, de Damiette, de Rosette, celles même des côtes de Barbarie, n'engendrent-ils pas ce redoutable fléau? La peste qui vient de Barbarie est encore plus dangereuse que celle qui sort d'un climat moins ardent, comme la Syrie. Les lieux très secs, quoique chauds, sont bien plus salubres ; toutefois ils produisent

(1) Voyez Bajon, Hillary, Blane, Bontius, Titsing, Carey, etc.
(2) *Mém. sur les Chin.*, par Duhalde.

des frénésies, la typhomanie, des épilepsies, la mélancolie atrabilaire, commune parmi les anachorètes du Saïd et des déserts de la Thébaïde, surtout lorsque les vents enflammés de la Libye soufflent pendant cinquante jours entre Pâques et l'Ascension. Ces vents, qui firent périr tant de soldats d'Alexandre-le-Grand, élèvent des tourbillons brûlants d'un sable fin qui paraît être la cause des ophthalmies si fréquentes et si funestes en Égypte; il existe même au Caire un nombre infini d'aveugles, et la moitié des habitants, au moins, a mal aux yeux. Lorsque la peste règne, les autres maladies cessent, et particulièrement les fièvres intermittentes, qu'on n'y remarque pas alors (1). Outre ces maladies, on voit, d'après Prosper Alpin et les médecins français qui ont séjourné en Égypte, des affections catarrhales, la phthisie, surtout des obstructions viscérales, des tumeurs squirrheuses; la dyspepsie y est vulgaire; les corps y sont languides, relâchés; de là vient leur disposition fréquemment saburrale. La répercussion de la sueur cause aussi des affections arthritiques et rhumatismales, des fluxions, etc. Le calcul vésical et rénal s'observe encore au Caire, les diarrhées et dysenteries n'y sont pas rares, surtout parmi les étrangers. Enfin le climat débilitant et l'abus des bains produisent des hernies, un embonpoint souvent emphysématique, précurseur de l'hydropisie. Cet embonpoint excessif chez les femmes et les enfants était connu dès le temps de Juvénal, qui avait voyagé dans cette contrée.

Les maladies de peau sont très vulgaires en Égypte,

(1) Perry, *Voyag.*, p. 259.

outre la vermine et la malpropreté qui les fomentent; telles sont la gale, diverses éruptions érysipélateuses, et particulièrement la lèpre ou l'éléphantiasis des Arabes, vers les lieux maritimes (1). L'hydrocèle, le pneumocèle règnent près d'Alexandrie et Alep (2), vers Alger, selon Schaw, en Barbarie, d'après MM. Desfontaines, Poiret; enfin dans presque toutes les contrées marécageuses de cette partie du monde (3).

Ce que Buffon prenait pour une variété de l'espèce humaine, les grosses jambes des habitants de l'île Saint-Thomas, est une affection éléphantiaque. Mungo-Park (4) a trouvé des goîtres et un gonflement fréquent des glandes sous-maxillaires, en diverses régions du Bambara, le long du fleuve Niger. Au Zanguebar, au Congo, à la côte de Guinée, aux bords de la Gambie et du Sénégal, où l'air est humide, le sol marécageux, les nègres deviennent souvent malades et même vivent peu. La plupart ne passent pas cinquante ans. A Mozambique, souvent il se déclare une fièvre ataxique soporeuse avec délire, nommée *febra maldita* par les Portugais (5).

Les Maures vivent dans des pays plus sains; cependant

(1) Prosper Alpin, *Med. Ægypt.*, l. I, c. IV; Fryers, *Travels*, p. 53; Bruce, *sources du Nil*, tom. IV, p. 556.

(2) Dapper, *De Africa*, p. 127; Russel, *Of Aleppo*, etc.; Radzivil, *Voyage en Arabie*, p. 153.

(3) Le *tarbo* des Egyptiens, le *boast* des habitants d'Angola (Dapper, *Afriq. Voyag.*, Perry, *Ægypt.*), sont des ulcérations et des douleurs atroces suivies de sphacèles qui font choir des articulations; mais il paraît que c'est la suite de l'éléphantiasis parvenu à son plus haut période de malignité.

(4) *Voyag. int. de l'Afriq.*, tom. I, p. 29.

(5) Lapeyre, *Mém. soc. méd.*, 1777 et 78, p. 318.

ils éprouvent souvent des dysenteries opiniâtres et des fièvres intermittentes. Il est particulier que le vent sec et brûlant nommé *harmattan*, qui souffle du nord-est, traverse le désert du Sahara, chargé d'une vapeur rougeâtre ou plutôt d'un sable fin et échauffé ; que ce vent, dis-je, qui dessèche les plantes, la terre, gerce les lèvres, et cause des ophthalmies, produit des effets très salutaires en rendant du ton aux solides, en raffermissant les corps ; lorsqu'il parvient dans les contrées les plus humides de l'Afrique, il fait disparaître sur-le-champ les fièvres, dissipe les hydropisies et infiltrations, etc. (1)

Les régions les plus intérieures ne sont pas exemptes d'exanthèmes, de lèpres, ainsi que d'épilepsies, de dysenteries rebelles, des pasmes de mâchoires et d'autres névroses, comme au Sennaar (2) et vers le centre de l'Afrique (3) ; en Guinée et à Maroc, selon Boyle (4). A Tunis, il règne une sorte de tarentulisme nommé le *janon* (5). Les affections tétaniques sont communes à Madagascar, à Mascareigne (6), ainsi que la lèpre (7).

La jaunisse, les cachexies bilieuses causées par la chaleur sont si communes à Loango, à Benguela, à la côte d'Angola (8), qu'on a douté si la couleur des

(1) Mungo Park, *Voyag. intér. d'Afriq.*, tom. I, p. 30.

(2) Bruce, *Voyag. aux sources du Nil*, tom. IV, p. 555.

(3) Mungo-Park, *Voyag. int. Afriq.*, tom. II.

(4) *History of the air*, p. 151.

(5) Saint-Gervais, *Mém. histor.*; Chénier, *Rech. sur les Maures.*

(6) Flacourt, *Hist. Madagasc.*; Vandermonde, *Journ. méd.*

(7) Couzier, *Journ. méd.*, 1757.

(8) Mérolla, *Afrique*; Dapper, *Hist. Afriq.*; Labat, *Voyag.*, tom. IV, etc. J. K. Tuckey, *to river Zaïre*, Lond., 1818., in-4° ; et Edw. Bowdich, *of Ashantée*, Lond., 1819., in-4°, etc.

nègres n'était pas aussi l'effet d'un ictère noir et d'un développement de la bile (1); car on remarque dans presque toutes leurs maladies que cette humeur y joue un grand rôle (2), quoiqu'ils soient peu sujets à la fièvre jaune, ou *typhus ictérode*.

C'est en Éthiopie, en Abyssinie, qu'on place l'origine de la petite-vérole, de la rougeole, et peut-être aussi d'autres phlegmasies cutanées, qui y sont endémiques, et que les conquêtes des Arabes ont répandues.

Le pian et les yaws, maladies peu différentes entre elles, sont aussi originaires de l'Afrique, mais chez les peuples nègres seulement, et ne paraissent guère s'attacher qu'à eux, même dans les colonies des Européens en Amérique, où ils ont été transportés. Les dragonneaux, *filaria medinensis*, n'attaquent pas seulement les habitants des rivages de la mer Rouge (3), mais ils s'attachent principalement aux nègres vers tous les lieux marécageux de l'Afrique (4). Il règne aussi à Angola une maladie de l'anus qu'on croit engendrée par une sorte de ver.

On assure que les habitants des déserts africains, qui se nourrissent de sauterelles, en Éthiopie, par exemple, selon Drake, paraissent exposés au phthiriasis, et périssent la plupart vers quarante ans de cette maladie. Les

(1) P. Barrère, *sur la couleur des nègres*, Perpignan, 1741, in-4°.

(2) Georg. Albert Stubner, *De nigrit. adfectionib.*, Wittemberg, 1699, in-4°; Dazille, *Observ. sur les malad. des nègres*, etc., Paris, 1776, in-8°.

(3) Plutarque, *Sympos.*, c. IX.

(4) Ludolf, *Hist. Æthiop.*; H. Welsch, *De vena medinensi*.

maux d'yeux sont aussi très fréquents parmi les Jaggas et les habitants de Loango ; la poussière continuelle fait tellement clignoter les yeux chez les Abyssins, au rapport de Battel, qu'ils en deviennent louches. Il prétend encore qu'ils voient clair pendant la nuit. Ceci contredit l'assertion de Hillary (1), qui soutient que la cécité nocturne est naturelle à tous les peuples de la zone torride.

En général, les côtes occidentales de l'Afrique sont plus chaudes et plus malsaines que les côtes orientales, parceque les vents alizés de l'est, soufflant de l'orient, s'échauffent en passant sur ce continent. C'est pourquoi les Cafres sont en général plus sains et plus robustes que les autres nègres : ils vivent aussi plus long-temps, comme les Abyssins, les Éthiopiens, les Malgaches de l'intérieur de Madagascar.

§ III. *De l'Amérique.*

Ce vaste hémisphère, comprenant un grand nombre de climats différents, présente aussi une prodigieuse diversité d'affections endémiques. Vers son extrémité nord, comme au Labrador, à la baie d'Hudson, et, sur les côtes occidentales, à Nootka Sound, on ne voit guère que les maladies causées par un froid excessif. La sensibilité s'est tellement engourdie, que les habitants de Nootka ne font que rire des larges et profondes incisions qu'ils pratiquent dans leurs chairs (2). Dans le Canada

(1) *Diseases indigenous in the West India Islands*, édit. 2e, pag. 299.

(2) Meares, *Voyag. Nord-Ouest*, et Krusenstern., *Voy.*, etc.

et la Gaspésie, les Français qui s'y sont établis ont acquis la même constitution que les Suédois présentent en Europe; le scorbut y sévit aussi; la variole y devient très funeste, et la syphilis y prend quelquefois un tel caractère de malignité, qu'on a cru y découvrir une autre maladie capable de faire tomber les membres en sphacèle. Il paraît que c'est surtout chez les Illinois, ou en allant vers le Mississipi que la syphilis est plus répandue, car les sauvages n'ont au reste presque aucune maladie, excepté quelques pleurésies (1) et des rhumatismes (2).

Il y a beaucoup de fièvres intermittentes aux États-Unis, principalement causées par les *swamps* ou marécages (3). A Philadelphie, les nombreuses variations barométriques, et l'air humide, venteux, inégal, produisent une foule d'affections catarrhales, de phlegmasies du poumon et de la plèvre, de phthisies, etc. En Virginie, par exemple, et au Maryland, on remarque des atrophies ou consomptions; en Caroline, des spasmes, suivant Lionel Chalmers; un abattement excessif causé par l'air chaud et humide, selon Colden; mais le Connecticut, plus froid et plus sec, devient très sain. La Louisiane est assez chaude pour qu'on y rencontre beaucoup d'affections spasmodiques (4), l'opisthotonos (5), etc.

Le Mexique, et, en général, toute l'Amérique équinoxiale, est plus humide, sous les mêmes latitudes, que

(1) La Hontan, *Nouv. voyag. Amér. sept.*, tom. II, p. 144.
(2) Benjamin Rush, *Med. inquir.*, et Sam. Mitchill, etc.
(3) Kalm, *Nord Amér.*, *Resa*, tom. I.
(4) Dumont, *Voyag. Louis.*, tom. I, p. 11.
(5) *Journ. méd.*, 1759, nov.

l'Afrique, plus couverte de forêts, et par là moins brûlante ; elle n'en est pas moins exempte de maladies. C'est principalement vers la Vera-Crux et sur les côtes fangeuses de la Nouvelle-Espagne que s'est manifestée depuis long-temps la fièvre jaune, car, selon M. de Humboldt, les anciens Mexicains ou Toltèques, avant l'arrivée de Cortez avaient déjà éprouvé cette maladie qu'ils nommaient *matlazahualt*, et qui se répandit comme une peste : depuis, elle fut connue sous le nom de *fièvre de Kendal*, à la Barbade, en 1691 ; l'abbé Clavijero (1) assure qu'elle ravagea le Mexique en 1725 ; ensuite elle s'est répandue avec une activité dévorante dans toutes les colonies espagnoles et ailleurs, à New-York, à Saint-Domingue, à Porto-Belo, à la Nouvelle-Carthagène, où elle porte le nom de *vomito prieto*, ou vomissement noir, ou la chappetonnade (2). Elle a été décrite en différentes contrées par Hillary, Lining, Makittrick, Lind, Luzuriaga, Rush, Valentin, Jackson, Gilbert, Dalmas, etc. ; mais elle est endémique seulement où la température offre au moins 20° sur les rivages marécageux de la mer, surtout vers l'automne ; elle sévit principalement contre les Européens et semble épargner les nègres. On sait qu'elle a été apportée dans plusieurs ports d'Espagne et d'Italie (3). L'hydropisie est aussi fort commune sur toute une côte du Mexique.

Suivant Dampier (4), à l'isthme de Panama, l'air est

(1) *Storia di Messico*, tom. I, p. 117.

(2) D. Anton. Ulloa, *Viagg. Amer.*, tom. II.

(3) Humboldt, *Voyag.*, part. III, p. 750 et sq. ; Paris, 1810, in-fol. ; Tomasini, *Della febre gialla*, etc.

(4) *Voyage autour du monde*, tom. I, p. 271.

si pluvieux qu'il y a toujours des fièvres, et qu'on est obligé de raser ses cheveux pour se garantir de l'excès de l'humidité (1). Il y a beaucoup de flux dysentériques aussi aux îles Antilles (2). Pendant les saisons pluvieuses, les fièvres aiguës, les coliques deviennent les maladies les plus communes à la Jamaïque ; elles sont suivies de paralysie. Ce climat est si meurtrier que la population des nègres s'y renouvelle une fois en sept ans. A Curaçao règne une chaleur accablante qui diminue la chaleur du corps de 2 à 3 degrés, et qui affaiblit beaucoup. Il s'y déclare aussi des fièvres ardentes, chez les Européens surtout (3), comme Pouppé Desportes l'a remarqué pareillement à Saint-Domingue. Russel (4), parle d'une tumeur squirrheuse du col accompagnée d'excroissances fongueuses du péricrâne, observée à la Jamaïque; c'est une sorte d'écrouelles, suite du pian des nègres, qui cède à des lotions et à la boisson d'eau de mer.

Nous ne citerons pas les autres maladies des nègres déjà exposées, comme les yaws, la jaunisse qui est souvent suivie d'inflammation chronique du foie. Les poissons pêchés sur les côtes de Bahama produisent quelquefois à ceux qui en mangent des douleurs articulaires assez violentes, suivies de rougeur et de desquamation de l'épiderme. La plupart des Européens, en passant sous les tropiques, éprouvent une sorte de délire fébrile nommé *calenture*, effet de la chaleur, et

(1) *Voyage autour du monde*, tom. I, p. 200.

(2) Hillary, *Of Barbados*; Jackson et Gillespie, *Med., journ.*, t. VI.

(3) Titsing, *on Curaç.*

(4) *De usu aquæ marinæ*, p. 133.

qui se dissipe par le vomissement ; mais, arrivés dans les colonies, ils tombent bientôt dans une extrême atonie. Ensuite l'abus des liqueurs fortes, des fruits, des fatigues, des jouissances, débilite le système viscéral, le dispose aux obstructions ; il en résulte bientôt des diarrhées muqueuses, des dysenteries pendant les temps pluvieux, et par l'effet de la suppression de la transpiration (1). Les femmes créoles sont surtout exposées aux flueurs blanches (2), à la cachexie, au pica, aux maux d'estomac, à l'anasarque, à l'œdème des pieds, à l'ascite, etc. (3), par l'effet d'un extrême relâchement de tous les organes.

Aussi dans l'Amérique, placée sous la ligne équinoxiale, comme à la Guiane, qui est très humide, ces maladies deviennent extrêmement communes. A Surinam, la répercussion de la transpiration produit des coliques atroces qui dégénèrent quelquefois en épilepsie et en paralysie (4). C'est peut-être la même colique d'estomac que Pison a remarquée au Brésil, qui est accompagnée d'un abattement universel et qu'on rapportait mal à propos à la chute du cartilage xiphoïde. Zacutus Lusitanus parle aussi d'une vive douleur du fondement, attribuée à un ver, et qu'on guérit, au Brésil, par l'application du suc de citron, lequel prévient le sphacèle de cette partie. C'est le *bicho del culo* dont parle Pison, suite du ténesme

(1) Guill. Pison, *Med. Indor*, c. IX ; Bontius, *Med.*

(2) Pison, *ib.*, c. VI ; Bajon, *Mém. hist. de la Guy. fr.*, t. I, p. 34.

(3) Labat, *Voy.* Chevalier, *Malad. d'Amér.* ; Préfontaine, *Maison rust. Cayenne* ; Poissonnier-Desperrières, etc.

(4) Fermin, *Surinam*, tom. I.

nommé *perse* (1), qui succède chroniquement à la dysenterie. On prétend que ce mal a été apporté d'Angola par les nègres (2). De même la diarrhée endémique au Chili, et décrite par Feuillée (3), a son siége au rectum. Les Brasiliens sont encore exposés à diverses ulcérations aux pieds, nommées *biecho*, et produites par les chiques, sorte de puce qui pénètre dans les chairs (4). Les bêtes rouges des Savannes de la Martinique, qui causent tant de mal aux nègres, sont une tique, *ixodes nigua*, Latr. Ulloa, d'ailleurs, a remarqué que le dragonneau, *filaria*, n'était point inconnu vers la Nouvelle-Carthagène, peut-être parcequ'il y a été transporté avec les nègres, comme d'autres maladies d'Afrique.

Tout le monde paraît attribuer au nouveau continent la maladie vénérienne, et l'on ne peut nier qu'elle soit endémique au Pérou (5), qu'elle ne soit très répandue parmi les Brasiliens qui la nomment *mia*, et parmi les Espagnols-Américains, sous le nom de *las bubas;* mais le climat chaud et la nourriture presque toute végétale la rendent moins dangereuse que sous nos climats froids. Il y a même des îles de la mer du Sud où cette affection, introduite par des Européens, s'est détruite d'elle-même, sans le secours de la médecine (6) : à Tonga-

(1) Lamettrie, *Instit. méd.*, n° 109.

(2) Dellon, *Voyag. Indes orient.*, tom. I.

(3) *Observ.*, tom. II; Molina, *Hist. Chili*, etc.

(4) *Pulex penetrans*, Linné. Marcgrave, *Brasil. hist. nat.*, p. 249.

(5) Dutertre, *Hist. des îles Antilles*, tom. II, traité v, c. II.

(6) Labillardière, *Voyag. rech. de La Peyrouse*, tom. II, p. 176.

Tabou ; Cook avait dit que cette maladie y existait (1). D'ailleurs, les maladies de la peau ne sont pas inconnues en Amérique. Nous avons parlé de l'éléphantiasis des Barbades, décrit par James Hendy; ce qu'on a regardé au Paraguay comme une sorte d'*empetigo* très venimeuse (2), ou l'*empigo* des Portugais du Brésil (3), qui paraît être la même affection : sans doute les dartres lépreuses qui dégénèrent en larges ulcères avec des bords calleux, blancs, et d'où découle une sanie rousse et claire, maladie si fréquente chez les insulaires de l'océan Pacifique (4), n'en diffèrent nullement. Il existe aussi beaucoup d'hydropisies, de sarcocèles, soit dans les îles, soit sur le continent, partout où le sol est humide, sous ces zones chaudes. Il est vrai, comme l'observe Rouppe (5), que les valétudinaires, les infirmes, les goutteux se trouvent bien de ces climats et y perdent souvent des fluxions catarrhales ou autres qui les assiégeaient en Europe. Les plateaux élevés des Andes et des Cordilières présentent aussi des expositions très saines; il y a même beaucoup de centenaires; ce qu'on n'observe pas également dans les vallons bas et plus chauds où la puberté est précoce.

Enfin, les maladies les plus répandues sous ces climats ardents sont les affections spasmodiques. Presque tous les enfants nègres périssaient du tétanos à la Guiane,

(1) 3e *Voyage autour du monde*, tom. II, in-4°.

(2) *Lepra ichthyosis* de Sauvages.

(3) Pison, *Med. Brasil.*, c. XVIII.

(4) Cook, 3e *Voyage*, tom. II, in-4°, trad. fr., p. 56, sq.

(5) *Morb. navigant.*, p. 61.

avant le dessèchement des marais. Au Pérou, il règne fréquemment un spasme holotonique ou universel (1). On en voit aussi à Saint-Domingue, et enfin sous tous les tropiques, par suite de la moindre blessure. La réflexion que fait à cet égard un savant voyageur est fort judicieuse, car il observe que l'on a pris souvent pour l'effet du poison des flèches ou zagaies des sauvages, les affections tétaniques qui succèdent d'ordinaire aux plaies et qui peuvent d'elles-mêmes causer la mort (2). Ce qui a pu induire en erreur, c'est que les poisons ordinaires des flèches, le voorara, le bohon upas, le tieuté, le ticunas, etc., agissent beaucoup sur la contractilité musculaire, par leur influence sur le système nerveux.

On peut reconnaître par ces recherches que les maladies des climats dépendent, soit de l'air, de l'eau, de la terre, soit du degré de chaleur, et surtout aussi des nourritures, des habitudes propres à chaque peuple: mais il est sans doute certaines combinaisons inaperçues de circonstances qui font naître d'autres affections endémiques. C'est vers ce genre d'étude que le médecin naturaliste doit tourner ses regards. L'espèce humaine est un grand corps, mais dont toutes les parties ne sont pas également saines, également affectées par les mêmes causes. Un nègre, qui soutient mieux que nous les chaleurs, est, par cela seul, moins exposé à la fièvre jaune qui a besoin d'une haute température pour se développer dans les corps avec toute son énergie. Sans

(1) Feuillée, *Journal du Pérou*, p. 474.

(2) Labillardière, *Voyag.*, tom. II, p. 258.

doute la race mongole présente dans ses maladies des modifications autres que celles qu'on remarque dans la race caucasienne. Les pays où vivent des hommes de diverses races, comme les nègres avec les Malais, les Américains avec les nègres, etc., montrent bien que les mêmes circonstances n'engendrent pas les mêmes maladies chez les uns et parmi les autres.

A considérer sous cet aspect les différentes nations, elles nous apparaîtront comme au travers d'un crêpe funèbre qui enveloppe le globe terrestre de ses immenses filets. Cependant le genre humain sait s'affranchir de ces causes locales de destruction ; il grandit par la civilisation et le développement de son industrie ; un art social plus perfectionné lui montre dans les loix de l'hygiène des secours efficaces contre tant d'affections qui l'assaillissent. Ce sont donc encore ces puissances intellectuelles qui l'instruisent, comme dans la fable d'Hercule, à dompter, à force de travaux, les monstres qui menacent son existence.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

SUITE DU LIVRE DEUXIÈME.

LIVRE TROISIÈME.

APPENDICE.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.